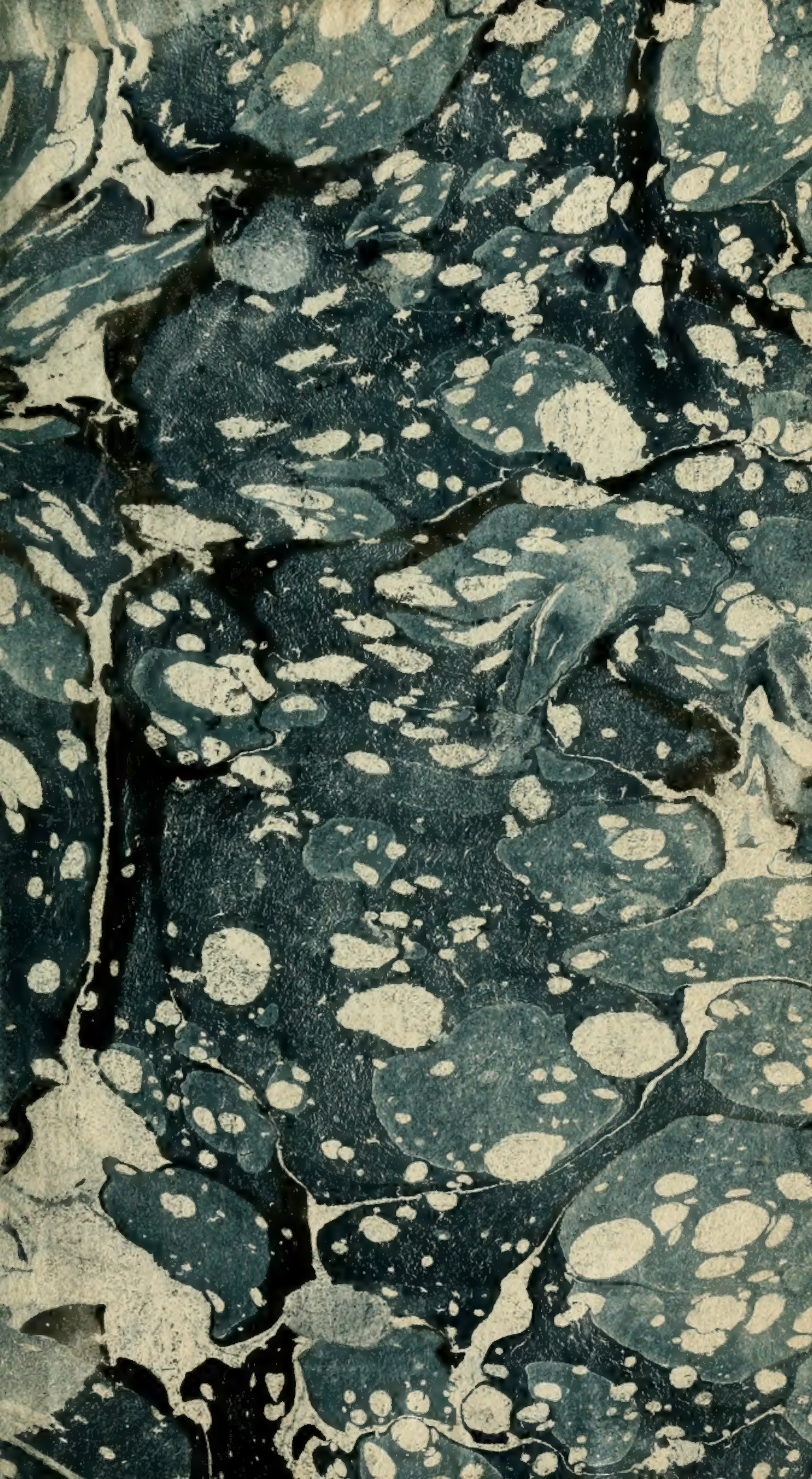

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01088794 1


M S



M Stanley

Penrhos, Dec. 193

ŒUVRES

DE

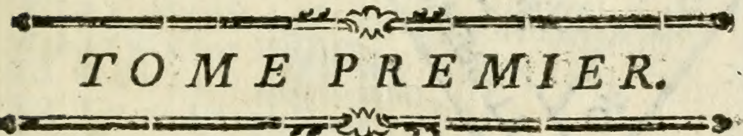
M. GRESSET.

TOME PREMIER.

ŒUVRES
DE
M. GRESSET,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue avec ſoin, & augmentée de ſon Eloge, par M. l'Abbé Noel, Profeſſeur de l'Univerſité de Paris, au College de Louis-le-Grand.

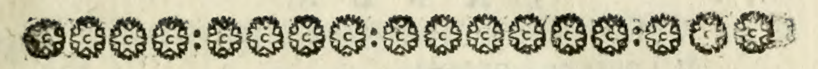


TOME PREMIER.



A ROUEN,
Chez J. RACINE, Libraire, rue Ganterie.

M. DCC. LXXXVIII.
AVEC PERMISSION.



TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

PERMISSION SIMPLE.

JEAN-JACQUES DE VIDAUD, Marquis de Velleron, Comte de la Batie & Mognenins, Seigneur de Fargues, Cairanne, Bivier, la Maison-forte de Montbives & autres Places, Conseiller d'État ordinaire & au Conseil privé, Directeur général de la Librairie, & Docteur d'honneur de la Faculté de Droit.

VU l'article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant réglement pour la durée des Privileges en Librairie, en vertu des pouvoirs à Nous donnés par ledit Arrêt : NOUS permettons au sieur JEAN RACINE, Libraire à Rouen, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *les Œuvres de M. Gresset de l'Académie Françoise*, laquelle édition sera tirée à mille exemplaires, en un volume, format in-12, & sera finie dans le délai de six mois, à la charge par ledit sieur de représenter à l'Inspecteur de la Chambre Syndicale de Rouen, la quittance exigée par les articles VIII & IX du même Arrêt; d'avertir ledit Inspecteur du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au desir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant suppression & création de différentes Chambres Syndicales; de faire ladite édition absolument conforme à celle de Rouen 1784, d'en remettre, conformément à l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785, neuf exemplaires aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Rouen, d'imprimer la Présente permission à la fin du Livre, & de la faire enregistrer dans deux mois, pour tout délai, sur les registres de ladite Chambre Syndicale de Rouen, le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris, le 14 Novembre 1787.

VIDAUD.

Par Monseigneur,

GLAPPIERDELISLE.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Chambre Syndicale de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de la Ville de Rouen, fol. 48, N°. 260, conformément aux Réglements de la Librairie. A Rouen, ce 16 Novembre 1787.

LOUIS OURSEL, *Syndic.*

ÉLOGE

EN 1781, l'Académie d'Amiens proposa pour sujet du Prix de 1782, l'Eloge de Gresset, qu'elle remit deux ans de suite. La troisieme année, l'Auteur se mit sur les rangs. Il apprit que son Discours avoit été jugé le meilleur, mais qu'il y restoit des imperfections qu'on l'engageoit à faire disparoître pour le rendre digne du Prix quadruple renvoyé à l'année suivante 1785. Il le fit, & dans la persuasion où il étoit qu'il auroit des concurrents redoutables, il refondit son Ouvrage & le travailla avec tout le soin dont il étoit capable. L'Eloge, jugé suffisant pour un Prix ordinaire, ne le fut pas pour un Prix quadruple. L'Auteur se décide aujourd'hui à l'exposer aux yeux du public. La conscience de sa foiblesse & sa timidité ne lui eussent jamais permis de faire cette démarche, s'il n'eût été enhardi par le jugement honorable de l'Académie d'Amiens qu'il joint ici.

EXTRAIT du Supplément aux Affiches de Picardie, n°. 36. Séance de l'Académie d'Amiens.

M. Goffart, Secrétaire de l'Académie, ajouta que pendant quatre années de fuite l'Académie avoit remis le Prix dont le fujet étoit l'Eloge de Greffet; que quelques difcours ont des beautés remarquables, qu'elle avoit fur-tout diftingué le difcours n°. 14, avec l'épigraphe

Quidquid calcaverit hic, rofa fiat,

comme fupérieur à tous les autres Ouvrages envoyés au concours, & contenant des morceaux très-bien penfés & très-bien écrits, &c.





ÉLOGE DE GRESSET.

BOILEAU n'étoit plus ; le génie du Pindare françois s'éteignoit dans les malheurs d'un long exil. Le temple répétoit encore les derniers accents des la Fare & des Chaulieu. Voltaire, le front ceint de plusieurs couronnes tragiques, annonçoit un Poëme épique à la France & sembloit déjà marcher à grands pas à la monarchie universelle. On étoit sorti de ces temps de licence & de ces orgies tumultueuses, où le Cynisme succédant à l'aimable galanterie de la Cour de Louis XIV, avoit fait rougir la pudeur & fuir les graces timides. A cette époque, je vois un jeune homme, porté du berceau sur l'Autel, se former dans l'ombre & dans le silence du cloître.

Déjà s'est fait entendre cette voix intérieure & puissante qui tourmente le génie oisif ou déplacé, & Gresset a deviné son talent. Mais à l'exemple de nos grands maîtres, c'est à l'école des anciens qu'il veut apprendre à mériter les suffrages de son siecle. Quel instinct lui fait choisir pour un de ses premiers modeles le peintre de la nature, & l'ouvrage de ce Poëte qui présente les amours innocents des bergeres, des images champêtres, & les

mœurs ſimples de l'âge d'or ? Il eſt vrai qu'il ſort vaincu de cette lutte inégale, & le Paſteur de Mantoue attend encore un traducteur. La copie trop tendue, trop coquette même, reſſerre ou paraphraſe au lieu de rendre, & retrace rarement la molleſſe, les graces négligées, la préciſion & la naïveté de l'original. Du moins on reconnoît le Poëte, & ſon vers toujours pur, quelquefois élégant, s'éleve & ſe paſſionne dans la bouche de l'Amante Magicienne.

Mais ne nous arrêtons pas aux premiers eſſais de ſa muſe naiſſante. Laiſſons ces Odes (A) où l'on trouve des ſtrophes harmonieuſes, mais où l'on chercheroit envain l'enthouſiaſme, le beau déſordre & la rapidité qui caractériſent ce genre de poéſie. Rappellons ſeulement ce (B) diſcours, ouvrage d'un goût encore jeune, ſurchargé plutôt qu'orné de fleurs, trop rempli ſans doute de métaphores, d'énumérations, de tours & de formes poétiques, mais étincelant des éclairs de l'imagination, mais étalant avec profuſion toutes les merveilles de la nature, tous les preſtiges des arts, toutes les images gracieuſes ou terribles, ſombres ou riantes, toutes les reſſources d'une érudition légere, enfin toutes les ſuſpenſions, les rythmes & les cadences de l'harmonie qu'il célebre.

Tout-à-coup Ver-Vert paroît, & ce Poëme qui n'avoit pas de modele, crée un nouveau genre qui n'a point eu d'imitateurs (C). A l'âge (1) où Pope donna la Boucle de cheveux enlevée ; mais ſans emprunter le ſecours de la mythologie ou de la Féerie, Greſſet *bâtit ſur la pointe d'une aiguille* un édifice auſſi riant que régulier.

Le fils de Buſſy Rabutin, l'homme le plus aimable de la France, les délices du Temple & de la

---

(1) Vingt-ſix ans.

bonne compagnie, qu'a célébré Voltaire, & dont Greſſet doit honorer la cendre par un éloge ſi touchant & ſi vrai, l'Evêque de Luçon encourage le jeune Solitaire & dirige ſes premiers pas. Ver-Vert a pénétré dans les marais de Bruxelles. Rouſſeau qui le premier applaudit au jeune Arouët, Rouſſeau alors l'oracle du goût & le Dieu de la poéſie françoiſe, eſt ébloui de ce phénomene littéraire. Il s'émeut, il s'étonne ; une lecture dont l'intérêt l'entraîne & qu'il répete pluſieurs fois, fait battre de joie ſon cœur flétri par une longue amertume ; & c'eſt un Religieux obſcur, un inconnu qui cauſe cette ſenſation profonde au grand Rouſſeau.

Ce jeune homme nous effacera tous, s'écrie-t-il dans l'enthouſiaſme que lui inſpire cette apparition. Son ſuffrage devient celui de toute la France. Ce n'eſt point cet engoument que les Etrangers ont peut-être raiſon de nous reprocher. Un parti puiſſant, des prôneurs, des lectures & des ſoupers n'ont point affiché le chef-d'œuvre prêt à paroître. On n'a point gagé d'avance toutes les bouches de la renommée. Non, l'applaudiſſement eſt involontaire, & les acclamations du goût étouffent les cris du bigotiſme & de la cabale.

Le Lutrin avoit permis à Boileau les reſſources du merveilleux, les fixions de l'Epopée & les images de la grande poéſie. Mais quels détails offroient à l'imagination les jeux, les voyages & la mort d'un Perroquet ? Sous la plume de Greſſet, ce ſujet ſtérile va ſe féconder & s'enrichir. L'action ſe lie & marche avec aiſance. La ſcene varie, les perſonnages contraſtent, l'intérêt croît, & telle eſt l'ordonnance du tableau, que les mœurs, les paſſions, les incidents, tout ſe reflete ſur le héros aimable & malheureux.

Ce coloris égale le deſſein, ou plutôt la diction ſurpaſſe encore cette fable ingénieuſe. Badin ſans

cesser d'être noble, familier sans être moins poétique, le style souple & flexible s'éleve, descend, se joue & se plie à tous les tons. Le vers vole avec la nef légere & vagabonde, & retentit avec les flots. Le rythme se suspend, se traîne, s'enjambe ou se brise. La langue, toujours respectée, interroge toutes ses ressources & déploie toutes ses richesses. Les gens du monde enfin retrouvent avec surprise dans l'Ouvrage d'un jeune Solitaire la juste mesure de badinage, la légéreté, la fleur & la délicatesse dont ils croient avoir le privilege exclusif.

Avec quel plaisir on parcourt cette galerie de tableaux qui nous peignent les graves riens, l'art des parloirs & les mystiques vétilles, ce goût de toilette qui supplée à la parure & meurt le dernier chez les femmes, les joies enfantines des religieuses, & leurs chagrins factices comme leurs plaisirs, & leur babil innocent & leur timide badinage. Quel contraste piquant entre les mœurs mondaines & celles du cloître, entre les denteiles & les guimpes, les pompons & les bandeaux. Ici, une morale enjouée conduit à la réflexion le lecteur étonné de se surprendre à penser. Là, une adroite imposture dont la Fontaine sembloit avoir emporté le secret, prête au héros emplumé toutes les foiblesses & tous les défauts de l'humanité.

Qui peut lire sans intérêt les infortunes de l'oiseau voyageur, toujours aimé, toujours aimable, dont la solitude, l'essor passager & la brusque retraite devoient avoir une sorte de conformité avec le sort du Poëte qui le chantoit? Comme il annoblit plaisamment le tendre néophyte! Ce n'est plus un oiseau. C'est le dévot & brillant Enée, c'est César qui dicte à quatre en style différent. Ses malheurs formeroient une Illiade, ses voyages une Odissée. Le jour l'heureux pensionnaire becquête guimpes & bandeaux, partage les syrops du Directeur, fait

l'ornement du parloir & les délices des jeunes professes. La nuit il repose sur la boëte aux Agnus & ne se réveille que pour être le témoin discret de la toilette des plus jolies recluses.

La plaisanterie est toujours fine sans causticité, soit que le Poëte fasse parler l'oiseau disert digne par son caquet d'être mis au Couvent, soit qu'il représente l'anachorete galant, choisissant de préférence l'alcove simple de la fraîche nonnette, soit qu'il loue le beau parleur qui ne voyoit personne dormir à son auditoire; soit qu'il montre la grille dans un deuil solitaire & le silence presque gardé, il fait sourire l'esprit & déride le front le plus austere sans jamais rien effleurer de ce qui doit être l'objet de nos respects.

On est surpris de trouver dans un badinage, qui ne promet que des jeux frivoles, des traits d'une morale sérieuse & la peinture fidelle du caractere de l'Auteur. Ainsi, quand il appelle les Muses des abeilles volages, il semble nous annoncer que la sienne ne fera qu'effleurer les jardins de la poésie. Après l'avoir entendu vanter le calme d'un sort obscur, on ne sera plus surpris de le voir se dégoûter de bonne heure des jouissances ou plutôt des illusions de la gloire.

Pour donner une idée juste des détails poétiques, il faudroit tout citer. Mais qui ne sait Ver-Vert par cœur, & quel besoin de rappeller l'essai des amours franchissant les tours & les grilles, les tristes allarmes des chastes Iris, en se séparant de l'objet permis à leur oisif amour, les adieux touchant de la Nonne poupine, la peinture de la Touriere, à l'œil prude, à la mourante voix, l'empressement des Béates, pour voir le voyageur perverti, l'assemblée des vénérables, en manteaux longs, en voiles redoublés, & les derniers moments de l'exilé remis en grace, qui tombant sur un tas de dragées vit ses roses

changées en cyprès? Heureusement les citations rappellent au Lecteur un Poëte dont les Ouvrages offrent un charme toujours nouveau, & les vers de ce poëme délicieux sont la meilleure excuse de celui qui les cite.

Il y a peut-être, pour un Ecrivain, une sorte d'avantage à ne donner d'abord que des essais. On exige moins de celui qui semble moins promettre, & pendant que chaque pas l'anime à poursuivre, il peut s'arrêter sans paroître reculer. Celui dont le début est un chef-d'œuvre, contracte une dette plus séverement exigée. On a droit de tout attendre de celui qui commence par être parfait, & le Public est un Juge difficile & superbe aux yeux duquel on baisse, quand on ne s'éleve plus. Gresset sort victorieux de cette épreuve délicate & la Chartreuse confirme les expériences que Ver-vert a fait concevoir aux premiers Poëtes de la Nation (D).

Cet Ouvrage inférieur à son aîné du côté de l'invention, offrit les mêmes richesses & le même empire sur la langue avec une harmonie plus molle. Les défauts eux-mêmes deviennent des graces; & la muse du Poëte semble avoir pris la Négligence pour sa dame d'Atour. Il regne une Philosophie douce qui voit d'un œil tranquille les orages de la vie, & qui sans misantropie sans apprécier les erreurs, les chimeres & les petitesses des hommes.

Cet astrologique hermitage, qui semble fait pour effaroucher les jeux & les ris, sous le prisme de l'imagination, se pare des couleurs les plus brillantes, devient un olympe, un Elisée, le séjour du bonheur & de la paix. C'est Armide qui fait naître des jardins & des bosquets au milieu des neiges & des frimats, un Printems perpétuel sur des monts glacés par d'éternels hivers. Le véritable Enchanteur, c'est Gresset, & pour qu'il ne manque rien

à l'enchantement, il évoque les ombres des Poëtes aimables avec lesquels il va bientôt rivaliser. Les Anacréons, les Tibulle, les Chaulieu accourent à sa voix, & viennent se presser autour de leur jeune Emule. C'est dans leur commerce charmant qu'il puise ces graces légeres, cette urbanité, ce ton fin & délicat, que le monde seul prétend donner, & qu'il doit toujours recevoir des Ecrivains supérieurs.

A cette troupe folâtre se joignent les ombres plus sérieuses des Montaine, des la Bruyere, des la Rochefoucauld, dont l'autorité étoit alors sacrée en morale, & que les Penseurs modernes n'ont point fait oublier. C'est entre les ris & la sagesse qu'il apprend l'art d'unir la poésie & la philosophie, union qu'ont voulu proscrire ces Etres impuissants, qui ne sont ni Poëtes ni Philosophes; mais dont les Horace, les Virgile & les Voltaire ont si bien prouvé l'avantage & la nécessité.

Quel heureux abandon! Ce n'est point le travail pénible de l'esprit qui cherche des idées & combine des mots, c'est l'épanchement d'un cœur sensible. Son vers a l'aisance négligée de la conversation. Quelle énergie & quelle noble fierté! Cette ame neuve & grande ne s'abaissera jamais devant l'idole de la fortune. On ne le verra point, vil adulateur, encenser un sot dans l'éclat, ni prostituer sa Muse aux plaisirs d'un Crésus stupide. On peut prédire, d'après cette profession publique, qu'il n'avilira pas la noblesse de son état par ces flatteries basses, ces éloges fades, à la honte des lettres, trop souvent prodigués.

A quelle douce mélancolie vous invite ce rameau, qui, détaché de sa tige & jetté par les vents sur la surface des ondes, rencontre tantôt un rivage fertile & des coteaux verdoyants, tantôt une rive âpre & sauvage, des roches & des sables déserts, jusqu'à ce

qu'il se perde sans retour dans les abymes de l'Océan ? Que de poésie & de grace dans ces tableaux champêtres qui contrastent avec les efforts du luxe des villes ! Et cette Isore où l'on boit l'oubli des soins & des mortels ! Et cette république charmante dont l'amitié doit être la Législatrice, dont les jeux sont le Sénat,

Ou sur un Tribunal de roses,
L'enjouement jugera les causes.

Qui ne voudroit en être Citoyen ?

Comme Montaigne, il met son Lecteur, dans le secret de ses goûts, de ses rêveries, de ses sensations. Il semble qu'on oublie l'Auteur pour ne s'occuper que de l'homme. Mais bientôt sa palette se charge de couleurs plus rembrunies. Le Poëte nous transporte dans le séjour de l'Erebe, & nous perçons avec lui les voûtes ténébreuses. Plus de beaux jours, plus de fleurs, plus de verdures. De sinistres accents, des ombres captives voltigeant auprès des barrieres gardées par un Cerbere inflexible, de pâles souverains armés d'un sceptre noir, de longues clameurs qui se prolongent sous ces lugubres portiques; tous ces tristes Tableaux n'alterent pas la sérénité de son ame. Nouvel Orphée, il touche sa lyre & les fantômes disparoissent. Toujours égale & badine, sa philosophie fait éclore les roses au milieu des épines & des pavots, & passager tranquille dans le vaisseau de la vie,

Il laisse la crainte au Pilote,
Et la manœuvre au Matelot.

Mais le tems fuit, & de plus grands objets nous appellent. Passons légerement sur ces contes badins, modeles d'une narration vive & rapide,

dont l'imagination la plus riante a fait tous les frais, & dont les ſujets euſſent paru rebelles à la poéſie, ſi la Muſe qui les dicta n'eut mis le burin de Callot dans les mains de l'Albane. Contentons-nous d'indiquer cette Epitre au P. Bougeant, où, ſans avoir de marche ſûre, ni de but déterminé, le chantre de Ver-Vert ſe livre à l'effuſion du cœur, au babil de l'amitié, & ce ſiecle paſtoral, ces images de l'âge d'or, un des plus doux menſonges de la fable.

Les deux Poëtes qui chérirent le plus leur pareſſe & leur liberté, débuterent par le ſacrifice de l'une & de l'autre. La Fontaine prit à dix-neuf ans l'habit de l'Oratoire, pour le quitter dix-huit mois après; & Greſſet, auſſi peu fait pour les ennuis d'une lente captivité, rompt enfin des fers dont ſon inexpérience n'avoit pas ſoupçonné la peſanteur, & recouvre l'indépendance qu'il a vanté comme le ſouverain bonheur, & ſi néceſſaire à quiconque veut penſer avant que d'écrire.

Alors floriſſoit encore cette ſociété fameuſe, trop élevée pour n'être pas voiſine de ſa chûte, habile à diſtinguer les talents naiſſants, comme à les fixer dans ſon ſein; ſachant faire aimer à des hommes de génie juſqu'au deſpotiſme, juſqu'à l'inquiſition ſourde & domeſtique, qui captivoit leur eſſor, conſervant un aſcendant toujours égal ſur les membres mêmes qui ſe ſéparoient d'elle, & dont le fantôme ſeul imprime encore une ſorte de ſurpriſe & de reſpect. Elle perd un de ſes plus beaux ornements (E), & la France y gagne un Poëte. Mais comment va-t-il quitter ſes premiers maîtres? Sera-ce avec l'indifférence d'un éleve ingrat & préſomptueux? Eſt-ce un caprice qui précipite ſa démarche? eſt-ce la fougue d'un eſprit ardent que les paſſions entraînent. Non, les lettres l'appellent & le monde l'invite. Mais il ne foule

point aux pieds la robe qu'il dépose. En brisant sa chaîne, il y tient encore. Long-tems même après il s'attendrit au souvenir des maîtres qui formerent son enfance ; au milieu des applaudissements, des plaisirs & de la gloire, il regrette en pleurant sa cellule & les occupations de ses premieres années. Il conserve des amis, les amis du grand Rousseau & les juges de ses (F) vers, le Traducteur élégant de Sophocle & d'Euripide, qui, dans le fond du cloître, connut si bien l'art du théatre, & l'Historien (G) du traité de Westphalie, à qui le rigorisme religieux fit, comme à Gresset, un crime d'un innocent badinage.

Il paroît enfin sur la scene du monde toujours empressé de connoître l'homme quand il admire l'Auteur. Qu'on se représente un jeune homme d'une imagination ardente, & d'une sensibilité vive exaltée par les méditations de la solitude, qui tout à coup transporté du calme de la retraite au sein du tumulte & du tourbillon, avec une ame vierge & des sensations neuves.

Croit sortir d'une éclipse profonde,
Et voir éclore une nouvel Univers.

Qu'on se le peine entre la Religion, les séveres leçons de ses maîtres, & les insinuations de la volupté jointes à la force des exemples, au milieu des fêtes qui se succedent, des plaisirs qui se renouvellent, carressé des grands, admiré de ses rivaux, loué par la beauté elle-même qui sourit à ses accents. Quelle ivresse, & qu'elle est capable de troubler la tête la plus saine ! Peut-être va-t-il se livrer aux tentations de toute espece qui assiegent les gens de Lettres, tentations d'autant plus dangereuses, qu'elles trouvent en eux une organisation plus délicate avec une sensibilité plus exercée. Non, il ne voit

que la gloire. Le Dieu qui l'inſpire fait briller à ſes yeux le brodequin, la lyre & le cothurne. Comme le jeune oiſeau qui prend ſon vol pour la premiere fois, charmé, indécis, il erre de fleurs en fleurs; & promene ſon hommage, mais il ſe fixe enfin. Les obſtacles qui l'attendent ne font que l'animer, & ce nouvel aiglon a déjà pris ſon eſſor.

Mais toujours fidele à ſon ſyſtême d'indépendance, ſa pareſſe ſe défend de rien promettre avec une naïveté digne de la Fontaine,

Et quelque Vers échappés à ſa veine,
Nés ſans deſſein & façonnés ſans peine,
Pour l'avenir ne l'engageant à rien.

Il ne veut pour lauriers que des roſes, il ſe borne à peindre des fleurs, un myrte, une bergere, à badiner ſur la lyre, lorſqu'un Dieu juſqu'à ce jour abſent de ſes jeux, lorſque, dans un tendre délire, la beauté doit ordonner des chanſons à l'Amour. De cet art divin fait pour chanter les Dieux, les belles & les Rois, il n'en fera pas l'organe des noirceurs, de la ſatyre ou de la licence. Toujours décente & pudique, ſa muſe veut ſe faire des amis de tous ſes Lecteurs, placer la vertu dans le char des amours, & par un heureux accord, réunir l'Auteur charmant & le vrai citoyen.

C'eſt dans ces diſpoſitions, c'eſt au ſein des arts & des amours qu'une maladie cruelle menace de moiſſonner à ſon aurore cette fleur ſi brillante. A cette triſte nouvelle, l'amitié fait voler dans la capitale une ſœur chérie, ſa ſœur de prédilection & la minerve de ſes ouvrages (H); tendre mere, tendre épouſe, qu'un deſtin cruel ravira trop tôt à ſon époux, à ſes enfants, aux malheureux. Elle vient & lui prodigue ces ſoins auxquels le ſentiment donne tant de prix. Mais l'orage eſt paſſé, le jour

a reparu, ſa muſe eſt ranimée, & ſes premiers accent ſont conſacrés à la reconnoiſſance.

A peine ſorti de ces inſtans de force & de lumiere, où l'ame moins préoccupée voit le ſonge de la vie prêt à s'envoler, il s'éleve à des tons plus mâles & plus vigoureux. Des détails ſérieux & même ſombres font un heureux contraſte avec les images anacréontiques, & les guirlandes de la jeune Flore, avec les rameaux de Cyprès. Son Vers plus ſoigné, plus rempli de verve & de chaleur, porte toujours l'empreinte d'une ſenſibilité profonde. De quelles couleurs il peint la ſanté! avec quel feu, quel enthouſiaſme il rend le plaiſir de renaître à la nature, au printemps, à l'amour, à l'amitié! Avec quel tranſport il va ceuillir la premiere épine fleurie & recevoir le premier ſoupir de Philomele! Comme tout parle au cœur dans cette Epître charmante, les délices des ames aimantes & ſenſibles!.....

Mais le diſciple & le rival des Anacréon, des Chaulieu, des Lafare, en qui Rouſſeau retrouve le naturel de Chapelle, mais ſon naturel embelli & dans toute ſa perfection, bornera-t il ſon ambition au mérite d'exceller dans la poéſie légere? Non, il n'a pas encore aſſez fait pour ſa gloire & pour nos plaiſirs. Le même Rouſſeau à qui ſon début parut un prodige, l'exhorte à laiſſer les pinceaux (I) d'Anacréon pour eſſayer ceux d'Horace & de Virgile. Heureux le jeune homme qui trouve en entrant dans la carriere littéraire, un Mentor éclairé, qui le garantit des premiers faux pas de l'inexpérience, & qui veut bien lui ſervir de parrain dans ce nouveau champ clos! Docile à la voix de ce grand maître; cédant aux ſollicitations de l'amité, animé par le déſir de juſtifier l'enthouſiaſme public, qui s'éteint bientôt, faute d'alimens; le chantre de Ver-Vert oſe chauſſer le cothurne. Edouard III eſt annoncé, & le public, pour qui

une admiration soutenue devient quelquefois un sentiment pénible, l'attend avec une maligne impatience. Mais le succès ne trahit pas ses efforts Si le style en général n'a pas la couleur tragique, il est au moins toujours pur, correct, quelquefois élégant, mérite qui devroit se compter pour quelque chose dans un temps où Melpomene parle trop souvent un langage barbare. Alzonde rappelle l'Eriphile de Racine ; mais Vorcestre n'avoit pas de modele, & ce caractere noble, ferme & vertueux est dessiné fiérement & peins à grands traits. Les fureurs d'Edouard, les combats de la timide Eugénie sont rendus avec chaleur. Les scenes des deux amis sont imposantes. Le spectateur françois frémit à la proposition qu'Arondel fait à Vorcestre de se soustraire à la honte de l'échafaud. Voltaire (K) y trouva de beaux vers, & Rousseau (L) en s'applaudissant de l'heureux effet de ses conseils, jugea théatral & hardi le coup de poignard que reçoit le perfide Volfax & qui devint l'époque de ces coups de théatre que l'on a pris pour la Tragédie & qu'on a cru pouvoir remplacer les plans & les vers de Corneille & de Racine.

Ce début prouvoit la connoissance du théatre & l'entente de la scene. Le choix d'un sujet moderne, où le Poëte avoit tout à créer, sans être soutenu par les chefs-d'œuvres d'Athenes, annonçoit un esprit enhardi par la conscience de ses ressources. Il porte cette hardiesse dans la Comédie, & son premier essai va commencer un nouveau genre.

Des rivaux redoutables semblent s'être emparés exclusivement du domaine de Thalie. Destouches paroît d'abord appellé seul à recueillir la succession de Moliere & de Regnard. Mais le génie qui traça le plan & dicta les vers de Métromane avoit placé Piron presque au-dessus de lui, & la Chaussée,

créateur d'un nouveau genre que l'on critique en pleurant, gagnoit le cœur de ses Juges, pour triompher de leur esprit. Voilà les Adversaires que rencontre le nouvel Athlete : la difficulté ne fait qu'irriter son courage, & Sidney en est le fruit (M).

Un homme blazé sur toutes les jouissances, mort au plaisir, embrassant l'anéantissement comme sa seule ressource, étoit un Tableau neuf au théatre. On a critiqué justement le défaut d'action, & la situation monotone du personnage principal. Cependant la gaieté de Dumont, dont la dépendance n'altere pas la bonne humeur, fait un contraste piquant avec l'air sombre & rêveur de son maître, & l'idée de donner un Valet de chambre françois à un Anglois malade du spléen étoit plaisante & comique. D'ailleurs le style est toujours sain, ferme, éloquent même dans la scene où se traite la question du suicide. Le dénouement trop prévu met le cœur à l'aise. Il eût assuré, dit-on un succès plus brillant à la piece, s'il eût été plus noir & plus tragique. Cependant on ne connoissoit pas alors les Tragédies bourgeoises, & peut-être est-il piquant d'observer que l'Ecrivain qui dans la suite devoit s'élever, même avec humeur, contre l'anglomanie, donna en France la premiere idée du genre sombre, qui devoit faire éclore tant de Drames monstrueux, cultivé par Saurin & chansonné par son ami Collé, dernier conservateur de la gaieté françoise.

Nous arrivons à cet ouvrage si justement vanté ; le seul que Thalie ait avoué depuis plus de trente ans, un des chef-d'œuvres de la Comédie moderne qui n'en a que deux à lui opposer, le Glorieux & le Métromane. Gresset reçu dans ce monde brillant, qui s'appelle lui-même la bonne compagnie, a remarqué ce personnage odieux, fléau de la société, dont il relâche tous les liens, qui se fait un jeu de la per-

fidie, du dénigrement & des noirceurs, nuit pour le plaisir de nuire, verse à grands flots le poison de la satyre, flétrit de son haleine impure la beauté, les talents & la vertu, seme sur son passage les rapports, l'aigreur & la division, ne parle que par sarcasme, sacrifice tout au plaisir d'un prétendu bon mot ; les délices des jeunes évaporés & des femmes avilies, l'admiration des sots qui le craignent & l'horreur des honnêtes gens qui le méprisent. A cette vue, son ame vertueuse s'est révoltée. Il a conçu le projet d'attaquer avec les armes de la raison ce caractere funeste & de le dévouer à l'indignation publique.

La ressemblance apparente de ce sujet avec le Médisant de Destouches, la crainte de rester au-dessous d'un émule si redoutable, celle des applications de la malignité, des commentaires, de la méchanceté elle-même, rien n'arrête le Poëte intrépide, encore moins animé par le désir de la gloire que par ces haines vigoureuses,

Que doit donner le vice aux ames vertueuses.

A peine le Méchant paroît-il, & déjà ces prétendus Amateurs, orateurs des foyers, arbitres des réputations, ont cru saisir mille allusions satyriques, & les répandent avec complaisance (N). Les pamphlets se multiplient, les coteries frémissent, les petites maîtresses, les mécénes bourgeois & les douairieres tenant bureau d'esprit crient au scandale ; &, le croiroit-on, si le fait n'étoit pas attesté, les gens du bel air s'imaginent rabaisser l'ouvrage en accusant le Méchant d'être comme tout le monde (O). Ce caractere n'étoit donc pas un être chimérique, & la critique prouvoit qu'au moins, les modeles ne manquoient pas à l'Auteur. Mais le plus sûr indice de la médiocrité, c'est l'écho

des éloges intéressés qu'on lui prodigue. L'envie loue à sa maniere, & ses fureurs qui ne font que déceler son impuissance, sont une espece d'hommage peut-être aussi flatteur pour l'amonr-propre. Mais elle se tait enfin devant la voix publique, & la voix publique a placé le Méchant au rang des chef-d'œuvres du théatre françois.

Un but moral plus marqué, une intrigue qui n'est pas sans intérêt, un dénouement préparé, un dialogue plein d'aisance & de vivacité, des situations, des scenes piquantes, un tableau frappant des mœurs du jour assurent à cette Comédie un succès confirmé par la sanction du tems, destructeur impitoyable des réputations usurpées.

Avec quelle adresse le Poëte prévient l'objection de la critique en marquant clairement dès la seconde scène la différence de son sujet & du Médisant? Comme l'ingénuité de Chloé contraste avec la coquetterie de Florise, & la finesse scélérate de Cléon avec la bonhommie de Géronte! Comme le Méchant, serpent souple & cauteleux, se tourne, se replie, mord & carresse, varie ses tours & ses moyens; tantôt fronde les préjugés pour détruire les vertus; tantôt joue la décence & la franchise, tantôt amuse l'esprit par la malignité de ses portraits, tantôt emploie jusqu'à la flatterie pour gagner ceux qui vont bientôt être l'objet de ses satyres! Mais envain le fourbe sait opposer aux armes de la raison les détours du persifflage & les faux-fuyants du sophisme. Ariste le démasque, le montre sous son véritable jour, & (P) plus d'un spectateur, faisant un secret retour sur lui-même, abjure un penchant criminel dont il n'avoit peut-être pas bien conçu toute la noirceur.

Veut-on des intentions & des effets comiques? Qu'on observe ce Géronte qui croit Cléon bon homme, parce qu'il l'a bien suivi, qui l'aime,

parce que le fourbe eſt toujours de ſon avis, qui ſe défend d'être bon avec une colere ſi plaiſante, qui, excédé des vapeurs de ſa ſœur, entend que tout le monde ſe porte bien chez lui, cette mere coquette qui trouve ſa fille coeffée à faire horreur, cette Chloé qui demande naïvement, ſuis-je donc ſi mal! cette ſcene ſi vive, ſi preſſée, où la fatuité du jeune homme croît avec l'étonnement & l'humeur du vieillard, cette rupture de Floriſe & de Cléon, ſituation neuve au théatre (Q).

Mais ce qui fonde ſur-tout la gloire de cet Ouvrage, c'eſt l'étonnante perfection du ſtyle (R), c'eſt la verſification la plus facile & la plus brillante, c'eſt le meilleur ton, qui fait de cette piece la piece de la bonne compagnie. Rien n'établit mieux ſans doute le mérite d'un Ouvrage de poéſie que d'offrir des traits qui ſe placent aiſément dans la mémoire, & depuis les Comédies de Moliere, il n'en eſt aucune qui fourniſſe un auſſi grand nombre de vers devenus proverbes. Qui n'a répété dans des moments de gaieté maligne,

> Les ſots ſont ici bas pour nos menus plaiſirs?

Qui ne reconnoît dans ce portrait de Paris, ſi fidele & ſi vigoureuſement tracé,

> Des protégés ſi bas, des protecteurs ſi bêtes?

Ne rencontre-t-on pas encore de ces fats ſurannés, qu'on voit étaler avec complaiſance une vieille coquetterie, des graces minaudieres, &

> Qui ſont les vétérants de la fatuité?

Comme la ſotte prévention du Pariſien, contre tout ce qui n'eſt pas la Capitale, eſt rendue par un ſeul trait:

> Elle avoit de beaux yeux pour des yeux de Province (S)!

Combien de gens vous font redire avec humeur,

De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun!

Que d'Auteurs auroient besoin qu'on leur répétât:

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Qui n'a remarqué dans ces coteries, dont la plus mince a son bel esprit, son plaisant, son génie, la vérité de ce mot,

L'aigle d'une maison est un sot dans un autre (T).

Ce vers d'Ariste,

Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme.

est devenu le cri de guerre du Citoyen honnête & courageux, & la condamnation de tous ces libelles anonymes, œuvres de mensonges & de ténebres, dont l'Auteur en se cachant se rend le premier la justice qu'il mérite. Tous ces vers sont restés avec une foule d'autres, qu'on a vu Piron citer dans la conversation, & je craindrois, en multipliant les citations, de ressembler à cet Erudit, qui, voulant souligner tous les beaux vers de l'Iliade & de l'Odissée, avoit souligné tout Homere.

Les bienfaits de Louis viennent chercher le Poëte modeste, qui ne briguoit point les récompenses, content de les mériter. Bientôt sa réputation franchit les limites de son pays, & ses Ouvrages ont la gloire d'augmenter encore l'empire universel de la langue françoise. Un Prince dont les écrits ont contribué à étendre l'influence de cette même langue, & qui de la même main sut tenir le sceptre, l'épée & la lyre, adressoit dans le même tems au peintre du Méchant un Ode également honorable

pour le Roi qui en étoit l'auteur, & pour le Poëte qui en étoit l'objet. Non content de cet hommage que le Monarque rendoit au talent du simple particulier, il alloit bientôt l'associer à cette Compagnie savante, où sa voix appelloit l'élite de l'Europe lettrée, & dont le chef, par une distinction flatteuse, a presque toujours été choisi parmi les hommes célebres de la France.

Danchet, Auteur de Tragédies & d'Opéras oubliés, venoit de laisser après lui la réputation d'un Ecrivain médiocre, mais d'un citoyen honnête. La voix publique nomma Gresset pour son successeur à l'Académie françoise, & cette Compagnie s'empressa d'acquitter la dette de la Nation & de la Littérature. « Le chantre de Ver-Vert, dit (U) cet homme justement célebre, que la Philosophie a perdu, « le chantre de Ver-Vert frappa aux portes » du temple des Muses, le Méchant à la main, & » la porte s'ouvrit aux acclamations du public & » des gens de lettres, sans qu'aucun concurrent » criât à l'injustice, sans qu'aucun Protecteur lui » prêtât l'inutile appui de ses importunes sollicita» tions, sans qu'aucune femme parlât pour lui. «

Dans son discours de réception, le nouvel Académicien donna un exemple, que le public désire depuis long-tems voir suivre par chaque récipendiaire. Un Ouvrage en effet qui sans tourner dans un cercle monotone d'éloges trop répété, se proposeroit pour objet un point intéressant de littérature, une grande question de morale, seroit tout-à-la-fois plus glorieux & plus durable. Sans s'écarter cependant de la route tracée, Gresset en homme qui a le sentiment de ses forces, s'éleva vivement contre cette pensée décourageante, qui veut que tous les genres soient épuisés, & ne laisse aux nouveaux Prêtres des Muses que la honteuse ressource de l'imitation.

Parvenu au terme qui fait l'objet des vœux secrets des hommes de lettres, même quand ils affectent de le dédaigner, à cet âge où le génie dans toute sa force joint à ses richesses naturelles toutes les acquisitions du goût & de l'expérience, lorsque l'habitude du travail en a fait un besoin & le succès une jouissance, il va sans doute tourner au profit des mœurs cet esprit d'observation, ce penchant à l'épigramme, cette causticité douce qu'excite en lui la vue des prétentions & des ridicules. L'attente publique est trompée. Ce repos philosophique, cette insouciance qu'il a vantés dans ses vers lui laissent toujours des regrets, & le peu de tems qu'il va passer dans la capitale, il le donne au desir d'être utile à la ville qui s'honore de l'avoir vu naître.

Amiens, aux charmes de sa position, à la franchise, à l'esprit naturel de ses habitants, ne joignoit pas encore celui d'une société littéraire qui réunit par l'amour des lettres ceux qui l'étoient déjà par les liens de la naissance. Greslet ne pense pas avec Bayle que la capitale soit l'unique séjour des savants & des Littérateurs (V). Il ne croit pas indigne d'entrer dans le sanctuaire des Muses les compatriotes de Voiture & du savant Ducange, les descendants des Trouverres, rivaux & contemporains des anciens Troubadours (X). Ses efforts secondés par ceux d'un Mécène illustre, sont couronnés par le succès & une suite de sujets intéressants sur les sciences & sur les arts proposés par l'Académie d'Amiens a justifié ses vues & comblé ses espérances.

Rien ne le retient plus, il s'arrache aux plaisirs de la capitale, aux espérances de fortune & d'élévation, aux sociétés brillantes dont il fait les délices. Cette malignité qui se plaît à prêter aux meilleures actions des vues intéressées, s'épuise en conjectures sur la cause de sa retraite. On accuse de

dépit & d'humeur l'homme qui, qui ſous le nom du vertueux Hamilton (Y) avoit ſi bien peint les dangers de cette démarche & prononcé qu'il ne falloit pas la faire légérement ; on reproche une dévotion affectée à celui qui tant de fois avoit ridiculiſé la fauſſe, ſans s'écarter du reſpect qu'on doit à la véritable. Mais au lieu de nous arrêter à combattre les inſinuations malignes des hommes méchants & frivoles, examinons ſi au motif dominant de la Religion, motif reſpectable qui ravit Racine à la carriere dramatique & depuis arrêta l'Auteur de Didon à l'entrée de cette même carriere, il ne ſe joignit pas quelques motifs d'un ordre inférieur.

» Il ſentit que l'envie qui lui avoit pardonné un » premier ſuccès, l'attendoit à un ſecond qui la » rendroit inexorable, « a dit encore le Philoſophe que j'ai déjà cité. Ainſi la crainte de voir troubler ſon repos influa peut-être ſur ſa réſolution. Trop célebre pour ne pas être expoſé aux attaques des envieux, trop ſenſible pour n'en pas être affecté, mais trop délicat pour deſcendre dans cette arêne où le combat eſt ſans gloire, & la victoire ſans honneur, témoin des querelles littéraires, de l'animoſité des partis & de leurs fureurs ſcandaleuſes, il s'y dérobe pour jamais & va chercher un aſyle au ſein de ſa patrie & de ſa famille (Z).

Une autre félicité l'attendoit encore. Il la trouve dans ce nœud reſpectable que l'égoïſte & le libertin craignent & ridiculiſent, dont le luxe actuel peut éloigner l'homme ſenſible, mais qui devient quelquefois une ſource de plaiſirs purs & ſans remords. Un triſte préjugé ſemble avoir fait aux gens de lettres une loi du célibat. Leur condition les forceroit-elle donc d'opter en tout entre la gloire & le bonheur ? Mais le ſentiment, ce feu ſacré, qui fait la vie des Ouvrages d'eſprit ſe conſerve-t-il avec toute ſon énergie dans l'ame du Célibataire ? Egalemen

malheureux, ſoit que ſon ame ſe deſſeche, ſoit qu'elle conſerve toute ſa chaleur, fatigué d'une ſenſibilité ſans objet, excitant la curioſité plutôt que l'attachement de ce monde qu'il éclaire ou qu'il amuſe, il éprouve ſouvent que la célébrité ne chaſſe pas les ennuis & les dégoûts. Combien de fois n'a-t-on pas vu des hommes fameux, condamnés aux vains honneurs de la repréſentation, regretter dans une vieilleſſe chagrine & près de leurs foyers ſolitaires, des plaiſirs moins brillants, mais plus doux que toutes les jouiſſances de l'amour-propre! Mais ſi jamais l'homme de lettres peut ſe féliciter d'avoir contracté cet engagement, c'eſt ſans doute lorſque trouvant, comme Racine, dans l'entretien de ſa femme le délaſſement de ſes travaux, il trouve encore en elle, comme Greſſet, le cenſeur délicat & le premier approbateur de ſes Ouvrages.

En général, l'hiſtoire d'un homme de lettres eſt dans ſes écrits. Heureux celui dont la vie privée offre peu d'aliments à l'avidité des amateurs d'anecdotes! Cette obſcurité même eſt une preuve de bonheur, comme rien n'atteſte mieux la félicité d'une Nation qu'une hiſtoire peu féconde en révolutions capables d'intéreſſer le Lecteur. Voyons cependant comment Greſſet ſoutient la démarche qu'il a faite; obſervons-le dans la vie privée où le Public aime à ſuivre les grands Ecrivains, parce qu'il y trouve quelquefois de quoi ſe conſoler de leur ſupériorité.

Toujours fidele à cette pareſſe que Montaigne eut appellée un doux oreiller, il partageoit ſon loiſir entre ſa femme & ſes amis, entre ſes livres & l'Académie naiſſante. Il portoit dans les cercles de la Province l'enjouement qui l'avoit fait rechercher dans ceux de la capitale, mais plus encore cette bonhommie qui rend le talent aimable & le fait pardonner, cet art de faire briller l'eſprit des autres, qui donna tant d'amis à Racine, & quelquefois une mélancolie

mélancolie moins trifte qu'intéreffante. Il étoit exact obfervateur des devoirs de cette Religion à laquelle il avoit fait le facrifice de fa gloire littéraire, le plus pénible peut-être pour l'amour-propre.

Ses goûts étoient fimples comme fes mœurs. Il fe livre à ces occupations champêtres auxquelles un penchant naturel ramene tous les hommes, & qui fuccedent fouvent aux foins de la fortune, aux mouvements de l'ambition. La campagne où toujours il avoit pris fes images devient fon féjour favori. Il fait fa plus douce habitude d'aller voir dès la renaiffante clarté, fes arbres, fon champ, fa prairie.

C'eft auprès de fes rofes & de fes œillets que vient le trouver l'invitation de Frédéric qui l'appelle dans fes Etats. Il en eft flatté fans en être ébloui. Lorfqu'on a fu fixer le bonheur, pourquoi l'aller chercher fous un Ciel étranger ? Il fait encore quelques apparitions dans la capitale ; & le public le revoit avec plaifir à la tête de l'Académie (Zz), tantôt tracer les regles d'un art qu'il a fi bien connu, tantôt peindre l'empire des mœurs fur le langage, & répandre le fel de l'ironie fur les prétentions des Auteurs, fur le néologifme, le clinquant & les pompons du jargon moderne. Mais ces applaudiffements ne peuvent l'arrêter long-tems. Bientôt il revient avec tranfport trouver les antiques mœurs & le bon vieux fens de fon village. A peine fe refout-il à quitter fa folitude, lorfqu'il ne découvre plus de fon pupitre que des vallons glacés, des roches blanchies par les neiges, des bois courbés par l'aquilon, & cette majefté fauvage & filencieufe, qui nourrit la penfée de l'ame melancolique. Alors fes champêtres voifins voyent avec douleur partir leur bienfaiteur (AA) & leur ami. Hélas ! ils ne doivent bientôt plus le revoir. Greffet ne jouira pas longtems des honneurs dont le comble Louis XVI,

honneurs qui annoncent par un premier choix ce que les mœurs & les talents peuvent attendre de l'héritier du thrône & des vertus de Henri IV (BB).

Il meurt & laiſſe une épouſe inconſolable, condamnée à ſurvivre à tout ce qu'elle aima, pleuré d'une famille dont ſes ſuccès ont fait la gloire & ſes vertus le bonheur, regretté des malheureux qui ne connoiſſent peut-être pas ſes vers, mais qui n'oublieront jamais ſes bienfaits, & (CC) honoré des éloges du chef de l'Egliſe & des marques d'eſtime de ſes concitoyens.

Tel fut le Poëte dont la France déplore aujourd'hui la perte. Génie fécond & brillant, il a la facilité d'Ovide ſans être comme lui ſouvent diffus & recherché. Toujours à côté du bel-eſprit ſans jamais en prendre le ton, il s'éleve au-deſſus des Auteurs de poéſies (DD) fugitives, ſes contemporains qui ont mis le perſifflage & l'abus de l'eſprit à la place des graces ſimples & naturelles.

Peu d'Ecrivains ont fait un uſage plus frais de la Mytologie, ſource féconde d'illuſions charmantes, mais que le ſeul Poëte ſait rajeunir, qui empruntant à la philoſophie l'idée d'une ame univerſelle, anime toute la nature, & peuple de divinités, les bois, les campagnes & les eaux, enfin qui des Dieux d'Homere a fait les véritables Dieux de la poéſie. Ami du tour nombreux & périodique, il ſurpaſſe dans l'art des rimes redoublées Chappelle & ſon diſciple Chaulieu. On lui reproche d'avoir quelquefois ſacrifié la préciſion à l'harmonie. » Mais, remarque un de nos plus célebres Littérateurs (1), » cette harmonie eſt ſi douce, & les vers s'enchaî- » nent ſi bien les uns aux autres, que la diffuſion » diſparoît devant les beautés qui s'y mêlent ». Il a le premier uni les images anacréontiques avec

(1) M. de la Harpe.

les tableaux de la ſociété, & fait prendre un nouvel effort à la poéſie légere. Dans ſes vers auſſi riants que les vallons de Tempée, des idées mélancoliques cauſent la même ſenſation que ce tombeau d'un berger dans l'Arcadie heureuſe, & l'on pourroit l'appeller à cet égard le Pouſſin de la Poéſie.

Il a peu loué les Grands, mais il a rendu ſans efforts à ſes contemporains la juſtice qu'ils méritoient. Ses Vers ont chanté Fontenelle, regretté Rouſſeau, célébré Alzire & vanté avec enthouſiaſme le chantre de Henri. Pourquoi donc a-t-il trouvé dans Voltaire un détracteur injuſte & malin? Les gens de lettres ne ſe rappelleront-ils jamais ce faiſceau de dards dont l'union faiſoit la force, & ne ſentiront-ils pas enfin que leurs égards mutuels ne contribuent pas moins que leurs Ouvrages à les rendre ſouverains de l'opinion? Qui ſait d'ailleurs quelle plaie profonde laiſſa dans l'ame de Greſſet la raillerie cruelle d'un Écrivain qui de l'arme légere du ridicule a trop ſouvent fait un glaive à deux tranchants? Et n'eſt-il pas permi de ſoupçonner que le reſſentiment qu'il en a pu conſerver nous a privés des Ouvrages auxquels il eut peut-être permis de voir le jour. La (EE) Religion, cette reſſource puiſſante, qui ſeule conſole des injuſtices & des perſécutions des hommes, eût ſans doute la meilleure part à ce ſacrifice qu'elle rendit moins pénible en l'ennobliſſant. Nous ne dirons donc point: quel malheur que l'Auteur du Méchant n'ait point pourſuivi la cure des ridicules & des vices qu'il avoit ſi bien obſervés! La Religion nous interdit un pareil langage. Nous ne dirons pas non plus qu'il y a quelquefois de la ſageſſe à ſe contenter de ſa gloire, & à ne pas l'expoſer aux caprices d'un public inconſtant. Cette réflexion, dont tant d'exemples fameux prouvent la juſteſſe; ne ſauroit convenir au Poëte de

la Somme, qui sort de la carriere dans la force de l'âge & dans la maturité du génie.

Nous nous bornerons à regretter qu'on n'ait pas même conservé ce qui ne pouvoit blesser la piété la plus austere ; cet Ouvroir toujours (FF) entendu avec de si vifs applaudissements, & les autres Poëmes dont il ne nous a laissé que les noms, & nous sommes sûrs d'être les interpretes de la Nation, qui pleure sur la tombe de ses grands hommes, depuis quelques années moissonnés si rapidement.

En attendant qu'il se présente des héritiers de leurs talents, elle ne peut se consoler de leur perte que par les richesses qu'ils lui laissent. Sans doute pour leur donner des successeurs, le meilleur moyen est de fixer l'attention sur eux & sur leurs écrits, & l'on peut dire que les Compagnies littéraires remplissent les vœux de la Nation en proposant l'éloge des grands hommes. C'est une exhortation à ceux qui peuvent le devenir. Mais hélas ! foibles orateurs qui osons louer le génie, nous ressemblons trop souvent à ces pleureuses à gage de l'antiquité, dont la douleur feinte & les gémissements étudiés suivoient la pompe funebre des héros. Il faudroit que l'encens fut digne du Dieu, & que le Prêtre eut au moins une éteincelle du feu qui l'aima (GG).

Le doux Tibulle fut pleuré par Ovide. C'étoit au chantre des amours de faire soupirer la plaintive élégie sur le tombeau du Poëte des graces & du sentiment. C'étoit à vous, Messieurs, qui dans l'effusion de l'amitié & dans l'intimidité d'un Commerce délicieux, avez vu de plus près celui que vous regretterez toujours, de célébrer le fondateur de ce Lycée, votre modele, votre concitoyen, votre ami. Qui mieux que vous eût pu nous rendre le caractere de ses talents avec la peinture de ses vertus, & faire naître sur sa tombe le laurier immortel

que la Terre enfanta ſur celui de Virgile ? Du moins ſi votre qualité de Juges ne vous permet pas de deſcendre dans la lice, vous excitez aujourd'hui le zele des jeunes Orateurs, par l'eſpoir d'aſſocier leurs noms à celui de ce Poëte charmant. Après l'avoir ſi ſouvent applaudi lorſqu'il vivoit, vous voulez, pour ainſi dire, rappeller ſon ombre parmi vous, en payant à ſa mémoire le tribut que doit la reconnoiſſance publique aux manes de l'homme illuſtre qui n'eſt plus.

Fin de l'Eloge de Greſſet.

NOTES.

(A) ON chercheroit en vain dans les Odes de Greſſet cet enthouſiaſme, ce mouvement, ce beau déſordre, ces fictions de la grande poéſie, cette recherche de rimes, ces chûtes harmonieuſes dont ne peut ſe paſſer ce genre qu'on ne cultive plus. On peut cependant demander grace pour quelques ſtrophes ſur-tout de l'Ode ſur l'amour de la Patrie.

(B) Il avoit d'abord composé ce diſcours en latin dans le tems qu'il profeſſoit la Rhethorique à Tours. Les Jéſuites vouloient que leurs jeunes gens s'exerçaſſent à écrire en cette langue. Ce genre de travail qui fit autrefois la réputation des Coſſart, des Commires, des Santeuil, ne mene plus à la célébrité. Mais il n'a jamais été inutile pour apprendre à connoître la langue de Cicéron & de Tacite, d'Horace & de Virgile.

(C) Il me ſemble qu'on ne peut gueres comparer le Lutrin & Ver-vert. Le premier eſt dans le genre héroïque, le ſecond dans le genre badin. Boileau emploie les fictions, le merveilleux, l'intervention des Divinités allégoriques, en un mot toute la machine de l'Epopée, & paſſe de la gaieté des premiers chants au grave & au ſublime dans le ſixieme, Greſſet a bien ſenti que ſon ſujet léger, gracieux & badin lui interdiſoit ces grandes reſſources. Le ſeul point donc où ſe rapprochent ces deux poëmes dont chacun fait un genre à part, c'eſt le mérite de la création, avec cette différence que le Sceau enlevé offroit un modele au Lutrin & que Greſſet n'en avoit aucun.

Il parut en 1752 une traduction latine de Ver-Vert par un Docteur en Médecine. Ver-Vert, par une étrange métamorphoſe étoit devenu *Vir-Viridis.* Voici comme le Traducteur rendoit ces deux jolis vers :

Les petits ſoins, les attentions fines
Sont nés, dit-on, chez les Viſitandines.

Natæ ſunt tenues curæ, menſæque ; ſecundæ
Deliciæ in Benedictinis....

Et ceux-ci qui à la vérité ne sont pas aisés à faire passer dans une autre langue.

A ce début la Sœur Saint Augustin,
D'un air sucré voulant le faire taire,
Et lui disant : fi donc, mon très-cher frere.
Le très-cher frere indocile & mutin
Vous la rima très-richement en tain.
Vive Jesus ! Il est sorcier, ma Mere,
Reprend la sœur ; juste Dieu, quel coquin !
Augustina soror concinnans ora, volucri
Rettulit : Eia precor, mi frater, comprime linguam.
At frater tetrum increpitans, opprobria torquet
Pinguia, Romano quæ non est dicere versu.
O Deus ! insanit mater ! Quisnam impiis eheu ?
Hic magnus est......

Le Docteur désespérant apparemment de trouver en Latin des mots d'une énergie équivalente aux b & aux f qui voltigeoient sur le bec du perroquet, avoit pris le parti de les latiniser.

Intonat horaendum B. F.

Et certes jamais Auteur de latin moderne ne fit de gallicisme de cette force.

En 1755, Fréron annonça une autre traduction en Vers en décasyllabes par un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Prosper Lottin. Il en inséra dans sa feuille un fragment fort inférieur, comme on peut croire, à l'Ouvrage traduit. Mais le critique donna des éloges au choix de la mesure des vers, à l'exactitude de la version, aux graces du style & au mérite de la latinité. J'ignore si la traduction entiere a été imprimée.

Le sort des excellents Ouvrages est de produire une foule de copies médiocres. Le sort des imitations est en général celui des Cadets de Gascogne réduits à leur légitime. Ver-Vert étoit trop parfait pour ne pas faire éclore une foule de poëmes calqués sur ce charmant modele. On parle du *Sansonnet*, Poëme d'un certain M. Nesle. Comme il n'est pas tombé entre nos mains, nous ne pouvons en rien dire. Mais sans faire tort à l'Auteur, on peut au moins soupçonner que le Sansonnet ne vaut pas Ver-Vert

Il a aussi paru en 1758 un poëme, dans le même genre, intitulé : *la Simiade, ou les aventures de Micou.*

Dans un cercle de gens de Lettres, où l'on faisoit l'éloge du célebre Jean Jacques, Gresset ajouta : c'est dommage qu'un pareil Philosophe soit un peu Ours. Lorsque le Citoyen de Genève passa par Amiens, il alla rendre visite au Poëte. Après une conversation engageante, à laquelle le Voyageur ne répondit que par monosyllabes ; convenez, dit Rousseau en se retirant, qu'il est moins aisé de faire parler un Ours qu'un Perroquet. *Vie de Gresset.*

On conte au sujet du même Poëme, une anecdote d'autant plus piquante que la scene se passa dans un parloir de Visitandines. Gresset étoit en liaison à Paris avec une femme de beaucoup d'esprit, Madame de Dampierre, Religieuse dans ce Couvent. Elle le persécuta long-tems pour obtenir une lecture de Ver-Vert. Il s'en défendit, insistant sur-tout sur les bienséances de la maison qu'elle habitoit. Il cede enfin. On prend jour. On lui promet d'être seule au parloir. Gresset arrive & commence sa lecture. A un endroit plaisant on entend un éclat de rire. Le rideau se tire, & le Lecteur surpris apperçoit toutes les Religieuses rangées en cercle, la Prieure a la tête de la Communauté. Après s'être amusé de l'étonnement de Gresset, la lecture s'acheve : & l'on rit sur nouveaux faits.

(D) Voltaire dit que Ver-Vert promettoit beaucoup, & tout le monde connoît les Lettres du grand Rousseau à M. de Lasséré & au P. Brumoy.

(E) Le savant Tournemine disoit alors publiquement & d'un ton chagrin, que son Corps venoit de perdre le sujet le plus difficile à remplacer, *Vie de Gresset.*

(F) On sait que Rousseau envoyoit ses Ode au P. Brumoy, & que celui-ci lui fit refaire trois fois la belle Ode sur la paix.

(G) L'amusement philosophique sur le langage des bêtes fit exiler le P. Bougeant à la Fleche, comme Ver-Vert avoit fait exiler Gresset dans la même ville Le P. Bougeant mourut de chagrin, par une suite des tracasseries & des désagréments que lui suscita le despotisme Monachal. Gresset, qui n'étoit point engagé demanda sa sortie & l'obtint. Un Ministre, à la sollicitation de sa sœur, Supérieure à la Visitation, avoit fait des plaintes à la Société, qui le relegua à la Fléche, & depuis un autre Ministre, M. Bertin, fit pré-

ſent à l'Auteur d'un Cabaret de Porcelaine où étoient repréſentées les aventures du Perroquet & les attributs des autres Ouvrages de Greſſet.

(H) Greſſet aimoit tendrement cette ſœur qui avoit infiniment d'eſprit. Il lui diſoit un jour : ſi vous n'étiez pas ma ſœur, je voudrois que vous fuſſiez ma femme. Elle avoit épouſé M. de Toulle, ancien Capitaine commandant au Régiment de Grammont, Chevalier de l'Ordre militaire de Saint Louis.

(I) M. Greſſet m'a envoyé ſa nouvelle Epitre. J'admire toujours l'heureuſe facilité, le tour élégant de ce jeune Auteur. Je voudrois ſeulement qu'il rebâtit un peu moins les peintures qu'il nous a données de la maniere de penſer, & qu'après avoir uſé les pinceaux d'Anacréon, comme je lui ai mandé, il voulut un peu eſſayer ceux de Virgile & d'Horace qui ſont les ſeuls dignes d'une Muſe comme la ſienne. *Lettre de Rouſſeau à Desfontaine*, 30 *Juin* 1735.

Après la lecture que je viens de faire de l'Ouvrage de M. Greſſet, je ne me repens pas du conſeil que je lui donnai il y a trois ans. Je me ſouviens que quand il m'envoya une de ſes Epîtres, comme il me parut qu'il y rebattoit des choſes déjà dites ailleurs, je lui écrivis qu'après avoir uſé tous les pinceaux d'Anacréon, il y avoit lieu d'attendre tout de lui quand il entreprendroit d'eſſayer ceux d'Horace & de Virgile. *Lettre de Rouſſeau à Racine, à la Haye* 25 *Septembre* 1740.

Ce ſont apparemment ces éloges de Rouſſeau qui avoit inſpiré au Critique l'humeur qui lui fait écrire à ce grand Poëte.

Vous avez trop loué les Vers de M. Greſſet, quoique dignes de louange. Je vous parle comme votre ami. Vous devez être un peu plus réſervé ſur les éloges que vous faites. *Lettre de Desfontaines à Rouſſeau.*

(K) Je reçois par la poſte l'Edouard de Greſſet. Il m'en coûte une piſtole de port. Je la regretterois bien ſi dans la Tragédie il ne ſe trouvoit pluſieurs bons Vers. *Voltaire, Lettre XCI à l'Abbé Mouſſinot.*

(L) Quelques baſſes que ſoient les eaux du Parnaſſe, on a joui cette année à Paris d'une Tragédie dont la lecture m'a beaucoup plu. C'eſt celle d'Edouard. J'y ai trouvé de belles

choses, & le coup de goignard du quatrieme Acte m'a paru aussi theatral que hardi. Je suis peut-être en partie cause que l'Auteur donne aujourd'hui dans un genre si opposé au génie qui l'a si heureusement distingué. Je lui ai si fort prêché la nécessité de sortir de son Anacréontisme & des répétitions où ce style l'engageoit, que j'ai peur que mon sermon n'ait fait trop d'impression sur lui, & ne l'ait fait passer d'une extrémité à l'autre. Je veux croire que la Houlette lui convient mieux que le Cothurne. Mais combien voit-on de grands Auteurs exceller dans des genres différents? Celui de l'Enéide n'a-t-il pas excellé dans les Bucoliques? *Lettre de Rousseau à Racine, la Haye 1 Mars* 1740.

(M) Sidney parut dans le tems de l'Ecole des Meres, de la Chaussée.

(N) On affecta de répandre dans le public que les traits les plus frappants de cette Piece appartenoient à la société d'une Virtuose connue à Paris par son esprit & sa passion pour les lettres, que l'on appelloit la société du Cabinet verd. On prétendit que le héros étoit calqué sur le Marquis de***, qui ne s'en défendit pas beaucoup & déclara même qu'à quelques traits près, moins dans le genre du Méchant que du Scélérat, il n'auroit pas été fâché de ressembler à Cléon.

(O) Quand on joua pour la premiere fois la Comédie du Méchant, je me souviens, dit J. J. Rousseau, qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondit au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire. *Lettre sur les Spectacles.*

(P) Une femme de condition & de beaucoup d'esprit avoua qu'elle avoit rougi intérieurement de s'y être surprise coupable.

(Q) Le Médisant auquel Fréron trouvoit une si grande ressemblance avec le Méchant, est purement écrit, mais un peu froid, quoique l'Auteur paroisse employer des ressources romanesques. Le rôle seul du Médisant, est prononcé, & se détache du tableau. Mais la fin est piquante. Damon congédié retient la soubrette pour lui faire en deux mots le portrait satyrique de tous les gens de la maison. Le dénouement, au reste, comme celui du Flatteur de Rousseau, du Méchant, des Philosophes, de l'Homme dangereux, est pris des Femmes Savantes. Cette Piece & le Tartuffe sont

des patrons sur lesquels on a taillé plus d'une Comédie. Le dédit du Flatteur rappelle naturellement la donation d'Orgon. Le Flatteur est, comme Tartuffe, un aventurier qui s'impatronise dans une maison, qui subjugue le pere & veut épouser la fille. Dans les Femmes Savantes c'est une lettre fausse à la vérité, mais qui sert à dessiller les yeux de Philaminte, & dans le Médisant c'est une Lettre de Damon qui guérit la Baronne de son entêtement pour lui.

Dans le Méchant, la scene où Florise cachée entend Cléon la peindre avec de si noires couleurs paroît un peu imitée de celle où Orgon entend Tartuffe faire une déclaration à sa femme. La maniere est différente, mais le moyen est le même, & le Mémoire de Cléon pour faire interdire Géronte, remis par Frontin au Vieillard, est peu différent des lettres, des donations & des dédits.

L'intrigue des Philosophes est celle des Femmes Savantes. Valere joue le rôle de Trissotin. Philaminte est bel esprit, Cydalise est Philosophe. Une lettre surprise au Valet de Valere tient lieu de celle que Dorante fait rendre à Chrysalde. L'homme dangereux ressemble au Médisant, au Flatteur, au Méchant. Comme eux il veut épouser, comme eux il veut verser le fiel de la satyre sur tous les objets, comme eux il flatte le bon homme, comme eux il est trahi par des couplets qu'il fait rendre au Maître de la maison & qu'il veut mettre sur le compte de son rival.

Le Séducteur, qui fait desirer de voir son Auteur s'engager dans la carriere dramatique, dont on a comparé le style à celui du Méchant, & qui est en effet la seule Comédie moderne qui le rappelle, si ce style n'étoit pas quelquefois précieux, souvent trop caressé, trop voisin du Madrigal, le Séducteur n'a pas dédaigné d'emprunter à Cléon l'idée de rendre fat son rival afin de l'écarter. Zéronès justement critiqué rappelle le Valet déguisé en Philosophe, sous le nom de Carondas, chez Cydalyse. Son Baron ressemble à tous les Dorimons & les Gérontes possibles, & des billets servent encore, sinon au dénouement, au moins à démasquer le Séducteur aux yeux de Mélise.

Le Marquis du Roilet donna en 1752, (c'est-à-dire) cinq ans après le Méchant, une piece intitulée la Méchante ou les Effets du caractere dont Clément de Geneve rendoit compte en ces termes : » La Méchante est une folle tracassiere qui n'a de joie que dans le désordre qu'elle cause & dans les ridicules qu'elle peut donner, jouant des tours, & faisant des noirceurs à tout venant, à un petit Maître, à un Philosophe, à son mari & à moi-même qui ne lui avoit rien fait & qu'elle

a impatienté outre mesure.... On avoit accusé cette Comédie d'indécence, de pécher contre les mœurs, d'allusions satyriques.... Mais elle n'a pas réussi & tout est pardonné. *Nouv. Litter.*

Le Méchant fut traduit en Danois en 1777 & représenté sur le théatre de Copenhague.

Ce mot de Méchant a depuis été remplacé par un autre plus précis & plus significatif, & qui du tems de Gresset eût été un défi à mort. Le terme de *Roué*, fait pour n'inspirer que l'horreur, est devenu l'appellation & l'éloge de nos hommes à la mode, dont il a même flatté l'amour-propre. Ce n'est pas tout; nos agréables

Grands marieurs de mots, l'un de l'autre étonnés

ont joint à cette horrible image l'épithete d'aimable & de charmant. On a donc vu de charmants roués, des roueries délicieuses, & cette alliance absurde & révoltante qui fait ouvrir de grands yeux aux gens qui ne sont pas de leur siecle, a été du bon ton, du bel air, de la bonne compagnie. On m'assure que le mot est passé de mode; ce qui prouve qu'il en est de même de la chose qu'il signifie.

(R) On reprocha cependant au style un ton de couleur quelquefois trop vif & une imitation trop exacte du jargon à la mode, & peut-être est-ce cela qui donna lieu à l'anecdote suivante dont je suis bien eloigné de garantir la certitude. Le Roi de Prusse, dit-on, ayant désiré voir jouer le Méchant, fut arrêté par plusieurs expressions qu'il n'entendoit pas. Sur ce qu'on lui dit que s'il avoit passé un hiver à Paris, il trouveroit la piece délicieuse, il répondit qu'il n'avoit pas besoin d'aller à Paris pour entendre le Tartuffe & le Misantrope.

(S) Ce Vers tant répété & si digne de l'être, n'auroit-il pas été indiqué à Gresset par ce passage de la Comtesse d'Escarbagnas? Ne pensez pas vous mocquer, pour des Vers faits dans la Province, ces Vers là sont forts beaux. *Scene XVI.* J'avoue qu'il faut se défier des recherches d'imitation, où il entre souvent une secrete malignité. Mais c'est lorsqu'un Auteur n'a pu venir à la connoissance de celui qu'on accuse de l'imiter. Ce n'est donc pas faire tort à Gresset que de supposer qu'il a pu retenir un trait de Moliere, qui fut sans doute son modele & qui doit l'être de tous ceux que leur talent appelle à suivre les pas de ce grand homme, le plus étonnant peut-être du Siecle de Louis XIV.

(T) A la premiere représentation se trouvoit ce Vers,

L'Aigle d'une maison est Dindon dans un autre.

Le Parterre se récria hautement contre cette expression, & Gresset substitua :

L'Aigle d'une maison est un sot dans une autre.

(U) M. d'Alembert, par une singularité remarquable, fut reçu par Gresset à l'Académie Françoise, & reçut M. l'Abbé Millot successeur de ce Poëte. Il est difficile de louer Gresset mieux qu'il ne l'a loué, & la lecture de son Eloge m'eût fait tomber la plume des mains, si je n'avois pensé qu'obligé suivant l'usage de se partager entre l'Eloge du Récipiendaire & celui de l'Académicien qu'il remplace, il n'a pu qu'effleurer ce dont il parle & que les développements restoient au moins à faire à l'Auteur d'un Eloge plus détaillé.

L'épigramme de Piron : en France on fait par un plaisant moyen, &c. fut faite à l'occasion de la réception de Gresset à l'Académie & devint malheureusement une prophétie.

(V) Les esprits ont été forts partagés sur l'utilité des Académies de Province. Les uns ont vu dans l'établissement de ces Sociétés littéraires de nouveaux foyers de lumieres, des motifs de liaison entre les habitants, des points d'union pour eux, des moyens d'adoucir les mœurs par la culture des lettres. D'autres ne les ont cru propres qu'à multiplier le nombre des demi-savant mille fois plus insupportables que les ignorants, qu'à donner des prétentions ridicules, qu'à répandre un levain de présomption & de fatuité. Nous sommes bien loin sans doute de penser ainsi. Toujours est-il vrai de dire que les Académies ne peuvent répondre à quelques-unes de ces objections au moins spécieuses, qu'en s'occupant utilement, qu'en proposant dans leurs Concours des sujets intéressants, qu'en apportant au jugement des Ouvrages la plus religieuse impartialité, supérieure à toutes les petites considérations, & sur-tout qu'en respectant assez le Public pour lui rendre compte des motifs de leur décision.

(X) Sans prendre de parti dans la querelle qui s'est élevée entre les Provinces méridionales & les septentrionales, on peut, je crois supposer que les Trouverres du Nord & les Troubadours du Midi ont été contemporains. Leur genre d'ailleurs est si différent ! J'avoue pour moi que la franche gaieté des Fables m'a amusé davantage que la métaphysique des Tensons, Jeux-partis & Sirventes.

(Y) Vers d'Hamilton à Sidney :

Ce projet de retraite aura l'air peu ſenſé ,
Et ſur quelques motifs que votre goût ſe fonde,
Vous allez vous donner un travers dans le monde.
Il ne lui faut jamais donner légérement
Ces ſpectacles d'humeur qu'on ſoutient rarement.
On le quitte , on s'ennuie , on ſouffre , on diſſimule,
On revient à la fin, on revient ridicule. *Sc. XI du II Ac.*

(Z) Il avoit épouſé Mademoiſelle Galand, fille d'un Négociant, ancien Maire de la Ville, de la même famille que le Traducteur des folles, mais toujours attachantes. *Mille & une nuits.*

(Zz) En qualité de Directeur, Greſſet reçut en 1754 M. de Boiſſy à la place de Néricault Deſtouches, & le même jour M. d'Alembert.

En la même qualité il répondit en 1774 au Diſcours de réception de M. Suard , & s'éleva avec autant de force que de gaieté , contre les vices du jargon moderne. Ce Diſcours, qui ne fut pas généralement goûté, eſt cependant une défenſe vigoureuſe des bons principes & de la ſaine littérature.

(AA) Lorſqu'un des hivers les plus rigoureux qui ayent affligé la Picardie, fit éprouver à la partie indigente des Habitants de la Capitale toutes les horreurs du froid & de la faim , peu content de ſubvenir lui-même à ſes beſoins, Greſſet implora des ſecours plus capables de ſoulager ſa miſere.

Un matin Greſſet plongé dans la méditation, ſuivoit le chemin de ſa maiſon, lorſque tout-à-coup en paſſant vis-à-vis la chaumiere d'un Payſan , il entend des cris plaintifs. Il entre dans la cabane. Un malheureux étendu ſur la paille, en proie aux douleurs les plus aigues, s'offre à ſes regards , invoquant la mort comme le terme de ſes maux. Greſſet s'approche , lui parle, le conſole , rend un pere a ſes enfants, & par ſes conſeils , par ſes largeſſes, donne la vie à une famille entiere.

(BB) Dans l'aſſemblée publique tenue à Amiens en 1775 , M. d'Agay , Intendant, fit la lecture des Lettres de Nobleſſe dont Sa Majeſté honoroit Greſſet, & en 1777 elle le nomma Ecuyer, Chevalier de ſon Ordre & Hiſtoriographe de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Lazare. Le 16 Juin de la même année, il mourut ſubitement d'un abcès qui lui creva dans la poitrine. Le Maire de la Ville mena le deuil que ſuivoit tout le Corps municipal. Quatre Académiciens ſoutenoient le Poële,

& ce concours des Citoyens de tous les Ordres prouvoit que l'illustre défunt emportoit les regrets de tous ses Concitoyens.

Il laissa une sœur Religieuse à l'Abbaye du Paraclet dans Amiens, & un frere cadet, M. Gresset de Bussy, ancien Directeur de la Poste, marié en 1777 à mademoiselle de Nampty.

(CC) Le Pape Benoît XIV, bon Juge du mérite même Littéraire, avoit adressé un Bref à Gresset.

(DD) La manie des paralleles a fait comparer Voltaire avec Gresset, & dans ce jugement comme dans beaucoup d'autres, l'esprit de parti n'a pas manqué de tenir la balance. Mais on auroit dû faire attention que les poésies fugitives où Voltaire tient sans contredit le premier rang, forment un genre distinct des poésies légeres, & que Ver-Vert, la Chartreuse & les Ombres sont des Poëmes & non pas des poésies fugitives, dont l'essence est de ne pas comporter une longue étendue, & de tenir au moment, à l'apropos.

(EE) Parmi les fruits de la solitude de M. Gresset, on parle de deux Comédies, dont l'une étoit le Parisien & l'autre le secret de la Comédie. Celle dont sa Lettre fait mention paroissoit avoir un objet plus important. Il avoit promis d'en conserver les principaux traits, en leur donnant une autre forme. Il se proposoit d'y attaquer un caractere plus commun, dit-il, & plus dangereux que le Méchant.

(FF) Tout le monde sait que l'Ouvroir, vraisemblablement fait depuis long-tems, puisqu'on le trouve annoncé par une satyre insérée dans les Nouvelles Littéraires de Clément de Geneve, est la peinture des occupations religieuses. On a retenu ces quatre Vers :

> L'une découpe un Agnus en lozange,
> On met du rouge à quelque bienheureux ;
> L'autre bichonne une Vierge aux yeux bleux,
> On passe au fer le toupet d'un Archange.

Le Gazetin, dit l'Auteur de sa vie, est un petit Poëme qui joint aux agréments ingénieux de Ver-Vert, toute l'énergie Philosophique de la Chartreuse. Le Poëte le lut dans une Séance académique tenue à Amiens en 1774. On dit qu'il avoit fait encore un autre Poëme en 10 Chants, intitulé : *le Parrain magnifique*, plein de gaieté, de détails piquants & de tableaux un peu caustiques. Il avoit aussi entre[illegible]ir le charmant Conte des quatre Facardins & trou[illegible]

de faire rire Mousseline la sérieuse. Est-il donc bien décidé que tous ces Ouvrages sont perdus pour les Lettres. Sans doute il doit s'en être conservé dans la mémoire ou dans le porte-feuille des Académiciens d'Amiens, & ne seroit-il pas digne du zele que cette Académie a montré pour la gloire de Gresset, en proposant son éloge, & en appliquant, m'a-t-on dit, le prix quadruple aux frais de son Buste, d'entreprendre une nouvelle Edition de ses œuvres que le Public attend avec impatience.

Voici l'Epitaphe qu'on a insérée dans sa vie :

Hunc lepidi que sales lugent, veneres que pudicæ ;
Sed prohibens mores ingenium que mori.

(GG) Cette élégie est une des plus touchantes d'Ovide, chez qui l'esprit fait en général tort au sentiment. Quoi de plus joli que ce tableau de l'amour, qui pleurant Tibulle, porte son carquois renversé, son arc brisé, son flambeau éteint, qui morne, abattu, l'aîle traînante, meurtrit son sein, inonde de ses larmes les cheveux épars & pousse de long sanglots. Qu'on me pardonne de citer les Vers latins :

Ecce puer veneris fert eversam que phrarctram,
Et fractos arcus & sine luce facem.
Aspice demissis ut eat miserabilis atis ;
Pectoraque infesta tundat aperta manu.
Excipiunt sparsi lacrymas per colla capilli,
Ora que singultu concutiente sonant.

Et ce débat de ses deux Amantes, qui près de son bucher se disputent l'honneur d'avoir été la plus aimée :

Cum que tuis sua junxerunt nemesis que prior que
Oscula ; nec solos destituere rogos.
Delia discedens ; felicius, inquit, amata
Sum tibi : Vixisti dum tuus ignis eram.
Cui nemesis : Quid, ait, tibi sunt mea damna dolori?
Me tenuit moriens deficiente manu.

Après avoir représenté tous les Poëtes aimables, Calvus, Catulle, Gallus venant au-devant de Tibulle, Ovide finit par ces deux Vers charmants si souvent repétés depuis :

Ossa quieta, precor, tuta requiescite in urnâ,
Et sit humus cineri non onerosa tuo. Eleg. 9. Liv. 3.

Fin des Notes.

LETTRES



LETTRES DE M. ROUSSEAU,

SUR VER-VERT, LA CHARTREUSE, &c

A MONSIEUR DE LASSERÉ,

Conseiller au Parlement.

J'Ai lu le Poëme que vous m'avez envoyé, je vous avouerai sans flatterie, Monsieur, que je n'ai jamais vu production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir du style familier que l'Auteur a choisi, il y étale tout ce que la poésie a de plus éclatant, & tout ce qu'une connoissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie; il n'étoit point fait pour le rôle qu'il a quitté, & je suis ravi de voir ses talents affranchis de l'esclavage d'une profession qui lui convenoit aussi peu.

Je ne saurois trop vous remercier, Monsieur, de la peine que vous avez pris de me copier vous-même une piece si excellente; quelque longue qu'elle soit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'aie lue deux fois; il me tarde déja de la pouvoir joindre à celle

que vous me promettez de la même main. Je ne sais si tous mes confreres modernes & moi, ne serions pas mieux de renoncer au métier que de le continuer, après l'apparition d'un phénomene aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer, qui nous efface tous, dès sa naissance, & sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis, &c.



☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆☆

AU PERE BRUMOY, JÉSUITE.

PArmi les phénomenes littéraires que vous m'indiquez, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous, & que vous venez de rendre au monde; vous voyez bien que je veux parler du jeune Auteur des Poëmes du Perroquet & de la Chartreuſe : je n'ai vu de lui que ces deux Ouvrages; mais, en vérité, je les aurois admirés quand ils m'auroient été donnés comme le fruit d'une étude conſommée du monde & de la langue françoiſe. Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver nulle part plus de richeſſes jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de ving-ſix ans! & quel déſeſpoir pour tous nos prétendus beaux eſprits modernes! J'ai toujours trouvé Chapelle très-eſtimable, mais beaucoup moins, à dire vrai, qu'il n'étoit eſtimé; ici c'eſt le naturel de Chapelle; mais ſon naturel épuré, embelli, orné & étalé enfin dans toute ſa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des Vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous ſommes.



A M. DE LASSERÉ.

A Ne juger du mérite de l'Epitre nouvelle (*), qu'en qualité d'ouvrier, peut-être lui donnerois-je moins de louanges; elle est plus negligée que les deux autres Pieces que j'ai admirées du même Auteur: mais à cela près, on reconnoit la même main & le même génie; c'est-à-dire, l'un des plus heureux & des plus beaux qui ait jamais existé. Il seroit fâcheux que la trempe en fût altérée par le mauvais exemple de quelques petits esprits d'aujourd'hui, qui comptent l'exactitude & la régularité pour rien, comme s'il pouvoit y avoir de la difference entre faire de bons vers, & les faire bien; & que pecher contre la rime en françois, ne fut pas la même chose que pécher contre la quantité en latin. Cette fausse maxime des génies paresseux ou impuissants, doit être proscrite chez les genies aussi supérieurs que celui de notre jeune Auteur. Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne fait des vers que pour son plaisir: c'est pour le plaisir des Lecteurs qu'on en doit faire; & ce plaisir n'est point complet quand on peut s'appercevoir qu'il manque quelque chose à la façon. Il ne suffit pas qu'une boite soit d'or, & le dessein en soit neuf & agréable, il faut qu'elle soit finie & achevée dans toute sa perfection. Cet air facile qui fait le mérite d'un Ouvrage, ne consiste point dans l'inobservation des regles; au contraire, cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'art; & je ne veux point d'autre preuve de ma proposition que les vers mêmes de notre aimable Auteur, dont les plus corrects

(*) Les Adieux.

ſont ſans doute ceux où il regne un plus grand air de facilité ; en un mot, le ſeul moyen de faire des vers faciles, c'eſt de les faire difficilement ; & , ſi vous ne m'en croyez pas ſur ma parole, vous en conviendrez avec notre maitre Horace, dont voici les propres termes :

Nec virtute foret clariſve potentiùs armis,
Quam lingua Latium, ſi non offenderet unum-
Quemque Poëtarum limæ labor, & mora. Vos ô,
Pompilius ſanguis, carmen reprehendite quod non
Multa dies, & multa litura coërcuit, atque
Perfectum decies non caſtigavit ad unguem.

Tâchez, mon cher Monſieur, de lui inſpirer cette maxime, ſans lui dire qu'elle vient de moi, car les conſeils d'un homme inconnu ne ſeroient peut-être pas auſſi bien reçus que les vôtres, quoiqu'ils ne partent que du zele ſincere que j'ai pour ſa gloire & pour ſa réputation, qui m'eſt auſſi chere que la mienne propre.

Remerciez bien, je vous prie, Monſieur l'Evêque de Luçon de la bonté qu'il a eue de me communiquer par vos mains ces deux dernieres (*) Epitres que j'ai déja lues trois fois depuis vingt-quatre heures qu'il y a que je les ai reçues, & où je ne me laſſe point d'admirer le génie ſurprenant & la riche fécondité qui les a produites. Si le Ver-Vert qui eſt imprimé vous tombe entre les mains, vous me ferez grand plaiſir de me l'envoyer, car je ne le poſſede point en propre. Selon moi cet ouvrage à ſur ces cadets l'avantage de l'invention, & même celui de l'exactitude. C'eſt un véritable Poëme, & le plus agréable badinage que nous ayons dans notre langue.

(*) Les Ombres & les Adieux.

ÉPITRE
A L'AUTEUR.

SUr le Parnaſſe il eſt un lieu
Dont avoit hérité Chapelle,
Et que ſon Diſciple fidele
Prêta quelquefois à Chaulieu.
C'eſt-là que le galant Voiture
Fit exécuter, ce dit-on,
Le Codicile d'Epicure,
Conforme aux loix d'Anacréon.
Ce réduit du ſacré Valon
Eſt loin des glaces de ***
Des fréquents éclairs de V.
Et des volcans de V***
On craint dans ce réduit paiſible
Le merveilleux & le terrible:
La nature en fait les honneurs,
L'art y vient rendre ſon hommage;
Mais c'eſt dans un ſimple équipage
D'un Berger courronné de fleurs.
On y préfere un payſage
Rendu d'après le naturel,
Au pinceau, quoique docte & ſage,
De Rubens & de Raphaël.
La voix d'une aimable Bergere,
Unie au ſon du chalumeau,
Y touche l'ame de maniere
A nous faire oublier Rameau.

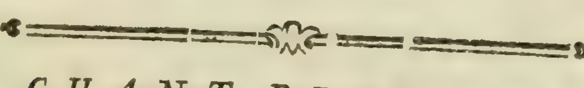
C'est-là que les graces naïves
Qu'on vit régner au siecle d'or,
Cessent du moins d'être captive,
Et peuvent se montrer encor.
Ce qu'on nomme ailleurs une image,
Finesse d'esprit, ornement,
Y produit l'effet d'un nuage;
Il obscurcit le sentiment.
Ce n'est qu'à la simple nature
Qu'on veut devoir l'art d'être heureux,
Et la plus savante imposture
Du cœur y remplit mal les vœux.
Ce joli canton du Parnasse
Depuis Chaulieu vaquoit toujours,
Et sous la garde des Amours,
Tibulle défendoit la place.
En vain mille nouveaux Auteurs
Croyant suivre les pas d'Horace,
Montrant moins de goût que d'audace,
Sont venus surchargés de fleurs;
Ces fleurs n'étoient point naturelles;
Et par leur éclat emprunté,
Ils n'avoient pu des sentinelles
Corrompre la naïveté.
Enfin GRESSET vient de paroître,
Nouveau César dans ce séjour;
Venir le voir, s'en rendre maître,
N'est pour lui que l'œuvre d'un jour;
Graces, Amours, à ce spectacle,
Ont cru revoir Anacréon;
C'est son air, son style, son ton,
Il a même trompé l'oracle:
Et l'ancien Anacréon,
Qui se plaisoit au parallele,
Se cachoit derriere Chapelle,
Chaulieu, la Fare & Bachaumon.
O toi! nouveau propriétaire

De ce ſéjour délicieux,
Où l'unique talent de plaire
Rend tous les moments précieux:
Cher favori de la nature ,
Enfant adoptif d'Epicure ,
Qui joint l'exemple à la leçon ,
Conduis toi-même ma raiſon ,
Forme mon goût ſur ta maniere ,
Tes expreſſions , tes couleurs ,
Ton art de répandre des fleurs
Sans en accabler la matiere.
Du moins l'Editeur de VER-VERT
Doit obtenir le privilege
De trouver l'attelier ouvert ,
Non pour qu'une main ſacrilege
Oſe y profaner ton pinceau ,
Mais pour le former à connoître
Tous les deſſeins d'un ſi grand maître ,
Et les premiers traits du vrai beau.





VER-VERT
A MADAME,
L'ABESSE D***.



CHANT PREMIER.



VOUS, près de qui les Graces solitaires
Brillent sans fard, & regnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austeres
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble Oiseau la touchante disgrace,
Soyez ma Muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces sons intéressants,
Ces tendres sons que forma votre lire,
Lorsque Sultane *, au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux Empire.
De mon Héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage & ses longues erreurs,

* *Epagneule.*

On auroit pu faire une autre Odissée
Et par vingt Chants endormir les Lecteurs:
On auroit pu, des Fables surannées,
Ressusciter les Diables & les Dieux,
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un Perroquet non moins brillant qu'Enée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui;
Mais trop de Vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des Abeilles volages,
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons, j'ai puisé ces maximes;
Puissent vos loix se lire dans mes rimes!
Si, trop sincere, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les mysteres secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjouement me passera ces traits,
Votre raison, exempte de foiblesses,
Sait vous sauver ces fades petitesses;
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eût jamais de pouvoir:
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise,
Plaît moins au Ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montroit aux mortels,
Ce ne seroit, ni part l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches & cruels,
Mais sous votre air, ou sous celui des Graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.
Dans maint Auteur de science profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde:
Très rarement en devient-on meilleur;
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares;

Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains & barbares:
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du Héros que je chante,
En éternise une preuve touchante:
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes Vers.

A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivoit naguere un Perroquet fameux,
A qui son art & son cœur généreux,
Ses vertus mêmes & ses graces badines,
Auroient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les beaux cœurs étoient toujours heureux.
VER-VERT, (c'étoit le nom du personnage)
Transplanté-là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien;
Il étoit beau, brillant, leste & volage,
Aimable & franc comme on l'est au bel âge,
Né tendre & vif, mais encore innocent;
Bref, digne Oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en couvent.

Pas n'est besoin, je pense de décrire
Les soins des Sœurs, des Nonnes, c'est tout dire,
Et chaque Mere, après son Directeur,
N'aimoit rien tant; même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un Croniqueur sincere,
Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Pere.
Il partageoit dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher Pere en Dieu,
Graces aux bienfaits des Nonnettes sucrées,
Réconfortoit ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour;
VER-VERT étoit l'ame de ce séjour:
Exceptez-en quelques vieilles dolentes;

Des jeunes cœurs, jaloufes furveillantes,
Il étoit cher à toute la Maifon,
N'étant encore dans l'âge de raifon,
Libre il pouvoit & tout dire, & tout faire;
Il étoit sûr de charmer & de plaire.
Des bonnes Sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit & quimpes & bandeaux;
Il n'étoit point d'agréable partie
S'il n'y venoit briller, caracoller,
Papillonner, fiffler, roffignoler;
Il badinoit, mais avec modeftie,
Avec cet air timide & tout prudent
Qu'une Novice a même en badinant.
Par plufieurs voix interrogé fans ceffe,
Il répondoit avec jufteffe:
Tel autrefois Céfar en même-temps,
Dictoit à quatre en ftyles différens.
Admis par-tout, fi on en croit l'hiftoire,
L'amant chéri mangeoit au réfectoire;
Là, tout s'offroit à fes frians defirs:
Outre qu'encore pour fes menus plaifirs,
Pour occuper fon ventre infatigable,
Pendant le tems qu'il paffoit hors de table,
Mille bonbons, mille exquifes douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos Sœurs.
Les petits foins, les attentions fines;
Sont nés, dit-on, chez les Vifitandines:
L'heureux Ver-Vert l'éprouvoit chaque jour
Plus mitonné qu'un Perroquet de Cour,
Tout s'occupoit du beau Penfionnaire,
Ses jors couloient dans un noble loifir:
Au grand Dortoir il couchoit d'ordinaire;
Là de Cellule il avoit à choifir:
Heureufe encor, trop heureufe la Mere,
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par fa préfence honorer le réduit.
Très-rarement les antiques difcrettes

Logeoient l'Oiseau ; des Novices proprettes
L'alcove ſimple étoit plus de ſon goût ;
Car remarquez qu'il étoit propre en tout ;
Quand chaque ſoir le jeune Anachorete
Avoit fixé ſa nocturne retraite ,
Juſqu'au lever de l'aſtre de Vénus ,
Il repoſoit ſur la boîte aux Agnus :
A ſon réveil, de la fraîche Nonnette ,
Libre témoin , il voyoit la toilette.
Je dis toilette, & je le dis tout bas :
Oui quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux front voilés des miroirs moins fideles
Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles:
Ainſi qu'il eſt pour le Monde & les Cours
Un art , un goût de modes & d'atours ,
Il eſt auſſi des modes pour le voile ;
Il eſt un art de donner d'heureux tours
A l'étamine , à la plus ſimple toile.
Souvent l'eſſain des folatres amours ,
Eſſain qui fait franchir grilles & tours ,
Au Bandeau donne une grace piquante ,
Un air galant à la guimpe flottante ;
Enfin avant de paroître au parloir ,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir.
Ceci ſoit dit, entre nous , en ſilence ;
Sans autre écart , revenons au Héros.
Dans ce ſéjour de l'oiſive indolence ,
Ver-Vert vivoit ſans ennuis , ſans travaux ,
Dans tous les cœurs il régnoit ſans partage ;
Pour lui Sœur Thecle oublioit ſes Moineaux
Quatre Sereins en étoient mort de rage ;
Et deux Matous , autrefois en faveur ,
Dépériſſoient d'envie & de langueur.
Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes ,
Qu'en pure perte on cultivoit ſes mœurs ;
Qu'un tems viendroit, tems de crimes & d'arlames ,
Où ce Ver-Vert , tendre idole des cœurs ,

Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs!
Arrête, Muse, & retarde des larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos Sœurs.

CHANT SECOND.

On juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquoit du don de la parole
L'Oiseau discret; hormis dans les repas,
Tel qu'une Nonne, il ne déparloit pas:
Bien est-il vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir-vivre.
Il n'étoit point de ces fiers Perroquets
Que l'air du siecle a rendu trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
Ver-Vert étoit un Perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne disoit onc un immodeste mot:
Mais en revanche il savoit des Cantiques,
Des *Oremus*, des Colloques mystiques,
Il disoit bien son *Benedicite*,
Et *notre Mere* & *votre Charité*;
Il savoit même un peu de Soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque:
Il avoit eu dans ce docte manoir
Tous les secours qui menent au savoir.
Il étoit-là maintes filles savantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noël anciens & nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'Eleve égala ses Régentes;
De leur ton même, adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,

Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des Sœurs, colombes gémissantes.
Finalement VER-VERT savoit par cœur
Tout ce que sait une Mere de Chœur.
Trop resserré dans les bornes d'un Cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître;
Dans tout Nevers du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scenes mignonnes
Du Perroquet des bienheureuses Nonnes;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir:
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'Oiseau: d'abord aux spectateurs
Elle en faisoit admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.
Mais la beauté du tendre Néophite
N'étoit encore que le moindre mérite;
On oublioit ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappoit les Auditeurs.
Orné, rempli des saintes gentillesses
Que lui dictoient les plus jeunes Professes,
L'illustre Oiseau commençoit son récit;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs varioient son débit,
Eloge unique & difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement;
Nul ne dormoit dans tout son Auditoire;
Quel Orateur en pourroit dire autant?
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire;
Lui cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modestement,
Quand il avoit débité sa science,
Serrant le bec, & parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié,

Et laiſſoit-là ſon monde édifié.
Il n'avoit dit que des phraſes gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médiſance, & tels propos de filles
Que par hasard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos Sœurs traitoient dans leur enclos.
Ainſi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en ſaint, en ſage véritable,
Pere VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un Moine, & non moins vénérable,
Beau comme un cœur, ſavant comme un Abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civiliſé, muſqué, pincé, rangé,
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipſa ſa gloire.
O crime! ô honte! ô cruel ſouvenir!
Fatal voyage! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'hiſtoire?
Ah! qu'un grand nom eſt bien dangereux?
Un ſort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire;
Trop de talents, trop de ſuccès flatteurs,
Trainent ſouvent la ruine des mœurs.
Ton nom, VERT-VERT, tes proueſſes billantes
Ne furent point bornés à ces climats;
La renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire juſqu'à Nantes,
Là, comme on ſait, la Viſitation
A ſon Bercail de Révérendes Meres,
Qui, comme illeurs, dans cette Nation,
A tout ſavoir ne ſont pas des dernieres;
Par quoi bientôt, apprenant des premieres
Ce qu'on diſoit du Perroquet vanté,
Deſir leur vient d'en voir la vérité.
Deſir de fille eſt un feu qui dévore;
Deſir de Nonne eſt cent fois pis encore.

Déjà les cœurs s'envolent à Nevers ;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un Oiseau. L'on écrit tout-à-l'heure
En Nivernois, à la Supérieure,
Pour la prier que l'Oiseau plein d'attraits
Fut pour un temps amené par la Loire ;
Et que, conduit au rivage Nantais.
Il put jouir lui-même de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.
La Lettre part. Quand viendra la réponse !
Dans douze jours : quel siecle jusques-là !
Lettre sur Lettre, & nouvelle semonce :
On ne dort plus ; Sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'Epitre.
Grave sujet : on tient le grand Chapitre.
Telle Requête effarouche d'abord.
Perdre Ver-Vert ! O Ciel, plutôt la mort !
Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées,
Que ferons-nous, si ce cher Oiseau sort ?
Ainsi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, & las de son loisir,
S'ouvroit encore à l'innocent plaisir :
Et dans le vrai, c'étoit la moindre chose
Que cette troupe, étroitement enclose,
A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquoit,
Eût, pour le moins, un pauvre Perroquet.
L'avis pourtant des Meres assistantes,
De ce Sénat antiques Présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le pupille charmant
Pour quinze jours, car, en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos Sœurs de Nantes ;
Ainsi jugea l'Etat embéguiné.
Après ce Bill des Miledis de l'Ordre,
Dans la Commune arrive grand désordre :
Quel sacrifice ! Y peut-on consentir ?

Est-il donc vrai, dit la Sœur Séraphine ?
Quoi, nous vivons, & VER-VERT va partir !
D'une autre part, la Mere Sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, fremit, se pâme, perd la voix :
Tout est en deuil, je ne sais quel présage
D'un noir crayon leur trace ce voyage ;
Pendant la nuit des songes pleins d'horreur
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets ! L'instant funeste arrive ;
Jà tout est prêt sur la fatale rive ;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une abscence cruelle :
Jà chaque Sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux,
Reçut VER-VERT ! Quelles tendres alarmes !
On se l'arrache : on le baigne de larmes ;
Plus il est prêt de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve & d'esprit & de charmes ;
Enfin pourtant il a passé le tour :
Du Monastere, avec lui, fuit l'amour.
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle ;
Reviens charmant, reviens toujours fidele ;
Que les Zéphirs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici, dans un triste repos,
Je languirai, forcément exilée,
Sombre, inconnue, & jamais consolée ;
Pars, cher VER-VERT, & dans ton heureux cours
Sois pris par-tout pour l'aîné des amours.
Tel fut l'adieu d'une Nonnain poupine,
Qui, pour distraire & charmer sa langueur,
Entre deux draps avoit, à la sourdine,
Très-souvent fait l'Oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, auroit de très-grand cœur,
Loin du Couvent, suivi l'oiseau parleur.
Mais c'en est fait, on embarque le drôle,

Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole :
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au Cloître, un jour, rapporter sa vertu !
Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti ;
Un bon vent souffle, on part, on est parti.

CHANT TROISIEME.

LA même Nef, légere & vagabonde,
Qui voituroit le saint Oiseau sur l'Onde,
Portoit aussi deux Nymphes, trois Dragons,
Une Nourrice, un Moine, deux Gascons;
Pour un enfant qui sort du Monastere,
C'étoit écheoir en dignes compagnons !
Aussi VER-VERT, ignorant leurs façons,
Se trouve-là comme en terre étrangere,
Nouvelles langues & nouvelles leçons.
L'Oiseau surpris n'entendoit point leur style ;
Ce n'étoit plus paroles d'Evangile,
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible & d'Oraisons mentales
Qu'il entendoit chez nos douces Vestales;
Mais de gros mots, & non des plus chrétiens ;
Car les Dragons, race assez peu dévote,
Ne parloient-là que langue de gargote :
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le Patron du Vin;
Puis les gascons & les trois Peronnelles
Y concertoient sur des tons de ruelles :
De leur côté, les Batteliers juroient,
Rimoient en Dieu, blasphémoient & sacroient,
Leurs voix stylées aux tons mâles & fermes,
Articuloient sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé ;

VER-VERT gardoit un ſilence forcé ;
Triſte, timide, il n'oſoit ſe produire,
Et ne ſavoit que penſer, ni que dire.
Pendant la route on voulut par faveur
Faire parler le Perroquet rêveur ;
Frere Lubin, d'un ton peu Monaſtique,
Interrogea le beau melancolique :
L'oiſeau benin prend ſon air de douceur,
Et vous pouſſant un ſoupir méthodique,
D'un ton pedant répond, *Ave*, *ma Sœur* :
A cet *Ave* jugez ſi l'on dut rire ;
Tous en *chorus* bernent le pauvre Sire ;
Ainſi berné, le Novice interdit,
Compris en ſoi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il ſeroit mal mené des Commeres
S'il ne parloit la langue des Confreres :
Son cœur né fier, & qui juſqu'à ce temps
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne put garder la modeſte conſtance
Dans cet aſſaut de mépris flétriſſant :
A cet inſtant, en perdant patience,
VER-VERT perdit ſa premiere innocence.
Dès-lors ingrat, en ſoi-même il maudit
Les cheres Sœurs, ſes premieres maîtreſſes,
Qui n'avoient pas ſu mettre en ſon eſprit
Du beau François les brillantes fineſſes,
Les ſons nerveux & les délicateſſes.
A les apprendre, il met donc tous ſes ſoins,
Parlant très-peu, mais n'en penſant pas moins.
D'abord l'Oiſeau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux diſcours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farciſſoient ſa tête ;
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la Dragonne.
Plus d'un bel air que les termes de Nonne.
En moins de rien, l'éloquent Anima ,

Hélas ! jeunesse apprend trop bien le mal !
L'Animal, dis-je, éloquent & docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vîte il sut jurer & maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier ;
Il démentit les célebres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés. Il fut un scélérat,
Profès d'abord, & sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des Bateliers de Loire ;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un *mot*... VER-VERT faisoit l'écho ;
Lors applaudit par la bande susdite,
Fier & content de son propre mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur ;
Et dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un Orateur profane :
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur
Du Ciel au Diable emporte un jeune cœur !
Pendant ces jours, durant ces tristes scenes,
Que faisiez-vous dans vos Cloîtres déserts,
Chastes Iris du Couvent de Nevers ?
Sans doute, hélas ! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grands des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisoit plus de cas.
Sans doute alors l'accès du Monastere
Etoit d'ennuis tristement obsédé ;
La grille étoit dans un deuil salutaire,
Et le silence étoit presque gardé.
Cessez vos vœux, VER-VERT n'en est plus digne ;
VER-VERT n'est plus cet Oiseau révérend,
Ce Perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent ;
Vous le dirai-je ? il n'est plus qu'un brigand,

Lâche apoſtat, blaſphémateur inſigne;
Les vents légers, & les Nymphes des eaux,
Ont moiſſonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point ſa ſcience infinie:
Sans la vertu, que vaut un grand génie?
N'y penſez plus: l'infame a ſans pudeur,
Proſtitué ſes talens & ſon cœur.
Déjà pourtant on approche de Nantes,
Où languiſſoient nos Sœurs impatientes:
Pour leurs deſirs le jour trop tard naiſſoit,
Des Cieux trop tard le jour diſparoiſſoit.
Dans ces ennuis, l'eſpérance flatteuſe,
A nous tromper toujours ingénieuſe,
Leur promettoit un eſprit cultivé,
Un Perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des ſentiments, un mérité achevé;
Mais ô douleur! ô vaine & fauſſe attente!
La Nef arrive, & l'équipage en ſort.
Une Touriere étant aſſiſe au Port,
Dès le départ de la premiere lettre,
Là, chaque jour, elle venoit ſe mettre;
Ses yeux errants ſur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaiſſeau du Héros.
En débarquant auprès de la Béguine,
L'Oiſeau madré la connut à la mine,
A ſon œil prude, ouvert en tapinois,
A ſa grand'coëffe, à ſa fine étamine,
A ſes gants blancs, à ſa mourante voix,
Et, mieux encor à ſa petite croix:
Il en frémit, & même il eſt croyable
Qu'en militaire il la donnoit au Diable;
Bien mieux aimant ſuivre quelque Dragon,
Dont il ſavoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les Litanies,
La révérence & les cérémonies:
Mais force fut au Grivois dépité
D'être conduit au gîte déteſté.

Malgré ſes cris la Touriere l'emporte :
Il la mordoit, dit-on de bonne ſorte,
Chemin faiſant ; les uns diſent au cou ;
D'autres au bras : on ne ſait pas bien où ;
D'ailleurs, qu'importe ? A la fin, non ſans peine ;
Dans le Couvent la Béate l'emmenne ;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premieres nouvelles
La cloche ſonne. On étoit lors au Chœur :
On quitte tout, on court, on a des aîles :
C'eſt lui, ma Sœur, il eſt au grand Parloir.
On vole en foule, on grille de le voir ;
Les vieilles même, aux marcher ſymétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeunit, & la Mere Angélique
Courut alors pour la premiere fois.

CHANT QUATRIEME.

On voit enfin, on ne peut ſe repaître
Aſſez les yeux des beautés de l'Oiſeau :
C'étoit raiſon, car le frippon, pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau.
Cet œil guerrier, & cet air petit-maître
Lui prêtoient un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu, que ſur le front d'un traître
Brillent ainſi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on diſtinguer & connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits ?
Pour admirer les charmes qu'il raſſemble,
Toutes les Sœurs parlent toutes enſemble,
En entendant cet eſſain bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner :
Lui cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit ſes yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop effronté,

Fut un ſcandale à la Communauté.
En ſecond lieu, quand la Mere Prieure,
D'un air auguſte, en fille intérieure,
Voulut parler à l'Oiſeau libertin,
Pour premiers mots, & pour toute réponſe,
Nonchalemment, & d'un air de dédain,
Sans bien ſonger aux horreurs qu'il prononce,
Mon Gars répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu! que les Nonnes ſont folles!
L'hiſtoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la Sœur Saint Auguſtin,
D'un air ſucré, voulant le faire taire,
En lui diſant: Fi donc mon très cher Frere!
Le très-cher Frere indocile & mutin,
Vous la rimat très-richement en tain.
Vive Jeſus! il eſt ſorcier, ma Mere,
Répond la Sœur, Juſte Dieu! quel coquin!
Quoi! c'eſt donc-là ce Perroquet divin!
Ici VER-VERT, en vrai gibier de Greve,
L'apoſtropha d'un *la peſte te creve.*
Chacun vint pour brider le caquet
Du Grenadier, chacune eut ſon paquet.
Turlupinant les jeunes précieuſes,
Il imitoit leur courroux babillard;
Plus déchaîné ſur les vieilles grondeuſes,
Il bafouoit leur ſermon nazillard.
Ce fut bien pis, quand d'un ton de Corſaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colere,
Il entonna tous les terribles mots
Qu'il avoit ſû rapporter des Bateaux;
Jurant, ſacrant d'une voix diſſolue,
Faiſant paſſer tout l'enfer en revue,
Les B., les F. voltigeoient ſur ſon bec.
Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit Grec.
Jour de Dieu!... mor!.. mille pipes de diables!
Toute la grille, à ces mots effroyables,

Tremble d'horreur; les Nonnettes ſans voix
Font en fuyant mille ſignes de croix ;
Toutes penſant être à la fin du monde,
Courent en poſte aux caves du Couvent ;
Et ſur ſon nez, la Mere Cunégonde
Se laiſſant cheoir perd ſa derniere dent,
Ouvrant à peine un ſépulcral organe,
Pere éternel ! dit la ſœur Bibiane,
Miſéricorde ! Ah ! qui nous a donné
Cet Antechriſt, ce démon incarné ?
Mon doux Sauveur ! En quelle conſcience
Peut-il ainſi jurer comme un damné ?
Eſt-ce donc-là l'eſprit & la ſcience
De ce VER-VERT ſi chéri, ſi prôné ?
Qu'il ſoit banni, qu'il ſoit remis en route.
O Dieu d'amour, reprend la ſœur Ecoute,
Quelles horreurs ! chez nos Sœurs de Nevers,
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?
Quoi ! c'eſt ainſi qu'on inſtruit la jeuneſſe !
Quel hérétique ! O divine ſageſſe,
Qu'il n'entre point ; avec ce Lucifer,
En garniſon, nous aurions tout l'enfer.
Concluſion, VER-VERT eſt mis en cage ;
On ſe réſout ſans tarder davantage,
A renvoyer le parleur ſcandaleux.
Le Pélerin ne demandoit pas mieux :
Il eſt proſcrit, déclaré déteſtable,
Abominable, atteint & convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des ſaintes Sœurs toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt en pleurant le coupable ;
Car, quel malheur qu'il fût ſi dépravé,
N'étant encore qu'à la fleur de ſon âge,
Et qu'il portât ſous un ſi beau plumage
La fiere humeur d'un eſcroc achevé,
L'air d'un Païen, le cœur d'un réprouvé.
Il part enfin, porté par la touriere,
Mais ſans la mordre en retournant au port.

Une cabane emporte le compere,
Et sans regret il fuit ce triste bord.
De ses malheurs telle fut l'Iliade.
Quel désespoir ! lorsqu'enfin de retour,
Il vient donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour.
Que résoudront nos Sœurs inconsables ?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au Discrétoire entrent neuf vénérables ;
Figurez-vous neuf siecles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des Sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
Ver-Vert paroît sans gloire & sans appui.
On est aux voix ; déja deux des Sybilles
En billets noirs ont crayonné sa mort :
Deux autres sœurs un peu moins imbécilles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort,
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit n'aître avec le noir Brachmane :
Mais, de concert, les cinq dernieres voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, & quatre de silence ;
Jardins, toilette, alcoves & biscuits,
Pendant ce temps, lui seront interdits.
Ce n'est point tout, pour comble de misere,
On lui choisit pour garde, pour geoliere,
Pour entretien, l'Alecton du couvent.
Une Converse, infante douairiere,
Singe voilé, squélette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un Pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables Sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendoient les rigueurs.
Sœur Rosalie, au retour des Matines,

Plus d'une fois lui porta des pralines ;
Mais dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.
Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'Oiseau contrit se reconnut enfin :
Il oublia les Dragons & le Moine,
Et pleinement remis à l'unisson
Avec nos Sœurs, pour l'air & pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un Chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux Divan désarmant sa vengeance,
De l'Exilé borna la pénitence.
De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'allégresse ;
Tous ses instants donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'amour.
Que dis-je ! hélas ! ô plaisirs infidelles !
O vains attraits de délices mortelles !
Tous les Dortoirs étoient jonchés de fleurs :
Café parfait, chansons, course légere,
Tumulte aimable & liberté pléniere,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs,
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs ;
Mais de nos Sœurs, ô largesse indiscrete !
Du sein des maux d'une longue diete,
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bouré du sucre & brulé de liqueurs,
VER-VERT, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées,
En vain les Sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante & son dernier soupir ;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
En tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernieres.
Vénus enfin, lui fermant les paupieres,
Dans l'Elisée, & les sacrés bosquets,

Le mene au rang des héros Perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre & chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté ? La Sœur Dépositaire
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature :
Plus d'une main conduite par l'Amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs & par la broderie ;
Et la douleur travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes alentour.
On lui rendit tous les honneurs funébres
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célebres.
Au pied d'un myrthe on plaça le tombeau
Que couvre encor le Mausolée nouveau :
Là, par la main des tendres Arthémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs.
En les lisant on sent naître ses pleurs.
Novices, qui venez causer dans ses Bocages,
A l'insçu de nos graves sœurs,
Un istant, s'il se peut suspendez vos ramages,
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taisez ! si c'est trop vous contraindre ;
Parlez, mais parlez pour nous plaindre :
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs :
Cit gît VER-VERT, *ci gissent tous les cœurs.*
On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'Oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
Que son esprit dans les Nonnes repose,
Et qu'en tous temps, par la Métemsicose,
De Sœurs en Sœurs l'immortel Perroquet
Transporter son ame & son caquet.
Fin de Ver-Vert.

LA CRITIQUE
DE
VER-VERT,
COMÉDIE
EN UN ACTE,

AVIS DU LIBRAIRE.

CHER Lecteur, après vous avoir procuré la lecture de Ver-vert, ou du Voyage du Perroquet des Dames de la Visitation de Nevers, je crois me faire un mérite auprès de vous, en vous procurant celle de la Critique, que l'on m'a chargé d'imprimer. Quoiqu'elle n'ait pas pardevers elle les beautés de la Poésie, cependant je me flatte, mon cher Lecteur, que vous voudrez bien y donner un moment de votre attention.

Au reste, ne cherchez pas qui l'a faite, il n'est pas aisé de le découvrir: il n'est ni Religieux, ni Abbé, ni Chanoine, ni Laïque, ni Homme d'épée, ni Homme de Robe; il fait sa résidence dans une Ville proche de Rouen, célébre par son Académie & par quelques beaux édifices. Son nom y est des mieux établis, & quoique jeune encore, il y a déja donné des marques de sa capacité & de ses lumieres, par plusieurs petits ouvrages volants qu'il a donnés au Public, & qui ont été vus & bien reçus. Mon cher Lecteur, quoique je me fasse un devoir de rechercher les moyens de vous en taire le nom, si je faisois autrement, je craindrois de m'exposer à la colere de sa famille; famille assez connue en France par son mérite, sa probité & ses alliances. Je finis, mon cher Lecteur, de peur que le zéle que j'ai à vous procurer de nouveaux plaisirs, ne me fit dire, sans y songer, quelque parole qui pût vous le désigner; je crains même de vous en avoir déja trop dit.

Il m'a parlé d'une comédie à laquelle il travaille; ouvrage de longue haleine, & dont la matiere est difficile à traiter; elle conviendra fort au temps présent; d'abord qu'il me l'aura donnée, je me ferai un plaisir mon cher Lecteur, de vous en faire part.

PERSONNAGES.

La Mere SUPÉRIEURE.

La Mere S. IGNACE, *Coadjutrice.*

La Mere S. AUGUSTIN, *Mere des Novices.*

La Mere ANGÉLIQUE, *Confituriere.*

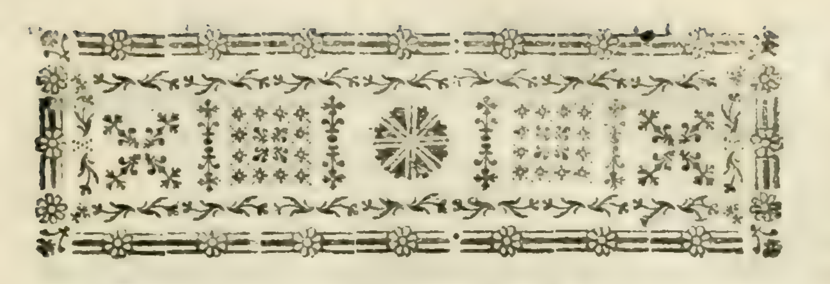
La Mere ÉCOUTE.

Deux Jeunes NOVICES.

Une TOURIERE *du dedans.*

La Scene est à Nevers, chez les Dames de la Visitation.

LA



LA CRITIQUE
DE
VER-VERT,

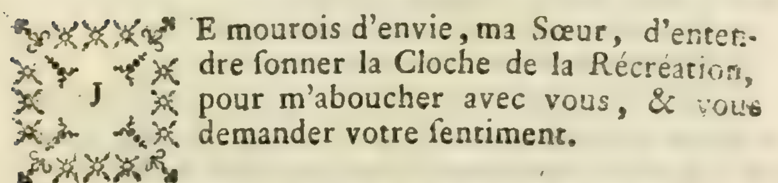
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Ici on sonne la cloche de la Récréation.

DEUX JEUNES NOVICES.

LA PREMIERE NOVICE.


JE mourois d'envie, ma Sœur, d'entendre sonner la Cloche de la Récréation, pour m'aboucher avec vous, & vous demander votre sentiment.

LA SECONDE NOVICE.

Ma Sœur, il n'y a rien que je ne fasse pour votre service ; de quoi s'agit-il, s'il vous plaît ?

LA PREMIERE NOVICE.

Vraiment, ma Sœur, je ne fais trop si je dois vous le dire; je crains de ne vous pas faire plaisir.

LA SECONDE NOVICE.

Dites, dites, ma Sœur, ne craignez rien.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh bien, ma sœur, c'est pour vous demander ce que vous pensez d'un Livre qui paroît.....

LA SECONDE NOVICE.

Quoi, Ver-Vert?

LA PREMIERE NOVICE.

Justement.

LA SECONDE NOVICE.

Mon Dieu, vous me faites un vrai plaisir d'en faire le sujet de notre conversation.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh bien, qu'en pensez-vous!

LA SECONDE NOVICE.

(*En regardant s'il n'y a personne.*)

Entre nous deux, il est fort joli: il nous repasse un peu; mais enfin, que voulez-vous? Pourquoi aussi toutes les grimaces que l'on nous fait faire? Celui qui l'a fait n'a pas été bien instruit, car il n'en a pas fait voir la centieme partie; mais vous, ma Sœur, qu'en dites-vous?

LA PREMIERE NOVICE.

Je suis de votre sentiment. L'Auteur a su parfaitement dévoiler les mysteres secrets.

» *L'art des Parloirs, la Science des Grilles,*
» *Les graves Riens, les mystiques Vétilles.*

Et je dirai comme vous, que s'il est parfaitement instruit de mille petitesses que l'on fait ici, je le trouve très-retenu de n'avoir dit que ce qu'il a dit.

LA SECONDE NOVICE.

Je suis ravie, ma Sœur, de me rencontrer avec vous, car je craignois d'être seule de mon sentiment; mais ne vous souvenez-vous point de quel-

ques petits traits? Par exemple, cet endroit où il dit....

» *Bref, digne Oiseau d'une si sainte Cage,*
» *Par son caquet digne d'être en Couvent.*

Et puis celui où il montre l'attachement de nos Meres pour leurs Directeurs. Que dites-vous de ces petits traits-là?

LA PREMIERE NOVICE.

Ils me paroissent faits d'après nature; j'en suis enchantée. En effet, le P. G. a-t-il seulement un peu plus toussé qu'à l'ordinaire, aussi-tôt on charge la Touriere de mille sirops, dont on fait provision en grande partie pour lui; mais que dites-vous du petit trait de la toilette?

LA SECONDE NOVICE.

Ce que j'en dis.... mais.... je ne sais.

LA PREMIERE NOVICE.

Il me paroît que celui-là ne vous fait pas tant de plaisir.

LA SECONDE NOVICE.

Si fait, il est fort joli; mais il n'est pas à comparer aux autres.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh! qu'y trouvez-vous donc à redire?

LA SECONDE NOVICE.

Il ne me plaît pas tant que les autres.

LA PREMIERE NOVICE.

Cependant je n'y vois rien qui....

LA SECONDE NOVICE.

Les goûts sont différens.

LA PREMIERE NOVICE.

Pour moi je le trouve fort joli.

LA SECONDE NOVICE.

Et moi le plus mauvais endroit de toute la piece.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh! pourquoi donc?

LA SECONDE NOVICE.

Comment ! vous ne le voyez point ? cela ſaute pourtant aux yeux.

LA PREMIERE NOVICE.

Mais ma Sœur, à vous entendre parler, il ſembleroit que vous y prendriez intérêt.

LA SECONDE NOVICE.

En effet, ma Sœur, y a-t-il rien de plus impertinent que de trouver à redire qu'on ſe mette proprement ? Parce que nous ſommes Religieuſes, devons-nous pourrir dans la craſſe ? Ma ſœur, en renonçant au monde, je n'ai pas prétendu renoncer à tout le monde. Eſt-ce que la propreté d'ailleurs, que l'Auteur vante en nous comme un mérite, s'accorde avec ce trait ? Pour moi, ma Sœur, je ſuis ſurpriſe que vous, qui n'aimez pas moins que les autres à vous parer de certain air de propreté, trouviez cela beau ?

LA PREMIERE NOVICE.

Mais il me paroît, ma Sœur, que vous prenez à gauche le ſens de l'Auteur ; je ne crois pas que ſon but ait été de nous faire un crime de la propreté, comme propreté, mais ſeulement de railler la vaine complaiſance que nos Meres ont dans leur habillement, ce qui leur eſt ridicule ; mais briſons là-deſſus, ma Sœur, il me paroît que la converſation commence à languir.

LA SECONDE NOVICE.

Vous, ma Sœur, continuez, j'ai de quoi vous répondre, &....

LA PREMIERE NOVICE.

Ma Sœur, je ſerois fâchée de vous faire la moindre peine, & nous avons bien d'autres endroits à critiquer & à approuver dans cet Ouvrage, ſans nous tenir ſi long-temps ſur un, qui, à ce que je vois, ne vous fait pas de plaiſir.

LA SECONDE NOVICE.

Je ſuis infiniment reconnoiſſante des attentions que vous avez pour moi, & il me ſeroit mal-ſéant de vouloir tenir davantage ſur un pareil diſcours. Je découvre aſſez quels ſont vos ſentiments pour me faire changer de langage.... Eh bien, que dites-vous de ces deux vers?

» *Deſir de fille eſt un feu qui dévore,*
» *Deſir de Nonne eſt cent fois pis encore.*

LA PREMIERE NOVICE.

Le ſecond eſt très-joli; mais pour le premier l'Auteur auroit pu ſe diſpenſer de le faire.

LA SECONDE NOVICE.

Moi, je ſuis pour tous les deux.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh, fi donc, ma Sœur, ſongez à ce que vous êtes: quoi!

LA SECONDE NOVICE.

Parce que je ſuis fille, dois-je trouver cela mal?

LA PREMIERE NOVICE.

Eh vraiment, ſans doute.

LA SECONDE NOVICE.

Point du tout, ma Sœur.... Au reſte, je ſuis étonnée de vous entendre, vous qui trouviez l'Auteur très-retenu. Pour moi, je ſuis comme vous, j'aime les vérités, & comme cela en eſt une, vous me permettrez de ne la point condamner.

LA PREMIERE NOVICE.

On a raiſon de dire que chacun a ſon ſentiment; mais je ne crois pas que vous compreniez la malice de ces deux vers, & ſur-tout du premier.

LA SECONDE NOVICE.

Eh mon Dieu, ma Sœur, c'eſt un vieux mal chez nous, & l'Auteur de Ver-Vert n'a pas été le premier à nous le reprocher.

LA PREMIERE NOVICE.

Enfin, ma Sœur, vous me permettrez de ne point l'approuver.

LA SECONDE NOVICE.

Je ne ſais pas qu'eſt-ce qui peut vous y engager ; tenez, je n'étois point pour le trait de la Toilette. Vous, vous n'êtes point pour celui-ci ; nous voilà quittes, ma Sœur.

LA PREMIERE NOVICE.

Vous êtes maligne, ma Sœur, eh.... J'entends quelqu'un.

LA SECONDE NOVICE.

Ce ſont apparemment nos Meres. Elles ſont long-temps aujourd'hui à ſe rendre à la ſalle de récréation ; je ne ſais pas qui peut les empêcher.

LA PREMIERE NOVICE.

Je ne ſais pas non plus. Elles liſſent peut-être Ver-Vert.

LA SECONDE NOVICE.

Nos Milaidys ſeront bien courroucées ; qu'en penſez-vous ?

LA PREMIERE NOVICE.

Si ! elles jetteront feu & flamme, j'en ſuis sûre. Notre Mere S. Ignace, notre Mere S. Auguſtin, notre Mere Ecoute & notre Mere Supérieure.... O, mon Dieu ! Il ne faut pas même qu'elles ſachent notre converſation, car.... Voilà la Mere S. Auguſtin.

SCENE II.

LA MERE SAINT AUGUSTIN
(*toute épleurée.*)

LES DEUX NOVICES.

LA PREMIERE NOVICE.

VRaiment, ma Mere, nous étions, ma Sœur & moi dans l'inquiétude ; nous ne ſavions à quoi attribuer ce long retardement à vous rendre

à la salle des récréations, vous & toutes nos Meres.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Hélas ! ma Sœur, si vous saviez.... ah !

LA PREMIERE NOVICE.

Qu'y a-t-il, ma Mere ? } *Ensemble.*

LA SECONDE NOVICE.

Qu'est-il donc arrivé ?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Vengeance, mes Sœurs, vengeance, on nous déshonores.

LA PREMIERE NOVICE.

Qu'est-ce donc, ma Mere ? Faites-nous part, s'il vous plaît, du sujet de votre affliction.

LA SECONDE NOVICE, *à part.*

Il y a là-dedans du Perroquet.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Non ! plus j'y pense, plus je me sens le cœur pénétré.... il court un Livre, ma Sœur..... ah ! un Livre.... l'abomination de la désolation... un Livre, ma Sœur, qui, je ne saurois parler.

LA PREMIERE NOVICE.

Qui ? Ver-Vert ?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Justement, c'est cet exécrable Livre qui cause toute mon affliction ; l'avez-vous lu, ma Sœur ?

LA PREMIERE NOVICE.

Il est, à ce qu'on dit, plein d'impertinences.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Et vous, ma Sœur, ne l'avez-vous pas lu ?

LA SECONDE NOVICE.

Ma mere, sur ce que l'on m'en a rapporté, une fervente Novice ne peut pas le lire, en conscience. *A part.* Je l'ai cependant lu.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Vous avez raison, ma Sœur, vous ne le devez pas faire sans l'avis de vos Supérieures.... Mais je vous le permets, tenez le voilà.

LA SECONDE NOVICE.

Je ne manquerai pas de le lire, ma Mere.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

En vérité, ce Livre est affreusement composé.

LA PREMIERE NOVICE.

Bon, ma Mere, il faut mépriser tout cela; d'ailleurs qui le croira?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Mon Dieu, le monde est si corrompu & porté à croire le mal, que....

SCENE III.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE SAINT AUGUSTIN, LES DEUX NOVICES.

LA MERE SUPÉRIEURE.
(*allongeant les mots.*)

QU'avez-vous donc, que je vous vois toutes si affligées?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Nous parlions, notre Mere, de ce Livre qui nous fait tant d'honneur.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Ah! mon Dieu, qu'elle affreuse chose! j'en suis dans un chagrin mortel; ne connoissez-vous point le nom de l'Auteur?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Mon Oncle le Commandeur qui me vint hier voir, m'a promis de m'en instruire.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Toute la Communauté lui aura une obligation infinie. Il est malheureux pour nous que mon Frere le Comte & mon Cousin le Baron ne soient pas en

ce pays-ci : ils nous auroient bien vîte éclairci ce myſtere ; mais que faites-vous-là, ma Sœur ?

LA SECONDE NOVICE.

(liſant ce Livre.)

C'eſt le Livre que notre Mere Saint Auguſtin m'a donné à lire.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Liſez, ma Sœur, liſez, mais avec modeſtie.

LA SECONDE NOVICE.

Notre Mere, je le regarderai toujours du bon côté.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Je ſerois ravie que nos Meres fuſſent ici, pour qu'elles me diſent ce qu'elles en penſent. Nous pourrions en tenir Conſeil.

LA SECONDE NOVICE *à part.*

Prens garde à toi miſérable !

LA MERE SUPÉRIEURE.

Nous verrons les moyens de pouvoir rétablir notre réputation.

LA MÉRE SAINT AUGUSTIN.

Vous avez raiſon, notre Mere. Nous verrions ce qui feroit de plus piquant pour nous, & enſuite nous chercherions les moyens de nous venger.

LA SECONDE NOVICE *à part.*

Garre l'interrogatoire.

LA MERE SUPÉRIEURE.

(à la premiere Novice.)

Allez, je vous prie, ma Sœur, avertir nos Meres du Conſeil, que je les attends ici.

LA PREMIERE NOVICE.

J'y cours, notre Mere.

LA SECONDE NOVICE.

N'oubliez pas la ſellette.

SCENE IV.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. AUGUSTIN, LA SECONDE NOVICE.

LA MERE SUPÉRIEURE.

IL faut avouer que l'homme eſt un animal bien malin. Où l'Auteur de ce libelle a-t-il été inventer tout ce qu'il a dit contre nous ?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Je ne ſais pas, notre Mere, qui a pu lui mettre cela dans la tête. Il faut que cet homme-là ſoit, ou fou, ou impie.

LA MERE SUPÉRIEURE.

La bonne Juſtice devroit y mettre ordre.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Eſt-elle obſervée, notre Mere ? Eh, mon Dieu ! tout eſt renverſé à préſent.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Il eſt vrai que depuis quelque temps tout le monde veut ſe mêler de la rendre, & l'un détruit ce que fait l'autre.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Tenez, ma Mere, plus il y a de têtes dans un Conſeil, & plus tout eſt renverſé. D'ailleurs à préſent, plus qu'en tout autre temps, l'argent fait le bon droit, & le malheureux pauvre, eût-il la plus grande raiſon du monde, il perdra toujours, s'il plaide contre un homme qui ſoit en état de graiſſer la patte à Meſſieurs les Juges.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mais cependant, ma Sœur, on devroit y faire attention; car tout autre que nous peut être noirci de la même calomnie. Eh... mais j'entends nos Meres.

SCENE V.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. IGNACE, LA MERE S. AUGUSTIN, LA MERE ANGELIQUE, LES DEUX NOVICES.

LA MERE SUPÉRIEURE.

MEs Sœurs, je viens de vous envoyer chercher pour vous prier de me donner votre conſeil ſur une choſe qui eſt pour nous de la derniere importance. Il paroît ici un Livre qui déchire notre réputation ? vous y...

LA PREMIERE NOVICE A LA SECONDE.

Voilà les Chambres aſſemblées, allons-nous-en, ma Sœur.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Où allez-vous donc toutes les deux ?

LA SECONDE NOVICE.

Ma Mere, n'étant point capable de peſer, au poids de notre charité, les ſecrets myſteres du Conſeil, nous prenons la peine de nous retirer.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Reſtez, reſtez, je vous le permets..... Il paroît donc ici un Livre affreux. Voyons les moyens de détromper le monde des erreurs qui y ſont gliſſées. Vous y êtes toutes auſſi intéreſſées que moi; ainſi voyez par quels moyens nous pourrons y réuſſir.

Parlez, Sœur Ignace.

LA MERE SAINT IGNACE.

Puiſque votre Révérence me commande de dire mon ſentiment, je vais le dire; nos Meres & Sœurs voudront bien me le permettre. Notre Révérende

Mere, dans le moment qu'on eſt venu m'avertir de venir vous parler, nous étions dans notre Cellule, notre Sœur Angélique & moi, occupées à la lecture du Livre dont eſt queſtion. Puiſqu'il m'eſt permis de dire mon ſentiment, je dirai que ce Livre eſt rempli de ſottiſes, bleſſe notre réputation, & nous déchire entiérement. Il eſt indigne, notre Révérende Mere, que des perſonnes comme nous, retirées du monde, ſoient malgré cela expoſées aux langues médiſantes; & je crois que, ſans bleſſer notre charité, je puis dire que ce Livre mérite d'être jetté au feu; je ne prétends pas nos cheres Sœurs, que notre ſentiment doive prévaloir; mais j'ajoute qu'il faut abſolument préſenter notre Requête aux Juges, pour nous venger d'une tache ſi noire qu'on fait à notre réputation. J'ai dit.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Parlez, Sœur Saint Auguſtin.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Par votre ordre, notre Révérende Mere, je dirai mon ſentiment: Je ſuis preſque de l'avis de notre Sœur Saint Ignace, qui a penſé très-juſte; mais puiſqu'il m'eſt permis de m'expliquer, je dirai qu'il faut non-ſeulement jetter ledit Livre au feu, mais qu'il faut auſſi implorer la juſtice de notre Roi, réſervé à la prudence de Sa Majeſté d'impoſer à l'Auteur telle punition qu'il jugera à propos. J'ai dit.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Parlez, Sœur Angélique.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Puiſque notre Révérende Mere veut abſolument que je diſe mon ſentiment, je vais obéir à ſes ordres.

Nos Sœurs Saint Ignace & Saint Auguſtin ſe ſont toutes les deux rencontrées dans leur ſentiment, ce qui me fait appréhender d'ouvrir le mien, quoiqu'il ſe rapporte auſſi au leur, mais pas entierement. Elles ont toutes les deux fait paroître un attache-

ment très-louable pour la Communauté, qui, sauf meilleur avis, leur a fait un peu précipiter les choses. Pour moi, je crois plus à propos & moins contre notre charité, de faire ici une revue des traits les plus piquants pour nous, afin de servir de matiere à notre Requête : pour le reste, je suis entiérement de l'avis de nos Sœurs Saint Ignace & Saint Augustin. J'ai dit.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Notre Sœur Angélique me paroît avoir très-bien pensé : ainsi si quelqu'un sait quelques-uns de ces traits, nous les prions d'en faire le récit à notre Conseil, pour qu'il puisse ensuite plus mûrement délibérer. Notre Sœur Novice a le Livre, qu'elle le parcoure, & si elle en rencontre, elle nous en fera part.

LA SECONDE NOVICE.

(*à part.*)

Je n'ai pas besoin du Livre, je le sais tout par cœur.

LA MERE SAINT IGNACE.

En parlant du perroquet, il dit :

» ... *Chaque Mere, après son Directeur,*
» *N'aimoit rien tant : même dans plus d'un cœur*
» *Souvent l'Oiseau l'emporta sur le Pere.*

LA SECONDE NOVICE.

Et, fi donc, notre Mere, qu'elle est la cervelle assez lourde pour s'imaginer qu'un animal tel qu'un Perroquet, puisse l'emporter sur l'amitié & le respect qu'on doit avoir pour le raisonnable : je veux dire un Directeur.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Un Oiseau l'emporter sur le Pere ! je crois, ma Sœur, que le monde nous rendra justice sur une chose où il n'y a nulle vraisemblance ; ainsi passons à une autre.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Pour moi, je suis entiérement courroucée des quatre Vers qui suivent :

» *Il partageoit, dans ce paisible lieu,*
» *Tous les sirops, dont le cher Pere en Dieu*
» *Réconfortoit ses entrailles sacrées,*
» *Graces aux bienfaits des Nonnettes sucrées.*

LA MERE SUPÉRIEURE.

Quelle médisance, notre Sœur ! où a-t-il été chercher tout cela ?

LA MERE SAINT IGNACE.

Il sembleroit que nous leur donnerions tous nos sirops; cela crie vengeance.

LA SECONDE NOVICE *à part.*

On s'offense toujours des vérités.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Pour moi, notre Mere, je trouve que ce trait-là nous pique jusqu'au vif, & que nous devons le mettre à la tête de notre Requête.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Doucement, notre Sœur : avant que de rien mettre par ordre, parcourons encore d'autres endroits, peut-être en trouverons-nous pour le moins d'aussi piquants. Par exemple, celui-là :

» *Jusqu'au lever de l'Astre de Vénus,*
» *Il reposoit sur la Boîte aux Agnus.*

LA SECONDE NOVICE *à part.*

Bon, bon, nous allons rire de la bonne façon.

LA MERE ANGÉLIQUE.

» *A son réveil, de la fraîche Nonnette,*
» *Libre témoin, il voyoit la toilette.*

LA MERE SUPÉRIEURE.

Notre toilette, notre Sœur ! Ah quelle impudicité ! Libre témoin, il voyoit la toilette.... ah ! notre Sœur.

LA MERE ANGÉLIQUE *poursuit.*

» *Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas.*

» *Aux fronts voilés des Miroirs moins fideles*
» *Qu'aux fronts ornés de pompons & dentelles.*

LE MERE SAINT IGNACE.

Miséricorde, ma Sœur! ah je n'en puis plus.

LA MERE ANGÉLIQUE *poursuit*,

» *Ainsi qu'il est pour le monde & les Cours,*
» *Un art, un goût de modes & d'atours,*
» *Il est aussi des modes pour le Voile;*
» *Il est un art de donner d'heureux tours.*
» *A l'étamine, à la plus simple toile;*
» *Souvent l'essain des folâtres Amours,*
» *Essain qui sait franchir grilles & tours,*
» *Au bandeau donne une grace piquante,*
» *Un air galant à la guimpe flottante;*
» *Enfin, avant de paroître au Parloir,*
» *On doit au moins deux coups d'œil au miroir.*

(Pendant ce temps-là, toutes les Meres font divers gestes, haussent les épaules, &c)

LA MERE SUPÉRIEURE.

Pere Eternel, miséricorde! quel abominable homme!

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Quelles horreurs! quel langage pervers!

LA MERE ANGÈLIQUE.

» *Il est aussi des modes pour le Voile.*

Chez nous une mode, notre Mere! il fait bien de nous l'apprendre, car nous ne le savions pas.

LA PREMIERE NOVICE.

» *Souvent l'essain des folâtres Amours,*
» *Essain qui sait francher grilles & tours.*

Que dites-vous de ces deux Vers-là?

LA MERE SAINT IGNACE.

Ah! je m'en meurs.

LA SECONDE NOVICE.

J'y suis plus sensible que personne.

» *Essain qui sait franchir grilles & tours.*

S'il disoit vrai du moins, notre Mere, on pourroit

lui pardonner. Tenez, ma Mere, je tiens un trait des plus piquants; c'eſt l'adieu d'une Novice, lorſqu'il part pour Nantes.

«*Tel fut l'adieu d'une Nonnain poupine,*
» *Qui, pour diſtraire & charmer ſa langueur,*
» *Entre deux draps, avoit à la ſourdine*
» *Très-ſouvent fait l'Oraiſon dans Racine,*
» *Et qui ſans doute auroit de très-grand cœur*
» *Loin du Couvent ſuivi l'Oiſeau parleur.*

LA MERE SUPÉRIEURE.

C'eſt affreux, ma fille; gardez-vous de le croire.

LA SECONDE NOVICE.

Je m'en garderai bien, ma Mere.

LA MERE SAINT IGNACE.

C'eſt impudent, notre Mere.

LA PREMIERE NOVICE.

» *Et qui ſans doute auroit de très-grand cœur*
» *Loin du Couvent ſuivi l'Oiſeau parleur.*
Hélas! faut-il.... (*en ſoupirant.*)

LA SECONDE NOVICE.

Il en dit trop, & n'en fait pas aſſez.

LA MERE SAINT IGNACE.

Notre Mere, voilà quelque choſe de pis; il nous traite de folles.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Ma Sœur, de folles.... Ah!

LA MERE SAINT IGNACE.

Voilà ſon Vers.
» *Par la corbleu! que les Nonnes ſont folles!*

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mon doux Sauveur! comment peut-il en conſcience jurer comme un damné?

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Et moi, ma Mere, il m'a rimée en *tain.* Nous ne nous ſommes jamais vus, & je ne le connois pas.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Il faut, notre Sœur, tout prendre en patience.

LA MERE SAINT IGNACE.

Voilà encore une horrible suite, en parlant de son Perroquet.

» *Les B. les F. voltigeoient sur son bec.*

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mon Dieu quel est ce langage-là ?

LA MERE SAINT IGNACE.

Mais que veut-il dire par ses B. F.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Je ne sais pas non plus.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh ! ma Mere, le Vers suivant vous instruira. Ecoutez.

» *Les jeunes Sœurs crurent qu'il parloit grec.*

LA MERE SUPÉRIEURE ET LA MERE S. IGNACE.

Quoi ! c'est-là du grec ?

LA MERE SAINT IGNACE.

On disoit cette langue armonieuse.

LA SECONDE NOVICE, *à part.*

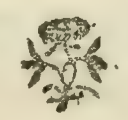
Celle-là est l'harmonie des Brouettiers.

LA PREMIERE NOVICE.

Mais, notre Mere le grec est bien changé.

LA MERE SUPERIEURE.

Aussi donc, car mon Neveu le Vicomte, qui est encore au Collége, m'en a répété plusieurs passages, & ils me faisoient un vrai plaisir. Mais qu'est-ce ?



SCENE VI.

LA MERE SUPÉRIEURE, LE RESTE, UNE TOURIERE.

LA TOURIERE.

MA Sœur Saint Auguſtin, on vous demande au Parloir.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Savez-vous qui, ma Sœur ?

LA TOURIERE.

Je crois que c'eſt le même Monſieur qui vint hier vous voir.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Ah ! notre Mere, c'eſt mon Oncle le Commandeur.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Courez vîte, ma Sœur, & ne le faites pas attendre ; pour aujourd'hui je vous diſpenſe de notre Regle ; courez, nous y ſommes toutes intéreſſées.

SCENE VII.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. IGNACE, LA MERE ANGÉLIQUE, LES DEUX NOVICES.

LA MERE SUPÉRIEURE.

A La fin, ma Sœur, nous allons être éclaircies ſur un myſtere ſi important pour nous, & nous pourrons alors plus ſûrement porter nos coups.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Je meurs d'envie de ſavoir le nom de cet indigne Auteur.

LA MERE SAINT IGNACE.

Pour moi, notre Mere, je ne doute pas que ce ne ſoit un ennemi de la Religion.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mais, à propos, notre Sœur, ſon mauvais procédé tombe de lui-même, car il nous eſt défendu d'élever chez nous des Animaux Domeſtiques, qui ne ſervent qu'à l'amuſement, tels qu'un Perroquet.

LA SECONDE NOVICE.

Vraiment oui, notre Mere, & l'on ne nous permet d'avoir du ſoin & des attentions fines que pour des Animaux utiles à notre état.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Je n'y avois pas encore fait attention, notre Mere: ainſi, ſi l'Auteur dans ſon principe ſe trompe, le monde, quoique du naturel incliné à penſer le mal plutôt que le bien, reviendra bientôt de tous les abus que l'infame Auteur a gliſſés dans le reſte de la Piece.

LA MERE SUPÉRIEURE.

En vérité, je ne reviens pas de cet indigne procédé.

SCENE VIII.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE ANGÉLIQUE, LA MERE S. IGNACE, DEUX NOVICES, UNE TOURIERE.

LA TOURIERE.

MOn Dieu! notre Révérende Mere, j'ai une fâcheuſe nouvelle à vous apprendre; notre Sœur le Febvre eſt revenue exprès de la Ville pour

nous avertir que le R. P. G. avoit un gros rhum sur la poitrine, & que cette nuit il n'avoit presqu point fermé l'œil.

TOUTES ENSEMBLE.

Mon Dieu ! le pauvre P. G.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Allez vîte, Sœur Angélique, allez vîte à l'Office & donnez à la Sœur le Febvre une bouteille de siro de limon, une demi-douzaine de Pâtes de Guimauves & de Régliffe blanc & noir, chargez-là des compli ments de toute la Communauté & des miens, & d lui marquer la part que nous prenons toutes à so incommodité.

LA MERE SAINT IGNACE.

Mais, notre Révérende Mere, si vous vous don niez la peine de lui écrire un mot; je crois que ce la vaudroit encore mieux.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Vous avez raison, notre Sœur; mais prêtez-moi je vous prie, une plume, car je ne sais ce que j'a fait de la nôtre; allez toujours, Sœur Angelique apprêter ce que je vous ai dit; notre Lettre va êtr prête dans un moment; Sœur Saint Ignace & mo allons la faire.

SCENE IX.

LES DEUX NOVICES.

LA PREMIERE NOVICE.

ENfin nous voilà en liberté de rire tout à notre aise.

LA SECONDE NOVICE.

Pour celui-là, ma Sœur, je puis dire que j'ai été à la Comédie aujourd'hui sans sortir du Couvent.

LA PREMIERE NOVICE.

Eh! mon Dieu, ma Sœur, n'y allons-nous pas us les jours, en allant à la récréation?

LA SECONDE NOVICE.

Les hélas de nos Meres m'ont beaucoup réjouie.

LA PREMIERE NOVICE.

Et moi les figures & contorsions qu'elles faisoient rsque notre Mere Angélique lisoit le trait de la oilette.

LA SECONDE NOVICE.

Il y en a un, ma Sœur, que je suis étonnée qui t échappé à la critique de nos Meres. Ecoutez.

» *Jamais du mal il n'avoit eu l'idée*,
» *Ne disoit onc un immodeste mot;*
» *Mais en revanche il savoit des Cantiques*,
» *Des* Oremus, *des Colloques mystiques*,
» *Il disoit bien son* Benedicite,
» *Et notre Mere & votre Charité.*

LA PREMIERE NOVICE.

Que cela est joli! d'autant plus que tout y est ·ai.

LA SECONDE NOVICE.

Vous n'êtes pas encore à la fin. *Elle poursuit.*

» *Il savoit même un peu du Soliloque*,
» *Et des traits fins de Marie Alacoque*:
» *Il avoit eu dans ce docte manoir*
» *Tous les secours qui menent au savoir;*
» *Il étoit là maintes filles savantes*
» *Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux*
» *Tous les Noëls anciens & nouveaux.*

LA PREMIERE NOVICE.

Mais, ma Sœur, comment l'Auteur peut-il en savoir tant?

LA SECONDE NOVICE.

Il a peut-être passé quelque-temps dans quelqu'un le nos Monasteres. Mais écoutez jusqu'au bout.

» Instruit, formé par les leçons fréquentes,
» Bientôt l'éleve égala ses Régentes;
» De leur ton même, adroit imitateur,
» Il exprimoit la pieuse lenteur,
» Les saints soupirs, les notes languissantes
» Du chant des Sœurs, colombes gémissantes:
» Finalement Ver-Vert savoit par cœur
» Tout ce que sait une Mere de Chœur.

Eh bien! que dites-vous de cela?

LA PREMIERE NOVICE.

Que c'est le plus joli endroit de toute la Piece.

» ..... Il savoit des Cantiques,
» Des Oremus, *des Colloques mystiques,*
» Il disoit bien son Benedicite,
» Et notre Mere & votre charité.

J'en suis enchantée.

LA SECONDE NOVICE.

Moi, je suis encore plus pour ceux-ci:

» Il savoit même un peu du Soliloque,
» Et des traits fins de Marie Alacoque:
» Il étoit là maintes filles savantes,
» Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
» Tous les Noëls anciens & nouveaux.

Il savoit tout Saint Augustin; il auroit fallu, ma Sœur, le mettre pour arbitre entre les Jansénistes & les Molinistes.

LA PREMIERE NOVICE.

Ma Sœur, dans l'un & l'autre parti il y en a bien qui n'en savent pas plus que n'en savoit le Perroquet.

LA SECONDE NOVICE.

Vous avez raison, ma Sœur; mais laissons cela aux gens du métier: pour nous, disons notre *Credo*, cela nous suffit.

LA PREMIERE NOVICE.

» Il exprimoit la pieuse lenteur,
» Les saints soupirs, les notes languissantes
» Du chant des Sœurs, colombes gémissantes

Que cela est bien exprimé! en effet, y a-t-il rien de plus sot que le chant des Sœurs de Sainte Marie? Sûrement Saint François de sales n'avoit pas le goût bon pour les chants de l'Eglise; car il ne pouvoit pas en choisir un plus vilain que celui-là.

LA SECONDE NOVICE.

Il est d'autant plus vilain qu'il nous fait geler quand nous sommes au Chœur.

LA PREMIERE NOVICE.

Il y a encore deux Vers qui me charment.

» *Finalement Ver-Vert savoit par cœur*
» *Tout ce que sait une Mere de Chœur.* } Ensemble.

LA SECONDE NOVICE.

J'allois vous le faire remarquer.

LA PREMIERE NOVICE.

» *Tout ce que sait une Mere de Chœur.*

Ce n'est pas peu dire au moins, & il y a des Meres de Chœur qui savent un peu plus que la note.

LA SECONDE NOVICE.

Eh bien! ma Sœur, nos Meres trouvoient ridicule le trait du directeur; on est venu les avertir que le P. G. étoit malade, voyez quels mouvements elles se sont donnés.

LA PREMIERE NOVICE.

Elles ont beau dire & beau faire, on les croira toujours ridicules.

LA SECONDE NOVICE.

Eh! mon Dieu, elles le sont en tout.

LA PREMIERE NOVICE.

Voulez-vous que je vous dise, ma Sœur; plus j'avance au terme de mon Noviciat, plus j'ai de chagrin de me voir obligée à passer ma vie dans un lieu tel que celui-ci, où tout est rempli de petitesses, cependant d'orgueil & de sotte vanité. Car si nos Meres ont des parents de quelque

condition, elles vous jettent cela au nez cent fois le jour; & cependant avec tout leur orgueil, elles s'amusent de quantités de minauderies qui font hausser les épaules à celles qui ont tant soit peu de raison.

LA SECONDE NOVICE.

Mais, ma Sœur, puisque vous êtes si dégoûtée du Couvent, pourquoi persister dans la résolution de faire vos veux?

LA PREMIERE NOVICE.

Que voulez-vous que je fasse? c'est bien malgré moi. Mon pere s'est remarié, je suis tous les jours exposée aux mauvaises humeurs d'une belle-mere. Mon pere a fait ce qu'il a pu pour me dégoûter du Couvent; & si je reste, ce sera plutôt par raison que par inclination.

LA SECONDE NOVICE.

Et moi, ma Sœur, si j'étois de vous, j'aimerois mieux vivre dans le monde. Avec le peu de bien que vous pourrez avoir, une fille de mérite trouve toujours rang parmi les honnêtes gens.

LA PREMIERE NOVICE.

Ma Sœur, vous avez en vérité de moi une idée trop avantageuse, je vous ai mille obligations des sentiments que vous voulez bien avoir pour moi... Non, j'y suis entrée, c'est pour y demeurer le reste de mes jours; je tâcherai de faire de nécessité vertu. Au reste, ma Sœur, je viens de vous faire part d'une chose sur laquelle je vous prie de garder un secret inviolable.

LA SECONDE NOVICE.

Ma Sœur, Soyez persuadée que je le fais, sans le savoir; & puisque vous avez la bonté de m'honorer de votre amitié & de votre confiance, je veux vous faire un aveu qui demande de vous le même service: c'est que j'ai pris le parti de sortir aussi du Couvent; & comme je n'y suis entrée

entré que contre la volonté de mes parents (ce qui est extraordinaire) ils seront ravis de me revoir : si les Religieuses ont quelque regret de me perdre, elles ne doivent s'en prendre qu'à leurs ridicules manieres, qui....

LA PREMIERE NOVICE.

Taisons-nous, voilà nos Meres qui reviennent.

LA SECONDE NOVICE.

Elles sauront bientôt la fin de notre entretien.

SCENE X.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. IGNACE, LA MERE ANGÉLIQUE, LES DEUX NOVICES.

LA MERE SUPÉRIEURE.

En vérité, je suis dans une grande inquiétude de la santé de notre pauvre P. G.

LA MERE SAINT IGNACE.

Il se portoit assez bien quand il entra ici aux quatre-tems de Noël; mais, ma Sœur, pourquoi M. l'Archevêque ne veut-il point qu'il vienne confesser hors ces jours-là ?

LA MERE SUPÉRIEURE.

Je ne sais qu'est-ce qui a pu l'engager à faire cette défense qui nous fait tant de peine.

LA MERE ANGÉLIQUE.

C'est quelqu'un sans doute qui a desservi les bons Peres auprès de sa Grandeur; par-tout, notre Mere...

SCENE XI.

LA MERE SUPÉRIEURE ET LA MERE ÉCOUTE, *toute tranſportée.*

LA MERE ÉCOUTE.

VOus ne ſavez pas, notre Mere : j'étois à l'écoute de notre Mere Saint Auguſtin : on a parlé de Ver-Vert, & le Monſieur a dit que c'étoit un Jéſuite qui l'avoit fait.

TOUTES ENSEMBLE.

Un Jéſuite !

LA MERE SUPÉRIEURE. *Toutes enſemble.*

Ma Sœur, que dites-vous-là... Quoi ! un Jéſuite... Juſte Ciel... un Jéſuite !

LA MERE SAINT IGNACE.

Cela ne ſe peut, ma Sœur.... C'eſt une calomnie.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Quoi ! ce ſeroit un Jéſuite qui auroit fait ce Livre infame ?

LA MERE ÉCOUTE.

Un Jéſuite, ma Sœur, un Jéſuite, un Jéſuite !

LA SECONDE NOVICE.

Il y a là-dedans quelque choſe qui révolte.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Un Jéſuite, notre Mere, faire un pareil Livre ! Non, cela ne ſe peut, ma Sœur.

LA MERE SAINT IGNACE.

Ne vous êtes-vous point trompée, notre Sœur ?

LA MERE ÉCOUTE.

Non, non, j'ai écouté de toutes mes oreilles.

LA PREMIERE NOVICE, *à part.*

La choſe étoit trop intéreſſante pour ne pas bien écouter.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Mais...? Notre Sœur...m'a-t-on point dit... dit... un Janséniste?

LA MERE ÉCOUTE.

Non, notre Mere, un Jésuite, un Jésuite.

LA SECONDE NOVICE.

La rime, notre Sœur, vous a peut-être trompée.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Il faut attendre la Mere Saint Augustin; elle nous éclaircira. Mais la voilà.

SCENE XII.

LA MERE SUPÉRIEURE, LA MERE S. IGNACE, LA MERE S. AUGUSTIN, LA MERE ANGÉLIQUE, LA MERE ÉCOUTE, LES DEUX NOVICES.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

AH! ma Mere, nous sommes au comble de nos malheurs. Un Jésuite, notre Mere.... Un Jésuite a fait ce Livre infame.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Cela n'est donc que trop vrai, notre Sœur Ecoute nous l'avoit déjà annoncé, mais nous n'avions pas voulu l'en croire.

LA MERE SAINT IGNACE.

Quel hérétique!

LA SECONDE NOVICE.

Il a manqué à sa vocation, il devoit être Janséniste.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Oh! si c'étoit un Janséniste, il n'y auroit rien à dire. Mais un Jésuite.

LA SECONDE NOVICE, *à part.*

Cela n'eſt plus du jeu. Un Jéſuite !

LA MERE ANGÉLIQUE.

Vraiment nous avions cru que notre Sœur Ecoute avoit confondu l'un avec l'autre.

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

Pour moi, quoiqu'on me l'ait dit, j'ai de la peine à le croire.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Ne vous l'a-t-on point nommé, ma Sœur !

LA MERE SAINT AUGUSTIN.

C'eſt le P. G.

LA SECONDE NOVICE.

Quoi ! le P. G. Je le croyois ſi aimable homme ; il me plaiſoit tant.

LA MERE SAINT IGNACE.

Je ne ſuis pas ſurpriſe qu'il ait fait un tel Livre ; je n'ai jamais cru cet homme-là capable d'être Jéſuite. Tout y répugne dans ſes manieres ; il a un air fier qui ne s'accorde nullement avec l'humilité de Saint Ignace.

LA MERE ANGÉLIQUE.

Notre Sœur a raiſon ; il portoit auſſi ſon manteau en petit abbé Poupin.

Ici on ſonne la fin de la Récréation.

LA MERE SUPÉRIEURE.

Nous voilà pourtant déſarmées ; car....

LA PREMIERE NOVICE.

Notre Mere, voilà la fin de la récréation qui ſonne.

LA MERE SUPERIEURE.

Allons, retirons-nous, nos cheres Sœurs. Mais auparavant il faut que je vous faſſe part de ma réſolution.

Comme nous ne pourrions rien intenter contre le P. G. que nous n'attaquaſſions la chere Compagnie à laquelle il a l'honneur & le bonheur d'être aſſocié, & que nous avons trop de reſpect

pour elle pour rien entreprendre contre, mon avis seroit de nous unir toutes pour empêcher qu'il ne fît ses derniers vœux, & ne demeurât plus long temps Jésuite. Allons, unissons-nous toutes, nos très-cheres Sœurs, pour un œuvre si charitable; car nous aurons en cela un mérite infini, en engageant ces bons Peres à se défaire d'un sujet qui leur fait tant de déshonneur.

LA SECONDE NOVICE, *à part.*

Je crois qu'il ne se fera pas beaucoup tirer l'oreille. *A la premiere Novice.* Allons, ma sœur, & charitablement pour nous, tâchons de nous délivrer d'elles.

Fin de la Critique de Ver-Vert.



VERS

ADRESSÉS

A MONSEIGNEUR L'EVÊQUE

DE LUÇON.

VOus dont l'eſprit héréditaire,
Et par les graces même orné,
Aux talens d'un illuſtre pere
Joint l'agrément de SÉVIGNÉ;
Vous dont le tendre caractere
Sait unir par d'aimables nœuds,
A l'avantage d'être heureux,
Le plaiſir délicat d'en faire.
Mortel plus charmant que les Dieux,
D'une Muſe reſſuſcitée,
De vos ſoins généreux, de vous-même enchantée,
Et qui n'a point encor paré l'Autel des Grands,
Recevez le premier encens,
Protégez Euterpe & Minerve;
Parmi les noms fameux que Clio nous conſerve,
Ses faſtes en comptent plus d'un:
Mais être aux bords de l'Hypocrene
Aſſis entre les Rois amis de Melpomene,
Et les tendres Auteurs des accens les plus doux,
Horace à la fois & Mécene,
Cet accord n'étoit dû qu'aux rives de la Seine,
Et l'Eloge commence à vous.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

ADIEUX AUX JÉSUITES.

A Monsieur l'Abbé MARQUET.

LA Prophétie est accomplie,
Cher Abbé, je reviens à toi,
La métamorphose est finie,
Et mes jours enfin sont à moi.
Victime, tu le sais, d'un âge où l'on s'ignore,
Porté du berceau sur l'Autel,
Je m'entendois à peine encore
Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel....
Nos goûts sont nos destins, l'Astre de ma naissance
Fut la paisible liberté;
Pouvois-je en fuir l'attrait? Né pour l'indépendance,
Devois-je plus long-temps souffrir la violence
D'une lente captivité?
C'en est fait, à mon sort ma raison me ramene:
Mais, ami, t'avouerai-je un tendre sentiment
Que ton cœur généreux reconnoîtra sans peine:
Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant;
Je dois tous mes regrets aux sages que je quitte,
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux:
Et si dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux:
Car ne les crois point tels que la main de l'envie
Les peint à des yeux prévenus:
Si tu ne les connois que sur ce qu'en publie
La ténébreuse calomnie,
Ils te sont encore inconnus;
Lis & vois de leurs mœurs des traits plus ingénus:
Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un témoignage

Dont l'intérêt, la crainte & l'espoir sont exclus!
A leur sort le mien ne tient plus,
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu;
J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles;
Voués à la patrie, à leurs Rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux insensibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et souvent bienfaiteurs paisibles
De leurs plus fougueux ennemis;
Trop estimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine insensée,
En reproches injurieux,
Cherchent, en les quittant, à les rendre odieux:
Pour moi, fidele au vrai, fidele à ma pensée,
C'est ainsi qu'en partant je leur *fait mes adieux.*



LE CARÊME

IN-PROMPTU.

SOus un Ciel toujours rigoureux,
Au ſein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il eſt une Iſle, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuplé, moitié ſauvage,
Dont les Habitants malheureux,
Séparés du reſte du monde,
Semblent ne connoître que l'Onde
Et n'être connus que des Cieux :
Les nouvelles de la nature
Viennent rarement ſur ces bords ;
On n'y ſait que par avanture,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui ſe paſſe ſur la terre,
Qui fait la paîx, qui fait la guerre,
Qui ſont les vivants & les morts.
De cette étrange réſidence
Le Curé, ſans trop d'embarras,
Enſéveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance,
Vit de Baptême & de trépas,
Et d'Office qu'il n'entend pas.
Parmi les Notables de l'Iſle
Il eſt regardé comme habile
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penſer que j'exagere
Et que j'outre ce caractere;
» Quelle apparence, dira-t-on ;
» Quelle Iſle aſſez abandonnée

» Ignore le temps de l'année ?
» Non, ce trait ne peut être bon
» Que dans une Isle imaginée
» Par le fabuleux Robinson. *
De grace, Censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon ;
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule,
Il porte la conviction,
Je n'y mettrai que la façon.
Le Curé de l'Isle susdite,
Vieux Papa, bon Israëlite,
(N'importe quand advint le cas)
N'avoit point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos Climats
De *Guid'Anes*, ni d'Almanachs,
Pour le Guider dans ses Antiennes,
Et régler ses petit Etats.
Il reconnut sa négligence ;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France ;
Abandonnée aux noirs frimats,
La mer n'étoit pas plus praticable,
Et l'on espéroit les bons vents
Qui rendent l'Onde navigable,
Et le Continent abordable,
Qu'à la naissance du Printemps.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire sans Calendrier ?
Comment placer les jours de Fête ?
Comment les différencier ?
Dans une pareille méprise,
Quelqu'autre Curé plus savant
Auroit pu régir son Eglise,
Et peut-être dévotement
Bravant les fougues de la bise,

Se seroit livré sans remise
Aux périls du moite Elément :
Mais pour une telle imprudence
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon Prêtre assurément
Chérissoit trop son existence,
C'étoit d'ailleurs un vieux routier,
Qui s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,
Et qui, dans sa décrépitude,
Déguisoit Pseaumes & leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande par trois fois
A son Assistance Chrétienne
De ne point finir la semaine
Sans chomer la Fête des Rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouve de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les Fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces Fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du Zéphir,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon Dieu ;
Ce fut celui de son Vicaire,
De Javote, sa ménagere,
Et de son Magister Matthieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci posé, Janvier se passe ;
Plus agile encor dans son cours,

Février ſuit, Mars le remplace,
Et l'Aquilon régnoit toujours :
Du Printemps avec patience
Attendant le prochain retour,
Et ſur l'annuelle abſtinence
Prétendant cauſe d'ignorance,
Tout bonnement & ſans détour
Par faute de réminiſcence,
Notre vieux Curé chaque jour
Se mettoit ſur la conſcience
Un chapon de ſa baſſe-cour ;
Cependant, pourſuit la Chronique,
Le Carême depuis un mois,
Sur tout l'Univers Catholique.
Etendoit ſes auſteres loix ;
L'Iſle ſeule, grace au bon-homme,
A l'abri des ſtatuts de Rome,
Voyoit ſes libres habitants,
Vivre en gras pendant tout ce temps :
De vrai, ce n'étoit fine chere ;
Mais cependant chaque Inſulaire,
Mi-Payſan, & mi-Bourgeois,
Pouvoit parer ſon ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du Preſbytere,
Tous dans cette erreur ſalutaire
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.

Enfin pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée :
Voyant qu'il étoit plus que temps
D'inſtruire nos impénitents,
Le Diable content de lui-même,
Ne retarda plus le Printemps ;
C'étoit lui qui par ſtratagême
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faiſant,

Lèur escamoter un Carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon Curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque sans retardement;
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de Jambon,
(Fait digne de réflexion;
Car de la sainte quarantaine
Déjà la cinquieme semaine
Venoit de commencer son cours.)
Il vient: il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'Eglise
Pâques revenoit dans dix jours.
» Dieu soit loué! Prenons courage,
» Dit-il, enfonçant son castor;
» Grace au Seigneur, notre voyage
» Se trouve fait à temps encor
» Pour pouvoir dans mon hermitage
» Fêter Pâques selon l'usage. «
Content, il rentre sur son bord,
Après avoir fait ses emplettes
Et d'Almanachs & de lunettes;
Il part, il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des Rameaux,
Prônant avec un zele extrême,
Il notifie à ses Vasseaux
La date de notre Carême;
» Mais, poursuit-il, j'ai mon systême,
» Mes Freres, nous n'y perdrons rien,
» Et nous le rattraperons bien:
» D'abord, avant notre abstinence,
» Pour garder l'usage ancien
» Et bien remplir toute observance,
» Le mardi gras sera mardi,

» Le jour des Cendres mercredi ;
» Suivront trois jours de pénitence :
» Dans toute l'Isle on jeûnera ;
» Et dimanche, unis à l'Eglise,
» Sans plus craindre aucune méprise,
» Nous chanterons l'*Alleluia.* «



LE LUTRIN VIVANT.

A Monsieur l'Abbé DE SEGONZAC.

De mes écrits aimable confident,
Cher Segonzac, ma Muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austere,
Vient près de toi retrouver l'enjouement :
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au Dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au Temple de mémoire
Je placerois le Pupître vivant,
Dont je t'appris la naissance & la gloire.
Je l'ai promis, je remplis mon serment,
A dire vrai, cette moderne Histoire
Est un peu folle : il en faut convenir :
Est-ce un défaut ? Non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie,
Quoi ! la sagesse est-elle de saison ?
Un trait comique, une vive saillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Console mieux qu'une froide Oraison
Que prêche envain l'ennuyeuse raison.
Quoi qu'il en soit, ma Minerve sévere
Adoucira ces grotesques portraits,

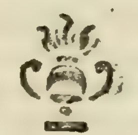
Et les voilant d'une gaze légere,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait : honni qui mal y pense !
Attention, j'ai toussé, je commence.
Non loin des bords du Cher & du Lauron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux bourg dont l'Eglise sans vitres,
A pour Clergé le plus gueux des Chapitres;
Là ne sont point de ces mortels fleuris,
Qui dans les bras d'une heureuse indolence,
Exempts d'études, & libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris;
On ne voit là que pâles effigies,
Qui du Champagne onc ne furent rougis,
Que maigres Clercs, Chanoines avortons,
Sans rabats fins & sans triples mentons,
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque Office, & de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un Chapelain & quatre enfants de Chœur;
Ces jouvenceaux ont leur gîte arrêté
Chez dame Barbe : elle leur sert de mere
Et de soutien; le public est leur pere.
Il faut savoir, pour plus grande clarté,
Que dame Barbe est une Octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui douairiere,
Qui, dès seize ans, d'un siecle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des mondains & des Moines,
Cru devoir vivre auprès d'un des Chanoines;
D'abord Servante, ensuite adroitement
Elle parvint jusqu'au gouvernement :
Déjà trois fois elle a vu dans l'Eglise
De pere en fils chaque charge transmise.
Barbe, en un mot, au Chapitre susdit,
De race en race a gardé son crédit.
Or, chez ladite arriva notre Histoire

En Juin dernier, l'aventure eſt notoire ;
Par cas fortuit, l'Enfant de Chœur Lucas
Avoit uſé l'étui des pays-bas :
Vous m'entendez, ſa culote trop mûre
Le trahiſſoit par mainte découpure ;
Déjà la breche augmentant tous les jours,
Démanteloit la place & les fauxbourgs.
Barbe le voit, s'attendrit ; mais que faire !
Elle étoit pauvre, & l'étoffe étoit chere ;
D'un autre part, le Chapitre étoit gueux
Et puis d'ailleurs le petit malheureux,
Ouvrage né d'un auteur anonyme,
Ne connoiſſant parents ni légitime,
N'avoit en tout, dans ce ſtérile lieu,
Pour ſe chauffer que la grace de Dieu.
Il languiſſoit dans une triſte attente,
Gardant la chambre, & rarement debout ;
Enfin pourtant l'habile Gouvernante
Sut lui forger une armure décente
A peu de frais & dans un nouveau goût.
Néceſſité prend ſon parti de tout :
Néceſſité d'induſtrie eſt la mere.
Chez Barbe étoit un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample & poudreux bouquin ;
Dont aux bons jours on paroît le Lutrin ;
D'épaix lambeaux d'un parchemin gothique
Formoit le corps de ce grimoire antique :
De ſes feuillets par la craſſe endurcis
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvoit ſans dommages
Du Livre affreux détacher quelques pages ;
Elle en prend quatre & les coud proprement
Pour relier un volume vivant.
Mais le haſard voulut que l'ouvriere,
Très-peu ſavante en pareille matiere,
Dans les feuillets qu'elle prit ſans façon,
Prit juſtement la Meſſe du Patron.

L'ouvrage, fait, elle en coëffe à la diable
L'humanité du petit misérable,
Par quoi Lucas, chamarré de plein-chant,
Ne craignoit plus les insultes du vent.
Or, cependant arrive la saint Brice,
Fête du lieu, fète du grand office :
Le maître Chantre, Intendant du lutrin,
Vient au grand livre, il cherche, mais en vain
A feuilleter il perd & temps & peine :
Il jure, il sacre, & s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes ;
Mais par bonheur, dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui de grimauds renforçant une troupe,
Sans le savoir portoit l'office en croupe :
Le Chantre lit, & retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau.
Sur l'heure il fait son rapport au Chapitre ;
On délibere, on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de Livre & de Lutrin.
Sur cet arrêt, on le style au service ;
En quatre tours il apprend l'exercice ;
Déja d'un air intrépide & dévot,
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot :
A livre ouvert, le chapier en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très-gravement poursuit ce chant fallot,
Concert grotesque & digne de Callot.
Tout alloit bien jusques à l'Evangile :
Ferme & plus fier qu'un Sénateur romain,
Lucas tenant sa façade immobile,
Avec succès auroit gagné la fin :
Mais par malheur une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible Lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence,

En tenant bon, il enrage un ſilence.
Mais l'aiguillon allant toujours ſon train,
Pour éviter l'inſecte impitoyable,
Le Lutrin fuit en criant comme un diable,
Et loin de là va, partant comme un trait,
Pour ſe guérir retourner le feuilles.
Le fait eſt sûr, ſans peine on peut m'en croire;
De deux Gaſcons j'en tiens toute l'hiſtoire.
C'eſt pour toi ſeul, ami tendre & charmant,
Que j'ai permis à ma muſe exilée,
Loin de tes yeux triſtement iſolée,
De s'égayer ſur cet amuſement,
Fruit du caprice, ouvrage d'un moment;
Que loin de toi jamais il ne tranſpire.
Si par haſard il vient à d'autres yeux,
Les eſprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement ſcrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un ſourire
Ce libre effort d'un aimable délire,
Délaiſſement d'un travail ſérieux.
Pour les bigots & les froids précieux,
Peuple ſans goût, gens qu'un faux zele inſpire,
De nos chanſons critiques ténébreux,
Cenſeur de tout exempt de rien produire,
Sans trop d'effroi je m'attends à leur rire.
Déja j'en vois un trio langoureux
S'enſévelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes Vers, foudroyer & proſcrire
Ce badinage, en faire un monſtre affreux;
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable & d'un ton doucereux:
» Y penſe-t-il? Quel écrit ſcandaleux!
» Quel temps perdu! Pourquoi, s'il veut écrire,
» Ne prend-il point des ſujets plus pompeux,
» Des traits moraux, des éloges fameux? «
Mais dédaignant leur abſurde ſatyre,

Aimable Abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainſi ſes graves ennuyeux
Perdre à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de temps & de peine entr'eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidele au goût, au ſentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peſer ſtoïquement,
Au grave poids d'une raiſon chagrine,
Les jeux légers d'une Muſe badine.
Non, la raiſon, celle que tu chéris,
A ſes côtés laiſſe marcher les ris,
Et laiſſe au froc ces vertus trop fardées
Qu'un plaiſir fin n'a jamais déridées.
Ainſi penſoit l'aimable du Cerceau:
Sage enjoué, vertueux ſans rudeſſe,
Des ſages faux évitant la triſteſſe,
Il badina ſans s'écarter du beau,
Et ſans jamais effrayer la ſageſſe.
Ainſi les traits de ſon heureux pinceau
Plairont toujours, & de races en races
Vivront gravés dans les faſtes des Graces;
Et les Cenſeurs obſtinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédanteſque
D'un françois fade ou d'un latin tudeſque,
Endormiront les ſiecles à venir.



LA
CHARTREUSE.
ÉPITRE A M. D. D. N.

POurquoi de ma ſage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raiſon, ſoit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muſes pour toujours,
J'allois racheter en ſilence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raiſon,
Et m'arracher malgré moi-même
Aux délicieuſes erreurs
De cet art brillant & ſuprême
Qui, malgré tous ſes attraits flatteurs,
Toujours peu sûr & peu tranquille,
Fait de ſes plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédants, des prudes, des ſots,
Et la victime des cagots.
Mais votre épitre enchantereſſe,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du permeſſe
Vient encore enivrer mes ſens;
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légere des vents
Emportoit mes foibles ſerments.

Aminte votre goût ranime
Mes accords & ma liberté :
Entre Uranie & Therpſicore
Je reviens m'amuſer encore
Au pinde que j'avois quitté ;
Tel par ſa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il ſemble changer ſon cours,
Au tour de la flamme infidelle
Le papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légeres
Je vous offre des traits ſinceres
Du gîte où je ſuis tranſplanté ;
Mais comment faire en vérité ?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Egayer le ſombre tableau
De mon domicile nouveau ?
Y répandrai-je cette aiſance,
Ces ſentiments, ces traits diſerts
Et cette molle négligence
Qui mieux que l'exacte cadence
Embellit les aimables vers ?
Je ne ſuis plus dans ces bocages,
Où plein de riantes images,
J'aimai ſouvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inſpirer.
Quand arraché de vos rivages
Par un deſtin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs ſauvages,
Dieux ! quel contraſte douloureux !
Au premier aſpect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur ſecrete,
Mon cœur ſubitement flétri,
Dans une ſurpriſe muette
Reſta long-temps enſéveli ;

Quoi qu'il en ſoit, je viens encore,
Et malgré vingt ſujets divers
De regrets & de triſtes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers :
De l'aſſoupiſſante Elégie
Je mépriſe trop les fadeurs ;
Phœbus me plonge en l'éthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs ;
Je ceſſe d'eſtimer Ovide
Quand il vient ſur de foibles tons
Me chanter, pleureur inſipide,
De longues lamentations.
Un eſprit mâle & vraiment ſage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triſte avantage
De ſe faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie,
Foule aux pieds la terre & le ſort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais ſans cette apprêté ſtoïque,
Vainqueur du chagrin l'étargique,
Par un heureux tour de penſer,
Je ſais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer ;
Ainſi l'aimable poéſie,
Qui dans le reſte de la vie
Porte aſſez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient d'adoucir l'auſtérité,
Et nous ſauve au moins par la Fable
Des ennuis de la vérité.
C'eſt par cette vertu magique
Du téleſcope poétique,
Que je trouve encore les ris
Dans la lucarne infortunée

Où la bizare destinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empestée,
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause & sans repos;
Vers ces demeures odieuses
Où regnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses;
Loin du séjour des agréments:
Enfin pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue,
Où trente faquins d'Imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense,
Où dans un loisir studieux
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des Héros & des Dieux:
Là, du toît d'un cinquieme étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat Grammairien,
S'éleve un antre aérien,
Un astrologique hermitage,
Qui paroît mieux dans le lointain
Le nid de quelque oiseau sauvage,
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffone aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard.

Et tandis que pour vous je veille
Long-temps avant l'aube merveille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou quarrée,
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en sais sans compas,
C'est que depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttiere livrée
A d'interminables sabats,
Où l'université des chats,
A minuit en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats:
Six brins de paille délabrée;
Tressés sur deux vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma *Chartreuse* est décorée;
Et que les freres de Borée
Bouleverse avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats:
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats
Qui versent sur chaque contrée
Les cathares & le trépas.
Je n'outre rien ; telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple Gnome,
Des Sylphides & des follets;
Telles on nous peint les tanieres

Où

Où gissent ainsi qu'au tombeau,
Les Pythonistes, les Sorcieres,
Dans le donjon d'un vieux château;
Ou tel est le sublime siege
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'Auteur de l'Amanach de Liege
Lorsque l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilege
Ses astronomiques romans.
Sur ce portrait abominable,
On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable,
Ai pesé des foibles mortels
Et les biens & les maux réels;
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux;
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut-être aimable
Pour quiconque sait être heureux;
De ce caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instans,
Dans l'empire de l'hiver même,
Je trouve les jours du printems.
Calme heureux! plaisir solitaire!
Quand on jouit de ta douceur?
Quel antre n'a pas de quoi plaire?
Quelle caverne est étrangere
Lorsqu'on y trouve le bonheur;
Lorsqu'on y vit, sans spectateur,
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire,

Et des hauts tons de la grandeur;
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en compliments;
Loin de ces plattes cotteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigotterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau;
Loin de ce médisant infame,
Qui de l'imposture & du blâme
Est l'impur & bruyant écho:
Loin de ces sots atrabilaires,
Qui, cousus de petits mysteres,
Ne nous parlent qu'*incognito*;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coëffés de phrases imbéciles
Et de classiques préjugés,
Et qui de l'enveloppe épaisse
Des Pédants de Rome & de Grece,
N'étant point encore dégagés,
Portent leur petite Sentence
Sur la rime & sur les Auteurs,
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs:
Loin de ces voix acariâtres,
Qui, dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques
Où l'on s'insulte à l'unisson,

Pour des miseres pedantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les reves creux & burlesques
De la crédule antiquité ;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux Druide empesé,
Qui, sous un air symmétrisé,
Parle à trois tems, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité ;
Loin de nous ces faux Cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Entrant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites,
Et le dégoût de leurs Moutiers :
Loin de ces faussets du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace,
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Appollon,
De Pégase & de Cupidon,
Et de telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction ;
Que les tendres lyres des Graces
Se montent sur un autre ton,
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon,
Pour sauver ses vers & son nom,
Il faut être sans imposture
L'interpréte de la nature,
Et le peintre de la raison.

Loin enfin, loin de la préſence
De ces timides diſcoureurs,
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance,
Reſtent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame ſenſée,
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la perſuaſion,
Oſe ſouſtraire ſa penſée
A l'aveugle prévention.
A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs:
Mais ſur cette légere empreinte
D'un peuple d'ennuyeux cauſeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez ſi toute ſolitude
Qui nous ſauve de leurs vains bruits,
N'eſt point l'aſyle & le pourpris
De l'entiere béatitude:
Que dis-je? Eſt-on ſeul après tout,
Lorſque touché des plaiſirs ſages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la lyre & du goût?
Par une illuſion charmante
Que produit la verve brillante
De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non, ſous ces vêtemens funebres,
Non, ſous ces dehors odieux
Qu'apportent du ſein des ténebres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célebres,
Ils montent aux terreſtres lieux;
Mais ſous cette parure aiſée,
Sous ces lauriers vainqueurs du ſort,
Que les Citoyens d'Eliſée
Sauvent du ſouffle de la mort.

Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le Patriarche des amours ;
Epris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et Poëte sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnées de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulieres,
Viennent unir leurs voix légeres,
Et font badiner la raison,
Tandis que le Tasse & Milton
Pour eux des trompettes guerrieres
Adoucissent le double ton
Tantôt à ce folâtre Groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux.
Je vois Saint-Réal & Montagne
Entre Seneque & Lucien ;
Saint-Evremont les accompagne :
Sur la recherche du vrai bien
Je les vois porter la lumiere ;
La Rochefoucauld, la Bruyere,
Viennent embellir l'entretien
Bornant aux doux fruits de leurs plumes
Ma bibliotheque & mes vœux,
Je laisse aux savantes poudreux
Ce vaste cahos de volumes,
Dont l'erreur & les sots divers
Ont infatué l'univers.

Et qui, ſous le nom de ſcience,
Semés & reproduits par-tout,
Immortaliſent l'ignorance,
Les menſonges & le faux goût.
C'eſt ainſi que par la préſence
De ces morts vainqueurs des deſtins,
On ſe conſole de l'abſence,
De l'oubli même des humains,
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher;
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur eſtime ni leur fortune
Ne me cauſent point un deſir;
Pourrois-je, en proie aux ſoins vulgaires,
Dans la commune illuſion,
Offuſquer mes propres lumieres
Du bandeau de l'opinion?
Irois-je, adulateur ſordide,
Encenſer un ſot dans l'éclat,
Amuſer un Créſus ſtupide,
Et monſeigneuriſer un fat;
Sur des eſpérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur & de dignité;
Et, vil client de la fierté,
A de mépriſables idoles
Proſtituer la vérité?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais faſtueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oſer être vertueux?

De la ſublime Poéſie
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accents,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'ame maſſive, aſſoupie
Dans des organes impuiſſants,
Ou livrée aux fougues des ſens,
Ignores les dons du génie
Et les plaiſirs des ſentiments?
Irois-je pâlir ſur la rime;
Dans un ſiecle inſenſible aux arts,
Et de ce rien qu'on nomme eſtime,
Affronter les nombreux haſards?
Et d'ailleurs quand la poéſie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le ſceptre & la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je, au char de l'immortelle,
M'enchaîner encor plus long-tems?
Quand j'aurai paſſé mon printems,
Pourrois-je vivre encor pour elle?
Car envain au lyrique effort,
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus ſolides journées,
Voudrois-je me livrer encor?
Perſuadé que l'harmonie
Ne verſe ſes heureux préſents
Que ſur le matin de la vie,
Et que ſans un peu de folie
On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas peſants
Ces vieilles Muſes douairieres,
Ces meres ſeptuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui n'ayant été que Poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,

Et meurent au bruit des sifflets ?
Egaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre & les lys,
Panche sa balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris;
Irois-je, Orateur mercenaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité;
Et, dans l'antre de la chicane
Aux loix d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'immortel,
Par une éloquence anglicane,
Saper & le trône & l'autel ?
Aux sentiments de la nature,
Aux plaisirs de la vérité,
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie,
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver de la mélancolie
Dans le sein de la volupté ?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vu les chimeres;
Sur leurs fortunes Mensongeres
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petitesses réelles

Sous un écorce de grandeur,
Mille lâchetés infideles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur:
Heureux qui, dans la paix ſecrete
D'une libre & sûre retraire,
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne ſe voit point ſans ceſſe
Jouet de l'aveugle Déeſſe,
Ou dupe de l'aveugle Dieu!
A la ſombre miſantropie
Je ne dois point ces ſentiments:
D'une fauſſe philoſophie
Je hais les vains raiſonnements,
Et jamais la bigotterie
Ne décida mes jugements:
Un indifférence ſuprême;
Voilà mon principe & ma loi,
Tout lieu, tout deſtin, tout ſyſtême,
Par-là devient égal pour moi;
Où je vois naître la journée,
Là, content j'en attends la fin;
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la deſtinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans oppoſer un goût rebelle
A ce domaine ſouverain,
Je me ſuis fait du ſort humain
Une peinture trop fidelle;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le ſilence des prairies,
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbriſſeau,
Quitte ſa tige, tombe, vole

Sur la surface d'un ruisseau ;
Là par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante,
Et d'un mouvement étranger ;
Souvent il paroît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux,
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux :
Tantôt, un fertile rivage,
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage,
Et des déserts abandonnés ;
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensévelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues,
Où tout s'abyme sans retour.
Mais, qu'ai-je fait ? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliser ;
Dans un lettre sans contrainte
Je ne prétendois que causer.
Où sont, hélas ! ces douces heures
Où, dans vos aimables demeures
Partageant vos discours charmants,
Je partageois vos sentiments ?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour :
Oui, dès que les désirs aimables,
Joints aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des Rois,
Je regrette ce bois rustique

Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuſes
Où les paſſions faſtueuſes
Font régner le luxe & le bruit,
Juſques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre aſyle
Où ſont des feuillages ſecrets
Le ſommeil repoſe tranquille
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aſpect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art ſait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans des antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces ſons parfaits,
Où le goût brillant d'Auſonie
Se mêle aux agréments Français,
Je regrette les chanſonnettes
Et le ſon des ſimples muſettes
Dont retentiſſent les côteaux,
Quand vos Bergeres fortunées,
Sur les ſoirs des belles journées,
Ramenent gaiement leurs troupeaux;
Dans ces palais où la molleſſe
Peinte par les mains de l'amour,
Sur une toile enchantereſſe,
Offre les faſtes de ſa cour:
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma Muſe plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des Divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux diſeurs du nouveau ſtyle,
Qui par des bizarres détours,

Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure
Et le vernis des nouveaux tours:
Je regrette la bonhommie,
L'air loyal, l'esprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Histoire, les Héros, les Dieux
Et toute la Mithologie
Pour un quarteau de Condrieux.
Ainsi de mes plaisirs d'automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive pomone
Rappellant le regne charmant,
Je me redis incessamment;
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour;
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les graces font éclore
Des fleurs & des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,
Quand reviendrois-je boire encore,
L'oubli des soins & des mortels?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente
Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le Dieu de la lumiere,
Echappé des feux du lion,

Du Dieu que couronne le lierre,
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pélerinage:
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai soudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où souvent vous rêvez en sage,
Les lettres d'Usbec à la main;
Ou bien dans ce vallon fertile,
Où, cherchant un secret asyle,
Et trouvant des périls nouveaux,
La perdix en vain fugitive
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du temps & du hasard:
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau;
Loin de l'humaine Comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite République
Si long-temps projettée en vain.
Une Divinité commode,
L'amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel état,
La franchise en fera le code,
Les jeux en seront le Sénat;

Et ſur un tribunal de roſes,
Siege de notre Conſulat,
L'enjouement jugera les cauſes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude :
La raiſon quittant ſon ton rude,
Prendra le ton du ſentiment;
La vertu n'y ſera point prude,
L'eſprit n'y ſera point pedant;
Le ſavoir n'y ſera mettable
Que ſous les traits de l'agrément;
Pourvu que l'on ſache être aimable,
On y ſaura ſuffiſamment;
On y proſcrira l'étalage
Des Phraſiers, des Rhéteurs bouffis;
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage,
Mais, ſous le nom de badinage,
Il ſera quelquefois permis
De rimer quelques chanſonnettes,
Et d'embellir quelques ſornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec fineſſe
Une nuance de ſageſſe
Juſques ſur Bacchus & les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaiſants,
Les Cagots fades & rampants,
Les Complimenteurs imbécilles,
Et le peuple des froids ſavants.
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ſes ſtatuts
Que de nous ſouſtraire aux abus
Dont ce bon Univers abonde.
Toujours ſur ces lieux enchanteurs,
Le ſoleil levé ſans nuage,
Fournira ſon cours ſans orages,
Et ſe couchera dans les fleurs.

Pour prévenir la décadence
Du nouvel établiſſement,
Nul indiſcret, nul inconſtant
N'entrera dans la confidence;
Ce canton veut être inconnu:
Ses charmes, ſa béatitude
Pour baſe ayant la ſolitude,
S'il devient peuple, il eſt perdu.
Les états de la République
Chaque automne s'aſſembleront,
Et là notre regret unique,
Nos uniques peines ſeront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philoſophiques loiſirs,
Juſqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs & nos plaiſirs.

LES OMBRES.

ÉPITRE A M. D. D. N.

DEs régions de Sylphirie,
De ce ſéjour aërien,
Dont ma douce philoſophie
Sait bannir la mélancolie,
En rimant quelqu'aimable rien,
SALUT, ſanté toujours fleurie,
Solitude & libre entretien
A la République chérie
Dont une tendre réverie
M'a déjà rendu citoyen.

Dans votre Epître ingénieuse
Vousprétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la CHARTREUSE,
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger & badin,
La carte du Claſſique empire
Et les mœurs du peuple Latin.
A la gaieté de nos maximes
Pour ajuſter ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La ſécherеſſe du ſujet,
Ecartons la muſe empeſée,
Qui, ſe guindant ſur de grands mots,
Préſide à la Proſe toiſée
Des Poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Eliſée
Dans le plaiſir pur & parfait
De mon hermitage ſecret.
Par un contraſte aſſez biſarre,
Dans ce nouvel amuſement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non ſur un ton triſte & peſant;
Ennemi des Muſes plaintives,
Juſques ſur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.
Un peuple de jeunes eſclaves
Dans un ſilence rigoureux;
Des pleurs, des priſons, des entraves;
Un ſéjour vaſte & ténébreux,
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'eſt-ce point la fidelle empreinte
Du triſte royaume des nuits?
N'en doutez point, ce que la Fable
Nous a chanté des ſombres bords,

Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'hiſtoire trop véridique
De leurs habitants malheureux.
Avec l'herbe & ſon cortege
Confrontez ſes antres divers,
Et dans le portrait d'un Collége
Vous reconnoîtrez les enfers:
Tel étoit le vrai parallele
Que dans cette derniere nuit
Un ſonge offroit à mon eſprit:
Aminte, je me le rappelle,
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici,
Et, ſi ma mémoire eſt fidelle,
Je vous entretenois ainſi,
Venez, de la docte pouſſiere
Oſez franchir les tourbillons,
Perçons l'infernale carriere
Des ſcholaſtiques régions:
Là, comme aux ſources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours;
Sur cette demeure proſcrite
La nuit ſemble régner toujours:
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés;
Les eaux, les fleurs ni la verdure
N'ornent point ces lieux déteſtés;
Les ſeuls oiſeaux d'affreux augure
Y forment des ſons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible;
Tout nous retrace l'Achéron;
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,

Réunit dans ſon caractere
La triple rigueur de Cerbere
Et l'ame avare de Caron ;
Ainſi que ces ombres légeres
Qui pour leur demeures premieres
Formoient des regrets & des vœux ,
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrieres ,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce ſatellite odieux.
Entrons ſous ces voûtes antiques
Et ſous les lugubres portiques
De ces tribunaux renommés ;
Au lieu de ces voiles funebres
Qui de l'empire des ténebres
Tapiſſoient les murs enfumés ,
D'une longue ſuite de theſes
Contemplez les vils monuments ,
Archives de doctes fadaiſes ,
Supplice éternel du bon ſens.
A la place des Tiſiphones ,
Des Sphinx, des Larves , des Gorgones
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'apperçois des tyrans nouveaux ,
L'hyperbole aux longues échaſſes ,
La catachreſe aux doubles faces ,
Les logogryphes effrayants ,
L'impitoyable ſyllogiſme ,
Que ſuit le ténébreux ſophiſme ,
Avec les ennuis dévorants.
Quelle inexorable mégere
Ici raſſemble avant le temps ,
Ces manes jeunes & tremblants ,
Et ravis au ſein de leur mere !
Sur leurs déplorables deſtins ,
Dans des lieux voués au ſilence ,
Voyez des pâles Souverains

Exercer leur triſte puiſſance,
Un ſceptre noir arme leurs mains.
Ainſi Radamante aux traits ſombres,
Balançant l'urne de la mort ;
Sur le peuple muet des ombres
Prononçoit les arrêts du ſort.
Mais, quelles allarmes ſoudaines !
D'où partent ces longues clameurs ?
Pourquoi ces priſons & ces chaînes ?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs ?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures de Phlégéton,
Tels étoient les cris du Tartare,
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels ſont ces brûlants ſoupiraux ?
Que vois-je ! quels nouveaux Tantales !
Maudiſſent ces perfides eaux ?
De ce parallele groteſque,
Moitié vrai, moitié romaneſque,
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon ſonge,
Un cruel oſant m'éveiller,
N'eût diſſipé ce doux menſonge
Et le preſtige officieux
Qui vous préſentoit à mes yeux;
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et dans l'horreur du crépuſcule
Tenant leur conciliabule,
Parmi la cendre des tombeaux;
Ce ſpectre, dis-je, au front ſiniſtre,
Du tumulte bruyant miniſtre,
Affublé de l'accoutrement
D'un précurſeur d'enterrement,

Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,
Et d'une bouche sépulcrale
M'annonce que l'heure fatale
Ramene le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable,
Arraché du sein délectable,
Et des songes & du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux Cieux je cherche en vain l'aurore:
Un voile épais couvre les airs,
Et Phœbus n'est point prêt encore
A quitter les nymphes des mers.
Astres qui réglas ma naissance,
Pourquoi ta suprême puissance,
En formant mes goûts & mon cœur,
Y versa-t-elle tant d'horreur
Pour la monacale indolence?
Plus respecté dans mon sommeil
Exempt des craintes du réveil,
J'eusse les deux tiers de ma vie,
Dormi sans trouble, sans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou sur la couche rebondie
D'un Procureur-Génovéfin.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flatteur;
Qu'importe? le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance;
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur?
Par votre missive charmante,
Vous me chargé de vous donner

Quelque nouvelle intéreſſante,
Ou quelqu'anecdote amuſante,
Mais que puis-je vous griffonner?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries
Intéreſſant fort peu mes ſoins,
Vous amuſeroient encor moins;
Et d'ailleurs ſelon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'inſtants,
Ni perdre une peine futile
A diſſerter en grave ſtyle
Sur les bagatelles du temps:
Qu'on faſſe la paix ou la guerre,
Que tout ſoit changé ſur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront
Exempts de ſoucis inutiles,
Dans cet univers, ils vivront
Comme des paſſagers tranquilles
Qui dans la chambre d'un vaiſſeau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reſte de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaiſir toujours nouveau;
Sans ſavoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux ſur les eaux,
Ils laiſſent la crainte au pilote,
Et la manœuvre aux matelots.
A tout le petit conſiſtoire
Où ne ſont échos imprudents,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y conſens;
Mais ſauvez-la des jugements
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médiſante mémoire.
Qui colportant ces vers nouveaux,

Sur le champ iroit ſans repos,
Dreſſant la crête, & battant l'aîle,
Glapir quelqu'allarme nouvelle
Dans tous les poulailliers dévots;
Ou qui, pour parler ſans emblême,
Dans quelque parloir médiſant
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec ſcandale,
De ce fiel myſtique & couvert
Que vient de verſer ſa cabale
Sur l'hiſtoire de DOM VERT-VERT,
Faite en cette critique année,
Où le perroquet révérend
Alla jaſer publiquement,
Entraîné par ſa deſtinée,
Et ravi, je ne ſais comment,
Au ſecret de ſon maître abſent.
Selon la gazette neuſtrique,
Cet amuſement poétique
ſurpris, intercepté, tranſcrit,
Sur je ne ſais quel manuſcrit,
Par un preſtolet famélique,
Se vend, à l'inçu de l'Auteur,
Par ce petit collet profane,
Et déja vaut une ſoutane
Et deux caſtor à l'Editeur.
Si ma main n'étoit pas trop laſſe,
Ce ſeroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du ſaint oiſeau;
De narrer comme quoi la piece
Portée au ſortir de la preſſe,
Au parlement Viſitandin,
Cauſa dans leurs ſaintes brigades
Une ligue de barricades,
Et ſonna partout le tocſin;

Comme quoi les meres notables,
L'état major, les vénérables
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Bruler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Jansénistes, impardonnables,
Et notoirement imposteurs;
Mais comme quoi des jeunes sœurs
La Jurisprudence plus tendre
A jusqu'ici paré les coups,
Ravi VERT-VERT à ce courroux,
Et sauvé l'honneur de sa cendre.
Suivant le lardon médisant,
Les jeunes sœurs d'un œil content,
Ont vu drapper les graves meres,
Les révérendes douairieres,
Et la grand'Chambre du couvent.
Une None sempiternelle
Prétend prouver à tout fidele
Que jamais VERT-VERT n'exista,
Vu dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du perroquet missionnaire
Parmi celles de ce temps-là.
Je crois que la remarque habile
De la cloîtriere Sibylle,
N'en déplaise à sa charité,
Sera de peu d'utilité;
Car dès que VER-VERT est cité
Dans les archives du Parnasse,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en soupçonner la vérité?
Toutefois ce procès mystique
Au carnaval se jugera;
Dans un chapitre écuménique
L'oiseau défendeur paroîtra;

La veille mere Bibiane
Contre lui doit plaider long-temps,
Et dans le fort des arguments
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ces deux dernieres dents ;
Mais la jeune Sœur Pulcherie,
Qui pour VER-VERT pérorera,
Si dans ce jour, comme on publie,
Les Directeurs opinent-là,
Très-sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire harpie.
A plaider contre le printemps,
L'hiver doit perdre avec dépens.
Adieu, voilà trop de folies ;
Trop paresseux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mêlanger :
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier :
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me désennuyer :
Ainsi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encore beaucoup à dire ;
L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié.



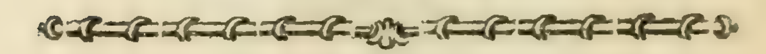
ENVOI

ENVOI
DE L'ÉPITRE SUIVANTE.

*A MADAME***.*

SUr le ſage emploi de la vie
Une aimable philoſophie
A trop éclairé votre cœur
Pour qu'il puiſſe me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur.
Je ne m'en défends point, Thémire,
La pareſſe eſt ma Déité :
Aux ſons négligés de ma lyre
Vous ſentirez qu'elle m'inſpire,
Et que, d'un chant trop concerté
Fuyant l'ennuyeuſe beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté;
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire
Que de l'agrément de m'inſtruire
Dans une oiſive liberté.
On ne doit écrire qu'en maître,
Il en coûte trop au bonheur :
Le titre trop chéri d'Auteur
Ne vaut pas la peine de l'être :
Auſſi n'eſt-ce point ſous ce nom
Si peu fait pour mon caractere
Que je rentre au ſacré Vallon,
Moi qui ne ſuis qu'en volontaire
Les drapeaux brillants d'Apollon.

La Muſe qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux,
N'eſt point de ces muſes ſublimes
Qui pour amans veulent des Dieux:
Elle n'a point les graces fieres
Dont brillent ces Nymphes altieres
Que diviniſent les guerriers:
La négligence ſuit ſes traces,
Ses tendres erreurs ſont ſes graces,
Et les roſes ſont ſes lauriers.
Ici ſur le ton des préfaces
Et des peſantes dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes ouvrages,
Par vous le goût & les appas
Me gagneroient mille ſuffrages;
Mais en faut-il tant à mes vers?
Mes amis me ſont l'univers.



EPITRE

A MA MUSE.

VOlage Muſe, aimable enchantereſſe
Qui m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour-à-tour parſemer ma jeuneſſe
De jeux, d'ennuis, d'épines & de fleurs;
Si, dans ce jour de loiſible molleſſe,
Tu peux quitter ces paiſibles douceurs,
Vole en ces lieux; la voix de la ſageſſe
M'appelle ici loin du bruyant Permeſſe,
Loin du vulgaire & des folles rumeurs.
Parois ſans crainte aux yeux d'une Déeſſe
Qui regle ſeule & ma lire & mes mœurs;

Car ce n'eſt point cette pédante altiere
Dont la vertu n'eſt qu'une morgue fiere,
Un faux honneur guindé ſur de vieux mots,
L'horreur du ſage & l'idole des ſots :
C'eſt cette Nymphe au tendre caractere,
Née au Portique & formée à Cithere,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains diſcours ;
Brille ſans fard, & raſſemble près d'elle
La vérité, la franchiſe fidelle
Et la vertu dans le char des amours.
C'eſt à ſes yeux, aû poids de ſa balance,
Muſe, qu'ici, dans le ſein du ſilence,
De l'art des Vers eſtimant la valeur,
Je veux ſur lui te devoiler mon cœur :
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête ?
Le front paré des myrthes de Vénus,
Où voles-tu? Quelle brillante fête
Peut t'inſpirer ces tranſports inconnus ?
Sur mes deſtins tu t'applaudis ſans doute;
Mais inſtruits-moi, pourquoi triomphes-tu ?
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu,
Au pinde ſeul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient tout enjouement folâtre,
Je vais enfin, de toi ſeule idolâtre,
Donner l'eſſor aux fouges de tes jeux ?
Si ce projet fait l'eſpoir qui t'enchante,
C'eſt t'endormir dans une vaine attente :
Sous d'autres loix mon ſort ſe voit rangé,
Avec mon ſort mon cœur n'a point changé ;
Je veux pourtant que la métamorphoſe
Ait transformé ma raiſon & mes ſens,
Et pour un temps avec toi je ſuppoſe
Que conſacrant ma voix à tes accents,
J'aille t'offrir un éternel encens :
Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes Autels que pourrois-je obtenir ?

Que ferois-tu, capricieuse idole?
Par le passé décidons l'avenir.
Comme tes Sœurs tu paierois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes Sœurs! que dis-je? Hélas! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris?
Vaines Beautés, Sirenes homicides,
Dans tous les temps par leurs accords perfides,
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs amants endormis sur les eaux?
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire,
Ces monumens de disgrace & de gloire,
Je lis les noms des Poëtes fameux,
Où sont les noms des Poëtes heureux?
Enfants des Dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux?
Pour eux la parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux?
Quoi! je les vois, victimes du génie
Au foible prix d'un éclat passager,
Vivre isolé sans jouir de la vie,
Fuir l'univers & mourir sans patrie,
Non moins errants que ce peuple léger
Semé par-tout, & par-tout étranger.
De ces malheurs les Cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu de gages trop certains;
Et pour trouver ces lugubres destins,
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athêne,
Ou réveiller la cendre des Latins?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, on du Tasse,
Interroger les manes radieux,
Et reprocher leur bisarre disgrace
Au fier caprice & des Rois & des Dieux?
Non, n'ouvrons point d'étrangeres achives,
Notre Hélicon trop long-temps désolé,
Ne voit-il pas ses graces fugitives?
Oui, chaque jour la Muse de nos rives,

Pleurant encore son Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce phénix Lyrique,
Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la rive Belgique
Se reproduire & renaître en ses bras.
Voilà, pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procuré tes Sœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire
Et j'envierois tes trompeuses faveurs!
J'en conviendrai, de ces Dieux du Permesse
N'atteignant point les talens enchanteurs,
Et défendu par ma propre foiblesse,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs:
Eh! que sait-on? un simple badinage,
Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jetter sur un autre rivage;
Pour perdre un sage, il ne faut qu'un bigot.
Cependant, Muse, à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjouement?
Toujours fidelle à l'aimable paresse,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour tu chérissois la rime
Moins par fureur que par amusement:
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment?
Hélas! je vois par quel charme séduite
Tu veux franchir la carriere des airs;
De mille objets la nouveauté t'invite,
Et ton image autrefois interdite
A leur pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des Vers:
Rendue enfin à la scene du monde,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde,
Et voir éclore un nouvel univers,
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux Cieux;
Pour t'enlever sur leurs brillantes aîles,

Tous les plaisirs voltigent à tes yeux;
Pour t'égarer, le Dieu du docte empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards;
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe, & le clairon de Mars;
Un autre Dieu plus charmant & plus tendre,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Prétend mêler des soupirs à tes soins:
De tant d'objets la pompe reunie
A chaque instant redouble ta manie,
Et tu voudrois dans tes nouveaux transports
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'Aurore,
Prenant son vol pour la premiere fois,
Charmé, surpris, entre Pomone & Flore
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix;
De la fougere à l'épine fleurie
Il va porter ses desirs inconstants;
Il vole aux bois, il est dans la prairie,
Il est par-tout dans les mêmes instants;
C'en est donc fait, Muse, dans la carriere
Tu prétends voir ton char bientôt lancé,
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barriere,
Pour prévenir un écart insensé,
Va consulter la sage Deshouliere,
Et vois les traits dont sa Muse en courroux
De l'art des Vers nous peint les dégoûts.
Quand tu serois à l'abri des disgraces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrois-tu moins le bisarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'Auteur l'ennuyeux étalage,
D'Auteur montré le fade personnage?
Que sais-je enfin? tous les soins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui?

Dès qu'un mortel, auteur involontaire,
Eſt arraché de l'ombre du myſtere,
Où s'amuſant & charmant ſa langueur,
Dans quelques vers il dépeignoit ſon cœur;
Du goût public honorable victime,
Bientôt au prix de ſa tranquillité
Il va payer une inutile eſtime,
Et regretter ſa douce obſcurité;
Privé du droit d'écrire en ſolitaire
Et d'épancher ſon cœur, ſon caractere,
Toute ſon ame aux yeux de l'amitié,
L'amitié même indiſcrete & légere,
Le trahira ſans croire lui déplaire;
Et ſon ſecret follement publié,
S'il eſt en Vers, ſera ſacrifié.
Ainſi les fruits d'un léger badinage,
Nés ſans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis;
Au fier cenſeur ſeront pourtant ſoumis.
Si, par haſard il trouve, comme Horace,
Quelque Mécene ou quelque tendre Grace;
Tels que l'on voit aux rives où j'écris?
Daphnis, Thémire & la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans ſa philoſophie
L'eſprit d'Auteur que l'eſprit de la vie,
Qu'un ſage aiſé, qui naturel, égal,
Sache éviter le ſtyle théâtral,
Les airs guindés du peuple paraſite,
Des froids pédants, des fades rimailleurs,
Et dont les Vers ſoient le dernier mérite,
Que de dégoûts l'inveſtiront ailleurs?
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera ſous ſes pénibles fers,
Il eſſuira la contrainte importune
De l'entretien de mille ſots divers,
Qui prévenus de cette erreur commune,
Que quand on rime on ne fait que des Vers

A son abord prendront cet idiôme,
Ce precieux trop en vogue aujourd'hui,
Et de l'Auteur ne distinguant point l'homme;
En l'ennuyant, s'ennuiront avec lui.
Tels sont les maux où cet essor t'engage;
Mais l'amour-propre opposant son bandeau,
De l'avenir te dérobe l'image,
On sait du moins ne le peindre qu'en beau:
Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,
Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné sourire à tes essais,
Et qu'un public, distingué du vulgaire,
T'appelle encore à de nouveaux succès.
Mais connois-tu ce public variable,
Vain dans ses dons, constant de ses dégoûts?
En deux printems, de ce Juge peu stable,
On peut se voir & l'idole & la fable:
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit sur la mobile arene
Par les zéphirs de l'heureuse Hypocrene,
Est effacé par Eole en courroux:
Et quand les fleurs, dont le public vous pare,
Conserveroient un éternel printems,
Chez la faveur, sa déesse bisarre,
Est-il des dons & des plaisirs constants?
Au sein des mers, dans une isle enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Prothée,
Il est un temple élevé par l'erreur,
Où la brillante & volage faveur,
Semant au loin l'espoir & les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels,
Son foible trône est sur l'aîle des songes,
Les vents légers soutiennent ses autels:
Là rarement la raison, la justice
Ont amené les mortels vertueux;
L'opinion, la mode & le caprice
Ouvrent le temple & nomment les heureux;

En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La Déité daigne paroître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison;
Au même instant l'agile Renommée
Grave leurs noms sur son char lumineux;
Jouet constant d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux:
Mais sur la foi de l'onde pacifique
A peine ils sont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'Univers à leur gloire soumis:
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment, la faveur inconstante
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'isle charmante,
Les aquilons les emportent soudain,
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur, sans printemps, sans beaux jours,
Et que des cieux éclipsés pour toujours.
Muse, crois-moi, qu'un autre sacrifie
A la faveur, à l'estime, au renom,
Qu'un autre perde au temple d'Apollon
Ce peu d'instants qu'on appelle la vie,
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours Auteur & jamais homme heureux:
Moi que le ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lieu,
Et quelque vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein & façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien:
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissants,
Ne doivent point un tribut à l'automne,

Tout leur destin est de plaire au printemps.
Ici pourtant de ma philosophie
Ne va point, Muse, outrer le sentiment;
Ne pense pas que de la poésie
J'aille abjurer l'empire trop charmant:
J'en fuis les soins, j'en crains la frenésie,
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi conduit, ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse répand ses eaux chéries,
Dans ces moments mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumiere,
Sur ces sommets où la Muse guerriere
Qui chante aux Dieux les fastes des combats,
La foudre en main enseigna ses mysteres
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires:
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du tonnerre & guidé par un Dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage,
J'irai chercher ce solitaire ombrage,
Ce beau vallon où la Farre & Chaulieu,
Dans les transports d'une volupté pure,
Sans préjugés, sans fastueux desirs,
Près de Vénus, sur un lit de verdure,
Venoient puiser au sein de la nature
Ces vers aisés, enfants de leurs plaisirs;
Et sans effroi du ténébreux monarque,
Menant l'amour jusqu'au sombre Achéron,
Au son du luth descendoient vers la barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.
Là, si je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant,
Qui les rendit les Poëtes des graces,
Du myrte seul chérissant les douceurs,
Des vains lauriers que Phœbus vous dispense

Et qu'il vous ôte au gré de l'inconſtance,
Je céderai les pénibles honneurs.
  Trop inſenſé qui, ſéduit par la gloire,
Martyr conſtant d'un talent ſuborneur,
Se fait décrire un ennuyeux bonheur,
Et s'immolant au ſoin de la mémoire,
Perd le préſent pour l'avenir trompeur:
Tout cet éclat d'une gloire ſuprême,
Et tout l'encens de la poſtérité,
Vaut-il l'inſtant où je vis pour moi-même
Dans mes plaiſirs & dans ma liberté,
Trouvant ſans ceſſe, auprès de ce que j'aime,
Des biens plus vrais que l'immortalité?
Non, n'allons point dans de lugubres veilles
De nos beaux jours éteindre les rayons,
Pour enfanter de douteuſes merveilles;
Tandis, hélas! que l'on tient les crayons,
Le printemps fuit; d'une main toujours prompte;
La Parque file, & dans la nuit du temps
Enſévelit une foule d'inſtants,
Dont le plaiſir vient nous demander compte.
Qu'un Dieu ſi cher rempliſſe tous nos jours,
Et badinons ſeulement ſur la lyre,
Quand la beauté dans un tendre délire
Ordonnera des chanſons aux amours.
  Mais quelque rang que le ſort me réſerve,
Soit que je ſuive ou Thalie, ou Minerve,
Ecoute, Muſe, & connois à quel prix
Je ſouffrirai que quelquefois ta verve
Vienne allier ta rime à mes Ecrits.
  Pour te guider vers la double colline,
De ces ſentiers préviens-tu les haſards?
L'illuſion faſcinant tes regards,
Peut t'égarer ſur la route voiſine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts:
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges,
Vers le Parnaſſe on marchoit ſans dangers,

Nul monſtre affreux n'infectoit les paſſages ;
C'étoit l'Olympe & le temple des Sages ;
Là ſur la lyre, ou les pipeaux légers,
De Philomele égalant les ramages,
Ils allioient par de doux aſſemblages
L'eſprit des Dieux & les mœurs des bergers.
Connoiſſant peu la baſſe jalouſie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne méloient aucun fiel dangereux,
Aucun poiſon à la pure ambroiſie ;
Et les zéphirs de ces brillants côteaux,
Accoutumés aux doux ſons des guittares,
Par des accords infames ou barbares,
N'avoient jamais réveillé les échos,
Quand, évoqués par le crime & l'envie,
Du fond du Styx deux ſpectres abhorrés,
L'obſcénité, la noire calomnie,
Oſant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accents ignorés.
Au même inſtant les lauriers ſe flétriſſent,
Et les Amours & les Nymphes s'enfuirent ;
Bientôt Phœbus outré de ces revers,
Au bas du mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers,
Les replongea dans leur ignominie,
Et pour toujours inſtruiſit l'univers,
Que la vertu, reine de l'harmonie,
A la décence, aux graces réunie,
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.
Pour rétablir leur attente trompée,
Non loin de-là leur adroite fureur,
Sur les débris d'une roche eſcarpée,
Edifia dans l'ombre & dans l'horreur
Du vrai Parnaſſe un fantôme impoſteur ;
Là, pour groſſir leurs profanes cabales,
Des chaſtes ſœurs ces impures rivales,
L'encens en main, reçurent les rimeurs

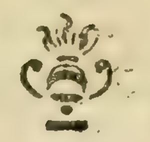
Proſcrits, exclus du Temple des Auteurs,
Ainſi jaloux des abeilles fécondes,
Et du nectar que leurs ſoins ont formé,
Le vil frélon ſur des plantes immondes
Verſe ſans force un ſuc envenimé;
C'eſt-là qu'encor cent obſcurs ſatyriques,
Cent artiſants de fadaiſes lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le ſecret des plus ſombres réduits,
Vont ſans témoins forger ces folles rimes,
Ces vers groſſiers, ces monſtres anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'univers.
  O! du génie uſage trop funeſte!
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleſte
Fait pour chanter ſur des tons gracieux
Les Conquérants, les Belles & les Dieux,
Chez une foule au Parnaſſe étrangere
Soit ſi ſouvent le jargon de Mégere,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'ame du crime, & la honte des mœurs!
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même inſtant faſſe ſouvent éclore
Les ſucs mortels & les poiſons vengeurs!
  Muſe, je ſais que tu fuiras ſans peine
Les chants honteux de la licence obſcene;
Faite chanter ſans rougir de tes ſons,
Tu n'iras point chez cette infame Reine
Proſtituer tes naïves chanſons:
Mais de tout temps un peu trop prompte à rire,
Ton goût peut être en quelques noirs accès,
T'attacheroit au char de la ſatyre;
Ah! loin de toi ces cyniques excès!
Quelles douceurs en ſuivent les ſuccès,
Si, quand l'ouvrage a le ſceau de l'eſtime,

L'Auteur flétri, fugitif, déteſté,
Devient l'horreur de la ſociété ?
Je veux qu'épris d'un nom plus légitime,
Que non content de ſe voir eſtimé
Par ſon génie, un amant de la rime
Emporte encor le plaiſir d'être aimé ;
Qu'aux régions à lui-même inconnues,
Où voleront ces gracieux écrits,
A ce tableau de ſes mœurs ingénues,
Tous ſes lecteurs deviennent ſes amis ;
Que diſſipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que ſans crime on peut plaire,
Et réunir par un heureux lien
L'Auteur charmant & le vrai citoyen.
En vain guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du ſiecle de Louis
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis ;
Ce n'eſt point-là que ma raiſon l'admire ;
Et des Préaux, ce Chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique empire
Ne ſeroit point au nombre de mes Dieux,
Si de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eut chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons,
Mânes plaintifs qui ſur le noir rivage
Vont regrettant que ce Cenſeur ſauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.
Un autre accueil, Muſe, te reſte encore !
En évitant cet antre ténébreux,
Où nourriſſant le feu qui la dévore,
L'âpre ſatyre répand ſon fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la louange au ton foible & timide,

Aux yeux baiſſés, aux doucereux ſouris,
Vient chaque jour ſous le titre inſipide
D'Odes aux Grands, de bouquets aux Iris,
A l'univers préparer des ennuis.
Le Dieu du goût, au vrai toujours fidelle,
N'exclut pas moins de ſa cour immortelle
Le complaiſant, le vil adulateur
Que l'envieux & le noir impoſteur.
Pars, c'en eſt fait; que ce fil ſecourable
Te conduiſant au lyrique ſéjour,
Sauve tes pas du dédale effroyable
Où mille Auteurs s'égarent ſans retour.
Dans ces vallons, ſi la troupe invincible
Des froids Cenſeurs, de Zoïles ſecrets
Lance ſur toi ſes inutiles traits,
D'un cours égal pourſuit ton vol paiſible;
Par les fredons d'un Rimeur déſolé
Que ton repos ne puiſſe être troublé;
Et ſans jamais t'avilir à répondre,
Laiſſe au mépris le ſoin de les confondre:
Rendre à leurs cris des ſons injurieux,
C'eſt ſe flétrir & ramper avec eux.
A cette loi pour demeurer fidele,
Devant tes yeux conſerve ce modele:
Il eſt un Sage, un favori des Cieux,
Dont à l'envi tous les arts, tous les Dieux
Ont couronné la brillante jeuneſſe,
Et qui vainqueur du fuſeau rigoureux,
Poſſede encor dans ſa mâle vieilleſſe
L'art d'être aimable & le don d'être heureux.
Long-temps la haine & la farouche envie,
En s'obſtinant à pourſuivre ſes pas,
Crurent troubler le calme de ſa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats;
Mais conſervant ſa douce indifférence,
Et retranché dans un noble ſilence,
De ſes rivaux il trompa les projets,

Pouvant les vaincre il leur laiſſa la paix.
D'affreux Corbeaux lorſqu'un épaix nuage
Trouble en paſſant le repos d'un bocage,
Laiſſant les airs à leurs ſons glapiſſants,
Le roſſignol interrompt ſes accents;
Et pour reprendre une chanſon légere,
Seul il attend que le goſier touchant
D'une Dryade, ou de quelque Bergere,
Réveille enfin ſa tendreſſe & ſon chant.
Prends le burin, & grave ces maximes:
Muſe, à ce prix je ſuis encore tes loix,
A ce prix ſeul nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des Sages & des Rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives,
Que l'Hélicon n'eſt plus qu'un vrai tombeau,
Que pour Phœbus il n'eſt plus de Mécene;
Et qu'éloigné du trône de la Seine,
En ſoupirant il éteint ſon flambeau.
Oui, je le ſais, de profondes ténebres
Ont du Parnaſſe inveſti l'horiſon;
Mais s'il languit ſous ces voiles funebres,
Allons au vrai: quelle en eſt la raiſon?
Peut-on compter qu'un ſoleil plus propice
Ramenera ſur l'empire des vers
Ces jours brillants nés ſous le doux auſpice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand ne ſuivant que des Muſes impies,
Prenant la rage & le ton des harpies,
Mille rimeurs honteuſement rivaux,
Par leurs ſujets dégradent leurs travaux:
Ces noirs tranſports ſont-ils la poéſie?
Hé quoi! doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénéſie,
Et pour le Styx les lauriers ſont-ils faits?
N'accuſons point les aſtres de la France:

Pour ranimer leurs rayons éclatants,
Qu'au Mont ſacré de nouveaux habitants,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la nobleſſe aux talents,
Ainſi bientôt nos rivages moins ſombres,
D'un jour nouveau parés & réjouis,
Reverront fuir le ſommeil & les ombres
Où ſont plongés les arts évanouis.
Pour toi pendant que de nouveaux Orphées
Vouant leurs jours aux plus ſavantes Fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteront de chanter près d'un trône
Toujours parés des palmes de Bellone,
Et couronné des roſes de la Paix,
Muſe, pour toi, dans l'union paiſible
De la ſageſſe & de la volupté,
Nymphe badine, ou bergere ſenſible,
Vient quelquefois avec la liberté
Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever des ſuffrages,
Que pour charmer ma ſage oiſiveté.



ÉPITRE AU P. BOUGEANT,

JÉSUITE.

De la paiſible ſolitude
Où, loin de toute ſervitude,
La liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les déſires de la ville,
Si j'en voulois ſuivre le cours
Et ſavoir l'hiſtoire nouvelle
Du domaine & des favoris
De la brillante bagatelle,
La divinité de Paris,
Le dédale des aventures,
Les affiches & les brochures,
Les colifichets des Auteurs
Et la gazette des couliſſes,
Avec le roman des Actrices,
Et les querelles des rimeurs,
Je n'adreſſerois cette Epître
Qu'à l'un de ſes oiſifs errants,
Qui, chaque ſoir ſur leur pupître
Rapportent tous les vers courants,
Et qui dans le changeant empire
Des amours & de la ſatyre,
Acteurs, ſpectateurs, tour-à-tour,
Poſſedent toujours à merveille
L'hiſtoriette de la veille
Avec l'étiquette du jour,
Je pourrois décorer ces rimes

De quelqu'un de ses noms sublimes
Devant qui l'humble adulateur
De ses muses pusillanimes
Vient étaler la pésanteur,
Si je savois louer en face,
Et dans un éloge imposteur,
Au ton rampant de la fadeur
Faire descendre l'art d'Horace
Mais du vrai seul trop partisan,
Mon Apollon peu courtisan,
Préfere l'entretien d'un sage,
Et le simple nom d'un ami,
Aux titres ainsi qu'au suffrage
D'un grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore,
Que seroient mes foibles accents?
Ainsi que les Dieux qu'on adore,
Ils sont au-dessus de l'encens.
C'est donc vous seul que sans contrainte,
Et sans intérêt & sans feinte,
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable Pere:
Vous dont l'esprit, le cararactere
Et les airs ne sont point montés
Sur le ton sottement austere
De ces tristes paternités,
Qui, manquant du talent de plaire,
Et de toute légéreté,
Pour dissimuler la misere
D'un esprit sans aménité,
D'une sagesse minaudiere
Affichent la sévérité,
Et ne sortent de leur tanniere
Que sous la lugubre banniere
De la grave formalité:
Vous, dis-je, ce pere vanté,
Vous, ce Philosophe tranquille.

De Minerve l'heureux pupille,
Et l'enfant de la liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de ces asyle
Pour aller reprendre à la ville
Les chaînes de la gravité ?
Amant & favori des Muses,
Et paresseux conséquemment,
Je ne vous trouve point d'excuse
Pour avoir fui si promptement.
Le desir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris ?
Non, aux lieux d'où je vous écris,
Je me persuade sans peine
Qu'on peut se passer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque pédant ignoré,
Et pour reforger maint volume
Aux antres latins enterré,
Iriez-vous comme les Saumaises,
Immolant aux doctes fadaises
L'esprit & la félicité,
Partager avec privilege
Des Patriarches du college,
L'ennuyeuse immortalité ?
Non, l'esprit des aimables sages
N'est point né pour les gros ouvrages
Souvent publics incognoto,
Le Dieu du goût & du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'infolio :
Quoi ! sur votre philosophie,
Que les rayons de l'enjouement
Faisoient briller d'un feu charmant,
La profane mélancolie
Auroit-elle, malgré les jeux,
Porté ses nuages affreux ?

Martyr de la miſantropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agréments
Qui nous fait ſupporter la vie,
Les entretiens où tout ſe plie
Au naturel des ſentiments,
Les doux tranſports de l'harmonie,
Et les jeux de la poéſie,
Enfin tous les enchantements
De la meilleure compagnie.
Et par quelle bizarrerie,
Anachorette caſanier,
Pour aller encor eſſuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois & de Pomar?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait & le ſage & l'heureux,
Pour vous condamner au ſilence,
Loin de ces biens & de ſes jeux
Dont la tranquille jouiſſance,
Proſcrite chez le peuple ſot,
Diſtingue le mortel qui penſe
De l'automate & du cagot;
Et quand l'eſprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux,
Dans une ame philoſophique,
Verſer le poiſon léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'allégreſſe,
Que le bandeau de la triſteſſe,
Se fût répandu ſur vos yeux.
Mais pourquoi donner au myſtere,
Pourquoi reprocher au haſard
De ce prompt & triſte départ
La cauſe trop involontaire?

Oui, vous seriez encore à nous
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque belle,
Je lui dirois peut-être aussi
Que depuis sa fuite cruelle
Les oiseaux languissent ici;
Que tous les amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aîle,
Qu'on n'entend plus les chalumeaux,
Qu'on ne connoît plus les échos;
Enfin la longue kyrielle
De tout le Phœbus ancien;
Et sans doute il n'en seroit rien:
Tous les moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions:
Sans chagrines réflexions,
Les amours songeroient à plaire,
Mirtyle toujours plus heureux,
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa bergere,
Et les ruisseaux apparemment,
Entre les fleurs & la fougere,
N'en iroient pas plus lentement.
Mais sans ses fadeurs de l'Idylle,
Je vous dirai fort simplement,
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vu d'automne charmant.
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le plaisir avec chaque aurore
Renaît sur ses vallons chéris;
Des guirlandes de la jeunesse
Les ris couronnent la sagesse,
La sagesse enchaîne les ris;
Et pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût guidé par la finesse
Vient unir les arts aux plaisir,

Les arts que permet la pareſſe,
Ces arts inventés ſeulement
Pour occuper l'amuſement.
Tour-à-tour d'une main facile
On tient le crayon, le compas,
Les fuſeaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas:
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres pareſſeux avec moi
Font un ſermon contre l'ouvrage,
Où ſans projet ſans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou fous à l'uniſſon
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le ſublime à la chanſon.
Hors la louange & la ſatyre,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Juſqu'au ſoupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche & de Racine,
Juſqu'au folâtre triolet.
Que l'inſipide ſymmétrie
Regle la ville qu'elle ennuie;
Que les temps y ſoient concertés,
Et les plaiſirs mêmes comptés,
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre & la monotomie
Ne ſont point les Dieux des hameaux;
Aux poids de la triſte ſatyre
On n'y peſe point tous les mots,
Et ſi l'on doit blâmer ou rire;
Tout ce qui plaît vient à propos,
Tout y fait des plaiſirs nouveaux:
Le haſard, l'inſtant les décide,

Sans regretter l'heure rapide
Qui naît qui s'envole ſoudain,
Et ſans prévoir le lendemain,
Dans ce ſilence ſolitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne doutons aucunement
Que déja le noir ſagittaire,
Couronné des triſtes frimats,
Vient bannir Flore déſolée,
Et qu'avec Pomone exilée,
L'aſtre du jour fuit nos climats.
Oui, malgré ces métamorphoſes,
Nos bois ſemblent encor naiſſants;
Zéphir n'a point quitté nos champs:
Nos jardins ont encor des roſes;
Où régnent les amuſements
Il eſt toujours des fleurs écloſes,
Et les plaiſirs font le printemps.
Echappé de votre hermitage,
Et ſur ce fortuné rivage
Porté par les ſonges légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embelliſſent ces vergers; *
Eleve ici de la nature,
L'art lui prêtant ſes ſoins brillants,
Y forme un temple de verdure
A la Déeſſe des talents.
Sortez du ſein des violettes,
Croiſſez, feuillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes ſecretes
Aux plus doux accords deſtinés!
Ma muſe, pour vous attendrie
D'une charmante rêverie,

Subit

* *Boſquet de Minerve récemment ajouté aux Jardins de C*** deſſiné par le célebre le Notre.*

Subit déjà l'aimable loi ;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la ſcene des campagnes,
Prend une ame, & s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout eſt mort, tout eſt ſolitaire,
Un bois n'eſt qu'un ſombre réduit,
Un ruiſſeau n'eſt qu'une onde claire,
Les zéphirs ne ſont que du bruit :
Aux yeux que Calliope éclaire,
Tout brille, tout penſe, tout vit ;
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce ſont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à ſe dégager
De Jupiter pour un Berger ;
Ces fougeres ſont animées,
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce ſont des Belles transformées ;
Ces papillons ſont des amours.
Mais pourquoi ma raiſon oiſive,
D'une Muſe qui la captive
Suivant les caprices légers,
Cherche-t-elle ſur cette rive
Des objets au ſage étrangers,
Sans fixer ſa vue attentive
Sur l'exemple de ces Bergers ?
Si dans l'impoſture éternelle
De nos menſonges enchanteurs
Il reſte encore quelqu'étincelle
De la nature dans nos cœurs,
Sauvés du ſéjour des preſtiges,
Et cherchant ici les veſtiges
De l'antique ſimplicité,
Sans adorer de vains fantômes,
Décidons ſi ce que nous ſommes
Vaut ce que nous avons été ;
Et ſi, malgré leur douceur pure,

Ces biens pour toujours sont perdus,
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque Belle qui n'est plus.
Oui, chez ces bergers, sous ces hêtres
J'ai vu dans la frugalité
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité :
J'ai vu dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure volupté
Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gaieté,
De douceur & de vérité
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe & de la dignité.
Parmi le faste & les grimaces
Qu'entrainent les fêtes des Cours,
Thémire, dans ses plus beaux jours,
Avec de l'esprit & des graces,
S'ennuie au milieu des amours;
Ici j'ai vu la tendre Lise,
A peine en son quinzieme été,
Sans autre espoir que la franchise,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuse, plus satisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux sons d'une musette ;
Et parmi les plus simples jeux,
Portant le plaisir dans ses yeux,
Ecrit des mains de la nature
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'imposture
A l'œil trompeur & concerté
D'une coquette fastueuse,
Qui, par un sourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heureuse
Et jouer la vivacité.

Qu'on censure ou qu'on favorise
Ce goût d'un bonheur innocent,
Pour répondre à qui le méprise,
Qu'il nous suffise que souvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Lise,
Et voler du sein des grandeurs
Sur un lit de mousse & de fleurs.

Feuillage antique & vénérable,
Temple des Bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable
Et des amours de leurs aïeux :
O toi! qui depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvre de ton ombre sacrée,
Leurs danses, leurs jeux ingénus;
Sur ces bords depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité premiere
Fuir devant la fausse lumiere
De mille brillantes erreurs ?
Non, chez cette race fidelle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau ;
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité,
Triomphe, regne sur les âges,
Echappé toujours aux ravages
D'Eole, du fer & des ans,
Fleuris jusqu'au dernier printems,
Et dure autant que ces rivages ;

Au chêne, au cedre fastueux
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux :
Les lambris couvrent les faux sages,
Tes rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple vérité;
Mon esprit toujours enchanté,
Pénetre au sein de la nature
Et s'y plonge avec volupté,
Hélas! par une loi trop dure,
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le plaisir vole, le temps fuit,
Et bientôt sous sa faulx rapide,
Ainsi que les jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit.
Trop tôt, hélas! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles,
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asyle,
Et nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux cahos de la ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux & d'embarras,
Qui, pour tout esprit raisonnable,
Sujets de gêne & de pitié,
Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié.
Mais outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre ses chaînes importunes
Et de la ville & de la Cour,
Il est un fatal appanage
De dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeste Appolon ménage

A ses éleves malheureux.
Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés sont l'idole,
Déjà je me vois revenu,
Et pour le malheur de ma vie,
Par l'importune poésie,
Malgré moi-même un peu connu;
Déjà j'entends les périodes
Et les questions incommodes
De ces furets de vers nouveaux,
De ces copistes généraux,
Qui, persuadés que l'étude
Me tient absent depuis trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma solitude,
A l'oisiveté de leur voix:
Hé bien, me dit l'un, dont l'idylle
Enchante l'esprit doucereux,
» Sans doute éleve de Virgile,
» Sur des pipeaux harmonieux
» De Licidas & d'Amarile
» Vous aurez soupiré les feux,
» Vous aurez chanté les beaux yeux,
» Les premiers soupirs de Sylvie,
» Et des bouquets de la prairie
» Vous aurez orné ses cheveux;
» Qu'apportez-vous? point de mystere,
(Me vient dire avec un souris
Quelque suivant de beaux esprits,
Insecte & Tyran du parterre)
» L'ouvrage est-il pour Thomassin,
» Pour Pélissier ou pour Gossin? «
Je fuis, j'échappe à la poursuite
De ces Colporteurs trop communs;
Suis-je plus heureux dans ma fuite?
D'autres lieux, d'autres importuns.
» Enfin, dit-on, de votre absence

» Revenez-vous un peu changé ?
» Du ſommeil de la négligence
» Votre eſprit enfin dégagé
» Immolera-t-il l'indolence
» Au ſuccès d'un travail rangé ? «
Ainſi déclame ſans juſteſſe
Contre les droits de la pareſſe
Un froid cenſeur qui ne ſent pas
Que ſans cet air de douce aiſance,
Mes Vers perdroient le peu d'appas,
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs pareſſeux de France,
Les ſeuls juges dont je fais cas.
Par l'étude, par l'art ſuprême,
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits ;
Pour moi, dans cette gêne extrême,
Je verrois mourir mes eſprits,
On n'eſt jamais bien que ſoi-même,
Et me voilà tel que je ſuis.
Imprimés, affichés ſans ceſſe,
Et s'entrechoquant dans la preſſe,
Mille autres nous innonderont
D'un déluge d'écrits ſtérilles
Et d'opuſcules puérilles
Auxquels ſans doute ils ſurvivront :
A cette abondance cruelle
Je veux toujours en vérité
Et de la Fare & de Chapelle
Préférer la ſtérilité :
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuiſe en rameaux ſuperflus,
Que ce myrthe tendre & docile
Qui, croiſſant ſous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,

S'épanouit négligemment,
Et se couronne lentement.
Il est vrai qu'en quittant la ville,
J'avois promis que, plus tranquille,
Et dans moi-même enséveli,
Je saurois, disciple d'Horace,
Unir les Nymphes du Parnasse
Aux Bergeres de Tivoli;
J'avois promis; mais tu t'abuses
Si tu comptes sur nos discours,
Cher ami, les serments des Muses
Ressemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquillité profonde
Du Philosophe & du Berger,
Trois mois j'ai vécu sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde,
Et je t'avoue ingénuement
Que, très-peu fait à voir l'Aurore
Que j'apperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclorre
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valoient mieux que mon serment.
Toi, dont la sagesse riante
Souffre & seconde nos chansons,
Ami, sur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux sons;
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au sejour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,
Chez une éleve d'Uranie,
Entre les fleurs & l'ambroisie,
Entre Démocrite & Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie

Que la bonne philoſophie
Permet à ſes vrais nourriſſons:
Cette anécréontique Orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie & du ſentiment,
Ne ſera point aſſurément
De ces fêtes ſombres & graves
Où périt la vivacité,
Où les agrements ſont eſclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la peſante autorité;
Nous n'y choiſiront point pour guide
Cette raiſon froide & timide,
Qui toiſe impitoyablement
Et la penſée & le langage,
Et qui, ſur les pas de l'uſage,
Rampe géométriquement:
Loin du myſtere & de la gêne,
Penſant tout haut & ſans effort,
Admettant la raiſon ſans peine
Et la ſaillie avec tranſport:
D'une ville tumultueuſe
Nous adoucirons le dégoût;
La raiſon eſt par-tout heureuſe,
Le bonheur du ſage eſt par-tout;
Et puiſqu'il faut d'un ton ſtoïque
Egayer la ſévérité,
La ville, malgré ma critique
Et l'éloge du ſort ruſtique,
Reverra mon cœur enchanté;
Dans ſes caprices agréables
Et dans ſon brillant le plus faux,
Paris a des charmes ſemblables
A ces Coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.
Mais quoi! tandis que ma penſée,
Plus légere que le zéphir,

Folâtre à la fois & senſée,
Vole ſur l'aîle du plaiſir,
Dieux ! quelle nouvelle ſemée
Subitement dans l'univers,
Vient glacer mon ame alarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre ſur mes Vers ?
Sur un char funebre portée,
Des Graces en deuil eſcortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine,
Sur les triſtes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des mortels le plus adorable, *
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le Dieu même du ſentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi, mon guide & mon modele,
Durable objet de ma douleur,
Toi qui malgré la mort cruelle,
Reſpires encore dans mon cœur,
Illuſtre Ariſte, ombre immortelle,
Ah ! ſi du ſéjour de nos Dieux,
Si de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charmant les ombres ſatisfaites
Des Sévignés, des la Fayettes,
Des Vendômes & des Chaulieux,
Tu daignes, ſenſible à nos rimes,
Abaiſſer tes regards ſublimes
Sur le deuil de ces triſtes lieux;
Et ſi de l'éternel ſilence
Traverſant le vaſte ſéjour,
Un Dieu te porte dans ce jour

* *L'Evêque de Luçon.*

La voix de ma reconnoissance;
Pardonne au légitime effroi,
Au sombre ennui qui fond sur moi,
Si dans les fastes de mémoire
Je ne trace point à ta gloire
Des vers immortels comme toi:
Moi qui voudrois en traits de flamme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendresse & mon souvenir,
Comme ils resteront dans mon ame
Gravés jusqu'au dernier soupir;
J'irois dans le temple des Graces
Laisser d'ineffaçables traces
De cette sensible bonté,
L'amour, le charme de notre âge,
Où, pour en dire davantage,
L'éloge de l'humanité;
Mais à travers ces voiles sombres,
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le silence du tombeau,
Puis-je soutenir se pinceau?
Que les beaux arts, que le Portique,
Que tout l'empire poétique;
Où souvent tu dictas des loix,
Avec la Seine inconsolable,
Pleurent une seconde fois
La perte trop irréparable
D'Aristipe, & d'Anacréon,
D'atticus & de Fénelon;
Pour moi, de ma douleur profonde
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printemps je veux répandre
Le tribut des premieres fleurs:

Et puiſqu'enfin je perds le maître
Qui du vrai beau m'eut fait connoître
Les myſteres les plus ſecrets,
Je vais à tes ſombres cyprès
Suſpendre ma Lyre, & peut-être
Pour ne la reprendre jamais.

ÉPITRE A MA SŒUR,

SUR MA CONVALESCENCE.

TOi que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du ſein de ta patrie,
Et qui portant encore dans ton ame attendrie
Du ſpectacle de mon malheur
La douloureuſe rêverie,
Après mon péril même en conſerves l'horreur,
Renais, rappelle la douceur
De ton allégreſſe chérie,
Ma Minerve, ma tendre Sœur.
Mais quoi! ſuis-je encor fait pour nommer l'allégreſſe,
Et pour en chanter les appas,
Moi qui depuis deux mois de mortelle triſteſſe
Ai vu ſur ma demeure étinceler ſans ceſſe
La faulx ſanglante du trépas?
Par les ſonges du ſombre empire,
Enfants tumultueux du bizarre délire,
Mon eſprit ſi long-temps noirci,
Pourra t-il retrouver, ſous ces épais nuages,
Les pinceaux du plaiſir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obſcurci?
Quand ſur les champs de Syracuſe

Un volcan vient au loin d'exercer ſes fureurs ;
Aux bords déſolés d'Arétuſe
Daphné cherche-t-elle des fleurs ?
Dans de mâles & ſages rimes,
Si de l'inflexible raiſon
Il ne falloit qu'offrir les ſtoïques maximes,
Ici, plus que jamais j'en trouverois le ton.
Je ſors de ces inſtants de force & de lumieres
Où l'éclatante vérité,
Telle que le Soleil au bout de ſa carriere,
Donne à ſes derniers feux la plus vive clarté :
J'ai vu ce pas fatal où l'ame plus hardie
S'élançant de ces triſtes fers,
Et prête à voir finir le ſonge de la vie,
Au poids du vrai ſeul apprécie
Le néant de cet Univers.
Eclairé ſur les vœux frivoles
Et ſur les faux biens des humains,
Je pourrois à tes yeux renverſer leurs idoles,
Les Dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains ;
Et dans mon ardeur intrépide,
De la vérité moins timide,
Oſant rallumer le flambeau,
Juger & nommer tout avec cette aſſurance
Que j'ai ſu rapporter du ſein de la ſouffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur du ſort,
A demander aux Dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois auſſi que cette mort horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un ſage n'eſt point ce ſpectre ſi terrible
Sur qui les vils mortels n'oſent lever les yeux
Et qu'après avoir vu la miſere profonde
Des inſectes préſomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le Ciel a chargé la ſurface du monde,

Et qui rampent dans ces bas lieux,
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine & d'un pas ferme on passeroit la barque,
Si la tendre amitié, si le fidele amour
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs tour-à-tour,
Plus vrais & plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette philosophie
Je ne réveille point les lugubres propos,
Tu n'es faite que pour la vie,
Et t'entretenir des tombeaux,
Ce seroit déployer sur la naissante aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de cyprès.
Qu'attends-tu cependant? Tu veux que ma mémoire
Retournant sur des jours d'alarmes & d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire,
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête?
C'est rappeller mon ame aux portes de la mort.
J'y consens: mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le port.
Sur ses ramaux brisés & semés sur la terre,
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissants;
Et relevé des coups d'Eole & du tonnerre,
Il compte de nouveaux printemps.
Le jour a reparu. Rien n'est long-temps extrême.
Tel étoit mon affreux tourment;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument
Que n'en apporte la mort même;
La douleur est un siecle, & la mort un moment:
Frappé d'une main foudroyante,
Et frappé dans le sein des arts & des amours,
De la santé la plus brillante

Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours :
Ainsi d'un ruisseau par la Naïade éplorée,
Dans une froide nuit par le fougueux Borée.
De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtriere
Comptant les pas du temps trop lent aux malheureux,
Quarante fois de la lumiere
J'ai vu disparoître les feux,
Quarante fois dans sa carriere
J'ai vu rentrer l'astre des Cieux :
Et dans un si long intervalle
La Parque d'une main fatale
Arrachant de mes yeux les paisibles pavots,
Pour moi ne fila point une heure de repos :
Par le souffle brûlant de la fievre indomptée,
Chaque jour ma force emportée
Renaissoit chaque jour pour des tourments nouveaux;
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,
Voilé des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auspice,
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs ;
Couché sur un bûcher & l'autel & le trône
D'Esculape & de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs Prêtres cruels,
J'ai vû couler mon sang sous les couteaux mortels:
Mon ame s'avança vers les rivages sombres;
Mais quel rayon lancé du sein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des ombres,
Vint ranimer mes sens sur ses sanglants autels :
Je crus sortir du noir abyme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré ;
Je trompai le trépas, ainsi qu'une victime
Que frappe un bras mal assuré ;
Inutilement poursuivie,
Et plus forte par la douleur,

Elle arrache, en fuyant, les restes de sa vie
Aux coups du sacrificateur.
Il est une jeune Déesse
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Venus;
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse;
Sans elle la beauté n'est plus,
Les Amours, Bacchus & Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrthe & de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue,
Rampe l'inutile statue
Du Dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'Univers, charme de nos années,
Heureuse & tranquille SANTÉ,
Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit la plus vive clarté,
Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte & d'ameres douleurs
Dans une précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abregent tes faveurs,
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre,
Loin des cités & de l'ennui:
Tout nous appelle aux champs, le printemps va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse & du plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La premiere épine fleurie;
Et de Philomelle attendrie
Recevoir le premier soupir!
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir,
Mon ame trop long-temps flétrie
Va de nouveau s'épanouir,
Et loin de toute rêverie
Voltiger avec le zéphir.

Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être,
Au sortir du néant affreux
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mousse & ces fougeres
Qui seront dans les plus beaux jours
Le trône des tendres Bergeres
Et l'autel des heureux Amours.
O jours de la convalescence!
Jours d'une pure volupté !
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon ame,
J'adore avec transport le céleste flambeau;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme,
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence,
Pour de nouveaux plaisirs, donne de nouveaux sens;
A ses regards impatients
Le cahos fuit; tout naît, la lumiere commence;
Tout brille des feux du printemps;
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude;
L'amour s'endort sans volupté;
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,
Le sentiment n'est plus flatté :
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'esprit sans force & sans clarté
Ne trouve que la léthargie

De l'insipide oisiveté.
Cléon depuis dix ans de fêtes & d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour
Entre la jeunesse & l'amour,
Dans le néant de la mollesse
Dort & végete tour-à-tour.
Lysis depuis long-temps plongé dans les ténebres,
Entre Hypocrate & les ennuis,
Libre de leurs chaînes funebres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits,
Observez-les tous deux dans une même fête,
Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé;
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé.
Tout charmera Lysis; cette Nymphe est plus belle
Cette Syrenne a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce Champagne étincelle,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,
Cette brune charmante est la Divinité;
Cléon est un Sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports:
En vain de cent beautés une troupe inutile
Lui cherche des desirs: infructueux efforts!
Mahomet est au rang des morts.
Lysis dans ses ardeurs nouvelles,
Est un voyageur de retour;
Eloigné des jeux & des belles;
Le plus triste vaisseau fut long-temps son séjour;
Il touche le rivage; à l'instant tout l'invite,
Et pour Lysis dans ce beau jour
La premiere Philis des hameaux d'alentour
Est la sultane favorite,
Et le miral de l'amour.

ÉPITRE A M. ORRY,

CONTROLEUR GÉNÉRAL.

NOuvel an; compliments nouveaux,
Eternelle cérémonie ?
Inépuiſables madrigaux,
Vers dont on endort ſon héros,
Courſe à la Cour qu'on ennuie ;
Faut-il qu'un ſage s'aſſocie
A la proceſſion des ſots ?
Auſſi, bien moins pour ſatisfaire
Un uſage faſtidieux ;
Que reconnoiſſant & ſincere
Pour un Miniſtre généreux,
J'aurois de la naiſſante année
Donné la premiere journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la biſe impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fuſſe trouvé pris ;
Et ſi, ſur l'avis déteſtable,
D'un vieil empyrique pendable,
Je ne me fuſſe encore muni
Des feux d'une fievre effroyable
Que je n'aurois point eu ſans lui.
Or, dans les chimeres qu'inſpire
Un tranſport, un brûlant délire,
Des fantômes environné,
Je m'en ſouviens, j'imaginai
Que rayé du nombre des êtres

Par Hypocrate empoiſonné,
J'étois où giſſent nos ancêtres.
Là, près d'un fleuve infortuné,
Et parmi la défunte troupe
Qui pour paſſer à l'autre bord
Attendoit la noir chaloupe,
M'occupant peu, m'ennuyant fort,
Et ne ſachant enfin que faire :
Car que fait-on quand on eſt mort ?
Je rappellois ma vie entiere,
Et ne reprochois rien au ſort;
Non, ſi par la métempſycoſe,
Me diſois-je, on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des cieux,
Et que le choix ſuivit mes vœux,
Je ne ferois rien autre choſe
Que ce que m'avoient fait les Dieux;
Par un Miniſtre digne d'eux,
Sans projet, ſans inquiétude,
Libre de toute ſervitude,
Cherchant tour-à-tour & quittant
Et la mode & la ſolitude,
Entre les plaiſirs & l'étude,
Je vivrois obſcur & content.
D'un délire ce fut l'image,
Il l'étoit de la vérité.
Vous qui recevez mon hommage,
D'un loiſir qui fut votre ouvrage,
Confirmez la tranquillité;
Ainſi, gravée en traits de flamme,
La gratitude de mon ſort,
Immortelle comme mon ame,
Me ſuivra juſqu'au ſombre bord.

VERS SUR LA TRAGÉDIE D'ALZIRE.

Quelques ombres, quelques défauts
Ne déparent point une belle ;
Trois fois j'ai vu la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'y trouvai des agréments nouveaux.
Aux regles, me dit-on, la piece eſt peu fidelle ;
Si mon eſprit contr'elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle ;
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le goût par-tout divers, marche ſans regle ſûre,
Le ſentiment ne va point au haſard :
On s'attendri ſans impoſture ;
Le ſuffrage de la nature
L'emporte ſur celui de l'art.
En dépit du Zoïle & du cenſeur auſtere,
Je compterai toujours ſur un plaiſir certain,
Lorſqu'on réunira la muſe de Voltaire
Et les graces de la Goſſin.





VERS

SUR LES TABLEAUX

Exposés à l'Académie Royale de Peinture. *

SI l'on croit les plaintes chagrines
De quelques frondeurs décriés,
Et les satyres clandestines
De quelques Auteurs oubliés,
Tout s'anéantit dans la France,
Le goût, les arts les plus brillants,
Tout meurt sous des Dieux indolents
Et dévoués à l'opulence,
Nos jours ramenent l'ignorance
Sur la ruine des talents.
Mais quelle lumiere nouvelle
Dissipe le sommeil des arts !
De la Divinité d'Appelle
Le temple s'ouvre à mes regards !
Naissez, sortez de vos ténebres,
Eleve de cet art charmant,
Qui de la nuit du monument
Sauve les spectacles célebres,
Et fixe la légéreté
De la fugitive beauté.
De vos maîtres, que dans ce temple
La patrie honore & contemple,
Distinguez, saisissez les traits;
Et par le talent & l'exemple,
Elevés aux mêmes succès,

* *Au mois de Septembre 1773.*

D'une gloire contemporaine
Méritez les fruits les plus doux :
C'eſt la ſeule gloire certaine,
Et l'avenir n'eſt rien pour nous.
Si dans cette illuſtre carriere,
La peinture ſur ſes autels,
De Rigault ni de Largiliere
N'offre point les traits immortels,
A juſte titre elle a pu croire
Que c'étoit aſſez pour ſa gloire,
Aſſez pour enſeigner ſes loix,
D'offrir les Coypels, les de Troys,
Et de conduire ſur ſes traces
Vanlo, le fils de la gaieté,
Le Peintre de la volupté,
Et Nattier, l'éleve des graces,
Et le peintre de la beauté.
Quel préſage pour Polymnie!
La gloire des Dieux du pinceau
A la Reine de l'harmonie
Annonce un triomphe nouveau
Après les exploits de Bellone ;
Sous le regne du dernier Mars,
La même main guidoit au trône
Les Racines & les Mignards :
Vous donc, & l'ame & le Mécene
Des progrès d'un art fortuné,
Ouvrez des Muſes de la Seine
Le ſanctuaire abandonné ;
Des amants de la poéſie
Qu'on y dépoſe les travaux ;
Et que ſans baſſe jalouſie,
Admirateurs de leurs rivaux,
Ils y partage l'ambroiſie ;
Par des réciproques ſecours,
Augmentant leur clarté féconde,
Les aſtres éclairent le monde

Sans se combattre dans leurs cours.
Crébillon des Royaumes sombres (*a*)
Nous peindra les plaintives ombres,
Et les célebres malheureux :
Voltaire du tendre Elisée (*b*)
Peindra les mânes genéreux,
Et descendu de l'empirée,
Rousseau viendra peindre les Dieux: (*c*)
Quelques favoris de Thalie
Sauront avec légéreté
Crayonner l'erreur, la folie, (*d*)
L'histoire de l'humanité.
Des fleurs, un myrthe, une Bergere,
Seront les jeux de mes crayons,
Ou si Calliope m'éclaire
Et m'échauffe de ses rayons,
J'offrirai l'image chérie
D'un Ministre à qui la patrie,
Dans ses combats & ses succès,
Dut l'abondance, l'industrie,
Et l'éclat des jours de la paix,
Et qui, protecteur du génie,
Va dans le silence de Mars,
Rendre les beaux arts à la vie,
Et rendre Colbert aux beaux arts.

Ut pictura Poesis erit. Horat.

(a) *La tragédie.*
(b) *Le Poëme Ep.*
(c) *L'Ode.*
(d) *La Comédie.*



LE SIECLE PASTORAL.

IDYLLE.

PRécieux jours dont fut ornée
La jeunesse de l'univers
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers ?
Votre douceur charmante & pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.
La terre aussi riche que belle,
Unissoit dans ces heureux temps
Les fruits d'une automne éternelle,
Aux fleurs d'un éternel printemps.
Tout l'univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient bergers,
Les noms de sujet & de maître
Leurs étoient encore étrangers.
Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.
Leurs toîts étoient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris,
Les temples étoient des bocages,
Les autels des gazons fleuris.
Les dieux descendoient sur la terre
Que ne soulloient aucuns forfaits,
Dieux moins connus par le tonnerre

Que

Que par d'equitables bienfaits.
Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, crimes tumultueux;
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.
Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison,
Aux lumieres de la nature
Les Bergers bornoient leur raison.
Sur leur république champêtre
Régnoit l'ordre; image des Cieux,
L'homme étoit ce qu'il devoit être:
On pensoit moins, on vivoit mieux.
Ils n'avoient point d'Aréopages,
Ni de Capitoles fameux;
Mais n'étoient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étoient les vrais heureux?
Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin;
Des arts enjoués & paisibles
La culture fit tout leur soin.
La tendre & touchante harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs;
A leur noble & libre génie
Apollon doit ses premiers Vers.
On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains desirs,
Les espérances inquietes,
Les longs remords des courts plaisirs.
L'intérêt au sein de la terre
N'avoit point ravi les métaux,
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fit des chemins sur les eaux.
Les Pasteurs dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tout dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passoient leur jeunesse sans vices
Et leur vieillesse sans regrets.
La mort qui pour nous a des aîles,
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.
Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts,
Une amante étoit la conquête,
L'amour jugeoit du prix des airs.
Ce Dieu Berger, alors modeste,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeste
Ses yeux n'étoient point entourés.
Les crimes, les pâles alarmes,
Ne marchoient point devant ses pas,
Il n'étoit point suivi des larmes,
Ni du dégoût ni du trépas.
La Bergere aimable & fidelle,
Ne se piquoit point de savoir;
Elle ne savoit qu'être belle
Et suivre la loi du devoir.
La fougere étoit sa toilette,
Son miroir le crystal des eaux,
La jonquille & la violente
Etoient ses atours les plus beaux.
On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis,
De leur toison commode & pure
Elle se filoit des habits.
Elle occupoit son plus bel âge
Du soin d'un troupeau plein d'appas,
Et sur la foi d'un chien volage
Elle ne l'abandonnoit pas.
O! regne heureux de la Nature,

Quel Dieu nous rendra tes beaux jours!
Juſtice, égalité, droiture,
Que n'avez vous régné toujours.
Sort des Bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce ſort ſi doux;
Un peuple de miſérables
Vit Paſteur ſans jouir de vous.
Ne peins-je point une chimere?
Ce charmant ſiecle a-t-il été?
D'un Auteur, témoin occulaire,
En ſait-on la réalité?
J'ouvre les faſtes: ſur cet âge
Par-tout j'y trouve des regrets;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.
J'y lis que la terre fut teinte
Du ſang de ſon premier Berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.
Ce n'eſt donc qu'une belle fable:
N'envions rien à nos Aïeux;
En tout tems l'homme fut coupable,
En tout tems il fut malheureux.



ODE I.

AU ROI,

SUR LA GUERRE*.

AInsi les Héros de Solime
Respectoient le sang des humains,
Ainsi pour désarmer le crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains :
A l'ombre des sacrés portiques,
Rois citoyens, Rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de sanglantes funérailles
Pouvoit seul conduire leurs pas.
Toujours l'Ange de la victoire
Précédoit leurs fiers bataillons,
Toujours les aîles de la gloire
Reposoient sur leurs pavillons;
Tels sont les exploits & les fêtes,
Que l'aurore de tes conquêtes,
GRAND ROI, présage à tes beaux jours,
Des Princes, l'honneur de son temple,
Le Ciel te voit suivre l'exemple,
Il te doit les mêmes secours.
Combattre & vaincre sans justice,
De tous les Rois être ennemi,
C'est être Héros par caprice,

* *En 1733.*

C'est n'être Héros qu'à demi :
Loin de nous ces vainqueurs bisarres,
Qui de leurs sujets, Rois barbares,
Méprisent les cris douloureux :
Loin cette gloire trop funebre,
Qui pour les jeux d'un fou célebre,
Fait un peuple de malheureux.
  La France exempte de ces craintes,
Souscrit aux vœux de ta vertu,
Ses palmes ne seront point teintes
D'un sang à regret répandu ;
Instruite que tu dois tes armes
Au sort du monde, à ses alarmes,
Aux égards d'un auguste amour,
Sa fidélité s'intéresse
A cette héroique tendresse
Qui forge ton glaive en ce jour.
  Moins sensible aux conquêtes vastes
Qu'à l'heureux sort de tes Sujets,
Tu faisois écrire tes fastes
Par la main seule de la paix ;
Mais le Souverain des armées
Veut que tes mains plus renommées
De lauriers chargent ses autels ;
Prends la foudre, & montre à la terre
Que ton cœur n'épargnoit la guerre
Que pour épargner les mortels.
  Quels plus équitables trophées
Que ceux que va dresser ton bras
Sur les discordes étouffées, *
Sur un reste de cœurs ingrats ?
En vain l'envie, au bas obtique,
D'une suprême République
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes

* *La Pologne.*

Sur les apparences trop vaines
De secourir sa liberté.
Tu ne parois dans la carriere
Que pour dissiper ces complots,
Et lever l'injuste barriere
Qui ferme un trône à son Héros
Secondé par d'heureux Ministres,
Tu brises ces trames sinistres,
Qu'il regne ce Roi vertueux !
Sa gloire étoit moins bien fondée
Et sa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.
Tel qu'après l'éclipse légere
De son Empire étincelant,
Du sein de l'ombre passagere,
L'astre du jour sort plus brillant :
Tel vers les régions de l'Ourse
STANISLAS reprenant sa course,
Eclate enfin dans tout son jour :
Nos cœurs s'envolent à sa suite,
Et jusqu'aux chars errants du Scyte
Portent la voix de notre amour.
Toi que la Suede en vain desire, *
Si quelque soin touche les morts,
Ombre, que la Vistule admire,
Que ne reviens-tu sur ses bords?
Ton aspect domptant la furie,
Dans les antres de Sibérie
Replongeroit leurs habitants;
Mais tandis que je te rappelle,
STANISLAS dans l'ombre éternelle
A précipité ces Titans.
Il regne. Agile renommée,
J'entends ta triomphante voix ;
La rebellion désarmée

* *Charles XII.*

Tombe & se range sous ses loix ;
Que la brigue s'anéantisse !
Dissipe, céleste Justice,
Un fantôme de royauté ?
Assure à son unique Maître,
Au seul qui mérite de l'être,
Un trône deux fois mérité.

Noble compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre époux,
Les Cieux t'appellent sur ses traces :
Va partager des jours plus doux ;
Ton goût, tes vertus révérées,
Tes graces paroient nos contrées :
Tu vas emporter nos regrets :
Heureux en perdant ta présence,
Que l'Esther qu'adore la France,
Te retrace dans ses attraits.
Ainsi des Rois ton nom suprême,
Puissant LOUIS, est le soutien,
Et défendant leur diadême,
Tu releves l'éclat du tien :
Où sont ces rivaux indomptables
Qui bravoient tes vœux équitables ?
Qu'ils paroissent à nos regards.
Mais quoi ! leurs corhortes craintives
Ont déja déserté leurs rives,
Et tu regnes sur leurs remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fût encore celui d'un Roi
Qui sut imposer à la terre
Un silence rempli d'effroi ?
France, si long-tems assoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En souveraine des combats :
Et compte encor sur leurs murailles
Tes triomphes par tes batailles,
Et tes Héros par tes soldats.

Mânes Français, mânes illustres;
Vous vainquez dans vos nourrissons,
Dans un loisir de quatre lustres
Vos faits ont été leurs leçons;
Ils rentrent, héritiers fideles,
Dans ces altieres citadeles
Où la gloire porta vos loix :
Au sein des palmes de nos peres,
De leurs fils les destins prosperes
Ont fait éclore les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favorisa,
Ils marchent vainqueurs intrépides,
Aux yeux du Héros d'Almanza.
Tributaire encore de la Seine,
Superbe Rhin calme ta peine,
Console tes flots en courroux;
De l'Eridan l'onde enchaînée,
Va partager ta destinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'est la victoire;
Il fut Héros, il l'est encore;
Un nouveau trait s'offre à l'histoire,
Un Achille dans un Nestor:
Sûr de remettre l'aigle en fuite,
Fait à vaincre, il mene à sa suite
Les amours devenus guerriers;
Et les ris, en casques de roses,
Dans son second printems écloses,
Portent sa foudre & ses lauriers.

A sa belliqueuse alégresse,
Les vieux vainqueurs qu'il a formés
Sentent renaître leur jeunesse
Et leurs courages ranimés.
Sur leurs chars, en chiffres durables,
Ils gravent les noms mémorables
De Stolhoffein & de Denain;

Déja, par un nouveau prodige,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux ſecours tardifs du Germain.

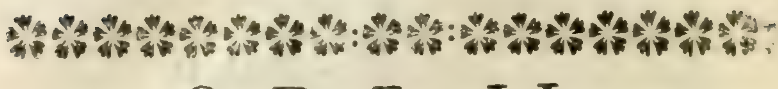
Amants des Vers, ô que de fêtes
Vous promettent ces jours heureux!
De nos renaiſſantes conquêtes
Renaîtront nos ſons généreux;
Reprenons ces nobles guittares
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le Héros de l'univers;
Fleuriſſez, guirlandes arides;
Toujours les ſiecles des Alcides
Furent les ſiecles des beaux Vers.

Grand Roi, ſur ce brillant modele,
Diſſipe le ſommeil des Arts;
Ranime leur burin fidele,
Par lui revivent les Céſars;
Connoît-on ces Rois inſenſibles
Dont les trônes inacceſſibles
Furent fermés aux doctes voix?
Ils n'avoient point fait de Virgiles:
La mort plongea leurs noms ſtériles
Dans la populace des Rois.

Fais naître de nouveaux Orphées,
C'eſt le ſort des Héros parfaits;
Ils aſſureront tes trophées
En éterniſant tes bienfaits:
De tes victoires perſonnelles
Puiſſent leurs lyres immortelles
Entretenir les Nations,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphir, ſur ſes aîles fleuries,
Ramenera les Alcions.

Alors les Muſes unanimes
Chanteront de nouveaux Condés;
Déja par leurs faits magnanimes
Les ſiens ont été ſecondés:

Les Graces briguent l'avantage
De chanter ſeules le courage
Du jeune Héros * de leur Cour;
Le Rhin l'eût pris à ſon audace,
Pour le Conquérant de la Thrace,
S'il n'avoit les yeux de l'amour.



ODE II.

SUR

L'AMOUR DE LA PATRIE.

DAns cet aſyle ſalutaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Muſe, unique dépoſitaire
Des ennuis ſecrets de mon cœur :
Aux ris, aux jeux quand tout conſpire,
Pardonne ſi je prens ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets :
Plus ſenſible que Philomele,
Je viens ſoupirer avec elle
Dans le ſilence des forêts.

En vain ſur cette aimable rive
La jeune Flore eſt de retour,
En vain Cérès long-temps captive
Ouvre ſon ſein au Dieu du jour ;
Dans ma lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux,
L'amour d'une chere patrie
Rappelle mon ame attendrie

* *S. A. S. Monſeigneur le Prince de Conti.*

Sur des bords plus beaux à mes yeux.
Loin du séjour que je regrette,
J'ai déja vu quatre printemps,
Une inquiétude secrette
En a marqué tous les instants;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement;
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,
Loin d'adoucir ma peine extrême,
En aigrisse le sentiment.
Mais que dis-je ? forçant l'obstacle
Qui me sépare de ces lieux,
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent jouir mes yeux;
Pourquoi m'en ferois-je une peine ?
La douce erreur qui me ramene
Vers les objets de mes soupirs,
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste
D'un bien qui manque à mes désirs.
Soit instict, soit reconnoissance,
L'homme, par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance
Et ne le quitte qu'à regret:
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuses contrées
Savent plaire à leurs habitants,
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages,
Vous les y verrez moins contents.
Sans ce penchant qui nous domine
Par un invincible ressort,
Le laboureur en sa chaumine
Vivroit-il content de son sort ?
Hélas ! au foyer de ses peres,
Triste héritier de leurs miseres,

Que pourroit-il trouver d'attraits,
Si la naissance & l'habitude
Ne lui rendoient sa solitude
Plus charmante que les palais?
Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice,
Ou notre curiosité;
Mais sous quelque beau Ciel qu'on erre;
Il est toujours une autre terre
D'où le Ciel nous paroît plus beau;
Loin que sa tendresse varie,
Cette estime de la Patrie
Suit l'homme au-delà du tombeau.
Oui, dans sa course déplorée
S'il succombe au dernier sommeil,
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil,
Là son dernier soupir s'adresse,
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés:
D'une région étrangere
La terre seroit moins légere
A ses mânes abandonnés.
Ainsi par le jaloux Auguste
Banni de ton climat natal,
Ovide, quand la Parque injuste
T'alloit frapper du trait fatal,
Craignant que ton ombre exilée,
Aux ombres des Scythes mêlée,
N'errât sur des bords inhumains,
Tu priois que ta cendre libre,
Rapportée aux rives du Tibre,
Fut jointe aux cendres des Romains.[a]
Heureux qui des mers Atlantiques

[a] *Trist. L. 3. E.*

Au toit paternel revenu,
Consacre à ses Dieux domestiques
Un repos enfin obtenu :
Plus heureux le mortel sensible
Qui reste, Citoyen paisible,
Où la nature l'a placé,
Jusqu'à ce que sa derniere heure
Ouvre la derniere demeure
Où ses aïeux l'ont devancé,

Ceux qu'un destin fixe & tranquille
Retient sous leur propre lambris,
Possedent ce bonheur facile
Sans en bien connoître le prix ;
Peut-être même fatiguée
D'être au même lieu reléguée,
Leur ame ignore ces douceurs :
Il ne faudroit qu'un an d'absence
Pour leur apprendre la puissance
Que la Patrie a sur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulysse,
Jouet de Neptune irrité,
En vain Calypso plus propice
Lui promet l'immortalité :
Peu touché d'une isle charmante,
A pluton, malgré son amante,
De ses jours il soumet le fil,
Aimant mieux, dans sa cour déserte,
Descendre au tombeau de Laerte,
Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits qui peut méconnoître
L'amour généreux & puissant
Dont le séjour qui nous voit naître
S'attache notre cœur naissant ?
Ce noble amour dans la disgrace
Nous arme d'une utile audace
Contre le sort & le danger :
A ta fuite il prêta ses aîles,

Toi qui *, par des routes nouvelles,
Volas loin d'un Ciel étranger.
Cet amour, ſource de merveilles,
Ame des vertus & des arts,
Soutiennent l'Homere dans les veilles
Et l'Achille dans les haſards;
Il a produit ces faits ſublimes,
Ces ſacrifices magnanimes
Qu'à peine les âges ont crus,
D'un Curtius l'effort rapide,
L'ardeur d'une Décie intrépide,
Et le dévouement d'un Codrus.
Quelle étrange bizarrerie
Traîna ces Stoïques errants,
Qui méconnoiſſant la patrie,
Firent gloire d'en vivre abſents?
Du nom de citoyens du monde
En vain leur ſecte vagabonde
Crut ſe faire un titre immortel;
L'erreur adora ces faux Sages,
La raiſon juſte en ſes hommages,
N'encenſa jamais leur Autel.
Que tout le Lycée en réclame,
Je ne connois point pour vertu
Un goût par qui je vois de l'ame
Le plus cher inſtinct combattu;
S'il faut t'immoler la nature,
Je t'abhore, ſageſſe dure,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur:
Inſenſé le mortel ſauvage
Qui, pour avoir le nom de ſage,
Oſe ceſſer d'avoir un cœur.
Bords de la Somme, aimables pleine
Dont m'éloigne un deſtin jaloux,
Que ne puis-je briſer les chaînes

* *Dédale.*

Qui me retiennent loin de vous !
Que ne puis-je, exempt de contrainte,
Echapper de ce labyrinthe
Par un induſtrieux eſſor,
Et jouir enfin ſans alarme
D'un ſéjour où regnent les charmes
Et les vertus de l'âge d'or.

ODE III.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE S. AIGNAN,

Ambaſſadeur de France à Rome.

Quitte ces bois, Muſe bergere,
Vole vers une aimable Cour :
Tu n'y ſeras point étrangere,
Tes Sœurs habitent ce ſéjour.
Leur art divin, dans les beaux âges,
Charmoit les plus fiers Conquérants :
Il eſt encor l'amour des Sages ;
Mais il n'eſt plus l'amour des Grands.
Art chéri, ſi Plutus t'exile,
Si les Cours ignorent ton prix,
Il te reſte un illuſtre aſyle,
Un Parnaſſe à tes favoris.
De tes beautés arbitre juſte,
Un Héros chérit tes lauriers :
Tel Pollion, aux jours d'Auguſte,
Joignit le goût aux ſoins guerriers.
Des Chantres vantés d'Auſonie

Mécene fut le Protecteur ;
Mais de leur ſublime harmonie
Il ne fut point l'imitateur.
L'ami des Chantres de la Seine
Unit dans un éclat égal ,
Au plaiſir d'être leur Mécene
Le talent d'être leur rival.
Tu ſais, Muſe, de quelle grace
Sa lyre anime une chanſon ;
On croit entendre encore Horace,
Où l'élégant Anacréon.
Du Romain il a la juſteſſe :
Du Grec l'atticiſme charmant ,
Comme eux il offre la ſageſſe
Sous les attraits de l'enjouement.
Oſeras-tu de ta muſette
Lui répéter les ſimples airs ?
Oſe, ta candeur, ta houlette
Excuſent tes foibles concerts.
On t'a dit ſous quel titre illuſtre
Le Tage autrefois l'admira :
A des ſuccès d'un plus grand luſtre
Bientôt le Tibre applaudira.
Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton Héros :
Si tu peux, ſans être importune,
Oſe lui parler en ces mots :
Digne Fils d'une aimable Pere,
Héritier de ſes agréments, *
Imitateur d'un ſage Frere,
Héritier de ſes ſentiments : *
Chargé des droits de la Couronne,
Allez, montrez dans cet emploi
Que, ſans être né ſur le Trône,

* *M. le Duc de Beauvilliers, Gouverneur des Ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berry.*

On peut penser & vivre en Roi.
Quand votre esprit tranquille & libre
Se permettra quelques loisirs,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre,
Je vois quels seront vos plaisirs.
Aux beaux vers toujours favorable,
Toujours sensible aux tendres arts,
Vous ramenerez l'âge aimable
Qu'ils durent aux premiers Césars.
On n'y voit plus leur Cour antique,
Séjour des Héros de Phœbus :
C'est encore Rome magnifique,
Mais Rome savante n'est plus.
De tant de sublimes Génies
Il ne reste chez leurs Neveux
Que les champs où leurs symphonies
Charmerent l'oreille des Dieux.
Vous chérirez cette contrée,
Et les précieux monuments
Où leur mémoire consacrée
Survit à la suite des temps.
Là de Ménandre, autre Lélie,
Reprenant l'attique pinceau,
Vous tracerez l'art de Thalie
A quelque Thérence nouveau.
Vous aimerez ces doux asyles,
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides & des Virgiles
Attiroit Auguste charmé.
Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité,
Des poétiques rêveries
Vous chercherez la volupté.
De Thibur vous verrez les traces,
Et sur ce rivage charmant
Vous vous direz, ici les graces
De Glycere inspiroient l'Amant.

Là, du luth galant de Catulle
Lesbie animoit les doux sons,
Ici, Properce, Tibulle
Soupiroient de tendres chansons.
Aux tombeaux de ces mots célebres
Vénus répand encor des pleurs,
L'Amour, sur leurs urnes funebres,
Attend encor leur successeurs.
Il garde leur lyres muettes,
Qu'aucun mortel n'ose toucher,
Et leurs hautbois & leurs trompettes
Que l'on ne sait plus emboucher.
Près de la flûte de Pétrarque,
Il garde ce brillant flambeau.
Qui sauva des nuits de la Parque
Les conquérants du saint tombeau.
Muse, Amour, séchez vos larmes;
Bientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos Disciples regrettés.
Trivoli Blanduse, Albunée,
Noms immortels, sacré séjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramene sa cour.
De n'entendre plus vos Orphées,
Dieu de ces bords, consolez-vous.
Un favori des doctes Fées
Dans lui seul vous les rendra tous

ODE IV.

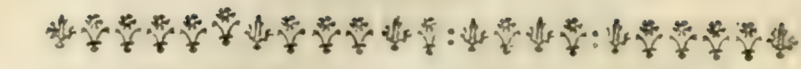
A M. L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

LOin de moi, Déités frivoles,
Que la Fable invoque en ses vers;
Muses, Phœbus, vaines idoles,
Ne profanez point mes concerts;
Vérité, consacre mes rimes;
Sur tes Autels, seuls légitimes,
On verra fumer mon encens:
Fille du Ciel, Vérité sainte,
Descends de la céleste enceinte,
Pese à ton poids mes purs accents.
Les vertus & non pas la mître
Font la grandeur des vrais Prélats;
C'est peu d'en porter le beau titre
Si les mœurs ne l'annoncent pas;
Si la fastueuse indolence,
Fille de l'oisive opulence,
Occupe ces trônes sacrés
Où l'humble foi, mere du zele,
Plaça dans un temps plus fidele
Des Pontifes plus révérés.
A cette auguste caractere
Un grand cœur répond autrement,
Il n'est le chef du Sanctuaire
Que pour en être l'ornement;
Pour éclairer la multitude,

Il puiſe dans l'active étude
Des immortelles vérités,
Cet eſprit, ces traits de lumiere
Dont ſur une contrée entiere
Il doit réfléchir les clartés.
Tels furent dans l'Egliſe antique,
Digne du Pontife immortel,
Ces Paſteurs d'un zele héroïque
Dont la cendre vit ſur l'Autel :
Aſſidus habitants des Temples,
Ils y brilloient par leurs exemples
Plus que par un faſte odieux,
Et leur humilité profonde
Leur aſſuroit l'encens du monde
Et les premiers trônes des Cieux.
O qui te rendra ces oracles,
Egliſe, immuable Sion !
Ne verras-tu plus leurs miracles
Sur ta fidele Nation ;
Comme une Veuve infortunée,
A tes malheurs abandonnée,
Languiras-tu ſans défenſeur ?
Mais à tort j'en forme le doute,
Ils vivent, l'enfer les redoute
Dans plus d'un digne ſucceſſeur.
D'un héritier de leur grande ame
RASTIGNAC t'offre tous les traits ;
Rempli du même eſprit de flamme,
Il tient les mêmes intérêts ;
Peuple, ſpectateur de ſa gloire,
Parle, retrace la mémoire
De ces jours de ſacrés travaux,
Où dans une noble fatigue,
De ſoi-même on le voit prodigue,
En Pere, en Apôtre, en Héros.
Tout vit heureux ſous ſon empire,
L'équité prononce ſes loix ;

ı son front la douceur respire,
a bonté parle par sa voix;
Du pauvre il prévient la misere,
Dans lui l'orphelin trouve un pere;
L'innocent y trouve un appui;
Il protege l'humble mérite,
Et la vertu, souvent proscrite,
Triomphe toujours devant lui.
Il sait la rendre aimable à l'homme,
Et la parer d'attraits vainqueurs;
Quand il veut, nouveau Chrisostôme,
Instruire & réformer les cœurs,
Son éloquence fructueuse,
Par sa force majestueuse,
Maîtrise, entaîne les esprits
Promenant les graces dociles
Sur les terres les plus stériles,
Il en forme des champs fleuris.
Au goût des sciences sublimes
Il joint celui des arts charmants;
Il aime que l'appas des rimes
Embellisse les sentiments:
Le beau seul a droit de lui plaire:
Censeur délicat & sincere,
Il en décide toujours bien;
Je croirai mes foibles ouvrages
Sûrs des plus critiques suffrages,
S'ils peuvent enlever le sien.





ODE V.

SUR LA CANONISATION

Des Saints Staniſlas Koſtka, & Louis de Gonzague.

QUel Dieu, quelle nouvelle aurore
Nous ouvre les portes du jour ?
Un plus beau ſoleil vient d'éclore
Et dévoile un brillant ſéjour :
Que vois-je ? ce n'eſt plus la terre :
Dans les régions du tonnere
Je porte mes regards ſurpris.
Un Temple brille au ſein des nues :
Là, ſur des aîles inconnues,
J'éleve mes libres eſprits.

De l'éternel je vois le trône ;
Les Anges, ſaiſis de reſpect,
De la ſplendeur qui l'environne,
Ne peuvent ſoutenir l'aſpect ;
Mais quoi ! vers ce trône terrible,
A tout mortel innacceſſible,
Dans un char plus brillant que l'or,
Par une route de lumiere,
Quittant la terreſtre carriere,
Deux mortels vont prendre l'eſſor.
Volez, Vertus, & ſur vos aîles
Enlevez leur char radieux,
Juſqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi-Dieux.

Ils vont, la main de la victoire
Les conduit au rang que la gloire
Au Ciel dès long-temps leur marqua,
Frappé de cent voix unanimes,
L'air porte loin les noms ſublimes
Et de GONZAGUE & de KOSTKA.
Sur les harpes majeſtueuſes,
A l'envi les céleſtes Chœurs
Chantent les flammes vertueuſes
Qui conſumerent ces beaux cœurs,
Leur jeuneſſe ſanctifiée,
La fortune ſacrifiée,
Les ſceptres foulés ſous leurs pas :
Plus Héros que ceux de leur race,
A l'héroïſme de la grace
Ils conſacrerent leurs combats.
Tout le Ciel ému d'alégreſſe,
Chante ſes nouveaux habitants;
La Religion s'intéreſſe
A leurs triomphes éclatants;
La vérité leur dreſſe un trône;
La candeur forme leur couronne
Des myrthes ſaints toujours fleuris,
Et dans cette fête charmante,
Chaque Vertu retrouve & vante
Ses plus fideles favoris.
Qu'offrois-tu, profane Eliſée?
Des plaiſirs ſans vivacité,
Dont la douceur bientôt uſée
Ne laiſſoit qu'une oiſiveté;
Vains ſonges de la poéſie!
Le Ciel offre à l'ame choiſie
Un bonheur plus vif, plus conſtant,
Dans des délices éternelles,
Qui conſervent, toujours nouvelles,
Le charme du premier inſtant.
Là, goûtant de l'amour ſuprême

Les plus délicieux tranſports,
Les cœurs dans le ſein de Dieu même....
Mais quel bras ſuſpend mes accords?
Une ſecrette violence
Force ici ma lire au ſilence,
Tous mes efforts ſont ſuperflus;
Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des Elus.
  Nouveaux Saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos deſirs,
Abrégea vos tendres années
Pour hâter vos ſacrés plaiſirs:
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours eſt ravie,
Sans vous coûter de vains regrets:
Vous tombez dans la nuit profonde,
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos ſouhaits.
  Dans les céleſtes tabernacles
Tranſmis des portes du trépas,
Touchez, changez par vos miracles
Ceux qui n'en reconnoiſſent pas:
Que Dieu, par des loix glorieuſes,
Change en palmes victorieuſes
Les cyprès de vos ſaints tombeaux,
Et que vos cendres illuſtrées,
De la Foi, morte en nos contrées;
Viennent rallumer les flambeaux.
  Fiers Conquérants, Héros profanes,
Pendant vos jours Dieux adorés,
Que peuvent vos coupables mânes?
Vos ſépulcres ſont ignorés:
Par le noir abyme engloutie,
Votre puiſſance anéantie
N'a pu ſurvivre à votre ſort;
Tandis que de leur ſépulture

Les Saints régissent la nature,
Et brisent les traits de la mort,
Tout change : des divins cantiques
Je n'entends plus les sons pompeux ;
Le Ciel me voile ses portiques
Dans un nuage lumineux :
Tout a disparu comme un songe ;
Mais ce n'est point un vain mensonge
Qui trompe mes sens éblouis :
Rome a parlé, tout doit s'en croire,
Son Oracle a marqué la gloire
De STANISLAS & de LOUIS.
Peuples, dans des fêtes constantes
Renouvellez un si beau jour ;
Prenez vos lyres éclatantes,
Chantres saints du céleste amour,
Répétez les chants de louanges,
Que l'unanime voix des Anges
Consacre aux nouveaux immortels,
Et que sous ces voûtes sacrées
De fleurs leurs images parées
Prennent place sur nos Autels.
Jeunes cœurs, troupe aimable & tendre,
Formez un nuage d'encens,
Deux jeunes Saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoissants ;
A leur héroïque courage
L'univers a vu que votre âge,
Capables d'illustres travaux,
Peut aux enfers livrer la guerre,
Etre l'exemple de la terre,
Et donner au Ciel des Héros.



ODE VI.

A UNE DAME.

*Sur la mort de sa fille, Religieuse à A****

Une douleur obstinée
Change en nuits vos plus beaux jours
Près d'un tombeau prosternée,
Voulez-vous pleurer toujours ?
Le chagrin qui vous dévore,
Chaque jour avant l'Aurore
Réveille vos soins amers ;
La nuit vient, & trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop justement attendrie,
Vous avez dû pour un temps
Plaindre une fille chérie,
Moissonnée en son printems ;
Dans ces premieres alarmes
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur est jaloux ;
Loin de condamner vos larmes,
J'en répandrois avec vous.

Mais c'est être trop constante
Dans de mortels déplaisirs,
La nature se contente
D'un mois entier de soupirs :
Hélas ! un chagrin si tendre
Sera-t-il su de ta cendre,
Ombre encore chere à nos cœurs ?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amere
N'attendrit pas le destin,
Malgré les cris d'une mere,
La mort retient son butin;
Avide de funéraille,
Ce monstre, né sans entrailles,
Sans cesse armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles
Et nous creuse des tombeaux.
Le mort dans sa vaste course,
Voit des parents éplorés
Gémir (trop foible ressource!)
Sur des enfants expirés:
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une tombe commune,
Et sous les mêmes cyprès.

Des enfers, pâle Ministre,
L'affreux ennui, fier vautour,
Les poursuit d'un vol sinistre,
Et les dévore à leur tour;
De leur tragique tristesse
N'imitez point la foiblesse:
Victime de vos langueurs,
Bientôt à notre tendresse
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume,
Comme ces sombres esprits,
Qui traînent dans l'amertume
La chaîne de leurs ennuis?
C'est à tort que le Portique
Avec le Parnasse antique
Tient qu'il est doux de gémir;
Un deuil lent & léthargique
Ne fut jamais un plaisir.
Dans l'horreur d'un bois sauvage

La tourterelle gémit;
Mais se faisant au veuvage
Son cœur enfin s'affermit:
Semblable à la tourterelle,
En vain la douleur fidelle
Veut conserver son dégoût,
Le tems triomphe enfin d'elle,
Comme il triomphe de tout.
D'Iphigénie immolée
Je vois le bûcher fumant,
Clytemnestre désolée
Veut la suivre au monument;
Mais cette noire manie
Par d'autres soins fut bannie,
Le tems essuya ses pleurs:
Tels de notre Iphigénie
Nous oublierons les malheurs.
Sur son aîle fugitive,
Si le tems doit emporter
Cette tristesse plaintive
Que vous semblez respecter,
Sans attendre en servitude
Que de votre inquiétude
Il chasse le noir poison,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez-vous par raison.
Une Grecque magnanime,
Dans un semblable malheur,
D'un chagrin pusillanime
Sut sauver son noble cœur:
A la Parque en vain rebelle,
Pourquoi m'affliger, dit-elle,
J'y songeai dès son berceau;
J'élevois une mortelle
Soumise au fatal ciseau.
Mais non, stoïques exemples,
Vous êtes d'un vain secours;

Ce n'eſt que dans tes ſaints temples,
Grand Dieu, qu'eſt notre recours !
Pour guérir ce coup funeſte
Il faut une main céleſte ;
N'eſpérez rien des mortels,
Un conſolateur vous reſte,
Il vous attend aux Autels.

Portez donc au ſanctuaire,
Soumiſe aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mere,
Chrétienne dans ſes regrets :
Adorez-y dans vos peines
Les volontés ſouveraines
Du Diſpenſateur des jours ;
Il rompt nos plus tendres chaînes
Pour fixer ſeul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le ſort,
Le Ciel vous l'avoit ravie
Par une premiere mort :
D'un monde que l'erreur vante,
Une retraite fervente
Lui fermoit tous les chemins,
Pour Dieu ſeul encor vivante,
Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'Autel * alloit marcher,
Déjà pour le ſacrifice
L'amour ſaint dreſſe un bûcher ;
L'encens, les fleurs tout s'apprête,
Bientôt ta jeune conquête.....
Mais, quels cris ! Qu'entends-je ! hélas !
J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

* *Elle étoit ſur le point de faire profeſſion. Elle prononça ſes vœux avant que d'expirer.*

Ainſi périt une roſe
Que frappe un ſouffle mortel ;
On la cueille à peine écloſe
Pour en parer un Autel :
Depuis l'aube matinale
La douce odeur qu'elle exhale
Parfume un temple enchanté ;
Le jour fuit, la nuit fatale
Enſévelit ſa beauté.

Ciel ! nous plaignons ſa jeuneſſe
Dont tes loix tranchent le cours ;
Mais aux yeux de ta ſageſſe
Elle avoit aſſez de jours ;
Ce n'eſt point par la durée
Que doit être meſurée
La courſe de tes Elus,
La mort n'eſt prématurée
Que pour qui meurt ſans vertus,

Vous donc, l'objet de mes rimes,
Ne pleurez point ſon bonheur,
Par ces ſolides maximes
Raffermiſſez votre cœur :
Que l'arbitre des années,
Dieu, qui voit nos deſtinées
Eclorre & va s'évanouir,
Joigne à vos ans les journées
Dont elle auroit dû jouir.





ODE VII.

SUR L'INGRATITUDE.

QUelle furie, au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parricide
Qui d'Agrippine ouvrit le ſein:
L'inſenſible oubli, l'inſolence,
Les ſourdes haines en ſilence
Entourent ce monſtre effronté,
Et tour à tour leur main barbare
Va remplir ſa coupe au Tartare
Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude, de tels ſignes
Sont tes coupables attributs:
Parmi tes baſſeſſes inſignes,
Quel ſilence aſſoupit Phœbus?
Trop long-tems tu fus épargnée,
Sur toi de ma muſe indignée,
Je veux lancer les premiers traits;
Heureux, même en ſouillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès.

Naiſſons-nous injuſtes & traîtres?
L'homme eſt ingrat dès le berceau;
Jeune, ſait-il aimer ſes maîtres?
Leurs bienfaits lui ſont un fardeau;
Homme fait, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Préſomptueux dans tout état;
Vieux enfin, rendez-lui ſervice,

Selon lui, c'eſt une juſtice;
Il vit ſuperbe, il meurt ingrat.
Parmi l'énorme multitude
Des vices qu'on aime & qu'on fuit
Pourquoi garder l'ingratitude,
Vice ſans douceur & ſans fruit?
Reconnoiſſance officieuſe,
Pour garder ta loi précieuſe,
En coûte-t-il tant à nos cœurs,
Es-tu de ces vertus ſéveres,
Qui par des regles trop auſteres
Tyranniſent leurs Sectateurs?
Sans doute il eſt une autre cauſe
De ce lâche oubli des bienfaits;
L'amour propre en ſecret s'oppoſe
A de reconnoiſſants effets;
Par un ambitieux délire
Croyant lui-même ſe ſuffire,
Voulant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans la reconnoiſſance
Un témoin de ſon impuiſſance
Et du beſoin qu'il eut d'autrui.
Paré d'une ardeur complaiſante
Pour vous ouvrir à la pitié,
L'ingrat à vos yeux ſe préſente
Sous le manteau de l'amitié:
Il rampe, adultateur ſervile;
Vous penſez, à ſes vœux facile,
Que vous allez faire un ami:
Triſte retour d'un noble zele,
Vous n'avez fait qu'un infidele,
Peut être même un ennemi.
Déjà ſon œil fuit votre approche;
Votre préſence eſt ſon bourreau;
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudroit voir votre tombeau.

Monſtres des bois, race farouche ;
On peut vous gagner, on vous touche,
Vous ſentez le bien qu'on vous fait ;
Seul, des monſtres le plus ſauvage,
L'ingrat trouve un ſujet de rage
Dans le ſouvenir d'un bienfait.

Mais n'eſt-ce point une chimere,
Un ſantôme que je combats ?
Fut-il jamais un caractere
Marqué par des crimes ſi bas ?
Oh ! Ciel ! que n'eſt-ce une impoſture !
A la honte de la nature,
Je vois que je n'ai rien outré,
Je connois des cœurs que j'abhorre,
Dont la noirceur ſurpaſſe encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles,
Faudra-t-il, mortels bienfaiſants,
Que vos mains déſormais ſtériles
Ne répendent plus leurs préſents ?
Non, leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire,
Il vaut mieux d'un ſoin généreux
Servir une foule coupable,
Que manquer un ſeul miſérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des Dieux imitez les exemples
Dans vos dons déſintéreſſés,
Aucun n'eſt exclu de leurs Temples ;
Leurs bienfaits ſur tous ſont verſés :
Le Soleil qui dans ſa carriere
Prête aux vertueux ſa lumiere,
Luit auſſi pour le ſcélérat ;
Le Ciel ceſſeroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre,
S'il en excloit l'homme ingrat.

Juſte Thémis, contre un tel crime

N'as-tu plus ni glaive ni voix
Que l'ingrat n'est-il ta victime
Ainsi qu'il le fut autrefois ?
Que ne reprends-tu dans notre âge
De ton antique Aréopage
L'équitable sévérité !
L'ingratitude étoit flétrie,
Et souffroit loin de la Patrie,
Un ostracisme mérité.

Mais pourquoi te vanté-je, Athenes,
Dans la justice de tes loix,
Quand, par des rigueurs inhumaines,
Ta République en rompt les droits ?
Que de proscriptions ingrates !
Tes Miltiades, tes Socrates
Sont livrés au plus triste sort ;
La méconnoissance & l'envie
Leur font de leur illustre vie
Un crime digne de la mort.

Ainsi parloit, fuyant sa Ville,
Thémistocle aux Athéniens !
» Tel qu'un palmier qui sert d'asyle,
» J'en sers à mes Concitoyens ;
» Pendant le tonnere & l'orage,
» Sous mon impénétrable ombrage
» La peur des foudres les conduit ;
» L'orage cesse, on m'abandonne,
» Et long-temps avant mon automne,
» La foule ingrate abat mon fruit. «

D'un cœur né droit, noble & sensible,
Rien n'enflamme tant le courroux
Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui se doit à nous,
Sous vingt poignards (fin trop fatale)
Le triomphe de Pharsale
Voit ses jours vainqueurs abattus ;
Mais de tant de coups le plus rude

Fut celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus.
Mortels ingrats, ames ſordides,
Que mes ſons puiſſent vous fléchir !
Ou ſi de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux ſoient vos maîtres :
O honte ! ces ſtupides êtres
Savent-ils mieux l'art d'être humain ?
Oui, que Séneque * vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'arene
De l'amphithéatre romain.
Un lion s'élance, on l'anime
Contre un eſclave condamné,
Mais à l'aſpect de ſa victime
Il recule, il tombe étonné ;
Sa cruauté ſe change en joie ;
On lance ſur la même proie
D'autres lions plus en courroux :
Le premier d'un cœur indomptable,
Se range au parti du coupable,
Et ſeul le défend contre tous.
Autrefois, du rivage More
Cet eſclave avoit fuit les fers ;
Trouvant ce lion jeune encore
Abandonné dans les déſerts,
Il avoit nourri ſa jeuneſſe ;
L'animal ému de tendreſſe,
Reconnoît ſon cher bienfaicteur ;
Un inſtinct de reconnoiſſance
Arme, couronne ſa défenſe,
Il ſauve ſon libérateur.

* *Lib. II. Beneſ. Cap. XIX.*

ODE VIII.

AU ROI STANISLAS.

FRivole ivresse, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants?
Sans vos écarts l'aimable lyre
N'a-t-elle point d'accords touchants?
Fuyez, mais vous, guidez mes traces,
Sœurs des amours, naïves graces,
Que le goût marche sur vos pas;
N'approuvez point ces sons stériles,
Ni ces fougues trop puériles
Que la raison n'approuve pas.
Près d'un Héros chantez sans craindre,
Mêlez des fleurs à ses lauriers,
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame, ses faits guerriers;
Mars effraieroit vos voix timides:
Laissez ces vertus intrépides
Aux accents du Dieu de Claros:
Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus doubles & sensibles
Qui nous font aimer les Héros.
Tracez l'aimable caractere
D'un Prince formé de vos mains:
STANISLAS... ce nom doit vous plaire;
Rappellez ses premiers destins;
Je vous vois, brillantes Déesses,
Combler son cœur de vos largesses.
Il saura gagner tous les cœurs.
De sa jeunesse fortunée
Vous avez fait la destinée,

Vous lui devez d'autres faveurs.
Aux Potentats ſon ſang l'égale ;
Pourquoi n'en a-t-il point les droits ?
Il poſſede une ame royale,
Que ne le vois-je au rang des Rois !
Graces, c'eſt à votre puiſſance
De ſuppléer à la naiſſance
Ce qu'a manqué l'aveugle ſort ;
Allez, recueillez les ſuffrages,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du Nord.
Mais déjà l'allégreſſe éclate ;
Il paroît ; il eſt courronné ;
Il charme l'auſtere Sarmate
Au pied du trône proſterné ;
Pour munir d'un brillant auſpice
Ce choix dicté par la juſtice,
La victoire y mêle la voix
D'un jeune arbitre des Couronnes, *
Moins jaloux d'occuper des trônes,
Qu'orgueilleux de faire des Rois.
Sur ces deux Princes magnanimes
Tout l'univers porte les yeux :
Unis par leurs exploits ſublimes,
Un temps les voit victorieux ;
Mais quelle ſoudaine diſgrace !
Charles tombe ; ſon nom s'efface ;
Son pouvoir eſt évanui.
O Conquêtes ! ô ſort fragile !
Il avoit vécu comme Achille,
Il meurt au même âge que lui.
Quelle perte pour tes Provinces
Quand la Suede pleure ſon Roi,
Pologne, le plus doux des Princes
Ceſſe auſſi de régner ſur toi.

* *Charles XII.*

Il t'en reſte encor l'eſpérance...
Sois ſon aſyle, heureuſe France,
Séjour des Rois dans leurs malheurs:
S'il perd des ſujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

Sous une couronne héritée
Souvent un Roi vit ſa ſplendeur,
Une couronne méritée
Fait la véritable grandeur:
Que Bellone enſuite, ou les trames
La raviſſent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'équité,
Loin de perdre rien de ſon luſtre,
Leur grand cœur d'un malheur illuſtre,
Tire une nouvelle clarté.

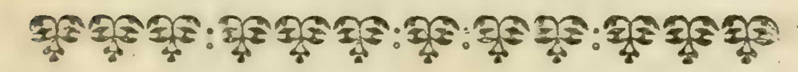
Oui, ta fuite, injuſte fortune,
N'enleve rien à la vertu:
Qu'elle abatte une ame commune,
STANISLAS n'eſt point abattu:
Senſible à ſa valeur ſublime,
Reviens & répare ton crime;
Le Ciel t'en ouvre les chemins:
De ſon héroïque famille,
Dans le ſein d'une auguſte fille,
Il éterniſe les deſtins.

Ainſi par d'heureux avantages,
Le ſang des Héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au ſang des Héros Bourbons.
Cette ſource illuſtre & féconde
Donnera des vainqueurs au monde
Et des maîtres à nos neveux;
Et les Souverains de la France
Compterons avec complaiſance
STANISLAS entre leurs aïeux.

Nymphe, dont les flots tributaires

Aiment à couler ſous ces loix,
Redis aux Nymphes étrangeres
Son nom, ſes graces, ſes exploits;
Conſerve ſur tes vertes rives
Ces beautés champêtres & vives
Par qui ſes yeux ſont réjouis;
Sans doute le fier Boriſthene
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu jouis.

Reçois ces Vers, & pour les lire,
GRAND ROI, reprends cette douceur
Qui me permit de les écrire
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'eſt flatté dans ma peinture,
Du fade encens, de l'impoſture
Ton goût fut toujours ennemi;
Ma voix n'eſt dans ce chant lyrique,
Que l'écho de la voix publique,
Et n'a répété qu'à demi.



ODE IX.

SUR LA CONVALESCENCE

DU ROI.

COmpagne des Bourbons, brillante renommée,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon Roi,
Souffre dans ce beau jour qu'à la France charmée
Je l'annonce avec toi.
Tous mes vœux ſont remplis, tu m'ouvres la barriere,
Ta lumiere immortelle a pénétré mes ſens,
Et des Cieux avec toi je franchis la carriere

Sur les aîles des vents.
Des rives de la Seine aux Campagnes de l'Ebre ;
Des Alpes à l'Escault, & du Rhin aux deux mers ;
Je vois ces champs heureux, cet Empire célebre,
L'honneur de l'univers.
Tu parles : je les vois ces fidelles Provinces
S'attendrir, s'embellir à ton brillant récit ;
Par-tout du plus grand Roi, du plus chéri des Princes
L'heureux nom retentit.
» Qu'il regne ! que tout cede à la présence auguste
» D'un Roi forcé de vaincre & d'instruire les temps
» Qu'il auroit pu passer du trône d'un Roi juste
» Au Char des Conquérants.
» Moins sensible au renom que lui fait la Victoire,
» Qu'au repos des humains, au bien de ses Sujets,
» Du destin des vainqueurs il ne veut que la gloire
» D'arbitres de la Paix.
» Qu'il vive ! que son regne, & célebre & paisible,
» Passe l'âge & l'éclat des regnes les plus beaux,
» Ainsi que sa sagesse & son cœur né sensible
» Surpassent les Héros ! «
A ces vœux redoublés, que cent concerts secondent ;
Le vaste sein des airs répond de toutes parts,
Et du fond des forêts les cavernes répondent
A l'airain des remparts.
Quel pompeux appareil & de jeux & de fêtes !
Les Arts, Peuple brillant, servent tous ces desirs ;
Ta vaillance commande au destin des conquêtes,
Et ton goût aux plaisirs.
O Ciel ! quel changement ! Nymphe immortelle, arrête !
Quel coup de foudre annonce un orage imprévu ?
Tes rayons sont éteints ; tout cede à la tempête ;
Le jour a disparu.
Aux acclamations des fêtes renaissantes
Quel silence profond fait succéder l'horreur ?
Il cesse : le tumulte & des voix gémissantes
Redoublent la terreur.

Quelque fléau subit frappe-t-il la patrie ?
Le cri de la douleur s'éleve dans les airs,
Tel qu'il part d'un vaisseau, que les vents en furie
Vont plonger dans les mers.
Une foible lueur a percé les ténebres :
Quel spectacle ! quel deuil ! Citoyens & Guerriers,
Tout gémit, tout frissonne, & des ombres funebres
Entourent nos lauriers.
Quel sombre égarement! où court ce peuple en larmes?
Que vois-je! un tombeau s'ouvre! ô douleur ! je frémis.
Quel tombeau ! je succombe aux plus vives alarmes :
Il est près de Louis.
Ciel! peux-tu l'ordonner! Eh quels sont donc les crimes,
D'un peuple humain, fidele aux vertus comme aux loix,
Pour frapper d'un seul coup cet amas de victimes,
Qui t'adresse sa voix !
Occupé de Louis plus que du diadême,
L'Etat n'offre à mes yeux qu'une famille en pleurs·
Près d'un pere expirant, qu'on pleure pour lui-même
Du plus profond des cœurs.
De l'Empire des Lys tutélaire génie,
Viens, suspends tes lauriers, fruit d'un tems plus serein;
Un siecle de succès nous est moins que la vie
Du plus cher souverain.
Tu veillois sur ses jours, quand son ardeur guerriere
Sur les foudres de Mars l'exposoit en soldat;
Sauve ces mêmes jours, le trésor, la lumiere
Et l'ame de l'Etat !
O bonheur ! quelle aurore a dissipé les ombres?
L'espérance descend vers ce peuple abattu ;
Le plus beau jour succede aux voiles les plus sombres:
Louis nous est rendu.
Respirez, renaissez, Provinces alarmées,
Couronnez-vous de fleurs, signalez vos transports,
Employez vos clairons, triomphantes Armées,
Aux plus tendres accords.
Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France,

De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix:
Le cri d'un peuple heureux est la seule éloquence
Qui fait parler des Rois.
S'il falloit, ô destin, cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé,
Quel peuple fut jamais plus tendre, plus fidele,
Quel Roi fut plus aimé ?
Réduits au froid bonheur de l'austere puissance,
Les maîtres des humains, au sommet des grandeurs,
Ignorent trop souvent quel rang on leur dispense
Dans le secret des cœurs.
S'ils savent être aimés, suivis de la contrainte,
Ont-ils de ce bonheur la douce sûreté
L'esclavage, autour d'eux établissant la feinte,
Chassa la vérité.
Ainsi toujours glacés, toujours inaccessibles
Au premier des plaisirs pour qui l'homme est formé,
Ils meurent sans aimer, & sans être sensibles
Au bonheur d'être aimé.
A peine quelques pleurs honorent leur poussiere,
Leur fin expose au jour les cœurs de leurs sujets;
Le flambeau de la mort est la seule lumiere
Qui ne trompe jamais.
Vous jouissez, Grand Roi, d'un plus heureux partage,
L'instant qui juge tout & qui ne flatte rien,
A dévoilé pour vous & l'ame & le langage
De chaque citoyen.
Un bonheur tout nouveau va vous suivre sans cesse,
Don plus satisfaisant, plus cher que la grandeur,
Pour un Roi qui connoît le charme & la tendresse
Des sentiments du cœur.
Vous saviez que dans vous tout respectoit le Maître,
Que par-tout le Héros alloit être admiré;
Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
Que l'homme est adoré.

ODE X.

SUR

LA MÉDIOCRITÉ.

SOuveraine de mes pensées,
Tes loix sont-elles effacées?
Toi qui seule régnois sur les premiers mortels,
Dans cette race misérable,
Sur cette terre déplorable,
Heureuse liberté, n'as-tu donc plus d'Autels?
De mille erreurs vils tributaires,
Les cœurs, esclaves volontaires,
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens,
Là je vois des chaînes dorées,
Là d'indignes, là de sacrées;
Par-tout je vois des fers & des tristes liens.
N'est-il plus un cœur vraiment libre,
Qui, gardant un juste équilibre,
Vive maître de soi, sans asservir ses jours?
S'il en est, montre-moi ce sage,
Lui seul obtiendra mon hommage,
Et mon cœur sous sa loi se range pour toujours.
Tu m'exauces, Nymphe ingénue,
Dans une contrée inconnue,
Sur des aîles de feu je me sens enlevé;
Quel Ciel pur! quel paisible Empire!
Chante toi-même prends ma lyre,
Et décris ce jour par tes soins cultivé.
Aux bords d'une mer furieuse,
Où la fortune impérieuse
Porte & brise à son gré de superbes vaisseaux,

Il est un port sûr & tranquille
Qui maintient dans un doux asyle
Des barques à l'abri du caprice des eaux.
Sur ces solitaires rivages,
D'où l'œil, spectateur des naufrages,
S'applaudit en secret de sa sécurité,
Dans un temple simple & rustique,
De la nature ouvrage antique,
Ce climat voit régner la médiocrité.
Là, conduit par la sagesse,
Tu te fixas, humble Déesse,
Loin des palais bruyants du fastueux Plutus:
Là, sous tes loix & sous ton culte,
Tu rassemblas, loin du tumulte,
Le vrai, les plaisirs purs, les sinceres vertus.
Séduits par d'aveugles idoles,
Du bonheur fantômes frivoles,
Le vulgaire & les grands ne te suivirent pas.
Tu n'eus pour sujets que ces sages
Qui doivent l'estime des âges
A la sagesse acquise en marchant sur tes pas.
Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles & tendres Poëtes
Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillants,
Si le fracas de la fortune,
Ou si l'indigence importune
Eût troublé leur silence, ou caché leurs talents.
Mais envain tu fuyois la gloire;
La renomée & la victoire
Vinrent dans tes déserts se choisir des Héros,
Mieux formés par des loix stoïques,
Aux vertus, aux faits héroïques,
Que parmi la mollesse & l'orgueil des faisceaux.
Pour Mars tu formois loin des Villes
Les Fabrices & les Camilles,
Et ces sages Vainqueurs, Philosophes guerriers,
Qui, du char de la dictature,

Descendant à l'agriculture,
Sur tes secrets autels rapportoient leurs lauriers.
Trop heureux, Déité paisible,
Le mortel sagement sensible,
Qui jamais loin de toi n'a porté ses desirs:
Par sa douce mélancolie,
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité seule il cherche ses plaisirs.
Ignoré de la multitude,
Libre de toute servitude,
Il n'envia jamais les grands biens, les grands noms;
Il n'ignore point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre
Le pin des monts altiers que l'ormeau des vallons.
Sourd aux censures populaires,
Il ne craint point les yeux vulgaires,
Son œil perce au-delà de leur foible horison:
Quelques bruits que la foule en seme,
Il est satisfait de lui-même
S'il a su mériter l'aveu de la raison.
Il rit du sort, quand les conquêtes
Promenent de têtes en têtes
Les couronnes du Nord ou celles du Midi:
Rien n'altere sa paix profonde,
Et les derniers instants du monde
N'épouvanteroient point son cœur encor hardi.
Amitié charmante, immortelle,
Tu choisis à ce cœur fidele
Peu d'amis, mais constants, vertueux comme lui
Tu ne crains point que le caprice,
Que l'intérêt les désunisse,
On verse sur leurs jours les poisons de l'ennui.
Ami des frugales demeures,
Sommeil, pendant les sombres heures,
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris,
Ecartant ces songes funebres
Qui, parmi l'effroi des ténebres,

Vont réveiller les Grands ſous les riches lambris.
C'eſt pour ce bonheur légitime
Que le modeſte Abdolonyme
N'acceptoit qu'à regret le ſceptre de Sidon :
Plus libre dans un ſort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne fut l'être
Sur le trône éclatant des Aïeux de Didon.
C'eſt par ces vertus pacifiques
Par ces plaiſirs philoſophiques
Que tu ſais, chez R ***, remplir d'utiles jours,
Dans ce Tivoli ſolitaire,
Ou le Cher de ſon onde claire
Vient à l'aimable Loire aſſocier le cours.
Fidele à ce ſage ſyſtême,
Là, dans l'étude de toi-même,
Chaque ſoleil te voit occuper tes loiſirs ;
Dans le brillant fracas du monde,
Ton nom, ta probité profonde
T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaiſirs.

ODE XI.

A VIRGILE,

SUR LA POÉSIE CHAMPÊTRE.

SUſpends tes flots, heureuſe Loire,
Dans ces vallons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire,
Et des côteaux plus gracieux ?
Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula ſous de ſi beaux Cieux.
Ingénieuſes rêveries,

Songes riants, ſages loiſirs,
Venez ſous ces ombres chéries,
Vous ſuffirez à mes deſirs;
Plaiſirs brillants, troublez les villes;
Plaiſirs champêtres & tranquilles,
Seuls vous étes les vrais plaiſirs.
Mais pourquoi ce triſte ſilence ?
Ces lieux charmants ſont-ils déſerts ?
Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts?
Sur ces gazons & ſous ces hêtres,
D'une troupe d'amants champêtres
Que n'entends-je les libres airs ?
Quel ſon me frappe ? Une voix tendre
Sort de ces bocages ſecrets;
On ſoupire pour mieux entendre
Entrons ſous ces ombrages frais;
J'y vois une Nymphe affligée,
Sa beauté languit négligée,
Et ſa couronne eſt un cyprès.
Seuls confidents de ſa retraite,
Les amours conſolent ſes maux;
L'un lui préſente ſa houlette,
L'autre aſſemble des chalumeaux;
Foibles ſecours! rien ne la touche,
Des pleurs coulent; ſa belle bouche
M'en apprend la cauſe en ces mots.
D'Euterpe tu reçois les larmes,
Je vais quitter ces beaux vergers;
Aux champs François perdant mes charmes,
Je fuis ſur des bords étrangers:
Tu n'entends point dans ces prairies
Les chants vantés des bergeries,
C'eſt qu'il n'eſt plus de vrais Bergers.
Dès qu'une frivole harmonie,
Aſſerviſſant mes libres ſons,

Eut de la moderne (*a*) Ausonie
Banni mes premieres chansons :
De ces plaines dégénérées,
France, je vins dans tes contrées,
J'espérois mieux de tes leçons.
Alcidor (*b*) sut calmer ma peine
Par ses airs naïfs & touchants ;
Galantes Nymphes de Touraine,
Il charmoit vos aimables champs :
Mourant il laissa sa musette
Au jeune amant de Timarette (*c*)
Dont l'Orme admira les doux chants.
Mais quand le paisible Elysée
Posséda Racan & Ségrais,
Lorsque leur flûte fut brisée,
L'Idylle perdit ses attraits :
A peine la Muse fleurie
D'un nouveau Berger de Neustrie (*d*)
En sauva-t-elle quelques traits.
Bientôt Flore vit disparoître
Cette heureuse naïveté,
Qui de mon empire champêtre
Faisoit la premiere beauté :
N'entendant plus aucun Tityre,
N'ayant rien d'aimable à redire,
L'écho se tut épouvanté.
La Bergere, outrant sa parure,
N'eut plus que de faux agréments,

Le

(*a*) *On reproche les* Concerti, *& les pensées trop recherchées aux Bergers italiens*, du Guarini, du Bonarelli, au Cavalier Marin, *&c.*

(b) *Acteurs des Bergeries de M. le Marquis de Racan, né en Touraine.*

(c) *Bergere des Idylles de M. de Ségrais, né à Caen.*

(d) *M. de F***.*

Le Berger quittant la nature,
N'eût plus que de faux ſentimens;
Et ce qu'on appelle l'églogue
Ne fut plus qu'un froid dialogue
D'acteurs dérobés aux Romans.
Leur voix contrainte ou doucereuſe
Mit les Dryades aux abois,
Leur guittare trop langoureuſe
Endormit les oiſeaux des bois;
Les amours en prirent la fuite,
Et vinrent pleurer à ma ſuite
La perte des premiers hautbois.
Tendres Muſes de cet empire,
O! ſi, ſortant de chez les morts,
Virgile, pour qui je ſoupire,
Ranimoit ſes voix ſur vos bords;
S'il quittoit ſa langue étrangere,
Parlant la vôtre pour vous plaire,
Vous trouveriez mes vrais accords.
A ces mots la Déeſſe agile
Fuit à travers des bois naiſſants...
Viens donc, parois, heureux Virgile
De vingt ſiecles reçois l'encens:
Chez les Nymphes de ce rivage,
Berger Français, gagne un ſuffrage
Qui manque encor à tes accents.
Sous quelque langue qu'elle chante,
Ta Muſe aura ſon air charmant;
Telle qu'une beauté touchante
Qui plaît ſous tout habilement,
Tout lui ſied bien, rien ne l'efface,
Pour elle une nouvelle grace
Naît d'un nouvel ajuſtement.
Viens ſur les Tyrſis de Mantoue
Réformer ceux de ce ſéjour:
Rends-nous ce goût qu'Euterpe avoue;
Guidé par toi, l'enfant amour,

Ne viendra plus dans nos montagnes
Parler aux Nymphes des campagnes
Comme ils parlent aux Nymphes de Cour.
Affranchis l'églogue captive,
Tire-la des chaînes de l'art;
Qu'elle soit tendre, mais naïve,
Belle sans soin, vive sans fard;
Que dans des routes naturelles
Elle cueille des fleurs nouvelles
Sans les chercher trop à l'écart.
En industrieuse Bergere,
Qu'elle dépeigne les forêts,
Mais sur une toile légere,
Sans des coloris indiscrets,
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.
La nature sur chaque image
Doit guider les traits du pinceau;
Tout doit y peindre un paysage,
Des jeux, des fêtes sous l'ormeau:
L'œil est choqué s'il voit reluire
Les palais, l'or & le porphire
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.
Il veut des grottes, des fontaines,
Des pampres des sillons dorés,
Des prés fleuris, des vertes plaines,
Des bois, des lointains azurés:
Sur ce mélange de spectacles
Ses regards volent sans obstacles,
Agréablement égarés.
Là, dans leur course fugitive,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que des ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux,
Et qu'avec faste & violence
Une Syrene au Ciel élance,

Et fait retomber en berceaux.

Sur cette ſcene toute inculte,
Mais par-là plus charmante aux yeux,
On aime à voir loin du tumulte,
Un peuple de Bergers heureux ;
Le cœur, ſur l'aîle de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la ville,
Vient être Berger avec eux.

Là, ſes paſſions en ſilence
Laiſſent parler la vérité ;
A la ſuite de l'innocence,
Là voltige la liberté ;
Là, rapproché de la nature,
Il voit briller la vertu pure
Sous l'habit de la volupté.

Oui, la vertu vit ſolitaire
Chez les Bergers ſes favoris ;
Fuyant le faſte & l'air auſtere,
Elle y badine avec les ris :
Farouche vertu du Portique,
De ton mérite ſophiſtique
Pourrions-nous être encor épris ?

Aux vrais biens, par un doux menſonge,
L'églogue rend ainſi les cœurs :
La raiſon ſait que c'eſt un ſonge,
Mais elle en ſaiſit les douceurs :
Elle a beſoin de ces fantômes,
Preſque tous les plaiſirs des hommes
Ne ſont que de douces erreurs.



AVERTISSEMENT SUR LES ÉGLOGUES *DE VIRGILE.*

Nec verbum verbo curabis reddere. *Hor.*

CET Ouvrage est moins une exacte traduction qu'une imitation hardie des églogues de Virgile; l'exactitude classique & littérale ne sert qu'à abaisser l'essor poétique; l'Auteur a cru devoir en secouer le joug, intimidé & averti par le peu de succès de quelques Traducteurs de différens Poëtes, Traducteurs craintifs & scrupuleux, qui n'ont eu d'autre mérite dans leur travail que celui de prouver au public qu'ils savoient expliquer mot pour mot leur Auteur: mérite de Pédant ou d'Écolier. Pour trop vouloir conserver l'air Latin à leur Original, ils l'ont souvent privé des beautés que la Langue Française devoit lui prêter; ils ont pris beaucoup de peine: il en falloit moins pour mieux faire; le vrai goût demande qu'on marche à côté de son Auteur sans le suivre en rampant, & sans baiser humblement tous ses pas; on doit le naturaliser dans nos mœurs, oublier ses tours, ses expressions, son style étranger au nôtre; ne lui laisser enfin que ses pensées, & les exprimer comme il l'auroit dû faire lui-même, s'il avoit parlé notre langue. Le caractere libre de la poésie Française ne se plie point volontiers à la précision du Vers latin; ainsi on s'est mis au large; sans s'enchaîner aux termes, on ne s'est étudié qu'à conserver le fond des choses; on a quelquefois resserré, quelquefois étendu les pensées du Poëte, selon le besoin

*des transitions & les contraintes de la rime : on ne doit montrer son Auteur que par les endroits avantageux. Tous le sont à peu près pour Virgile ; cependant on a cru devoir décharger le style de certaines circonstances qui ne pourroient être rendues heureusement ; il est des traits que les graces accompagnent dans le texte, & qu'elles abandonneroient dans la version ; par exemple, la circonstance des mœurs d'Eglé dans la sixieme Eglogue, & la joue enluminée du Dieu Pan dans la dixieme, n'ont rien de bas dans le latin : ce sont des situations naïves que la délicatesse de l'expression releve ; mais elles ne présenteroient en Français qu'une idée basse & burlesque ; ces legers retranchements sont rachetés & remplacés par un peu d'étendue dans les endroits riants & favorables. Il n'est pas besoin de justifier quelques changements dans les noms des Bergers : chose fort indifférente, & qui n'ôte rien au sujet ni à la conduite du Poëme. On s'est permis une liberté plus considérable, mais qu'on a cru nécessaire à nos mœurs & à notre goût ; c'est le changement de quelques noms de Bergers en noms de Bergeres ; par-là les sentiments sont ramenés dans l'ordre, l'amour se trouve dans la nature & le voile est tiré sur des images odieuses & détestées, qui pouvoient cependant plaire au siecle dépravé du Poëte. C'est par ces mêmes égards qu'on a risqué la métamorphose de l'*Alexis*. Quelques personnes d'un goût délicat & d'une critique éclairée, ont enhardi l'Auteur à ce changement. Il étoit difficile d'assez bien différencier les expressions de cette amitié d'avec celle de l'amour même. Le préjugé reçu contre les mœurs de Virgile se seroit toujours maintenu, & auroit rendu aux sentiments de Coridon toute la vivacité passionnée qu'on auroit tâché d'adoucir & de colorer.*



ÉGLOGUES DE VIRGILE.

ÉGLOGUE I.

TITYRE.

MÉLIBÉE, TITYRE (*).

MÉLIBÉE.

TRANQUILLE, cher Tityre, à l'ombr
de ce hêtre,
Vous essayez des airs sur un hautboi
champêtre :
Vous chantez ; mais pour nous, infortu-
tunés Bergers,
Nous gémirons bientôt sur des bords étrangers ;
Nous fuyons, exilés d'un aimable patrie ;

* *Le pere de Virgile, sous le nom de Tityre, chant les louanges & les bienfaits d'Octavien César, qui, dan le partage des campagnes de Mantoue, lui conservoi une paisible possession de sa métairie d'Andès. Sous l nom de Mélibée, un Berger du Mantouan, banni de s patrie déplore ses disgraces.*

Seul vous ne quittez point cette terre chérie ;
Et quand tout retentit de nos derniers regrets,
Du nom d'Amarilis vous charmez ces forêts.

TITYRE.

Un Dieu, cher Mélibée, appui de ma foiblesse,
Accorde ces loisirs aux jours de ma vieillesse :
Oui, je mets ce Héros au rang des immortels,
Le sang des agneaux rougira ses Autels;
Si mon troupeau tranquille erre encor sur ces rives,
Quand le sort en bannit vos brebis fugitives ;
Tandis qu'un vaste effroi trouble nos champs déserts,
Si dans un doux repos je chante encor des airs,
Berger, c'est un bienfait de ce Dieu secourable
C'est à lui que je dois ce destin favorable.

MÉLIBÉE.

Parmi tant de malheurs & de troubles affreux,
Que je suis étonné de trouver un heureux !
Je suis, traînant à peine en cet exil funeste
De mes nombreux troupeaux le déplorable reste :
Cette triste brebis, l'espoir de mon troupeau,
Dans la fuite a perdu son languissant agneau :
Déjà dans ma douleur j'ai brisé ma musette ;
Pourquoi te tiens-je encore, inutile houlette ?
Hélas ! souvent le Ciel irrité contre nous,
Par des signes trop sûrs m'annonçoit son courroux ;
Trois fois, il m'en souvient, dans la forêt prochaine,
Le tonnerre à mes yeux est tombé sur un chêne,
De sinistres oiseaux, par de lugubres chants,
Trois fois m'ont annoncé la perte de nos champs :
Mais pourquoi rappeller ces douloureux présages.....
Berger, quel est ce Dieu qui reçoit vos hommages ?

TITYRE.

Bien loin de nos hameaux ce Héros tient sa Cour,
Sa présence embellit un plus noble séjour :
Rome est ce lieu charmant : autrefois, je l'avoue,
Je ne croyois point Rome au-dessus de Mantoue ;

Quelle étoit mon erreur ! sur ces bords enchantés
Le Tibre voit briller la Reine des Cités :
Rome l'emporte autant sur le reste des Villes
Que le plus haut cyprès sur les buissons stériles.

MÉLIBÉE.

Quel espoir vous porta vers ces aimables lieux ?

TITYRE.

La liberté, Berger, s'y montroit à mes vœux,
D'elle j'obtiens enfin des regards plus propices :
Mes derniers ans pourront couler sous ses auspices :
Mantoue à mes desirs refusoit ce bonheur,
Par d'inutiles soins je briguois sa faveur ;
Sans aucun fruit pour moi, ces fréquens sacrifices,
Dépeuploient mon bercail d'agneaux & de genisses ;
Vainement j'implorois l'heureuse liberté ;
Mais enfin j'ai fléchi cette Divinité.
J'osai porter ma plainte au Souverain du Tibre :
J'étois alors esclave ; il parla, je fus libre.

MÉLIBÉE.

Lorsque vous habitiez ce rivage charmant,
Tout s'affligeoit ici de votre éloignement ;
Pendant ces sombres jours, la jeune Galatée
Du plus tendre chagrin me parut agitée,
Ses yeux s'ouvroient à peine à la clarté du jour,
Sa plainte attendrissoit les Nymphes d'alentour ;
Les échos des vallons, les pins & les fontaines
Rappelloient à l'envi Tityre dans nos plaines ;
Vos fruits dépérissoient dans le plus beau verger,
Et vos troupeaux plaintifs demandoient leur Berger.

TITYRE.

Si je n'avois quitté ma triste solitude,
Je souffrirois encor la même servitude :
Dans ces maux, Rome étoit mon unique recours,
Et ses Dieux pouvoient seuls me faire d'heureux jours :
Là, j'ai vu ce Héros que chante ma tendresse,

Il est dans le printemps d'une belle jeunesse ;
Allez, Bergers, dit-il, conservez en repos
Votre séjour natal, vos champs & vos troupeaux.
Bientôt, par un retour d'hommages légitimes,
Je lui sacrifierai mes plus belles victimes.
Ses fêtes reviendront douze fois tous les ans,
Douze fois ses autels recevront mon encens.

MÉLIBÉE.

Ainsi donc, cher Tityre, exempt de nos miseres,
Vous finirez vos jours aux foyers de vos Peres,
Vos troupeaux respectés du barbare vainqueur
Demeureront ici sous leur premier Pasteur ;
Ils ne sortiront point de ces gras pâturages,
Pour périr de langueur dans des terres sauvages :
Vos abeilles encore, au retour du matin,
Picoteront la fleur des saules & du thin ;
Nos champs abandonnés vont rester inutiles :
Les vôtres par vos soins seront toujours fertiles,
Vous pourrez encor voir ces bocages chéris,
Ces gracieux lointains, ces rivages fleuris :
Les amoureux soupirs des rossignols fideles,
Les doux gémissements des tendres tourterelles
Vous livreront encore aux douceurs du sommeil,
Dans ces antres fermés aux regards du soleil.

TITYRE.

L'amour saura toujours me retracer l'image
Du Dieu qui me procure un si doux avantage ;
Le cerf d'un vol hardi traversera les airs,
Les habitants des eaux fuiront dans les déserts,
La Saône ira se joindre aux ondes de l'Euphrate,
Avant qu'un lâche oubli me fasse une ame ingrate.

MÉLIBÉE.

Que ne puis-je avec vous célébrer ce Héros,
Et ranimer les sons de mes tristes pipeaux !
Nos pasteurs pleurent tous une même disgrace,
Nous fuyons, dispersés ; les uns aux champs de Thrace.

Vont chercher des tombeaux ſous ces affreux climats
Qu'un éternel hiver couvre d'âpres frimats;
D'autres vont habiter une contrée aride,
Et les déſerts voiſins de la Zone Torride;
Compagnon de leurs maux, & banni pour toujours,
Sous un Ciel inconnu je traînerai mes jours;
Quoi! je ne verrai plus ces campagnes ſi cheres,
Ni ce ruſtique toît hérité de mes peres!
O Mantoue! ô du moins, ſi ces riches ſillons
Devoient m'être rendus après quelques moiſſons!
Non; je ne reverrai plus ces forêts verdoyantes;
Ni ces guérets chargés de gerbes ondoyantes;
D'avides étrangers, des ſoldats inhumains
Déſoleront ce champ cultivé de mes mains;
Etoit-ce donc, grands Dieux! pour cette troupe indigne
Que j'ornois mon verger, que je taillois ma vigne!
C'en eſt fait; pour toujours recevez mes adieux,
Bords ſi chers à mon cœur & ſi beaux à mes yeux
O Guerre! ô triſte effet des diſcordes civiles!
Champs, on vous ſacrifie à l'intérêt des villes:
Troupeau toujours chéri dans des jours plus heureux,
Mon exil te prepare un ſort bien rigoureux;
Du fond d'un antre frais, bordée d'une onde pure,
Je ne te verrai plus bondir ſur la verdure:
Suivez-moi, foible reſte, infortunés montons.
Pour la derniere fois vous voyez ces cantons.

TITYRE.

Dans ces lieux cependant on vous permet encore
D'attendre le retour de la premiere aurore.
Regagnons le hameau: Bergers, ſuivez mes pas
Theſtile nous apprête un champêtre repas;
Le jour fuit, hâtons-nous; du ſommet des collines

L'ombre descend déja dans ces plaines voisines,
Les oiseaux endormis ont fini leurs concerts,
Et le char de la nuit s'éleve sur les airs.



ÉGLOGUE II.

IRIS.

L'Astre brûlant du jour sur nos paisibles rives
Répandoit du midi les ardeurs les plus vives,
Quand Coridon (*) errant dans l'horreur des forêts;
Aux déserts attendris confia ses regrets.
Il adoroit Iris : d'une plainte étrangere
Il vouloit dans son champ attirer la Bergere :
Iris étoit promise aux feux d'un autre amant,
Et plaignoit Coridon sans calmer son tourment.
Cet amoureux Berger fuyoit les jeux champêtres,
Solitaire, il venoit se cacher sous des hêtres;
C'est-là qu'ayant conduit ses troupeaux languissants,
Il soupiroit un jour ces douloureux accents.
Hâtez-vous, sombres jours d'une odieuse vie;
Puisque toute espérance à mes vœux est ravie,
Puisqu'un autre Berger emporte vos amours,
Pourquoi, cruelle Iris, voudrois-je encor des jours?
Du moins, plaignez les maux que ma langueur me cause;
Il est l'heure du jour où tout ici repose :
Le moissonneur tranquille, à l'abri du soleil,
Répare sa vigueur dans le sein du sommeil;

(*) *Coridon se plaint de l'insensibilité d'Iris, Bergere d'un Hameau étranger; il veut inutilement l'attirer dans ses Campagnes.*

Auprès de leurs troupeaux, dans un bocage sombre
Sylvie & son Berger goûtent le frais de l'ombre:
Privé de ces loisirs, & bravant la chaleur,
Je promene en ces bois ma plaintive douleur.
A mes gémissements l'écho paroît sensible,
Tout me plaint, votre cœur reste seul inflexible.
Que n'ai-je pour Philis brûlé des mêmes feux!
A la fille d'Arcas que n'ai-je offert mes vœux!
Leurs graces, il est vrai, n'égalent point vos charmes;
Mais leur cœur moins ingrat m'eut coûté moins de larmes.
Ah! ne comptez point tant sur vos belles couleurs,
Un jour les peut flétrir, un jour flétrit les fleurs;
La beauté n'est qu'un lys, l'aurore l'a vu naître
L'aurore à son retour ne le peut reconnoître.
Pourquoi me fuyez-vous? J'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuse * enrichit de ses eaux;
En lait délicieux mes brebis sont fécondes:
Lors même que l'hiver glace & l'air & les ondes:
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens souvent le prix des champêtres concerts;
Et si le ruisseau pur qui coule en ce bocage
N'abuse point mes yeux d'une flatteuse image,
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai consulté ce crystal immobile,
Mon air ne cede rien aux graces de Mirtyle.
Ne craignez point, Iris, d'habiter nos forêts,
Les plaisirs y naîtront de vos tendres attraits,
Les sinceres amours, peu connus dans les villes,
Sous de tranquilles toîts ont choisi des asyles;

* *Fontaine de Sicile.*

Souvent, joignant nos voix aux chanſons des oi-
ſeaux,
Nous irons réveiller les folâtres échos;
Nos chants égaleront leur douce mélodie
Des airs dont le Dieu Pan ſait charmer l'Arcadie: *
Pan trouva le premier cet art ingénieux
De former ſur la flûte un ſon harmonieux:
Pan regne ſur nos bois, il aime nos prairies,
C'eſt le Dieu des Bergers & de leurs Bergeries.
Vous aurez ſous vos loix un docile troupeau;
Vous le verrez bondir au ſon du chalumeau:
Cette bouche charmante & des Graces chérie
Touchera nos pipeaux ſans en être flétrie:
Je vous garde un hautbois qui ſemble fait pour vous:
La douceur de ſes ſons rend les oiſeaux jaloux:
Tirſis, près d'expirer ſur ce triſte rivage,
D'une longue amitié m'offrit ce dernier gage:
Je joindrai, pour vous plaire, à ce don de Tirſis
Une belle houlette & des agneaux choiſis:
Je vous deſtine encor deux chevreaux qu'avec peine
Je ſauvai l'autre jour du ſein d'une fontaine:
L'autre en ſera jalouſe; elle aime ſes chevreaux,
Mais pour d'autres qu'Iris de tels dons ſont trop
beaux.
Tout s'embellit pour vous, tout pare nos campa-
gnes,
Flore ſur votre route aſſemble ſes compagnes,
D'une moiſſon de fleurs les chemins ſont ſemés,
De l'encens du printemps les airs ſont parfumés:
Une Nymphe des eaux plus vive que l'abeille,
Vole dans les jardins, & remplit ſa corbeille;

* *Belle contrée du Péloponèſe, conſacrée autrefois aux Déités champêtres, & dont les habitants, tous Paſteurs, paſſoient pour les Maîtres de la Poéſie Bucolique.*

Sa main ſait aſſortir les dons qu'elle a cuillis,
Et marier la roſe au jeune & tendre lys;
Des fruits de mon verger vous aurez les prémices;
De la jeune Amarille ils feroient les délices:
Ces fruits ſont colorés d'un éclat vif & doux,
Ils ſeront plus charmants quand ils ſeront à vous:
J'ai des myrthes fleuris, leur verdure éternelle
Eſt le ſymbole heureux d'une chaîne fidelle;
Je vous cultive auſſi des lauriers toujours vers,
J'en conſacre ſouvent au Dieu des tendres vers.
Mais que dis-je, inſenſé! formé par la triſteſſe,
Quel nuage obſcurcit les jours de ma jeuneſſe?
J'étois libre autrefois, & mon paiſible cœur
N'avoit jamais connu cette ſombre langueur:
Content de mon troupeau, je vivois ſans envie,
Et mon bonheur étoit auſſi pur que ma vie;
L'Amour, ce Dieu cruel, a troublé mes beaux jours,
Ainſi l'Aquilon trouble un ruiſſeau dans ſon cours.
Ingrate! eſtimez mieux nos demeures champêtres,
Souvent des Dieux Bergers ont chanté ſous nos hêtres,
Les Déeſſes ſouvent ont touché nos pipeaux;
Diane d'un Paſteur a gardé les troupeaux;
Que la fiere Pallas aime le bruit des villes,
Vénus préfere au bruit nos cabanes tranquilles.
Tout ſuit de ſon penchant l'impérieux attrait,
Les cœurs ſont maîtriſés par un charme ſecret,
Le loup cherche ſa proie autour des bergeries,
Le jeune agneau ſe plaît ſur les herbes fleuries;
Pour moi, charmante Iris, par un penchant plus doux,
Je ſens que mon deſtin m'a fait naître pour vous.
Vains projets! vœux perdus! trop ſtérile tendreſſe
Coridon; ou t'emporte une indigne foibleſſe?

Ta voix se perd au loin dans les antres des bois:
A de moins tristes airs consacre ton hautbois;
Tandis que tu languis dans ces noires retraites,
Tu laisses sous l'ormeau tes vignes imparfaites;
De ce loisir fatal fuis le charme enchanteur,
Donne d'utiles jours aux travaux d'un Pasteur.
Revenez, chers moutons, quittez ces lieux sauvages,
Vous irez désormais sur de plus beaux rivages;
Puisque mes vœux sont vains, de l'insensible Iris
Allons près de Climene oublier les mépris.

ÉGLOGUE III.

PALÉMON,

COMBAT PASTORAL. (*)

PALÉMON, MENALQUE, DAMETE.

MENALQUE.

APprenez-moi, Damete, à qui sont les troupeaux
Qu'on voit errer sans guide au bord de ces ruisseaux?

DAMETE.

J'en suis le conducteur, Lycas en est la maître,
Je les garde pour lui dans ce vallon champêtre.

(*) *Deux Bergers chantant tour-à-tour des couplets égaux, se disputent une victoire champêtre; Pamélon est le Juge de ce combat amébée.*

MENALQUE.

O bercail malheureux ! depuis que nuit & jour
Lycas près de Climene est conduit par l'amour,
Oubliant ses moutons & ne songeant qu'à plaire,
Il ne s'attache plus qu'à ceux de sa Bergere :
Troupeaux infortunés, votre sort fut plus doux,
Tandis que libre encor, Lycas n'aimoit que vous ;
Ce Pasteur mercenaire, auquel il vous confie,
Loin des yeux du Berger, détruit la Bergerie.

DAMETE.

Vous deviez m'épargner ce reproche indiscret :
On vous connoît, Menalque, on sait certain secret ;
Rappellez-vous ce jour des fêtes d'Amathonte...
D'un plus ample détail je vous sauve la honte :
Vous m'entendez : alors les Déesses des eaux
Rentrerent en riant au fond de leurs roseaux.

MENALQUE.

Quoi ! rompis-je avec vous d'une main criminelle
Les arbrisseaux d'Arcas & sa vigne nouvelle ?

DAMETE.

Quel Berger ne sait point que, sous ces vieux ormeaux,
Menalque d'Eurylas brisa les chalumeaux ?
Rival de ce Pasteur, jaloux de sa victoire,
Votre cœur indigné ne put souffrir sa gloire ;
Vous seriez mort enfin d'envie & de fureur
Si vous n'aviez pu nuire à ce Berger vainqueur.

MENALQUE.

Qu'entends-je ? sur quel ton me parleroit un maître,
Si ce Pâtre à tel point ose se méconnoître ?
Quand Damon l'autre jour laissa seul son troupeau,
Ne vous ai-je point vu lui surprendre un chevreau ?

DAMETE.

De ce prétendu vol Damon ne peut se plaindre ;
Oui, j'ai pris ce chevreau, j'en conviendrai sans craindre,
Puisqu'il étoit le prix d'un combat pastoral.

Où j'étois demeuré vainqueur de mon rival.

MENALQUE.

Vous, vainqueur de Damon ? D'une flûte champêtre
Damete dans nos bois s'eſt-il jamais vu naître ?
Lui dont l'aigre pipeau, portant par-tout l'ennui,
Ne ſait que déchirer des airs faits par autrui.

DAMETE.

Pour finir entre nous une vaine diſpute,
J'oſe vous défier au combat de la flûte,
Ou, ſi vous l'aimez mieux, à l'ombre des buiſſons,
Eprouvons un combat de vers & de chanſons;
Si le Dieu de Délos eſt pour vous propice,
Je vous donne à choiſir la plus tendre geniſſe:
Quel prix riſquerez-vous contre un gage ſi beau.

MENALQUE.

Je n'oſerois choiſir ce prix dans mon troupeau:
S'il manquoit un mouton, j'eſſuierois la colere
D'une marâtre injuſte & d'un pere ſévere;
L'une compte à midi, l'autre à la fin du jour
Si le nombre complet ſe trouve à mon retour:
Mais je puis haſarder deux beaux vaſes de hêtre:
On voit ramper autour une vigne champêtre,
Alcimédon ſur eux a gravé deux portraits:
Du célebre Canon * l'un ranime les traits,
L'autre peint ce mortel ** dont l'adreſſe féconde
A décrit les ſaiſons & meſuré le monde:
Ces coupes ſont encor dans leur premier éclat,
J'en ferai volontiers le gage du combat.

DAMETE.

J'ai deux vaſes pareils, revêtus d'un feüillage,
Du même Alcimédon ce préſent eſt l'ouvrage:
Le Chantre de la Thrace eſt peint ſur les dehors,
Il eſt ſuivi des bois qu'entraînent ſes accords.

MENALQUE.

Palémon vient à nous; qu'il regle la victoire,

* *Géometre fameux de l'Iſle de Samos.*

** *Archimede de Syracuſe.*

Arbitre du combat, & témoin de ma gloire.

DAMETE.

Je consens qu'il nous juge, & malgré vos mépris,
Je saurai me défendre & balancer le prix
Ma Muse en ces combats ne fut jamais craintive;
Prêtez-nous, Palémon, une oreille attentive.

PALÉMON.

Chantez, dignes rivaux : la nouvelle saison
Invite à des concerts sur ce naissant gazon,
Le printemps de retour rajeunit la nature,
Il rend à nos forêts leurs berceaux de verdure;
Philomele reprend ses airs doux & plaintifs,
L'Amant des fleurs succede aux Aquilons captifs :
Tout charme ici les yeux; chaque instant voit éclore
Dans ces prés émaillés de nouveaux dons de Flore :
A chanter tour-à-tour préparez donc vos voix,
Ces combats sont chéris de la Muse des bois.

DAMETE.

Muses! donnez au maître du tonnerre
Le premier rang dans vos nobles chansons :
Il est tout, il remplit les Cieux, l'onde, la terre,
Il dispense à nos champs les jours & les moissons.

MENALQUE.

Du jeune Dieu que le Permesse adore,
Muse, chantons les honneurs immortels :
Dès premiers feux du jour quand l'Orient se dore,
D'un feston de lauriers je pare ses autels.

DAMETE.

Quand je suis dans un bois tranquille,
Sous un chêne épais endormi,
Glycere me réveille, & d'une course agile,
Elle fuit dans un antre, & s'y cache à demi.

MENALQUE.

Philis près de ma bergerie
Vient chaque jour cueillir des fleurs;
Nos troupeaux réunis paissent dans la prairie,
Et par ce tendre accord imitent nos deux cœurs.

DAMETE.

Je veux offrir deux tourterelles
A ma Glycere au premier jour :
Ce couple heureux d'oiseaux fideles
Lui dictera les loix d'un éternel amour.

MENALQUE.

Sur mes fruits une fleur vermeille
Répand un brillant coloris :
J'en veux remplir une corbeille
Et l'offrir de ma main à la jeune Cloris.

DAMETE.

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycere
Zéphirs qui l'écoutez dans ces moments si doux,
Ne portez point aux Dieux ce que dit ma Bergere,
Des plaisirs si charmants rendroient le Ciel jaloux.

MENALQUE.

Souffrez qu'armé d'un arc je suive votre trace,
Cloris, quand vous chassez dans les routes des bois :
Souvent Endimion vit Diane à la chasse,
Souvent de la Déesse il porta le carquois.

DAMETE.

Je célebre bientôt le jour de ma naissance :
Venez belle Glycere, honorer ce beau jour,
Vous ferez l'ornement des concerts de la danse,
Votre chant & vos pas sont conduits par l'amour.

MENALQUE.

Cloris seule a mon cœur, seule elle a tous les charmes:
Ciel ! qu'elle m'enchanta dans nos derniers adieux !
Ses yeux avec les miens répandirent des larmes :
Ah! quand pourrai-je, Amour, revoir de si beaux yeux?

DAMETE.

Mon cœur redoute autant les rigueurs de Glycere
Qu'un timide mouton craint la fureur des loups,
Qu'un laboureur, veillant sur une moisson chere,
Craint le souffle fougueux des Aquilons jaloux.

MENALQUE.

Ma Cloris est pour moi ce que l'herbe naissante

Au lever de l'aurore eſt pour un jeune agneau;
Et ce qu'eſt à la terre aride & languiſſante
Une féconde pluie, où le cours d'un ruiſſeau.

DAMETE.

Puiſque Pollion * veut bien être
Le protecteur de mes chanſons,
Muſes, ſur le hautbois champêtre
Que ſon nom ſoit chanté dans vos ſacrés vallons.

MENALQUE.

Pollion lui-même avec grace
Ecrit des vers d'un goût nouveau.
Savantes Nymphes du Parnaſſe,
A ce Héros ſavant offrez un fier taureau.

DAMETE.

Illuſtre Pollion, que celui qui vous aime
Soit placé près de vous au temple de l'honneur;
Que dans ſon champ fécond, que ſur les buiſſons même
Le miel & les parfums naiſſent en ſa faveur.

MENALQUE.

Si quelqu'un peut aimer la Muſe de Bathille,
Du fade Mevius qu'il aime auſſi les vers,
Qu'il aſſerviſſe au joug le renard indocile,
Qu'il préfere aux zéphirs les vents des noirs hivers.

DAMETE.

Fuyez, jeunes Bergers, cette rive enchantée
Qui paroît n'offrir que des fleurs:
Fuyez, malgré l'attrait de cette onde argentée,
Un ſerpent eſt caché ſous ces belles couleurs.

MENALQUE.

Vous qui foulez l'émail de ces routes fleuries,
Eloignez-vous, mes chers moutons,
Allez, un verd naiſſant couronne ces prairies;
Ce bord vous offrira de plus tendres gazons.

DAMETE.

Je conduis ces troupeaux au meilleur pâturage;

* *Il étoit alors Conſul l'an 713 de Rome.*

Cependant je les vois dépérir chaque jour:
Moi-même je languis au printemps de mon âge,
Tout languit dans nos champs sous les fers de l'Amour.

MENALQUE.

L'Amour ne me nuit point, j'ignore ses alarmes,
Jamais il n'a rendu mes troupeaux languissants:
Mais un sombre enchanteur par ses funestes charmes
Fait périr sans pitié mes agneaux innocents.

DAMETE.

Dans ce douteux débat la palme vous est due,
Si vous savez m'expliquer en quels lieux *
L'œil ne peut découvrir que six pieds d'étendue
De ce vaste horison qui termine les Cieux.

MENALQUE.

Aux prix de vos chansons je souscris sans murmure,
Et sur Cloris je vous cede mes droits,
Si vous savez me dire en quel lieu la nature
Sur de naissantes fleurs ** grave le nom des Rois.

PALÉMON.

Je ne puis entre vous décider la victoire,
L'un & l'autre à mes yeux en emporte la gloire
Et tout Berger qui peut égaler vos beaux sons,
Mérite comme vous la palme des chansons.
Renouvellez souvent, en cadences égales,
Le paisible combat de vos Muses rivales,
Et quand vous formerez ces gracieux récits,
Que toujours entre vous le prix reste indécis.

**Le fonds d'un puits.*

*** La jacinthe, fleur sur laquelle on s'imaginoit lire les deux premieres lettres du nom d'Ajax, fils de Télamon, Roi de Salamine: Ajax, selon la fable, fut métamorphosé en jacinthe, après s'être tué de rage de n'avoir point obtenu les armes d'Achille.*

EGLOGUE IV.

L'HOROSCOPE DE MARCELLUS,

FILS D'OCTAVIE, SŒUR D'AUGUSTE.

ÉGLOGUE HEROIQUE.(*)

MUses, pour ce beau jour, cessez d'être Bergeres,
Osez porter vos voix au-dessus des fougeres,
Un Consul ** à vos jeux s'intéresse aujourd'hui.
Rendez, par vos beaux airs, les champs dignes de lui.
Cieux, où suis-je enlevé! Quels superbes spectacles!
Un Dieu par mes accents va rendre ses oracles.
Je vois éclore enfin ce nouvel univers
Qu'a chanté la Sybille en prophétiques vers;
Je vois un nouveau peuple orner cette contrée;
Du sein des Cieux Thémis descend avec Astrée,
Saturne sur nos champs revient régner encor,
Et ramene aux Mortels les jours de l'âge d'or.
Il est né ce Héros pour qui les destinées
Marquoient un nouvel ordre & de mois & d'années:

(*) *Ce ne sont point des Bergeres qui parlent dans cette Piece, c'est le Poëte lui-même, à qui des tons plus élevés sont permis. Quelques-uns le blâment d'avoir mis au rang des Eglogues un sujet si pompeux, & qui paroît plutôt du ressort de l'Ode: si Virgile eût été du sentiment de ces Censeurs, nous y eussions perdu une de ses plus belles Eglogues.*

** *Pollion.*

Tendre Divinité, compagne des amours,
Lucine, à son enfance, accordez vos secours,
Descendez sur ces bords, Appollon votre frere,
Des graces & des arts y tient le sanctuaire.
  Illustre Pollion, ton briant Consulat
Va des siecles dorés voir renaître l'eclat;
Les vertus de retour, par d'aimables prodiges,
Des antiques forfaits effacent les vestiges;
Jupiter nous promet un heureux avenir,
Il ne lui reste plus de crimes à punir.
Un jour dans cet enfant d'immortelle origine
Revivront les Héros de sa race divine;
Sur l'univers paisible * il régnera comme eux;
Il tiendra même rang dans le conseil des Dieux.
  Aimable Marcellus, la Reine de la terre
Vient déjà vous offrir l'achante & le lierre;
Elle pare son front des plus vives couleurs;
Et vous forme un berceau de verdure & de fleurs.
Le lait coule à grands flots dans chaque bergerie;
On voit naître en tous lieux les parfums d'Assyrie,
Les bois ne portent plus les funestes poisons,
Le loup moins affamé laisse en paix nos moutons.
  C'est peu : d'autres bienfaits enrichiront le monde;
Les fruits sont plus beaux, la moisson plus féconde,
Lorsque vous apprendrez de vos Aïeux vainqueurs
L'héroisme guerrier & la loix des grands cœurs :
Chaque Naïade alors versera de son urne
Des flots de pur nectar comme aux jours de Saturne;
Une riche vendange, après d'amples moissons,
Offrira des raisins jusques sur les buissons,

** Cette prédiction pouvoit-elle se faire d'un fils de Pollion, dont plusieurs interpretes soutiennent que Virgile chante ici la naissance? Elle ne convenoit sans doute qu'à l'héritier présomptif de l'Empire, au seul Marcellus, neveu d'Auguste, & adopté par cet Empereur qui n'avoit point de fils.*

C'est ainsi qu'aux mortels les faveurs destinées
S'accroîtront par dégrés, & suivront vos années.
Pendant ces premiers temps d'un plus bel univers,
Des vaisseaux couvriront encor les vastes mers ;
Nos campagnes encor se verront labourées,
Nos villes de remparts resteront entourées ;
Peut-être un autre Argo, sous un nouveau Tiphis,
Portera des guerriers sur les champs de Thétis.
Peut-être verra-t-on les murs d'un autre Troie
Au fer d'un autre Achille abandonnés en proie. *
Mais ces restes légers de nos malheurs passés
Disparoîtront enfin pour toujours effacés,
Dès qu'après l'heureux cours d'une jeunesse illustre
La Parque filera votre cinquieme lustre,
Et quand, passant des jeux aux soins de votre rang,
Vous marcherez égal aux Dieux de votre sang,
Rien ne manquera plus au bonheur de la terre :
La paix au fond du Styx replongera la guerre ;
Féconde également pour tous ses citoyens,
La terre en tous climats produira tous les biens.
A travers les périls des vagues incertaines
Nous n'irons rien chercher sur des plages lointaines ;
Sans exiger nos soins, les côteaux, les guérets
Fixeront en tout temps & Bacchus & Cérès ;
Les arts laborieux deviendront inutiles,
Les moutons en paissant sur nos rives fertiles,
Brilleront revêtus des plus riches couleurs ;

Sur

** Les quatre Vers précédents sont allégoriques. Par eux Virgile indique les préparatifs de la flote qu'équipoient les Triumvirs, Octavien & Antoine, pour attaquer Sexte Pompée, fils du grand Pompée, qui soutenoit en Sicile les restes du parti Républicain. Il fut défait dans un combat naval. Syracuse fut cette seconde Troie ; Octavien César fut ce nouvel Achille. Ces applications sont pleines de beautés ; nous en devons la découverte au savant Pere Catrou.*

Sur eux la pourpre & l'or formeront mille fleurs,
L'industrieux travail de la simple nature,
Sans les secours de l'art produira leur parure.
Ils seront ces beaux jours. Du temple des Destins
Une voix me transmet ces augures certains.
Dejà, pour accomplir ces fortunés présages,
Les trois fatales sœurs, souveraines des âges,
Ont adouci leurs loix, & le Clotho prend encor
Le fuseau qui servit à filer l'âge d'or.
Ouvrez de ces beaux jours l'héroïque carriere,
Sans attendre le temps, franchissez la barriere;
Partez, suivez la gloire, enfant chéri des Cieux,
Du beau sang de Vénus, * rejetton précieux,
Aux honneurs de vos ans tout se montre sensible,
Le Ciel est plus riant, Neptune est plus paisible;
L'univers assuré d'un siecle de bonheur,
Applaudit au berceau de son Restaurateur.
O jours! ô tems heureux! ô si les destinées
Etendoient jusques-là le fil de mes journées!
Auguste Marcellus, à chanter vos exploits
Je voudrois consacrer les restes de ma voix:
Pour ces pompeux sujets ma Muse rajeunie,
Vaincroit tous les concerts des fils de Polymnie;
Pan même, à mes accords s'il comparoit ses sons,
Pan même s'avoueroit vaincu par mes chansons.
Commencez, heureux fils d'une mere charmante,
Commencez de répondre à sa plus douce attente,
Par de justes retours comblez ses tendres vœux,
Que vos premiers souris s'adressent à ses yeux.
Pour vous l'amour éleve une jeune Déesse §.

* *La Fable Romaine faisoit descendre la famille des Césars de Vénus par Enée, fils de cette Déesse.*

§ *Julie, fille d'Auguste Marcellus épousa cette princesse. Les prédictions de Virgile ne furent pas vérifiées dans toute leur étendue. Ce prince aimable, l'espoir & la*

Dont il vous offrira la main & la tendresse ;
Vivez, & que vos ans égaux à nos desirs
Soient remplis & filés par la main des plaisirs.

délices de l'Empire Romain, mourut à la fleur de son âge. Le sixieme Livre de l'Enéïde finit par une plainte fort tendre sur la mort prématurée de ce jeune Héros.

ÉGLOGUE V.

DAPHNIS (*).

MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

PRrofitons, cher Mopsus, des moments précieux
Que la fin d'un beau jour nous accorde en ces lieux,
Je chante, vous jouez du hautbois avec grace,
Essayons un concert digne des bois de Thrace.

MOPSUS.

Je suis prêt, cher Ménalque, à chanter avec vous,
Vos accents ont pour moi les charmes les plus doux ;
Des zéphirs du couchant les folâtres haleines
Balancent de ces bois les ombres incertaines ;
Chantons sous ce feuillage, ou, si vous l'aimez mieux,

La mort d'un Frere de Virgile, nommé Flaccus Marc, & représenté sous le nom de Daphnis, fait le sujet de ce Poëme. Mopsus, éleve du Poëte, pleure Daphnis : Virgile, sous le nom de Ménalque, en fait l'apothéose.

Dans cette grotte où regne un frais délicieux :
Une vigne sauvage en décore l'entrée,
A Faune de tout tems elle fut consacrée :
J'y conduirai vos pas ; là vos nobles chansons
M'offriront un plaisir & d'utiles leçons ;
Si mes vers sont moins beaux, pardonnez à ma Muse
Ce défaut d'agrément que ma jeunesse excuse.

MÉNALQUE.

Non, je sais qu'Amyntas ose seul dans nos bois
Vous disputer le prix du chant & du hautbois.

MOPSUS.

N'en soyez pas surpris : dans son orgueil extrême,
Ce Berger défieroit le Dieu des vers lui-même.

MÉNALQUE.

De vos champêtres airs répétez les plus beaux,
En notre absence Egon gardera nos troupeaux ;
Chantez Codrus * mourant pour sauver sa patrie,
Chantez du tendre Alcon ¶ la pieuse industrie,
Quand il perça d'un trait heureusement lancé,
Le serpent qui tenoit son fils entrelacé :
Ou plaignez dans vos champs cette amante § célebre,
Qui pour Démophoon mourut aux bords de l'Hébre.

MOPSUS.

Souffrez qu'à d'autres jours je réserve ces chants :
Je prépare aujourd'hui des regrets plus touchants,
J'ai fait de nouveaux vers ; ils vous plairont peut-être.

* *Dernier Roi d'Athenes.*

¶ *Servius écrit qu'Alcon étoit fils de cet Ericlée que Minerve éleva elle-même à la Campagne, & qu'elle donna ensuite aux Athéniens pour leur Roi.*

§ *Philis, fille de Licurgue, Roi de Thrace. Son amant Démophoon, fils de Thésée, fut rappellé à Athenes par des raisons d'Etat ; son absence fut longue : Philis le crut infidele, elle se donna la mort.*

Ils sont déja gravés sur l'écorce d'un hêtre.
Lorsque j'aurai chanté, que mon rival jaloux,
Vous montre aussi ses vers, qu'il chante, & jugez-nous.

MÉNALQUE.

Des vôtres & des siens je sais la différence;
Près de vous, Amyntas, malgré son arrogance,
Est comme un saule obscur près d'un brillant rosier,
Ou comme un foible ormeau près d'un bel olivier.

MOPSUS.

Si mes premiers essais m'ont acquis quelque gloire,
Je la dois à vos soins, j'en chéris la mémoire.
Nous voici dans la grotte où nous voulons chanter,
La douleur fit les vers que je vais répéter.
Je les ai consacrés au Berger plein de charmes
Dont le trépas récent demande encor nos larmes.

MÉNALQUE.

L'agneau négligera le citize fleuri,
Quand nous perdrons l'amour d'un Berger si chéri.

MOPSUS.

Daphnis n'est plus: en vain nos Muses le regrettent:
Les pleurs sont superflus:
Je demande aux bois, & les bois me répetent,
Il n'est plus! il n'est plus!
Destins trop rigoureux, inexorable Parque,
Quels injustes arrêts
Précipitent si-tôt dans la fatale barque
Ce berger plein d'attraits?
Je vois ses yeux éteints: sa mere inconsolable
Les arrose de pleurs,
Et ses cris vont apprendre au Ciel impitoyable
Ses ameres douleurs.
Infortuné Daphnis! l'avide Proserpine
T'enleve avant le tems:
Ainsi tombe un tilleul que le vent déracine
Dans son premier printems.
O jour trois fois cruel! Quel deuil dans la nature!

Nous vîmes en ces bois
Le ſoleil ſans clarté, la terre ſans verdure,
Et les oiſeaux ſans voix;
Les ruiſſeaux, effrayés du bruit de nos alarmes,
Murmuroient des ſanglots :
L'horreur d'un triſte bord & les flots de nos larmes
Précipitoient leurs flots.
On entendit gémir les jeunes Oréades
A cet inſtant fatal,
Et de leurs belles eaux les ſenſibles Naïades
Troublerent le cryſtal.
Aux longs gémiſſements des Nymphes fugitives,
Les échos attendris,
Renvoyerent du fond des cavernes plaintives,
De lamentables cris.
Alors aucun Paſteur ne mena dans la plaine
Ses troupeaux languiſſans,
La flûte étoit muette, ou ne rendoit qu'à peine
De douloureux accents.
Il n'eſt plus de beaux jours, Berger, depuis ta perte,
Plus de fêtes pour nous,
Palès * ne chérit plus cette rive déſerte,
Elle fuit en courroux.
Nos prés ſont défleuris, de plantes infertiles
Nos ſillons ſont remplis,
Et nos jardins n'ont plus que des ronces ſtériles
A la place des lys.
Nous devions les attraits de toute la contrée
A tes attraits chéris :
Telle, aux raiſins brillants dont elle eſt colorée,
La vigne doit ſon prix.
Daphnis dans nos cantons accrédita l'Orgie
Et le Thyrſe divin;
Il chanta le premier, en vers pleins d'énergie,
Le puiſſant Dieu du vin.

* *Déeſſe champêtre.*

Il étoit les amours & la gloire premiere
Des bois & des hameaux;
Faut-il qu'il ne soit plus, en perdant la lumiere,
Que l'objet de nos maux !
Dans l'oisive langueur de nos douleurs extrêmes
Cessons de nous plonger,
Allons rendre l'honneur & les devoirs suprêmes
Aux mânes du Berger.
Pasteurs, rassemblez-vous, dépouillez vous guirlandes
Et vos habits de fleurs,
Paroissez, apportez de funebres offrandes
Sous de noires couleurs.
Marchez sans chalumeaux, renversez vos houlettes,
Couvrez-les de cyprès,
Sur ces Autels jonchés de pâles violettes
Consacrez vos regrets.
Elevez le tombeau du Berger que je chante
Près de ces antres verds,
Et pour éterniser sa mémoire touchante,
Inscrivez-y ces vers.

Sous ce froid monument le beau Daphnis repose ;
Il n'a presque vecu que l'âge d'une rose :
Il étoit le Pasteur d'un aimable troupeau,
Lui-même étoit encor plus aimable & plus beau.
Bergeres, qui passez dans ce bocage sombre,
Donnez des larmes à son ombre,
Donnez des fleurs à son tombeau.

MÉNALQUE.

Votre chant m'a charmé : cette tendre peinture
Doit ses traits ingénus aux mains de la nature.
Je goûte à vous entendre une égale douceur
A celle qui ressent l'aride voyageur,
Quand, pour se rafraîchir, il trouve une onde claire,
Et pour se délasser une ombre solitaire.
Mais il faut pour Daphnis que je chante à mon retour ;
Il m'aimoit, je lui dois ce fidele tour ;

Je ne mets point ſa perte au rang de nos déſaſtres,
Daphnis déifié * regne au ſéjour des aſtres;
Ses graces, ſes vertus triomphent de la mort,
S'il meurt pour nous, il vit pour un plus noble ſort.
Du ſombre deuil triſtes compagnes,
Plaintes, fuyez de nos campagnes:
Bergeres & Bergers reprenez vos hautbois,
Du beau Daphnis chantez la gloire:
Il n'a point paſſé l'onde noire,
Il eſt au rang des Dieux protecteurs de vos bois.
Il peut, porté ſur les étoiles,
Contempler ſans nuits & ſans voiles,
La marche & les clartés des céleſtes flambeaux;
Sous ſes pieds il voit les nuages,
Les tonnerres & les orages,
Et les mondes divers, & l'empire des eaux.
Revenez, Jeux, Plaiſirs, Naïades,
Flore, Cerès, Amours, Dryades,
Que tout au Dieu Daphnis applaudiſſe en ces lieux;
Qu'il ſoit chanté ſur la muſette;
Qu'une foule d'échos répete:
Daphnis n'eſt plus mortel, il eſt au rang des Dieux.
Déjà ſous ſon naiſſant empire,
A notre bonheur tout conſpire,
Tout éprouve déjà les faveurs de Daphnis:
Le loup devenu moins avide,
L'agneau devenu moins timide,
Dans les mêmes vallons bondiſſent réunis.
Si nos hameaux ont ſu te plaire,
Sois, Daphnis, leur Dieu tutélaire:
Ne porte pas tes ſoins ſur des bords étrangers;
Procure-nous des jours tranquilles,

* *L'apothéoſe ſeroit un peu outrée ſi le Poëte n'en faiſoit un Dieu champêtre; Virgile a ſuivi l'exemple des Poëtes Grecs, qui avoient ainſi diviniſé le Daphnis de Sicile.*

De belles nuits, des champs fertiles,
Sois le Dieu des troupeaux & le Roi des Bergers;
Tu recevras sur ce rivage
Les mêmes dons, le même hommage
Que reçoivent de nous les premiers Immortels:
Suivi d'une fidele troupe,
J'irai verser à pleine coupe
Et le lait & le vin sur tes nouveaux autels.
Dans les festins, dans l'alégresse,
Echauffés d'une douce ivresse,
Nous te célébrerons à l'ombre des ormeaux;
Les Bergers unis aux Bergeres
Formeront des danses légeres,
Et marieront leurs voix au son des chalumeaux.
Tant que l'abeille au sein de Flore
Ravira les pleurs de l'aurore,
Autant, ô jeune Dieu, tes fêtes dureront:
On égalera tes louanges
A celles du Dieu des vendanges,
Et toujours en ces lieux tes autels brilleront.

MOPSUS.

J'ai souvent entendu l'agréable murmure,
Ou d'un Zéphir naissant, ou d'une source pure:
J'ai souvent entendu les concerts enchanteurs
Des plus tendres oiseaux, des plus doctes Pasteurs;
Mais tous ces sons n'ont point une douceur pareille
Aux vers dont votre Muse a charmé mon oreille;
Quel don peut égaler tant d'égards complaisants?

MÉNALQUE.

Mon amitié, Berger, préviendra vos présents:
Recevez ce hautbois; il fut fait en Sicile,
Il est d'un bois choisi, d'un son doux & facile;
Avec lui j'ai chanté de champêtres appas,
Les fêtes des Bergers, leurs amours, leurs combats.

MOPSUS.

Nul don ne m'est plus cher qu'une telle musette,
Agréez de ma main cette belle houlette:

Sur ſon airain brillant nos chiffres ſont tracés ;
J'y vais joindre un feſton de myrtes enlacés :
Antigenes s'attend que je l'en ferai maître,
Mais mon cœur en décide, & Ménalque doit l'être.

ÉGLOGUE VI.

SILENE (*).

PRemier imitateur du Berger ** dont la Muſe
Eſt l'honneur immortelle des champs de Syracuſe ;
Dans un heureux loiſir je répete en ce bois
Les airs que les amours jouoient ſur ſon hautbois.
Pour chanter les combats & le Dieu de la Thrace,
J'allois rêver un jour au ſommet du Parnaſſe :
Apollon, *** peu facile à ces hardis projets,

* *Silene inſtruit deux Bergers ; il leur chante l'origine & la formation de l'univers, né du concours fortuit des atômes, ſelon le ſyſtême d'Epicure. Il leur raconte enſuite différents traits de l'hiſtoire des ſiecles fabuleux. Quelques Critiques condamnent encore ici Virgile, & prétendent que la matiere de ce Poëme eſt trop élevée pour l'Eglogue ; d'autres juſtifient le Poëte, & penſent qu'aucun ſujet n'eſt au-deſſus de la poéſie bucolique, quand il eſt préſenté aux yeux ſous un voile paſtoral ; je me rangerois volontiers à ce dernier ſentiment, ſur-tout pour le* SILENE. *Cette piece ne renferme rien qui ne ſoit à la portée des Bergers, qu'on doit ſuppoſer cultivés, polis, & d'une imagination exercée aux idées poétiques, tendres & riantes.*

** *Théocrite.*

*** *Auguſte avoit ordonné à Virgile d'écrire dans le genre paſtoral.... Ce Prince aimoit à ſe voir déſigné ſous le nom & les attributs du Dieu de la Poéſie.*

M'ordonna de traiter de plus ſimples ſujets :
Je ne trouble donc plus par l'éclat des trompettes
Des chants accoutumés aux ſoupirs des muſettes ;
Si je chante aujourd'hui ſur ces paiſibles bords,
Muſes, ne m'inſpirez que d'aimables accords.
Que d'autres, ô Varus! * plus chers aux doctes Fées,
Au temple de mémoire érigent vos trophées ;
Ma voix trop foible encore pour chanter les Héros,
Apprendra ſeulement votre nom aux échos.
Mais ſi ce qu'aujourd'hui j'écris ſans impoſtures,
Vainquant la nuit des temps, paſſe aux races futures,
On lira que Varus & ſes brillants honneurs
Etoient même connus au ſéjour des Paſteurs.
Dans un antre champêtre orné par la nature,
Sous des pampres fleuris, ſur un lit de verdure,
Silene, de Morphée éprouvant la douceur,
A des ſonges riants abandonnoit ſon cœur :
On voyoit près de lui ſa couronne & ſon verre
Renverſés ſur un tyrſe entouté de lierre ;
Un doux jus, bu la veille aux fêtes de Bacchus,
Tenoit encor ſes ſens aſſoupis & vaincus,
Quand deux jeunes Bergers, Silvanire & Mnaſile,
Troublerent à deſſein la paix de cet aſyle.
Depuis long-temps Silene, oracle de ces lieux,
Leur promettoit en vain des chants myſtérieux :
Il avoit juſqu'alors éludé leur pourſuite ;
Mais leurs efforts enfin empêcherent ſa fuite.
La jeune Eglé ſurvient & ſe joint aux Paſteurs.
Pour former au Vieillard une chaîne de fleurs.
Captif en ces liens, Silene ſe réveille ;
On voit naître les ris ſur ſa bouche vermeille :

* *Quintilius Varus s'étoit acquis quelque réputation dans les armes au temps que Virgile écrivoit ce Poëme. Il fut enſuite célébre par ſes malheurs & par la perte des trois Légions qu'il commandoit en Allemagne, & qu'Arminius défit dans la forêt de Tentberg.*

Vous l'emportez, dit-il, & je ſuis arrêté:
Je vois bien à quel prix on met ma liberté;
Vous voulez que des temps je vous chante les faſtes,
Un jour ne peut ſuffire à des ſujets ſi vaſtes.
Commençons cependant, contentons vos deſirs:
Pour vous, je vous réſerve, Eglé, d'autres plaiſirs;
Rompez, jeunes Paſteurs, cette chaîne inutile,
Et comptez ſur la foi de ma Muſe docile.
Il dit. Tout à l'envi s'apprête à l'écouter;
Ses liens ſont briſés, il commence à chanter.

Aux ſublimes accents de l'immortel Silene,
Les vents au loin chaſſés ne troubloient point la plaine
Les ruiſſeaux s'arrêtoient, & n'oſoient s'agiter;
Les échos admiroient, & n'oſoient répéter;
Les Nymphes, les Sylvains, formant d'aimables danſes,
Suivoient d'un pas léger ſes brillantes cadences;
Le rivage d'Amphrize & les bois d'Hélicon
Furent ſouvent charmés par le chant d'Apollon;
Le ſombre Roi du Styx, aux tendres airs propice,
Fut touché des accords de l'époux d'Euridice:
Mais la voix du Vieillard, chere au Dieu des raiſins,
Charma bien plus encor les rivages voiſins.

Il décrivoit d'abord la naiſſance du monde.
Rien n'exiſtoit encor; une maſſe inféconde
Formoit un vaſte amas d'atômes confondus,
Dans les déſerts du vuide au haſard répandus;
Ce néant eut ſa fin; l'univers reçut l'être,
Des atômes unis le concours fit tout naître;
Il fit les éléments, qui, par d'heureux accords,
Formerent à leur tour tous les lieux, tout les corps.
Les plaines de Cybele & les champs de Nérée
Occuperent leurs rangs ſous la ſphere éthérée,
Et ſur ces ſombres lieux, muettes régions,
Où le trépas conduit ſes pâles légions.

Quel ſpectacle pompeux! du monde jeune encore

Quel fut l'étonnement. quand la naiſſante aurore,
Pour la premiere fois ouvrant un ciel vermeil,
Fit luire, aux yeux charmés, l'empire du Soleil!
Bientôt ce Dieu fécond, ame de la nature,
Du monde, obſcur ſans lui, fit briller la ſtructure,
Et donna de ſon char élevé ſur les airs,
Du jour & des couleurs à tant d'êtres divers.
La terre, à ſon aſpect, riche & fertiliſée,
Des plus précieux dons ſe vit favoriſée;
Elle enfanta les fleurs, les premieres moiſſons,
La vigne, les vergers, les bois & les buiſſons:
Un peuple d'animaux erra dans les montagnes,
Les troupeaux moins craintifs peuplerent les campagnes,
L'air eut ſes citoyens, l'onde ſes habitants;
Ainſi, pourſuit Silene, on vit naître les tems.
Les humains vertueux, ſous le ſceptre de Rhée,
Virent du ſiecle d'or la trop courte durée;
Les coupables enfants de ces premiers mortels
Altérerent les mœurs, foulerent les autels;
La vertu fugitive, aux jours de Promothée,
Reprit ſon vol aux cieux d'une aile enſanglantée;
Par le Dieu du trident l'Olympe fut vengé,
La mer fut le tombeau du monde ſubmergé,
L'époux ſeul de Pyrrha, dans cette nuit profonde,
Survécut avec elle aux ruines du monde;
De la terre en ſilence il peupla les déſerts,
Sur les vaſtes débris du premier univers.
Ainſi chante Silene. Ainſi ſa main retrace
Le tableau des malheurs de la mortelle race;
Par Mnémoſine inſtruit des faits de tout les tems,
Il en peint aux bergers mille traits éclatants.
Il plaint le jeune Hilas, long-temps pleuré d'Alcide;
Une Nymphe l'entraîne en ſa grotte liquide:
Alcide en vain l'appelle aux rives d'alentour;
Hilas ne répond plus, ſa perte eſt ſans retour.

L'éloquent demi-Dieu chante ensuite & déteste,
Du monstre des Crétois la naissance funeste,
Il chante cette Reine épouse de Minos,
Heureuse si jamais on n'eût vu de troupeaux :
Des Filles * de Prétus les fureurs sont connues,
Leurs vains mugissements insulterent les nues,
Mais leur délire ardent, leurs stupides fureurs
N'ont jamais de la Crete égalé les horreurs.
O honte ! ô crime affreux ! Quels feux brûlent tes veines,
Folle Pasiphaé, qu'entends-tu dans ces plaines ?
Le taureau que tu suis ne comprend point tes pleurs,
Epris d'autres amours, il foule un lit de fleurs ;
Et toujours insensible à tes flammes brutales,
Dans quelque pâturage il te fait des rivales.
Chaste Nymphe d'Ida, sortez de vos forêts,
Que ce taureau fatal expire sous vos traits ;
S'il ne s'offre à vos coups sur la rive voisine,
Volez, suivez ses pas jusqu'aux murs de Gortine ;
Sacrifiez ce monstre, & vengez en ce jour
Les loix de la nature & l'honneur de l'amour.
Pour égayer ses vers, l'ingénieux Silene
Peint le triomphe heureux du galant Hyppomene.
Il décrit les fruits d'or, dont l'éclat enchanteur
Sut soumettre Atalante à ce jeune vainqueur.
Des sœurs de Phaéton il chante la tendresse :
Il chante aussi Gallus, ** des rives du Permesse
Conduit par une Muse à la Cour d'Appollon,
Et reçu par ce Dieu dans le sacré Vallon.

* *Lysippe, Ipponoé & Cyrianesse, filles de Prétus & de Stenobée, se vanterent d'être plus belles que Junon. La Déesse, jalouse & irritée, les frappa d'un genre de folie qui leur fit croire qu'elles étoient métamorphosees en vaches.*

** *Cornelius Gallus, Poëte, ami de Virgile.*

A le combler d'honneurs tout se plaît, tout conspire ;
Linus, ce beau berger, inventeur de la lyre,
Sous un habit de fleurs, le front ceint d'un laurier,
Au devant de Gallus s'avance le premier :
Agréez, lui dit-il cette flûte champêtre,
Le Pasteur Hésiode en fut le premier Maître:
Avec elle il chanta les immortelles Sœurs,
Quand il fut rajeuni par leurs tendres faveurs :
Attirés par ses sons, du sommet des montagnes,
Les Cedres descendoient au milieu des campagnes;
Pour charmer, comme lui, ce séjour adoré,
Héritez, cher Gallus, ce hautbois révéré,
Des bois sacrés du Pinde osez chanter la gloire,
Ils en seront plus chers aux filles de mémoire.
Silene chante aussi ce parricide amour
Qui ravit à Nisius la couronne & le jour.
Il peint cette Sylla dont les monstres avides
Engloutirent au fond de leurs gouffres perfides
Les Nochers gémissants, & les tristes vaisseaux
D'Ulysse poursuivi par le tyran des eaux.
Du barbare Térée il décrit la disgrace,
Il décrit les horreurs & le deuil de la Trace,
Quand l'innocent Tytis, à peine hors du berceau,
De son pere coupable eut le sein pour tombeau :
Pour fuire ces lieux sanglants Philomele vengée,
Prend un nouvel essor, en rossignol changée,
Et le funeste Auteur de tant de noirs forfaits
S'envole & traîne au loin d'inutiles regrets.
Qui pourroit bien louer la voix divine & tendre
Qu'aux deux Bergers charmés le Vieillard fit entendre ?
Du Souverain des Vers tels étoient les accords,
Quand l'heureux Eurotas * arrêté sur ses bords,
Instruisit les échos à redire la plainte

* *Fleuve voisin de Lacédémone.*

Que Phœbus adressoit à l'ombre d'Hyacinte.
Ainsi mille Zéphirs portoient jusques aux Cieux
Du maître de Bacchus les chants mélodieux,
Quant la nuit terminant ce beau jour avec peine,
Sépara les Pasteurs de l'aimable Silene.



ÉGLOGUE VII.

MÉLIBÉE,

DISPUTE PASTORALE.

CORYDON, TYRSIS.

MÉLIBÉE.

SOus de frais alisiers Daphins étoit assis,
Près de lui deux Bergers, Corydon & Tyrsis,
Gardoient tranquillement, couchés sur des feuillages,
Leurs troupeaux réunis dans les mêmes herbages.
Tous deux jeunes encor, nés aux mêmes hameaux,
Dans l'art de bien chanter furent toujours rivaux.
Ils alloient commencer leur dispute incertaine,
Le hasard m'amena vers le lieu de la scene:
(Je cherchois mon bélier égaré dans ces champs,
Tandis que je plaçois mes myrthes loin des vents;)
» Venez, me dit Daphnis, j'ai vu dans cette route
» Un bélier vagabond, que vous cherchez sans doute:
» Soyez moins inquiet, il suivra les troupeaux
» Que le soir va conduire aux sources de ces eaux;
» Partagez avec nous, sur ces rives fécondes,
» Le plaisir d'un concert & la fraîcheur des ondes;

» Ce beau fleuve, * en baignant ce bocage secret,
» Coule plus lentement & s'éloigne à regret;
» A nos yeux enchantés son cryſtal repréſente
» D'un ciel riant & pur la peinture flottante :
» Là le bruit de l'abeille errante ſur les fleurs,
» Joint aux chants des oiſeaux des ſons doux & flat-
» teurs. «
Il dit. De tant d'attrais pouvois-je me défendre?
D'autres ſoins m'appelloient, mais il fallut me rendre :
Déjà l'heure approchoit de fermer mon bercail,
En faveur des Bergers je remis ce travail.
Soumis aux doctes loix des Muſes paſtorales,
Tour à tour ils formoient des cadences égales;
Dans ſes chanſons, Tyrſis parut trop plein d'aigreur,
Le chant de Corydon avoit plus de douceur.

CORYDON.

Vous qui formez Codrus, ** Déités d'Hypocrêne,
Formez auſſi mon goût aux plus aimables vers,
Je ſuſpends pour toujours ma flûte à ce vieux frêne,
S'il ne m'eſt point donné d'égaler ſes beaux airs.

TYRSIS.

Vous, dont l'art aux beaux vers donne l'ame & la vie,
D'un lierre immortel, Muſe, parez mon front,
Que le pâle Codrus en expire d'envie,
Que pour lui mes honneurs ſoient un mortel affront.

CORIDON.

Déeſſe des chaſſeurs, agréez mon hommage,

* *Le Mincio, riviere de Mantouan, aujourd'hui le Menzo.*

** *Poëte illuſtre, ami contemporain de Virgile. Ses ouvrages ne nous ont point été conſervés.*

D'un cerf sur votre autel j'ai suspendu le bois,
D'un porphire brillant j'ornerai votre image,
Si Phœbus votre frere anime mon hautbois.

TYRSIS.

Tous les ans, d'un lait pur une coupe t'est due,
Priape, c'est assez pour un Dieu tel que toi,
Si mon troupeau s'accroît, j'ornerai ta statue,
Et dans tous nos jardins nous chérirons ta loi.

CORYDON.

Charmante Galathée, aimable Néréide,
Toi, dont le plus beau cygne envieroit la blancheur,
Si tu m'aimes encor, quitte ta grotte humide,
Et du soir avec moi viens goûter la fraîcheur.

TYRSIS.

Nymphe que je chéris, que ton cœur me dédaigne,
Qu'il rejette mes soins, mes vœux & mes présents,
Fuis-moi comme l'on fuit les poisons de Sardaigne, *
Si les jours, loin de toi, ne me semblent des ans.

CORYDON.

Le printemps est fini : les troupeaux, aux lieux sombres,
Déjà cherchent à fuir les premieres chaleurs :
Hêtre, couvrez le mien de vos plus fraîches ombres,
Ruisseaux, changez pour lui vos bords en lit de fleurs.

TYRSIS.

Quand l'hiver revenu nous chasse des bruyeres,
Mon foyer me défend du souffle des Autans ;
Je les crains aussi peu qu'un loup craint des Bergeres,
Et j'attends que Progné m'annonce le printemps.

CORYDON.

Dans la saison des fruits tout rit en ces campagnes,

* *L'Isle de Sardaigne portoit une herbe fort singuliere. Ceux qui en avoient mangé, mouroient en riant malgré eux. C'est de-là qu'on appelle un ris forcés, ris Sardonien.*

Iphis est parmi nous, les jeux sont avec lui;
Mais si ce beau Berger sortoit de nos montagnes,
Fleurs, fontaines, ruisseaux, tout sécheroit d'ennui.

TYRSIS.

Tout languit dans nos champs, quand Phylis est absente,
L'herbe meurt, l'air moins pur nous voile le Soleil,
Dès que Phylis revient, la terre est plus riante,
Le Soleil reparoît dans un char plus vermeil.

CORYDON.

L'ormeau plaît au Dieu Pan, le pampre au Dieu d'automne,
Le laurier à Phébus, & le myrthe à Cypris;
Mais le verd coudrier pare mieux ma couronne:
Il plait à ma Bergere, il mérite le prix.

TYRSIS.

L'arbre * chéri d'Alcide orne bien un rivage,
Le chêne une forêt, le tilleul un jardin;
Mais la Jeune Phylis les orne davantage,
Quand elle y vient cueillir les présents du matin.

MÉLIBÉE.

Des deux Bergers rivaux telle fut la dispute,
Ils joignirent aux vers les accords de la flûte:
En vain le fier Tyrsis jugea son chant vainqueur,
Corydon enleva mon suffrage & mon cœur.

* *Le peuplier. Hercule s'en couronna lorsqu'il descendit aux Enfers.*





ÉGLOGUE VIII.

LES REGRETS DE DAMON,

ET LE SACRIFICE MAGIQUE.

DAMON, ATIS.

AMour, Dieu des Bergers, toi qui regles leurs
sons,
De Damon & d'Atis redis-moi les chansons;
Quels airs formoient leur voix, lorsque, pour les
entendre,
Les troupeaux enchantés négligeoient l'herbe tendre!
Les tigres adoucis venoient les admirer,
Les ruisseaux arrêtés craignoient de murmurer.
Soutiens mes foibles chants, ô toi * que la vic-
toire ranime
Ramene à nos désirs sur l'aîle de la gloire:
Jeune Triomphateur quand viendra l'heureux temps
Où je saurai chanter tes exploits éclatants!
Prêt à quitter pour toi la rustique musette,
Déjà j'ose essayer l'héroïque trompette;
Sous tes yeux autrefois ma Muse, jeune encor,
Vers le double côteau prit son premier essor;
Elle osa de ses chants te vouer les prémices,
Elle veut les finir sous tes brillants auspices:

* *Octavien César; il venoit de la bataille de Philippes, dans laquelle il avoit défait l'armée de Brutus & de Cassius, meurtriers de Jules-César.*

Mais avant que sa voix sur de plus nobles airs §,
Du Chantre d'Illion imitant les beaux vers,
Te marque au rang des Dieux de l'heureuse Italie,
Souffre encor ces chansons que me dicte Thalie,
Et permets que la main des timides pasteurs
Unisse à tes lauriers un lierre & des fleurs.
  La nuit disparoissoit; l'amante de Céphale
Venoit ouvrir au jour la rive orientale,
La diligente abeille arrivoit sur le thin,
Et les troupeaux goûtoient la fraîcheur du matin,
Quand le triste Damon, penché sur sa houlette,
Fit retentir au loin sa plaintive musette.
Un beau jour commençoit, mais un cœur plein d'ennui
Goute-t-il les beaux jours? il n'en est plus pour lui.

DAMON.

Parois, s'écrioit-il, ranime ta lumiere,
Du Soleil renaissant trop lente avant-couriere,
Étoile que chérit la mere des Amours;
Brille aux cieux, ouvre enfin le dernier de mes jours!
Victime des rigueurs d'une amante infidelle,
Pour la derniere fois je viens me plaindre d'elle.
Ciel, je m'en plains a toi! Souffrez-vous immortels,
Qu'on trahisse un amour juré sur vos Autels!
  Muse, prête au chagrin qui va finir ma vie,
  Les tristes airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Pour fuir le Dieu des bois, plongée au fond des eaux,
Syrinx fut transformée en d'utiles roseaux:
Pan embrassoit les joncs qui cachoient sa Bergere,
Il tira des soupirs de leur tige légere;
Du Menale à l'instant les fideles échos
Repéterent les sons des premiers chalumeaux.
  Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
  Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Le croirai-je, grands Dieux! Quoi pour d'autres amours

§ *Il annonce l'Enéïde. J'ai cru pouvoir mettre ici Homere, au lieu de Sophocle, que porte le texte.*

Daphné quitte Damon ! Je la perds pour toujours !
Trop crédules amants, fiez-vous aux Bergeres !
Idolâtrez encor ces beautés menſongeres !
Daphné chérit Mopſus. Quelle étrange union !
Ainſi que la brebis s'uniſſe au vieux lion,
Que les chiens de Diane & les biches craintives
Viennent bondir enſemble & boire aux mêmes rives
Après l'affreux hymen qui cauſe mon trépas,
Ces monſtrueux accords ne me ſurprendront pas :
Prépare, heureux rival, cette charmante fête,
Aux autels de Vénus va mener ta conquête,
Triomphe, & par tes vœux hâte la fin du jour,
L'inſtant du Sacrifice & l'heure de l'Amour.
Pourſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Quel caprice ! quel choix ! pour cet indigne époux,
Peux-tu rompre, Daphné, les liens les plus doux ?
Le Ciel protege-t-il les Bergeres perfides ?
Ton cœur ne craint-il point les noires Euménides ?
Ah ! ſi les Dieux cruels autoriſent ton choix,
Songe au moins qu'il te rend la fable de nos bois.
Pourſuis, Muſe, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Ingrate, ſouviens-toi de nos jeunes plaiſirs ;
Tu fus le ſeul objet de mes premiers ſoupirs :
Nés au même hameau, dans les jeux de l'enfance,
Nous goûtions les douceurs d'une même innocence :
Ta naiſſante beauté ſavoit déjà charmer,
Mon cœur déjà ſenſible apprenoit à t'aimer :
Je n'avois pas douze ans, aux beaux jours de l'automne,
Je t'ouvrois nos vergers pleins des dons de Pomone,
Pour toi je dépouillois nos arbres les plus beaux,
Je n'atteignois qu'à peine à leurs premiers rameaux :
Je voyois, j'admirois le progrès de tes charmes ;
Qui l'eût dit qu'ils devoient me coûter tant de larmes ?
Ta chaîne ſeule, hymen, manquoit pour nous unir ;

Devois-tu naître, Amour, si tu devois finir ?
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
Dans ma jeunesse, Amour, je t'avois mal connu,
Hélas ! je croyois un enfant ingénu ;
Mais, cruel, tu n'est point, non, j'en crois mes disgraces,
Ni le fils de Vénus, ni le frere des Graces,
Paphos ne t'a point vu naître au printemps nouveau :
Le Riphée ou l'Athos t'ont servi de berceau ;
Dans le sein d'Alecton, monstre tu pris naissance,
Une horrible lionne alaita ton enfance,
La Thrace t'endurcit au sein des noirs frimats,
Et les Scythes au meurtre instruisirent ton bras.
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan, pleura Syrinx ravie.
Livré à tes fureurs impitoyable Amour,
Une mere à ses fils a pu ravir le jour :
Méconnois-tu ton sang dans ses cheres victimes,
Implacable Médée ? Amour, voilà tes crimes :
Si ses fils ont péri par un coup inhumain,
Dans leur flanc innocent tu conduisois sa main.
Poursuis, Muse, au chagrin qui va finir ma vie,
Prête les airs dont Pan pleura Syrinx ravie.
C'en est donc fait ! Daphné s'est unie à Mopsus !
Que tout change ; non, rien ne m'étonnera plus :
Que Flore aime l'hiver, que les hibous funebres
Chantent mieux que le cygne, & craignent les ténebres,
Que dans nos bois Arcas chante comme Amphion,
Que sa lyre aux Dauphins rende un autre Arion.
Muse, c'est trop gémir, cesse une vaine plainte,
Mon cœur déjà flétri sent sa mortelle atteinte ;
Croissez, belles forêts ; adieu, charmants deserts,
Je choisis pour tombeau le vaste sein des mers :
Muse, apprends-le à Daphné ; pars, vole à la cruelle :
Que mon dernier soupir soit porté sur ton aîle.
Quels airs chantoit Atis ? Euterpe, apprenez-nous

Les fiers enchantements d'une amante en courroux :
Atis, d'un bois voisin, avoit vu le mystere,
Il répeta ces vers : * qu'avoit dit la Bergere.

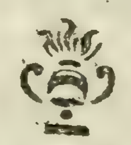
ATIS.

Commençons, cher Isis, présente aux immortels
Cette coupe sacrée, & dresse trois autels;
Aux secrets de mon art unit ton assistance;
Fixons du beau Daphnis la volage inconstance;
Brûle sur ce bûcher la vervaine & l'encens,
Ma voix va proférer de suprêmes accents.
Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Tout subit de mon art l'inévitable loi,
Vainqueur de la nature, il la rempli d'effroi;
A mon gré le Ciel tonne, & la terre tremblante
Voit descendre le char de la Lune sanglante;
Circé retint, par l'art des magiques accords,
Les compagnons d'Ulysse enchantés sur ses bords.
Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Isis, sois attentive au mystere secret,
De Daphnis fugitif place ici le portrait,
Je le dois couronner de ces trois bandelettes,
J'y suspends en festons trois rangs de violette;
Je le porte trois fois autour des trois autels.
Ce nombre fut toujours chéri des immortels.
Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Forme trois nœuds, Isis, & chante en les formant,
» Que Vénus soit propice à ce lien charmant. «

* *Cette Piece a beaucoup de l'air de la seconde Idyle de Théocrite, où Simethée, abandonnée aussi de son amant, pratique dans un sacrifice nocturne les mêmes cérémonies à-peu-près que la Magicienne de Virgile.*

Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
L'argille s'endurcit à ce feu de lauriers,
La cire s'attendrit près des mêmes brasiers ;
Ainsi, que pour moi seul attendri, doux, sincere,
Daphnis soit endurci pour toute autre Bergere.
Cieux, enfers, unissez vos secours à mes vœux ;
Et toi, puissant Amour, porte-lui tous tes feux.
Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Non, non ; perdons l'ingrat. Qu'il éprouve à son tour
Le tourment de m'aimer, sans me donner d'amour ;
Qu'il souffre, sans me voir sensible à son supplice,
Ce que souffre un taureau qui suit une genisse,
Quand las de la poursuivre, il tombe au bord des eaux,
Et ne peut vers la nuit rejoindre les troupeaux.
J'en jure ces Autels, s'il résiste à mes charmes,
Ses jours sont dévoués à d'éternelles larmes.
Pourquoi garder ses dons autrefois si chéris ?
Il n'a plus de tendresse, elle en faisoit le prix :
De la foi des amants trompeurs & foibles gages,
Que sert votre secours contre des cœurs volages ?
Brûlez, disparoissez, chers & tristes présents,
Puisque je perds un cœur dont vous m'étiez garants.
Charmes impérieux, Puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Un savant enchanteur aux rives de Colchos,
M'a ceuilli ces poisons nés du sein des tombeaux :
Le pouvoir redouté de ces fatales herbes
Féchit des noirs torrents les Déités superbes :
Par leurs secours vainqueurs l'amante de Jason
Conquit à son Héros la brillante toison.
Souvent au fond des bois, par leur vertu suprême,
J'ai vu Mœris en loup se transformer lui-même :
Dans l'horreur de la nuit, autour des monuments,
Il erre, il soumet tout à ses enchantements.
Des portes du trépas, & des royaumes sombres,
Au

Aux ordres de sa voix j'ai vu sortir les ombres,
Vers leurs sources, j'ai vu les fleuves remontés,
Et dans d'autres guerets les épis transplantés.
Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Le cruel ne vient point ! Que servent mes accents ?
Un Dieu plus fort rend-il mes efforts impuissants ?
Tentons un dernier charme : Isis, prends cette cendre,
Dans le ruisseau voisin nous devons la répandre ;
Répands-là loin de toi, sans y porter les yeux :
Ici peut-être enfin le Ciel m'aidera mieux.
Charmes impérieux, puissance enchanteresse,
Ramenez mon Berger, ou chassez ma tendresse.
Que vois-je ! Dieux du Styx, seriez-vous moins cruels,
Quel présage brillant embellit ces autels ?
La cendre de ces fleurs se ranime elle-même :
Dois-je m'en croire ? Hélas on croit tout quand on aime :
Non, ce n'est point l'erreur d'un trop crédule amour,
Le chien de mon Berger m'annonce son retour.
Aux charmes infernaux d'un magique mystere
Fais succéder, Amour, les charmes de Cythere.



ÉGLOGUE IX.

MŒRIS (*).

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

QUel ſujet, cher Mœris vous conduit à la ville ? *

MŒRIS.

Helas ! ici bientôt je n'aurai plus d'aſyle.
Ciel ! à tant de malheurs ſi j'étois réſervé,
A des ans ſi nombreux pourquoi ſuis-je arrivé ?
» Fuis, me dit un cruel, fuis, cherche une autre terre,
» Ton champ devient le mien par les loix de la guerre. «
Berger, tel eſt mon ſort ; vous voyez ces chevreaux :
Malgré moi je les porte à l'auteur de mes maux :
Mais plaiſe aux Dieux Paſteurs, Souverains des prairies,

(*) *Cette églogue nous rappelle la premiere. Le pere de Virgile ne put long-tems jouir en repos du bienfait de Ceſar, ni du privilege dont il eſt parlé dans TITYRE. Il fut chaſſé de ſa terre par Arius, Officier des Légions de Marc-Antoine. Sous le nom de Mœris, il raconte ici ſon infortune au Berger Lycidas, tandis que Virgile, ſon fils, parti pour Rome, eſt allé porter ſa plainte à ſes protecteurs ſur cette nouvelle violence.*

* *Mantoue.*

Que ce préſent forcé nuiſe à ſes bergeries.

LYCIDAS.

Un Berger m'avoit dit qu'en faveur des beaux vers
Par votre fils Ménalque * au Dieu de Rome offerts,
On vous laiſſoit un champ depuis cette colline,
Juſqu'à ce plant d'ormeaux que le fleuve termine.

MŒRIS.

Il eſt vrai ; mais tout change, & nos vers ſont perdus,
Les paiſibles hautbois ne ſont plus entendus ;
Le ſon tumultueux des bruyantes trompettes
Rend les Muſes des bois craintives & muettes,
Leur foible troupe en deuil fuit des lieux d'alentour
Comme fuit la colombe à l'aſpect du Vautour.
Pour moi, ſi profitant des préſages céleſtes,
Je n'avois pas prévu des malheurs plus funeſtes,
J'aurois déjà ſubi la plus cruelle mort,
Et l'aimable Ménalque eût eu le même ſort.

LYCIDAS.

O Dieu ! Mais, cher Mœris, cet étranger féroce
L'eut-il aſſez été pour ce forfait atroce ?
Ménalque, cher Paſteur, délices de nos champs,
Ah ! ſi tu n'étois plus, qui nous rendroit tes chants ;
Qui loueroit comme toi les Nymphes bocageres,
Les amours des Bergers, les attraits des Bergeres ?
Quel autre chanteroit des Vers en ce ſéjour
Tels que ceux qu'en ſecret tu m'appris l'autre jour,
Quand tu quittas ces lieux pour retourner aux rives
Dont le Dieu recueillit tes Muſes fugitives ?
Mais inſenſiblement mon troupeau reſte au loin;
Juſques à mon retour, Tityre, ayez en ſoin :
Quand vous le conduirez au bord de la riviere,
Evitez du bélier la corne meurtriere.

MŒRIS.

Les beaux vers qu'en partant Ménalque vous a lus,

* *Virgile.*

Sont un essai de ceux qu'il fera pour Varus. *
Je veux t'offrir des vers que Phœbus même avoue,
Varus, si nous restons dans nos champs de Mantoue:
O déplorable ville, ô champs abandonnés !
Ne vous verrai-je plus féconds & fortunés ?
Vous seriez moins en proie aux horreurs de Bellone,
Si vous étiez, hélas ! moins voisins de Crémone. ¶

LYCIDAS.

De votre docte fils j'aime toujours les vers,
De grace apprenez-moi quelqu'un de ses beaux airs;
Ainsi, du plus doux miel que vos ruches soient pleines,
Que toujours vos brebis soient fécondes & saines!
Chantez; moi-même aussi j'ai fait quelques chansons:
Les Muses quelquefois m'ont donné des leçons,
Nos Bergeres souvent ont vanté ma musette;
Mais je n'ose me dire ou me croire Poëte:
Je sais que pour prétendre à ce nom glorieux,
Il faut pouvoir chanter les Césars & les Dieux.
Timide admirateur des cygnes du Parnasse,
A les suivre de loin je borne mon audace.

MŒRIS.

Des chansons de Ménalque écoutez quelques vers,
Un Pasteur y rappelle une Nymphe des mers.

* *C'est le même dont il est parlé dans la sixieme églogue.*

¶ *Après la victoire remportée sur Cassius & Brutus, les Triumvirs distribuerent à leurs soldats les territoires des villes qui avoient suivi le parti des meurtriers de Jules-César: Crémone étoit de ce nombre; ses campagnes ne suffisant pas, on étendit le partage des terres jusqu'aux villes voisines, celles même qui n'étoient point coupables: Mantoue en souffrit, quoiqu'elle n'eût point armé contre le Triumvirat.*

Des grottes d'Amphitrite,
Climene, entends ma voix,
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos bois :
Sur ces rives fécondes
Quand Flore est de retour,
Quel charme sous les ondes
Fixe encor ton séjour ?
De l'Alcidon tranquille
Zéphir, au sein des airs,
Soutient d'une aîle agile
Le berceau sur les mers :
Cette jeune fougere
Où paissent mes moutons
A plus droit de te plaire
Que l'antre des Tritons.
Sous ces ombres nouvelles
Tout conspire aux beaux jours ;
Des nuits encor plus belles
Conspirent aux amours.
Des grottes d'Amphitrite,
Climene, entends ma voix,
Le mois des fleurs t'invite
A rentrer dans nos bois.

LYCIDAS.

Un soir dans ces vallons, sur des tons plus sublimes,
Chantant d'un nouveau Dieu les honneurs légitimes,
Vous vantiez les beaux jours promis à l'univers,
Je n'en sais que le chant, rappellez m'en les vers.

MŒRIS.

Des astres trop connus n'observons plus les routes,
*L'ame du Grand César * astre plus radieux,*
Répand ses feux brillants sur les célestes voûtes,

* *Après la mort de Jules-César une comette parut au Ciel. Le peuple crédule la prit pour l'ame de César.*

Et la fécondité sur ces aimables lieux.
Sous l'aspect bienfaisant de ce signe propice,
Nos côteaux s'orneront de raisins plus nombreux,
Et les arbres plantés sous son fertile auspice
Auront encore des fruits pour nos derniers neveux.
Pardonnez, je ne puis rien chanter davantage,
Ma mémoire s'éteint, tout s'éteint avec l'âge.
Des Muses, jeune encor, quand je suivois la cour,
Je savois assez d'airs pour chanter tout le jour;
Ce bel âge n'est plus, tout cede à la vieillesse;
Non, je n'ai plus de voix comme dans ma jeunesse:
Dans ces gracieux jours, sous mes doigts plus légers,
Mon chalumeau docile enfantoit de beaux airs;
Mais par le froid des ans ma main trop engourdie
N'est plus propre à former de vive mélodie.
Des vers que je savois le souvenir m'a fui,
Au retour de mon fils vous les saurez de lui.

LYCIDAS.

Non, Mœris, c'est de vous que je veux les entendre,
Je sais que votre chant est encore vif & tendre;
Le silence des vents endormis dans ces bois,
Et le calme des eaux favorisent nos voix;
Reposons-nous ici, chantons sous ce feuillage,
Nous avons déjà fait la moitié du voyage;
Déjà de Bianor * j'apperçois le tombeau.
Des Bergers, pour l'orner, dépouillent un ormeau.
Si pourtant vous craignez que cet épais nuage
N'amene avec la nuit quelque subit orage,
Cédez moi ce fardeau, ¶ chantez même en marchant,
L'ennui du voyageur se charme par le chant.

MŒRIS.

Cessez de m'arrêter, arrivons à la ville
Avant que le soleil s'ouvre l'onde tranquille;
Il va finir sa course & son char plus penchant
Semble déjà toucher aux portes du Couchant.

* *Le fondateur de Mantoue.*
¶ *Les chevreaux dont Mœris a parlé.*

ÉGLOGUE X.

GALLUS (*).

NYmphe autrefois propice au Pasteur de Sicile,
A mes derniers accords daignez être facile :
Aux soupirs de Gallus mêlons de tristes airs,
De ma muse champêtre il exige des vers :
Puis-je les refuser? il les veut d'un goût tendre,
Et tels que Lycoris se plaise à les entendre.
Commencez, consolez de funestes amours,
Aréthuse, & pour prix de vos heureux secours,
Dans les champs d'Amphitrite & des ondes ameres,
Que vos ondes toujours coulent douces & claires :
Puissiez-vous sans mélange, au sein des vastes flots,
A l'amoureux Alphée unir vos belles eaux.
Chantons : tout s'attendrit ; mes brebis attentives,
Semblent s'intéresser à mes chansons plaintives,
L'Amante de Narcisse oubliant ses malheurs,
Dans ces antres profonds redira nos douleurs.
Des secrets de Phœbus Nymphes dépositaires,
Sur quels bords étiez-vous, dans quels bois solitaires,
Quand l'aimable Gallus prêt à perdre le jour,
Dans un triste désert exhaloit son amour ?

(*) *Le Poëte, sous des images pastorales, déplore l'opiniâtre passion de Gallus pour Cythérice, Actrice fameuse du théatre Romain, qui avoit beaucoup d'esprit & de goût. Elle est ici appellée Lycoris, nom sous lequel Gallus l'avoit célébrée dans ses Elégies. Pour ajuster son sujet au génie de l'Eglogue, Virgile fait un Berger de son ami. Il feint que Gallus s'est retiré dans les bois de l'Arcadie, où les Dieux tâchent en vain de lui faire oublier l'infidele Cythéris.*

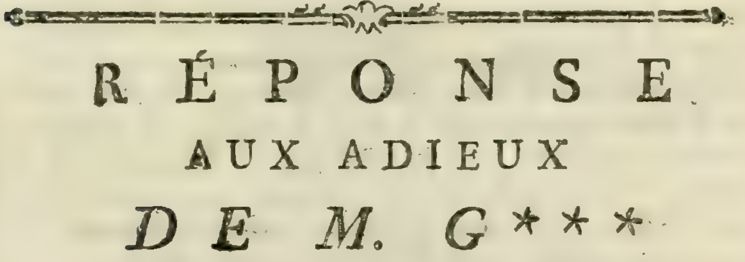
Ah ! d'Aganippe alors vous aviez fui les rives ;
Sans doute au bruit des eaux tristement fugitives,
Vous eussiez reconnu dans le sacré vallon
Que tout plaignoit le sort d'un ami d'Apollon.
Les lauriers languissoient sous leurs tiges flétries,
Les fleurs mouroient autour des fontaines taries,
Et des bois d'Hélicon les sensibles échos
En sons entrecoupés répétoient des sanglots.
Seul, & de Lycoris pleurant la perfidie,
Gallus sut émouvoir les rochers d'Arcadie ;
Un troupeau près de lui languissamment errant,
Partageoit la douleur de son berger mourant ;
(Souffre ce nom champêtre, ingénieux Poëte,
Amphion, Adonis ont porté la houlette.)
Aux Antres de Lycée, * attirés par tes pleurs,
Des hameaux d'alentour vinrent mille Pasteurs ;
Par des soins complaisants cette troupe attristée
Vouloit rendre le calme à ton ame agitée :
Inutiles efforts ; Phœbus même attendri
Fut peine à consoler son premier favori.
Cher Gallus, dit le Dieu, quel fol amour t'enchante ?
La Lycoris te fuit : cette volage amante,
Fidelle à ton rival, brave en d'autres climats
Les périls de la guerre & l'horreur des frimats.
Avec Faune & Sylvain, Pan, le Dieu des campagnes,
Pour soulager Gallus, vint du fond des montagnes ;
Quel désespoir, dit-il, Berger infortuné :
A perdre ainsi tes jours es-tu donc obstiné ?
L'amour n'est point sensible à tes vives alarmes,
C'est un enfant cruel, il se plaît dans les larmes ;
Nos malheurs sont ses jeux, nos peines ses plaisirs,
L'abeille vit de fleurs, l'amour vit de soupirs.
De sa peine, à ces mots, calmant la violence,
Gallus rompit enfin un lugubre silence,
D'une voix presque éteinte, il dit en soupirant :

* *Montagne de l'Arcadie.*

Derniers témoins des mots d'un Berger expirant,
Pasteurs de l'Arcadie, arbitres des airs tendres,
Bientôt vous donnerez un asyle à mes cendres;
Mon ombre chez les morts descendra sans regrets,
Si vous éternisez mon nom dans vos forêts.
Hélas de mon destin que n'ai-je été le maître!
Sous vos paisibles toîts si le Ciel m'eût fait naître,
Je chérirois encore le lieu de mon berceau
Dans vos champs où l'amour a creusé mon tombeau.
Occuppé parmi vous aux soins des bergeries,
Heureux, j'eusse trouvé dans vos plaines chéries
De plus fideles cœurs, des plaisirs plus constants,
Et pour moi Lachésis eût filé plus long-temps.
J'aurois aimé sans crainte une simple Bergere;
Par sa naïve ardeur elle auroit su me plaire:
Elle auroit eu peut-être un peu moins de beauté,
Elle auroit eu du moins plus de fidélité.
Sur la mousse & les fleurs souvent assis près d'elle,
J'aurois fait chaque jour quelque chanson nouvelle;
Son nom dans tous mes airs auroit été vanté,
Le mien par elle-même auroit été chanté.
Que n'es-tu, Lycoris, sur ces charmants rivages!
Les ris au vol léger peuplent ces verds bocages,
Plus heureux que les Dieux, j'y vivrois avec toi,
Et l'univers entier ne seroit rien pour moi.
Vains souhaits! tu me fuis. Où pourrois-je encor vivre!
Aux fureurs des combats faut-il que je me livre?
Faut-il.... Quel souvenir réveille mon chagrin!
Près des Alpes, cruelle, aux bords glacés du Rhin,
Loin du plus tendre amant, & loin de ta patrie,
Des fougueux Aquilons tu braves la furie!
Respectez Lycoris, durs glaçons, noirs frimats,
N'empêchez point les fleurs d'éclore sous ses pas;
Et vous, Zéphirs, Amours, suivez-la sur ces rives;
Des chaînes de l'hiver, tirez leurs eaux captives,
Que la riante Flore établisse sa cour
Par-tout où Lycoris fixera son séjour.

Pour moi, traînant par-tout ma triste léthargie,
Je consacre ma flûte aux sons de l'élégie;
Que ne puis-je me fuir? Dans les antres des ours
Allons ensevelir & ma flamme & mes jours.
Là, cachant (puisqu'enfin l'ingrate m'est ravie)
Le reste infructueux d'une mourante vie,
Mon cœur de son tourment fera son seul emploi,
Je chercherai des bois aussi tristes que moi;
J'aimerai votre horreur, solitaires vallées,
Que jamais nul troupeau, nul Berger n'a foulées;
Mes larmes grossiront vos torrents fugitifs,
J'apprendrai des soupirs à vos échos plaintifs:
Sur vos jeunes cyprès, du fer de ma houlette,
J'écrirai les amours que ma Muse regrette;
Chaque jour vous croîtrez, infortunés cyprès,
Et vous traits douloureux, gravés par mes regrets:
Mes disgraces vivront sur les arbres tracées,
Elles vivront bien plus dans mes sombres pensées.
Mais que veux-je? Pourquoi changer mes jours en nuits!
Fuyons la solitude, empire des ennuis:
Sans craindre les rigueurs d'Eole & des Hyades,
Suivons plutôt Diane & les vives Dryades;
Allons livrer la guerre aux hôtes des forêts,
Le chevreuil égaré tombera sous mes traits:
J'y cours..... J'erre déjà dans des routes sauvages;
Un cerf part, il s'élance à travers ces feuillages....
J'entends les sons du cor joints aux voix des Chasseurs,
Et des chiens animés les rapides clameurs:
Viens, suis-moi, Lycoris...Ah, ciel! que dis-je encore?
Quel nom m'échappe? Amour, en vain donc je t'abhorre:
Dieu cruel! n'est-il plus d'asyle sous les cieux
Qui dérobe mon cœur à tes traits rigoureux?
Par-tout je te trouve, aux antres des montagnes,
Sous le drapeau de Mars, dans la paix des campagnes;
Fuyez, portez ailleurs vos charmes superflus;

Bergers, chaſſeurs, guerriers, vous ne me charmez plus,
J'eſſuierois vos travaux & vos courſes pénibles,
Sans ramener mon cœur à des jours plus paiſibles :
En vain je voguerois ſur l'Hébre impétueux,
Ses flots lents & glacés n'éteindroient point mes feux ;
Quand, Paſteur d'un troupeau de l'ardente Lybie,
Dans ſes ſables brûlants j'irois cacher ma vie,
Après mille dangers & mille maux ſoufferts,
Mon cœur encor captif gémiroit dans ſes fers.
Amour tient tous les cœurs ſous une même chaîne,
Aimons donc, rendons-nous à ſa loi ſouveraine.
Bornons ici nos airs ; Muſes, ſortons des bois,
Je vous rends pour toujours le champêtre hautbois.
A l'aimable Gallus, Nymphes, allez redire
Ce qu'une amitié tendre en ſa faveur m'inſpire :
Volez, portez auſſi mes vers à Lycoris ;
Ils plairont à Gallus, ſi d'elle ils ſont chéris.
Que par eux cet amant conſole ſa triſteſſe :
Qu'il en peſe le prix au poids de ma tendreſſe :
Elle vit en mon cœur, elle y croît en tout temps,
Tel un tilleul fleuri croît à chaque printemps.
Retournons au bercail ; c'eſt trop chanter à l'ombre :
Partez, moutons ; déja la campagne eſt plus ſombre,
Les heures chez Thétis ont conduit le Soleil,
Et la nuit fend les airs ſur l'aîle du ſommeil.



RÉPONSE
AUX ADIEUX
*DE M. G****

PEre VER-VERT, les Muſes ſe font fête
De s'être enfin aſſuré leur conquête ;

De vos liens vous voilà dégagé,
Le Dieu Phœbus souscrit votre congé :
Les rangs ne sont trop serrés au Parnasse,
Et vous venez à temps pour avoir place.
Mais des malins la curiosité
Cherche pourquoi cette Société,
Qui de talens fut toujours si friande,
Vous rend à nous pour vers de contrebande ;
Vers dont le tour leur a paru trop gai,
L'effort trop vif ? Oh ! oh ! seroit-il vrai ?
Eh ! depuis quand, sur tel genre d'ouvrage,
Du Janséniste ont-ils pris l'air sauvage ?
Quoi les BOUHORS furent-ils molestés
Pour s'exercer sur des futilités ?
Leur grand LA RUE, organe évangélique,
Aidoit BARON de sa verve comique ;
Et DU CERCEAU s'en trouva-t-il plus mal
D'avoir MAROT joint à son Diurnal ?
Laissons ce point : avancez de pied ferme
Dans le grand monde ; il voit en vous le germe
Du vrai Rousseau : l'ombre vous faisoit tort,
Et transplanté vous fleurirez d'abord :
Car du beau monde il vous manquoit l'usage.
Ennoblissez un peu le badinage,
Sans plus rimer ni des B, ni des F,
Sans imiter soyez plaisant en chef.
Que vous allez mener joyeuse vie !
Dans ce pays nouveauté fait envie.
Chez les Seigneurs vous serez faufilé ;
Aux fins soupers vous serez appellé.
Là quelquefois un rimeur les fait rire,
Quand aux Cloris ils n'ont plus rien à dire.
Employez bien ces amis inconstants,
Plus on leur plaît, moins on leur plaît long-temps ;
Mais leur crédit, que doit-il vous produire ?
Ils en ont peu pour servir, trop pour nuire.
Espérez-vous les bienfaits de la Cour ?
Ah ! croyez-moi, je connois ce séjour.

Jadis pour nous c'étoit l'abri commode:
Mais les Auteurs y sont passés de mode;
Ils sechent tous sur ce maudit terrein:
On craint V.... On sifle P....
De votre encens vous y portez l'offrande,
C'est temps perdu: le travail de commande
N'est soudoyé que de vains compliments,
Et rien de plus, témoin *les Eléments*,
Dont on a vu l'Auteur de la musique
Pensionné, faire au rimeur la nique.
Mais direz-vous, chez les vieux Courtisans,
Chez les Prélats, j'aurai des partisans;
De ces oisifs l'acceuil est favorable
A qui suspend l'ennui qui les accable.
Oui, mais la Cour ne rit plus à présent,
Et fait la moue à tout Auteur plaisant.
Rabattez donc votre vol sur la ville;
Dans la Finance épiez quelque asyle.
Mais le beau sexe exige des vertus;
Il faut pour plaire être Alcide, ou Plutus.
Le Sexe aussi par fois veut qu'on l'amuse,
Et dans son train il peut prendre une Muse.
Madame Harpin sur vous fixe son choix;
Elle se donne un bel esprit au mois.
Soit goût, soit air, soit pure fantaisie,
Elle vous montre à la troupe choisie;
Vous y voilà, moderne rareté,
Tel que Prévôt, préconisé, fêté.
Mais saurez-vous essuyer l'imprudence
Que la richesse ajoute à l'ignorance,
Et digérer les compliments si cruds
Des Financiers rebondis & ventrus?
Satyriser ceux qui choquent Madame,
Et de son char faire l'épithalame?
Quand au Patron l'on vous présentera,
A votre aspect peut-être il sourira;
Et c'est le tout, car la grosse Recette,
Ou le Contrôle, est pour le proxenete

Savant dans l'art d'aboucher un tendron.
Lors dégoûté de l'indigne Patron,
Vous vous cachez dans un étroit repaire,
Pour subsister gagiste d'un Libraire :
Mais priez Dieu qu'il vous tienne en santé.
Malade, hélas ! où serez-vous gîté ?
De Bellegarde autrefois Loyolite,
Sachez le sort. Il eut quelque mérite;
Auteur fécond, moral, grammairien,
Prédicateur, critique, historien : *
Hier la Parque a fermé sa paupiere,
Sans lui trouver de quoi payer sa biere.

ÉPITRE

A MES DIEUX PÉNATES,

PAR M. * * *

Protecteurs de mon toît rustique,
C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris ;
Vous qui sous ce foyer antique
Bravez le faste de Paris
Et la mollesse asiatique
Des alcoves & des lambris :
Soyez les seuls dépositaires
De mes vers sérieux ou fous :
Que mes ouvrages solitaires
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloigne jamais de vous.
J'espérois que l'affreux Borée
Respecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs

* *Mort depuis peu à l'hôpital de S. François de Sales.*

Rendroit à la terre éplorée
Et ses parfums & ses couleurs.
Mais les Nymphes & leurs Compagnes
Cherchent les abris des buissons;
L'hiver descendu des montagnes
Souffle de nouveau ses glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moissons.
Rentrons dans notre solitude,
Puisque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphir étonné
D'une nouvelle servitude ;
Rentrons, & qu'une douce étude
Déride mon front sérieux.
Vous, mes penates, vous, mes Dieux!
Ecartez ce qu'elle a de rude,
Et que les vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laisse la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincelant
A la rigueur des vents barbares
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence :
Mon esprit libre de ses fers
Se promene avec nonchalance
Sur les erreurs de l'Univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense.
Cœurs vicieux, esprits pervers,
Vils esclaves de l'opulence,
Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,
Et soutenus par l'innocence,
Ma main sans espoir vous encense,
Mes yeux sur le mérite ouverts,
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence,
Je reconnois tous les travers

De ce rien qu'on nomme Science :
Je vois que la ſombre ignorance
Obſcurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah ! que ma chere indifférence
M'offre ici de plaiſirs divers!
Mes Dieux ſont les Rois que je ſers,
Ma maîtreſſe eſt l'indépendance,
Et mon étude l'inconſtance.
O toi, qui dans le ſein des mers
Avec l'amour a pris naiſſance :
Déeſſe, répands dans mes Vers
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette molle négligence
Dont tu ſais embellir tes airs.
Amant de la ſimple nature,
Je ſuis les traces de ſes pas.
Sa main auſſi libre que sûre,
Néglige les loix du compas,
Et la plus légere parure
Eſt un voile pour ſes appas.
Quand la verrai-je ſans emblême,
Sans fard, ſans éclat emprunté,
Conſerver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le ſouris de la volupté ?
Inſpirez-moi, divins Penates,
Vous-mêmes guidez mes travaux ;
Verſez ſur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux,
Et que mes chants toujours nouveaux
Mêlent la raiſon des Socrates
Au badinage des Saphos ;
Mais qu'une ſageſſe ſtérile
N'occupe jamais mes loiſirs;
Que toujours ma Muſe fertile
Imite, en varient ſon ſtyle,

Le

Le vol inconſtant des zéphirs,
Et qu'elle abandonne l'utile
S'il eſt ſéparé des plaiſirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rouſſeau, vole à mon ſecours;
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inſpire,
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des Amours :
Soutiens-moi, prête-moi tes aîles,
Guide mon vol audacieux
Juſqu'à ces voûtes éternelles
Où l'aſtre qui parcourt les Cieux
Darde ſes flammes immortelles
Sur les ténebres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes ouvrages.
L'eſprit de l'Etre Créateur
Semble verſer ſur tes images
Toute ſa force & ſa grandeur;
Mais ne crois pas que, vil flatteur,
Je déshonore mes ſuffrages,
En mendiant ceux de l'Auteur.
Vous le ſavez, Dieux domeſtiques,
Mon ſtyle n'eſt point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
Des longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la vérité,
J'adreſſe au Prince des lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'eſtime & l'équité.
Rouſſeau, conduit par Polymnie,
Fit paſſer dans nos vers Français
Ces ſons nombreux cette harmonie
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie.
Lui ſeul avec ſévérité,
Sous les contraintes de la rime,

Fit naître l'ordre & la clarté,
Et par le concours unanime
D'une heureuse fécondité,
Unie aux travaux de la lime,
Sa Muse avec rapidité
S'elevant jusques au sublime,
Vola vers l'immortalité.
Que la renommée & l'histoire
Gravent à jamais sur l'airain
Cet hymne digne de mémoire
Où Rousseau, la flamme à la main,
Chasse du temple de la gloire
Les destructeurs du genre humain,
Et sous les yeux de la victoire
Ebranle leur trône incertain.
Tels sont les accents de sa lire.
Mais quel feu, quels nouveaux attraits
Lorsque Bacchus & la Satyre
Dans un vin pétillant & frais
Trempent la pointe de ses traits!
En vain de sa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu,
Que sa muse enfin avilie
N'est plus cette Muse chérie
De Dussé, la Fare & Chaulieu:
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenoit dans sa patrie,
Il en seroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclants:
Les graces qui font leur partage
Les sauvent des rides du temps.
Moins la rose compte d'instants,
Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du Printemps.
Réponds-moi, célebre V***,
Qu'est devenu ce coloris,

Ce nombre, ce beau caractere
Qui marquoit tes premiers Ecrits,
Quand ta plume vive & légere
Peignoit la joie enfant des ris,
Le vin saillant dans la fougere,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les secrets de Cythere?
Alors de l'héroïque épris,
Tu célebrois la violence
Des seize tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henris,
Alors la sublime éloquence
Te pénétroit de ses chaleurs;
Les graces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs;
Et par une heureuse inconstance
De ton esprit en abondance
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui se répandoit sur tes vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée,
Comme un nuage dans les airs.
  Tandis que ma Muse volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaisir l'engage,
Et donne tout au sentiment,
L'ombre descend, le jour s'efface,
Le char du Soleil qui s'enfuit
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit;
L'heure impatiente le suit,
Vole, le presse, & dans sa place
Fait succéder l'obscure nuit.
Que dans ma retraite éclairée
Par la présence & le concours

Des Dieux enfants de Cythérée,
Les plaisirs exilés des Cours,
Du vin de cette urne sacrée
S'enivrent avec les amours!
Que mon toît soit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs,
Et qu'un repos inaltérable,
Dans cet asyle favorable,
Endorment les soucis rongeurs.
Sur ces demeures solitaires
Veillez, ô mes Dieux tutélaires!
Déja Morphée au teint vermeil
Abaisse ses aîles légeres,
D'où la mollesse & le sommeil
Vont descendre sur mes paupieres.
Puissé-je, après deux nuits entieres,
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir dans tout son appareil
L'aurore entr'ouvrant les barrieres
Du temple brillant du Soleil!
Vous, dont la main m'est toujours chere,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycere
Favorise un amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire.
Mais, si plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle,
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux,
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cet enfant dangereux,
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.

Fin du Tome premier.

PIECES

Contenues dans ce Volume.

ŒUVRES

DE

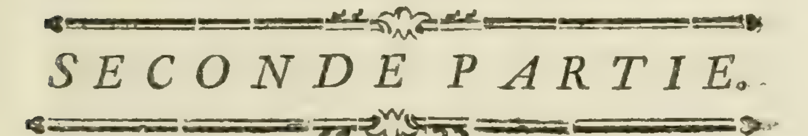
M. GRESSET.

SECONDE PARTIE.

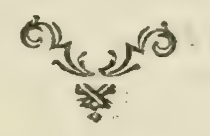
ŒUVRES
DE
M. GRESSET,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue avec ſoin, & augmentée de ſon Eloge ; par M. l'Abbé Noel, Profeſſeur de l'Univerſité de Paris, au College de Louis-le-Grand.



SECONDE PARTIE.

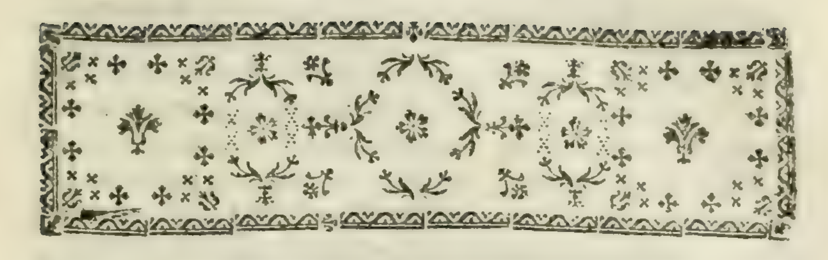


A ROUEN,

Chez J. RACINE, Libraire, rue Ganterie.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC PERMISSION.



DISCOURS *SUR* L'HARMONIE.

PRÉVENU de tout tems, Messieurs, contre le style du Panégyrique, je ne prêterois point aujourd'hui ma voix à des louanges, si ce n'étoit en faveur d'un art au-dessus des louanges mêmes : art brillant ; art consacré dans tous les âges par l'amour de tous les peuples ; art sublime par qui la terre s'entretient toujours avec les Cieux, & paie encore aux immortels le tribut de ses hommages. A ces traits de lumiere, qui peut méconnoître l'Harmonie ? Vos goûts réunis pour elle, feront plus ici que ne pourroient faire tous ces mensonges brillants qu'on décore du nom d'éloquence. La réflexion suit volontiers la pente où le sentiment l'amene, & toujours l'esprit souscrit rapidement au mérite de ce que le cœur adore. Je ne viens point prouver que la musique doit plaire : c'est une de ces vérités de la nature dont chacun porte la preuve écrite dans son ame ; je ne viens point expliquer comme elle plaît ; c'est un de ces plaisirs intimes, dont il faut jouir avec transport ;

ſans analyſer froidement ſes cauſes ; je veux ſeulement développer d'abord la dignité de l'harmonie aux yeux de ceux qui la chériſſent par inſtinct, ſans avoir réfléchi ſur ſon prix : je veux enſuite démontrer les nombreux avantages de cette ſcience à ceux qui ne la croient que riante & frivole, fortifier le goût de ſes amateurs, lui réconcilier ſes adverſaires, s'il en peut être. Voilà mon projet : la nobleſſe de l'harmonie, l'utilité de l'harmonie, c'eſt ſous ces deux idées que je vais réunir & ranger tous ſes attributs & toutes ſes graces. Déclamations emphatiques, métaphores empoulées, faſtueuſes hyperboles, diſparoiſſez, ſoyez les beautés & les Dieux du pédantiſme, la vérité ſera ma ſeule éloquence. Heureux un art dont l'hiſtoire eſt l'éloge

PREMIERE PARTIE.

LA nobleſſe des arts, comme celle de la naiſſance, me paroît fondée ſur trois illuſtres prérogatives ; l'antiquité de ſon origine, ſa puiſſance marquée, la vénération des peuples : triple avantage qu'on ne peut conteſter à la muſique ; ſuivons-en les preuves.

Il regne chez les Hiſtoriens des ſciences & des arts, un défaut qui leur eſt commun avec les Hiſtoriens des peuples & des Empires : les uns & les autres, plus épris du merveilleux que du vrai, ont ſouvent placé dans la Fable l'origine de ce qu'ils célébroient : tantôt ils ont choiſi à la nation ou à l'art qu'ils vantoient des Dieux pour aïeux ou pour inventeurs ; tantôt dans des ténebres auguſtes ils en ont voilé l'origine ; la plupart n'ont pu ſouffrir des commencements ſimples & obſcurs, oubliant que les fleuves les plus majeſtueux dans leurs cours, n'ont été d'abord que de foibles ruiſſeaux, partis ſouvent d'une ſource ignorée. Autoriſé par ces exemples, je pourrois, ou tirer un voile myſtérieux ſur le berceau de l'harmonie naiſſante, ou lui prêter une

descendance fabuleuse ; la faire naître des Dieux dans un Parnasse chimérique, ou dans une Olimpe imaginaire : que dis-je ? la musique existoit beaucoup longtems avant que ces Dieux, l'ouvrage des hommes, fussent nés dans la Fable. A ces pompeuses fictions, je pourrois joindre les songes brillants de Pytagore, vanter la magnifique harmonie des astres, leur marche mélodieuse, leurs révolutions cadencées, & ce concert sublime que forment tous les corps célestes & les Cieux divers ; mais des rêveries ne sont point mes preuves. Consultons les archives du monde, ces vastes vainqueurs de l'oubli ; témoins de tous les tems, & contemporains de tous les arts, que nous diront-ils ? Que la musique compte autant de siecles de durée que l'univers même ; ils nous apprendront que l'aimable compagne du premier mortel fut l'inventrice des premiers sons mesurés, que dès qu'elle eut entendu les gracieux accents des oiseaux, devenue leur rivale, elle essaya son gosier ; que bientôt elle y trouva une flexibilité qu'elle ignoroit, & des graces plus touchantes que celles des oiseaux mêmes ; qu'enfin s'appliquant chaque jour à chercher dans sa voix des mouvements plus légers & des cadences plus tendres, instruite par les amours déjà nés avec elle, bientôt elle se fit un art du chant, présent des Cieux par lequel, après sa disgrace, elle sut souvent adoucir & charmer les peines de son époux exilé du divin Elisée.

Si ce trait ne peut point suffire, ouvrons les fastes sacrés ; dès l'entrée des annales saintes * nous verrons que Jubal, fils de Lamech, fut le pere ou le maître de ceux qui chantoient les printems de la nature, & les bienfaits récents du Dieu Créateur au son de l'orgue & des cythares ; d'où il est nécessaire de conclure qu'avant Jubal même le chant étoit un art, puisque de son tems la musique instrumentale, faite pour accompa-

* *Gen. c. 4. 21.*

gner la voix, étoit déjà inventée, soit que cette charmante invention ait été enfantée par le seul génie, soit qu'elle ait été un art d'imitation, & que, comme les oiseaux avoient déjà été nos maîtres pour le chant, les zéphirs l'aient été pour les instruments, & que leur souffle, ou agitant les feuillages, par des frémissements légers, ou formant au travers des roseaux une espece de tendres soupirs & de gémissements harmonieux, ait donné naissance aux flûtes, aux métaux organisés par l'art, & à tous les instruments que l'air anime & vivifie. Avançons : de la jeunesse du monde descendons de siecles en siecles ; à chaque pas nous trouverons des vestiges de l'antique noblesse de la musique ; nous la verrons marcher de beautés en beautés, de nations en nations, de trônes en trônes. Née dans l'Orient, la premiere partie de l'imagination & du génie ; chaque âge, à l'envi, lui prête de nouveaux agréments. Tour à tour le peuple Hébreu, l'heureuse Assyrie, la savante Egypte, la sage Grece font de l'harmonie une de leurs loix fondamentales ; déjà par-tout elle devient la dépositaire des monuments de la patrie : je m'explique.

Dans ces premiers tems où l'on ignoroit encore l'art d'écrire & de peindre la voix, les peuples ne conservoient leurs chroniques que dans des vers qu'on chantoit fréquemment, pour en perpétuer le souvenir ; par le secours de cette tradition, ils rappelloient leur origine, les exploits de leurs conquérants, les préceptes de leurs arts, les louanges de leurs Dieux, leur morale, leur mythologie, leur religion : que dis-je? Leur religion elle-même étoit fondée, établie, appuyée sur les secours de la musique ; par elle, les premiers Législateurs des nations étoient sûrs d'engager, de persuader, de soumettre les esprits : ils savoient qu'on ne gagne bien sûrement les cœurs que par l'appas du plaisir : qu'on facilite les devoirs en leur associant l'agrément : qu'il faut parer les vertus, égayer les leçons, dé-

rider la ſageſſe, orner la raiſon, & prêter des graces à des loix trop auſteres, à des vérités trop triſtes; ils ſavoient qu'il faut prendre l'homme dans des filets dorés; que c'eſt un enfant malade : ſi pour le guérir, on veut lui faire prendre quelque liqueur amere, il faut que les bords du vaſe ſoient baignés d'une liqueur plus flatteuſe, afin que, trompé par ce ſalutaire artifice, il boive à pleine coupe la ſanté & la vie. Ainſi Hermès, Triſmégiſte, Orphée, le dernier Zoroaſtre, les Gymnoſophiſtes, tous les fondateurs des religions diverſes, connoiſſant le goût naturel de l'homme pour les agréables accords, mirent à profit cette ſenſibilité; ils donnerent à l'harmonie, l'une des premieres places dans le ſanctuaire, en donnant des Dieux aux nations, ils confierent au pouvoir & aux regles du chant l'hiſtoire de ces Divinités, les hymnes, les loix des fêtes, les coutumes des ſacrifices, les chants des victoires, des hyménées, des funérailles, perſuadés que leur religion, placée ſur l'autel, à côté de la paiſible harmonie, s'y maintiendroit plus long-temps que ſi ſon autorité étoit ſeulement gravée ſur le marbre ou ſur les tables de bronze, & que ſi elle ne régnoit que par la terreur, au milieu des feux & la foudre à la main.

Ici peut-être quelqu'un en ſecret m'interrompt & me dit : j'avoue l'antiquité de la muſique, mais qu'étoit-ce que la muſique des Anciens? C'étoit ſans doute l'enfance de l'art, des chants ſans délicateſſe, des voix ſans goût, des airs ſans mouvement, des inſtruments ſans ame, une harmonie ſans expreſſion, du bruit ſans accords; enfin, pourſuit-on, comparer la muſique ancienne à celle des derniers âges, c'eſt comparer le premier crépuſcule du matin, l'éclat douteux de l'Aurore, au Soleil dans ſa courſe. Illuſion ordinaire du préjugé : les ſiecles ſont rivaux, & réciproquement ennemis; le ſiecle préſent croit toujours avoir ſurpaſſé ceux qui l'ont précédé, &

ne rien laisser à perfectionner à ceux qui doivent le suivre ; mais j'ose le dire (sur la foi d'un savant * Critique de nos jours , très-profond connoisseur de l'antiquité ;) oui , la musique ne fut peut-être jamais plus réguliere que chez les premiers peuples ; alors dans son printems , telle encore qu'une jeune Nymphe , belle sans fard , vive sans affectation , elle marchoit à la suite de l'aimable nature : depuis ces précieux jours souvent déchue de l'état parfait , elle est à présent plus occupée à recouvrer ce qu'elle a perdu de beautés , qu'à s'en chercher de nouvelles ; en effet , les premiers enfants de la nature , ses favoris , avoient-ils moins que nous le don de l'invention ? Les Anciens avoient-ils moins de passion pour la belle harmonie ? Chez eux les Musiciens étoient plus illustrés ; chez eux la musique produisoit de surprenants effets que la nôtre ne produit plus ; par elle on voyoit des séditions appaisées , des combats arrêtés , des tyrans fléchis , des frénétiques calmés , des mourants sauvés du tombeau : doutera-t-on de ses prodiges attestés par les Auteurs profanes , si l'on se rappelle ceux qu'attestent les monuments sacrés ? Ici , des Israëlites devenus subitement Prophetes du Seigneur au seul son § des instruments , subitement frappés d'une sainte ivresse , subitement instruits de l'histoire de l'avenir. Là le premier Roi ¶ d'Israël du sein des fureurs infernales , ramené au calme & rendu à la paix par les accords de la harpe. Tant de faits brillants permettront-ils encore d'ignorer les charmes de l'antique harmonie ? Qu'on ne dise point que la musique ancienne étoit trop simple , trop peu variée ; déjà l'ivoire , l'airain & les bois précieux s'étoient animés sous les doigts légers de l'harmonie ; alors même on connoissoit plusieurs

* *Dom Calmet.*

§ 2. *Reg.* 10. 6. ¶ 1. *Reg.* 16. 23.

instruments inconnus à notre musique ; car où sont maintenant les lyres antiques, les hazurs du peuple Hébreu, les cistres dorés de Memphis, les kinnors de Tyr, les nables de Sidon ? A peine leurs noms sont-ils venus jusqu'à nous, la mémoire en a péri : mais il reste toujours vrai que leurs effets tenoient du prodige ; preuve victorieuse que l'ancienne musique n'étoit point sans force & sans beautés, puisqu'elle n'étoit point sans pouvoir : seconde prérogative de l'harmonie : sa puissance marquée, seconde preuve de la noblesse de cet art.

Sans que je parle, Messieurs, déjà cette puissance est assez prouvée : tout l'empire de la nature est l'empire de l'harmonie : tout ce qui respire, tout ce qui est né sensible subit sa loi ; s'il est quelqu'un qui l'ose contester, il est sans entrailles, il est né sans doute dans l'absence des graces, & sous un astre sinistre, au sein des rochers impitoyables, & parmi les animaux farouches : que dis-je ? Les rochers mêmes, & les plus farouches animaux sont sensibles à de touchants accords, & tiennent plus de l'humanité que ce cœur inflexible. A la voix de l'harmonie, cette reine aimable de l'air, les êtres les plus insensibles sont animés, les êtres les plus tristes sont égayés, les êtres les plus féroces sont attendris ; par-tout où elle passe, la nature s'embellit, le ciel se pare, les fleurs s'épanouissent ; elle entre dans une solitude vaste, muette & desolée : bientôt par elle tout se réveille, l'affreux silence s'enfuit, tout vit, tout entend, tout prend une voix pour applaudir ; sommet des collines, ruisseaux, vallons, antre des bois, tout répond à l'envi : l'air par ses doux fremissements, l'onde, par son murmure ; les oiseaux, par leur ramage, les feuillages mêmes, par leur agitation harmonieuse, les zéphirs en prolongent le plaisir, d'échos en échos, de rivages en rivages ; Amphyon touche la lyre, les montagnes s'animent, les pierres vivent, les marbres

respirent, les rochers marchent, des tours s'élevent; une ville vient d'éclore : je vois Thebes.

Sur quel nouveau spectacle mes yeux sont-ils transportés ? O crimes ! D'avares Nochers vont précipiter dans les eaux un favori de Polymnie ; cruels, arrêtez ! Ah ! du moins, avant sa chûte, qu'il lui soit permis de prendre encore une fois sa lyre ! Il la touche : à ses accents Amphitrite se calme, les aquilons s'envolent, les monstres des mers s'élevent au-dessus des flots tempérés, & se rassemblent autour du vaisseau barbare : Arion en est précipité ; un dauphin le reçoit, le porte au sein des vertes ondes, & le rend aux rives Lesbiennes. C'est peu, l'empire de la terre & celui du trident ne suffisent point à la puissante harmonie ; elle va porter ses conquêtes hors du monde même, & sur des plages inconnues au Dieu du jour. Euricide n'est plus ; tendre époux & toujours amant, le Chantre de la Thrace ose quitter les régions de la lumiere : à la lueur du flambeau de l'Amour, il perce les profonds deserts du cahos ; vivant, il descend chez les morts : sa lyre triomphante va lui frayer des chemins que ni l'or ni les armes, ni la beauté n'ouvrirent jamais à des êtres animés : il marche intrépide ; déjà il a pénétré aux brûlantes rives du Phlégéton : il passe ; à sa suite la troupe aîlée des amours traverse l'onde noire, Orphée chante : à ses tendres accords l'éternelle nuit perd son horreur, l'éternel silence a cessé, l'éternel sommeil est interrompu ; la mort retarde ses fureurs ; un peuple d'ombres voltigeantes entoure le fils de Cailliope, les tourments du Tartare sont suspendus ; Porphirion, Sisiphe, Ixion, Tantale éprouvent de plus doux moments ; Tisiphone est désarmé, la Parque oisive, Megere attendrie ; le Monarque des Mânes lui-même, tyran jusqu'alors inexorable, s'étonne de se trouver

sensible ; trois fois il résiste, trois fois il est fléchi.

Tels sont, Messieurs, les images parlantes & les éloquentes allégories sous lesquels la premiere antiquité se plaît à nous peindre la puissance de l'harmonie dès les temps héroïques. Mais pour marcher plus sûrement à la vérité, levons, si vous voulez, cette écorce des fables & ce voile de la fiction ; en voici la réalité : par ces arbres animés, par ces rochers émus, par ces monstres attendris, nous comprendrons, & il est vrai, que les premiers humains, se sentant encore du cahos, encore errants sans loix, sans mœurs, sans patrie, habitants enfin des antres sauvages, furent humanisés : attirés dans des murs, réunis sous des loix par les accords de quelques mortels déja plus cultivés, qui, dans des chansons engageantes, leur vantoient la beauté de la raison, les avantages de la société, les charmes de l'ordre ; par ces tourments infernaux, soulagés & suspendus, nous comprendrons, & il est vrai, que souvent l'harmonie enchanta les maux * & suspendit la douleur. De plusieurs preuves incontestables de cette vérité, je ne veux que celle que nous offre cet insecte fameux & funeste aux champs de Tarente ; mais ta puissance solitaire, harmonie charmante, fut toujours plus marquée encore sur les douleurs profondes de l'esprit ; seule tu connois les chemins du cœur ; seule tu sais endormir les chagrins inportuns, assoupir les noirs soucis, éclaircir les nuages de la sombre mélancolie ; seule, par la rapidité de tes sons, tu viens rendre au sang, trop lent dans ses canaux, une circulation plus agile, une fluidité plus facile aux esprits engourdis, un jeu plus libre aux organes appesantis. Que je sois plongé dans un morne silence & dans de léthargiques rêve-

* *Athénée, Livre 4. c. 14.*

ries, où trouverai-je un charme à mes ennuis opiniâtres? Sera-ce dans la raiſon? Je l'appelle à mon ſecours; elle vient, elle m'a parlé : hélas! je ſoupire encore! Dans nos peines, la raiſon elle-même eſt une peine nouvelle. On ceſſeroit de ſouffrir ſi l'on ceſſoit de penſer. Sera-ce dans l'enjouement de converſations amuſantes? Hélas! a-t-on la force de s'égayer avec autrui, quand on eſt mal avec ſoi-même? Sera-ce enfin dans vos pompeux écrits, Philoſophes altiers, Stoïciens orgueilleux? Importuns conſolateurs, fuyez, en vain me prêcherez-vous, ſous des termes fleuris, une patience muette, une inſenſibilité ſuperbe, une conſtance faſtueuſe; vertu de ſpéculation, philoſophie trop chimérique, vous ne faites qu'effleurer la ſuperficie de l'ame, ſans la pénétrer, ſans la guérir. Suis-je donc percé du trait mortel? Les chagrins ſont-ils invincibles? Non, vole dans mon cœur, riante harmonie; une voix touchante vient frapper mon oreille, déja le plaiſir paſſe dans mes ſens, des images plus gracieuſes brillent à mon eſprit, je me trouve moi-même, je ſuis conſolé : ainſi, à la gloire de cet art, ſouvent mille raiſonnements étudiés du pointilleux Séneque valent moins pour diſtraire nos peines, qu'une ſymphonie gracieuſe du ſublime Lulli.

Veut-on encore une preuve plus perſuaſive du pouvoir de l'harmonie, une de ces preuves de ſentiment qui portent avec elles la conviction? Qu'on parcoure avec moi la nature, qu'on l'examine, qu'on l'interroge : non-ſeulement dans ces eſprits exercés, dans ces caracteres cultivés, à qui les ſoins de l'éducation, joints à une raiſon lumineuſe, ont inſpiré le goût des arts charmants, mais dans ceux-mêmes qui ſemblent être réduits au ſeul inſtinct, dans les enfants, dans les habitants des campagnes, dans les Sauvages, dans les Barbares, dans les animaux mêmes, par-tout on

reconnoîtra que tout ce qui vit a des liaiſons naturelles, des convenances intimes, des rapports néceſſaires avec la douce mélodie.

Interrogeons la nature dans les ombres de l'enfance. Je vois un berceau, un foible enfant y pleure, une mere alarmée le menace, tonne, éclate, il redouble ſes plaintes; elle chante, il eſt calmé. Déja il a interrompu ſes cris pour entendre des ſons plus meſurés; il les imite même, il y répond par un murmure inarticulé : tel le jeune oiſeau, ſous l'aile de ſa mere, apprend d'elle ſon ramage, il étudie ſes airs, il les répete, & dès avant ſon premier eſſor, il ſe prépare aux concerts des bois.

Interrogeons la nature dans l'ignorance des campagnes. Je vois un peuple groſſier, ſtupide, aveugle, qu'on lui développe les richeſſes de la poéſie, les graces de l'éloquence, les charmes de la peinture, l'induſtrie de la navigation, les beautés de l'architecture, privé de goût & de lumieres, il entend ſans comprendre, il voit ſans admirer, il reſte inſenſible, il ignore ces plaiſirs; mais que parmi ce même peuple, des beaux airs ſe faſſent entendre, il ſe réveille, il devient attentif, il eſt ému, le ſentiment ſe déclare, je reconnois l'humanité. Auſſi voit-on chaque jour les habitants des hamaux revenir du travail & rentrer dans les bergeries au ſon du flàgeolet & des muſettes, dès que l'étoile du ſoir revient ſur l'horizon : auſſi les voit-on dans les jours de leurs fêtes, danſer & fouler l'émail des prés fleuris, au bruit des chanſons & des chalumeaux légers.

Interrogeons la nature dans l'horreur des plus ſauvages contrées, de ces iſles ſéparées du reſte du monde, de ces régions barbares dont les habitants ſont auſſi féroces que les lions & les ours leurs concitoyens. Les Dieux des autres arts n'eurent jamais de

temples ſous ces triſtes climats, la ſeule harmonie a ſu les rendre tributaires de ſes attraits, elle ſeule a ſu pénétrer ces cœurs inacceſſibles aux autres graces : il n'eſt point de rivage ſi déſolé, ni d'échos ſi barbares qui n'aient répété des chanſons : l'amour de l'harmonie perce à travers la plus épaiſſe barbarie, à travers les plages glacées de l'ourſe & les arenes de la Zone brûlante ; les Hurons impitoyables, les cruels Macaſſars, les Caraïbes ſanguinaires, les Cannibales inhumains ont leur muſique, leurs chants de paix, de guerre, de triomphe ; avant de commencer ces feſtins homicides dans leſquels ils dévorent les captifs que la victoire leur a ſoumis, pleins d'une farouche alégreſſe, ils forment des danſes enſanglantées autour des victimes dont ils vont être les tombeaux : je dis plus, ils chantent eux-mêmes leur propre trépas : du milieu des ſupplices, du ſein des feux lents qui les entourent, ces Héros barbares rappellent leurs anciens triomphes dans leurs chanſons funebres, & conſolés par ce doux ſouvenir, il expirent dans le ſein de l'harmonie, & lui conſacrent leur dernier ſoupir.

Pour derniere preuve, ſortons ſi vous voulez, Meſſieurs, ſortons de la nature raiſonnable : interrogeons les animaux, interrogeons le peuple ailé des airs, le peuple muet des ondes, le peuple fugitif des forêts & des rochers ; tous ſe montreront ſenſibles à l'harmonie. L'aurore ouvre les portes du jour, la nature s'éveille, déja les oiſeaux ranimés annoncent la lumiere & ſaluent le Soleil naiſſant par leurs concerts amoureux ; rivaux, pleins d'une vive émulation, ils ſe cherchent, ils s'attaquent, ils ſe répondent, ils ſe combattent ; leurs chanſons commencent avec le jour, & ne finiſſent qu'avec lui : je me trompe, elles ne finiſſent pas même : tu les prolonges d'un Soleil à l'autre, ſolitaire Philomele, Sirene des bois ; & quand la ſombre nuit vient impoſer ſilence à la na-

ture, elle te laiſſe le droit de chanter encore, & de charmer ta tendre mélancolie : l'écho veille avec toi ; avec lui tu t'entretiens de tes anciens malheureux : tes airs, tes harmonieux ſoupirs, portés au loin, diminuent l'horreur du vaſte ſilence : pour t'entendre exhaler ta peine, la ſœur du Soleil abſent promene plus lentement dans les plaines ſon char argenté ; elle s'abaiſſe, elle ſemble ſe fixer ſur ton bocage, & la Déeſſe du matin te trouve encore dans la plainte & dans les veilles amoureuſes.

C'eſt par ce goût du chant que ſouvent les oiſeaux nous en ont diſputé l'avantage & le prix ; jaloux d'une belle voix ou d'un inſtrument bien touché ſous un ombrage, ſouvent le roſſignol a défié nos plus doux accents, chantant tour-à-tour, & balançant la victoire ; laſſé enfin, plutôt que vaincu, honteux de ſurvivre à ſon ſilence, ſouvent du ſein des ormeaux il eſt tombé aux pieds de ſon vainqueur en ſoupirant, & plus d'une fois la guittare a été ſon tombeau. C'eſt ce même appas qui du fond des eaux a ſouvent attiré dans les filets les poiſſons moins craintifs ; c'eſt cet attrait qui, ſelon Pline, rend le cerf attentif aux doux accents de la flûte, le fougueux courſier ſenſible au bruit réglé du tambour, l'éléphant aux ſons audacieux du clairon ; c'eſt lui, dit Ovide, qui par la douceur du chalumeau arrêta ſouvent le loup enchanté, tandis qu'il pourſuivoit l'agneau tremblant.

Paroiſſez maintenant, Cenſeurs rigoureux, graves ariſtarques, oſez demander encore où eſt la puiſſance & le mérite de l'harmonie : toute la nature vous a répondu ; & n'ai-je point dans votre cœur un témoin ſecret contre vous-mêmes ? A chaque inſtant du jour la nature vous répétera par toutes ſes voix, que l'harmonie eſt un préſent qu'elle a reçu des Cieux pour charmer ſes ennuis & pour facili-

ter ses travaux ; ainsi tout chante dans sa peine. Que font dans leurs fatigues tant d'hommes que le besoin condamne à souffrir pour d'autres hommes, & dont les mains, la liberté & les jours sont vendus à des maîtres ? Que fait le laboureur matinal en traçant ses pénibles sillons ? Le dilligent moissonneur au milieu des plaines brûlantes ? L'industrieux vigneron sur les côteaux qu'il cultive ? Que fait le berger toujours errant avec son troupeau ? Que fait le forgeron laborieux parmi les flammes dont il est environné ? Que fait sur le rivage le pêcheur impatient ? Que fait dans sa prison flottante le rameur captif, le forçat infortuné ? Que font tant d'autres mortels dévoués à la solitude ou au malheur ? Ils chantent, & par le chant ils écartent le chagrin, ils semblent hâter le tems, ils abregent les heures trop lentes ; ainsi le solitaire ennuyé chante dans son désert, le voyageur dans l'horreur des bois, l'éxilé dans sa retraite, le captif dans ses fers, le prisonnier dans ses ténebres, l'esclave dans les mines & dans les carrieres profondes ; du centre de la terre où il est enséveli vivant, ses chants s'élevent jusqu'à la région du jour : par un penchant invariable, par un instinct commun, par un goût universellement consenti, tout annonce, tout atteste que l'harmonie est un plaisir nécessaire à la nature ; si nous examinons les autres plaisirs, ne leur trouverons-nous pas ou moins d'étendue, ou moins de pouvoir, une volupté moins pure, des sensations moins délicieuses : il est des plaisirs de caractere & d'opinion goûtés chez un peuple, inconnus aux autres : l'harmonie réunit tous les goûts. Il est des plaisirs d'Arts & de Littérarure accordés à peu d'hommes cultivés ; l'harmonie n'en excepte presque aucun de ses faveurs ; il est des plaisirs muets, animés, qui ne parlent qu'aux yeux sans rien dire au cœur : tels sont les spectacles que nous offre le pinceau ; l'harmonie ne manque point le

ſentiment ; il eſt des plaiſirs languiſſants, émouſſés, trop uniformes ou trop épuiſés ; eſt-il un plaiſir plus brillant, plus diverſiſié, plus intariſſable que celui de l'harmonie, plaiſir puiſé dans la nature, plaiſir enfin ſi néceſſaire & dont la privation doit être ſi ſenſible, que le Seigneur Dieu lui-même, prêt à punir Tyr criminelle, menace cette ville par la voix du * Prophete, de faire ceſſer dans ſes murs le ſon des cythares & le plaiſir des concerts ; témoignage ſacré des charmes & de la puiſſance de l'harmonie : s'étonnera-t-on après cela qu'elle ait eu la vénération des Peuples de tous les temps & de toutes les contrées ? Troiſieme preuve de ſa nobleſſe.

Ne peut-on pas, Meſſieurs, dire d'une belle voix ce qu'on dit de la beauté même, qu'elle eſt citoyenne de tous les pays, qu'elle eſt, comme la langue de l'amour, la même pour tous les peuples, & qu'elle porte par-tout les marques de l'empire ? En effet, comme la beauté, une voix brillante n'eſt nulle part étrangere, par-tout elle a ſes droits victorieux : Reine des Rois mêmes ; elle peut parcourir l'Univers en Souveraine : ſous quelque Ciel qu'elle ſe trouve, ſemblable à l'aſtre du jour, elle n'eſt jamais hors de ſon empire, & par-tout où il eſt des cœurs, elle a des ſujets & des autels. Tel a été chez toutes les races l'éclatant avantage de l'harmonie. Les autres arts, depuis leur naiſſance, ont vu ſouvent leurs honneurs interrompus, ſoit par les fureurs de Mars, ſoit par les regnes contraires aux Muſes : il a été des ſiecles de ténebres, des temps léthargiques, des jours de décadence & de barbarie, pendant leſquels le Dieu du goût étoit exilé du monde, les lettres ſavantes anéanties, les Muſes muettes, les Arts au tombeau, ſans adorateurs & ſans Mécenes, enfin toutes les ſciences

* *Ezéchiel*, 26, 13.

éclipsées ou voilées dans un coin de la terre ; mais dans cette nuit commune, jamais la musique ne perdit ses clartés ; ses rayons percerent toujours à travers les nuages de l'ignorance ; jamais ses temples ne furent déserts ni ses autels sans fleurs : écoutons les témoins qui nous en restent dans les monuments sacrés & profanes, ils nous diront que tous les siecles & sur-tout les siecles polis, ont été marqués par des honneurs constamment décernés à l'harmonie ; ils nous diront qu'elle a été recommandée par les plus séveres philosophes, cultivée par les plus grands Héros, chérie dans les plus sages républiques, illustrée par les plus puissants Monarques, la science favorite des Conquérants & des Rois ; l'Egypte nous dira que le dernier * de ses Ptolomées, s'honora du nom dû à l'harmonie, sur le modele des ** Magistrats de Thessalie : si nous nous arrêtons un instant chez les Grecs, ils nous rappelleront que leur Olympe étoit peuplé de Dieux amateurs de l'harmonie, que leur Parnasse, temples des concerts parfaits, étoit présidé par le Souverain de la lyre ; que les plaisirs de leur Elisée immortel étoient des concerts éternisés ; que les tourments de leurs Tartares n'étoient pas seulement un enchaînement de tortures, un océan de feux implacables, mais encore une discorde de voix, une horrible confusion de cris douloureux, une dissonnance éternelle de gémissements lugubres ; ils nous apprendront que dans les beaux siecles d'Athenes, il étoit honteux d'ignorer la musique ; que les Sages de l'Aréopage étoient les Disciples ; qu'elle étoit une des parties de la politesse Attique ; que Socrate lui-même, ce mortel estimé des Dieux, & loué par eux, apprit de nouveau, dans sa vieillesse, à toucher le luth ; que quiconque vivoit

* *Ptolomée Aulettes.*

** *Les Proorquestres. Lucien*

ſans goût pour cet art, étoit regardé comme un mortel ſtupide, qui n'avoit jamais ſacrifié aux graces; ainſi dans un feſtin, Thémiſtocle ayant refuſé de prendre la lyre à ſon tour, fit naître le préjugé d'une éducation négligée. De cet amas de témoignages, il réſulte, je l'avoue une preuve lumineuſe & ſatisfaiſante; mais c'eſt peu: oublions tant d'éloges humains, foibles crayons de la dignité de l'harmonie, ne prenons que ſur les autels les guirlandes dont nous la couronnons: oui, Meſſieurs, c'eſt ſous cet aſpect ſacré que j'aime ſur-tout à enviſager les honneurs diſtingués de cette ſcience majeſtueuſe; j'aime à la voir ſingulierement préférée à toutes les autres, pour parler aux Dieux, pour leur porter l'encens du monde, pour publier leurs grandeurs, pour déſarmer leur colere. Jettons un regard ſur toutes les religions de tous les temps; ici les temples d'Iſis & d'Oſyris retentiſſent du ſon des cyſtres des Canopes, là dès l'aube du jour, les Mages de la Perſe & les Ignicoles prennent leurs harpes d'argent pour recevoir le Soleil prêt à ſortir du ſein de l'onde, pour obtenir ſes premiers regards, & pour adorer dans cet aſtre le feu éternel, le radieux Oromaze, Dieu de leurs peres; plus loin le noir Brachmane remplit les bords du Gange des hymnes de l'aurore; ici les rives grecques répetent chaque jour le nom de Jupiter Olympien; là, les rives Heſpériennes retentiſſent des danſes guerrieres & du chant des Saliens, tandis que les rivages germagiques & les échos de nos contrées répetent au loin le nom du ſanguinaire Teutatés chanté par les Druides. Ainſi l'ont pratiqué tous les Peuples; ils chantoient dans leurs myſteres, non-ſeulement pour parler aux immortels ſur des tons ſupérieurs au langage vulgaire, mais encore pour fixer l'attention du peuple aſſemblé, pour pacifier les ſens, pour régler les eſprits par la juſteſſe des ſons, pour échauffer les cœurs, pour les préparer à la pré-

ſence des Dieux ; que dis-je cependant ? pourquoi m'arrêter ſi long-temps ſur les honneurs de la muſique idolâtre ? C'eſt à toi ſeule, ce n'eſt qu'à tes ſacrés accords que je dois ma voix, harmonie ſainte du peuple choiſi, toi qui portas ſi ſouvent aux pieds du Dieu d'Iraël les hommages reconnoiſſants de ſon Peuple ; n'étoit-ce pas ſous tes auſpices que les Iſraélites s'avançoient au combat ? Précédés des enſeignes triomphantes du Seigneur, les chantres conſacrés marchoient à la tête des bataillions ; uniſſant leurs voix ſublimes aux inſtruments militaires, ils imploroient les ſecours du Dieu des armées, & ne durent-ils pas même un triomphe à l'harmonie ? Joſué aſſiége Jéricho, ce n'eſt point à l'effort des armes que cette conquête eſt réſervée : par l'ordre ſuprême du Ciel, les ſept premiers Sacrificateurs prennent des trompettes harmonieuſes, Jéricho va périr, les trompettes ſonnent ſa ruine, ſes tours chancellent, le Seigneur parle, les murs tombent, Jéricho a été.

Mais franchiſſons le vaſte intervalle des tems, hâtons-nous d'arriver aux jours de David, époque la plus magnifique des honneurs de l'harmonie, c'eſt par ce Roi que nous la verrons introduite dans les tabernacles du Seigneur ; elle y entre ſuivie des filles de Sion pour ſoutenir la majeſté du lieu ſaint, pour augmenter la pompe des Sacrifices, pour relever le ſpectacle de la religion : David lui-même précede, en danſant, l'Arche auguſte ; il regle ſes pas légers ſur les ſons de ſa harpe raviſſante ; dans tous ſes cantiques, monuments éternels de ſon amour, il demande que ſes accords ſoient mille fois répétés ſur la cythare, ſur la cymbale, ſur l'orgue, ſur la trompette ; il réveille tous les échos du Jourdain, il invite la nature entiere à chanter ſon Auteur, à ne faire de toutes ſes voix qu'un concert de louanges, de gratitude & d'adorations unanimes : auſſi les ſoins & les bienfaits de ce Prince religieux

avoient-ils rendu les Lévites les premiers musiciens de l'univers : ainsi le publioit la renommée. C'est par-là que, pendant les jours de la captivité, les peuples de l'Euphrate invitoient les tristes Hébreux à leur apprendre quelques-uns de leurs airs si vantés ; mais Israël exilé ne peut chanter loin des champs de Solime ; il ne peut que gémir, ses harpes en silence sont suspendues aux saules du rivage : tel l'oiseau captif néglige son chant, ou si son gosier s'ouvre quelquefois, ce n'est qu'aux soupirs ; sa voix est morte aux délectables accents. Enfin, Messieurs, parcourez toutes les pages de la loi antique, par-tout vous rencontrerez ou, des concerts de louanges, ou des cantiques de victoires, ou des chants de funérailles ; il semble qu'aucune voix mortelle n'est digne de l'oreille du Seigneur, si elle n'est portée au trône de la Toute-puissance sur les aîles de l'harmonie, au travers des nuages d'encens. Dans des sacrifices plus parfaits, la loi nouvelle a conservé à la musique sa place dans les sanctuaires. Oui, dit l'oracle de l'Afrique, le pasteur & l'ornement d'Hippone : » Je ne puis trop ap-
» prouver les chants dont retentissent nos temples ;
» par ces augustes accords je me sens vivement ému ;
» pénétré de cette horreur sacrée qu'inspire la de-
» meure de Dieu, frappé d'un respect profond, saisi
» d'une sainte ivresse, nouveau Paul, je suis dans les
» Cieux ; mon esprit est enlevé au-dessus de lui-mê-
» me, il s'élance jusqu'au triple trône du Très-Haut,
» il se croit admis aux concerts éternels des intelli-
» gences suprêmes, & mon cœur embrasé va se per-
» dre dans le sein de la Divinité. »

Dans cette uniformité de suffrages acquis à l'harmonie, peut-il être une vénération plus marquée, plus suivie, plus incontestable ? Cette gloire de l'Art a toujours rejailli sur ses Artistes ; souvent les favoris de l'harmonie furent illustrés par les couronnes, par les lauriers, par les pompes triompha-

les, par les applaudiſſements des théatres, par des ſtatues érigées, par des mauſolées, par des inſcriptions mémorables, par les honneurs même de l'apothéoſe, enfin par tous les monuments publics inventés chez les peuples divers pour immortaliſer les talents : de-là ils ſont encore une nation chere & ſacrée aux mortels; avantage ſouvent refuſé aux nourriſſons des autres ſciences : on évite un Sophiſte, on néglige un Géomettre, on fuit un Critique, on ſiffle un Chymiſte, à peine remarque-t-on un Grammairien; on aime au contraire, on recherche un éleve de l'harmonie : il eſt le citoyen de toutes les contrées, l'homme de toutes les heures, l'égal de tous les hommes de goût & de ſentiment, le monde entier eſt ſa patrie, de-là vient encore que le ſouvenir des Muſiciens illuſtres des ſiecles ſupérieurs eſt beaucoup plus aimable & plus précieux à l'eſprit & à l'humanité que le ſouvenir des Conquérants les plus renommés : faux héros, tyrans réels, les Conquérants étoient nés pour la perte du Monde, les Muſiciens illuſtres pour ſon bonheur : les uns, avides de funérailles, ont porté les larmes, la diſcorde, la mort : les autres, toujours bienſaiſants, toujours applaudis, ont porté par-tout la paix, la concorde, le plaiſir; la terre conſternée s'eſt tue devant ceux-ci; par ceux-là, la terre raſſurée a retenti de ſons pacifiques; les Conquérants couronnés de ſanglants lauriers, ſont ſortis de la vie ſouvent par une fin précoce, toujours chargés de la haine des peuples indignés, perdus ſans être pleurés : les Muſiciens fameux, couronnés de myrthe & de roſes, & paiſiblement expirés, ont emporté chez les morts les regrets des Nations. Oui, le nom d'un tendre Orphée ſera toujours plus chérement gardé au temple de mémoire que le nom d'un fougeux Alexandre.

Telle eſt la nobleſſe de la muſique, nobleſſe fondée ſur l'antiquité de ſon origine, illuſtrée par ſa

puissance suprême, confirmée par la vénération de tous les temps & de tous les peuples. Mais aux preuves de sa dignité, joignons celles de son utilité, louange pour cet art plus délicate encore que la premiere.

SECONDE PARTIE.

QUand la musique ne seroit qu'un art enjoué, qu'une science riante & de pur agrément, par-là même ne seroit-elle pas une science utile, un art même nécessaire ? Car est-il rien de plus nécessaire à l'homme qu'un plaisir innocent ? Le plaisir n'est-il pas chaque jour un des besoins de l'humanité ? Mais allons à la conviction par des routes moins détournées. La République doit à l'harmonie de plus solides bienfaits que des plaisirs infructueux. Je sais, Messieurs, que j'avance un paradoxe, disons mieux, une vérité peu développée, mais à qui il n'a manqué que l'occasion d'éclorre : osons donc l'amener à la lumiere, lui donner ses couleurs, & la revêtir de toutes les preuves que la réflexion & l'expérience offrent de nous en fournir. Au reste, je ne hasarde point un sentiment isolé & sans Auteurs, quand je soutiens que le mérite de la musique ne se borne point au gracieux, & qu'il s'étend jusqu'à l'utile ; je ne fais que me ranger au sentiment reçu chez la sage antiquité. En effet, si l'importance de cet art n'avoit été dès-lors reconnue, les Législateurs de l'Egypte, de la Perse, d'Athenes, les maîtres des nations auroient-ils fait une loi de l'harmonie ? S'ils n'avoient jugé sa durée nécessaire aux destins heureux des Empires, l'auroient-ils fait marcher de front avec la Religion ? l'auroient-ils munie de ce sceau consacré par la main de l'immortalité même ? Lycurgue, en voulant former une République de Héros, auroit-il inscrit l'harmonie dans le livre austere des loix de Lacédé-

mone ? Auroit-on lu cette inſcription ſur la façade de l'Ecole de Pythagore : *Loin d'ici, Profanes, que perſonne ne porte ici ſes pas, s'il ignore l'harmonie ; Profane, loin d'ici ?* Platon en auroit-il admis l'étude dans ſa République de Sages, ou d'autant de Dieux ? Ariſtote ſon Diſciple, & tant d'autres Philoſophes, Héros du Lycée, du Portique, du Prytannée, du Capitole, en auroient-ils recommandé l'uſage, comme d'une ſcience également née pour le bien des mœurs, pour le progrès des vertus, pour l'embelliſſement des Arts, pour l'union des humains, pour la paix du monde ? Voilà les maîtres dont j'apprends l'utilité de l'harmonie. Si je m'égare ſur les traces de ces guides illuſtres, il eſt plus beau d'errer par cette hardieſſe généreuſe à dévoiler des vérités nouvelles qu'offre un haſard heureux, que de ramper avec ces ames foibles, ces eſprits trop ſages ou trop ſuperſtitieux, ces génies ſerviles qui n'oſent ſortir un inſtant du cercle des vérités établies, ni marcher dans des routes, s'ils n'y trouvent des veſtiges. Mais non, Meſſieurs, ce n'eſt point par la date ancienne de ce ſentiment, ni par les grands noms de ſes premiers partiſans que je dois vous perſuader ; ſans prétendre ſubjuguer votre raiſon, ni forcer votre conſentement, je veux que convaincus par vos lumieres, vous vous rendiez vous-mêmes à l'évidence.

Nous pouvons enviſager la République ſous deux rapports, & comme un Etat politique, & comme un Etat littéraire ; une ſcience, pour mériter le nom d'utile, doit également contribuer au bonheur du premier, & à l'embelliſſement du ſecond ; elle doit, pour le bonheur de la République politique, épurer, polir les mœurs, adoucir, rectifier les paſſions, unir, aſſocier les eſprits des citoyens ; elle doit, pour la gloire de la République littéraire, enrichir, aider, embellir les arts ſavants ; or, peut-on conteſter à l'harmonie ce double titre ?

Utile aux mœurs qu'elle purifie, utile à l'union des esprits, elle est conséquemment utile à la République politique; utile aux doctes arts qu'elle embellit, elle est utile conséquemment à la République littéraire.

Si le pouvoir des accords seuls est si grand sur les cœurs, quelle puissance ne doivent point avoir sur les mœurs des préceptes embellis par ces mêmes accords, vivifiés par leur charme inexprimable : car tel fut toujours & tel doit être encore le but de la sublime harmonie. Dans ces vraies caracteres elle est une science instructive, mais plus enjouée que les autres sciences : elle est une philosophie aimable, mais plus précise, plus efficace, plus agissante que les autres philosophies; elle est une morale vertueuse, mais moins glacée, moins aride, moins pesante que celle des Zénons & des Chrisippes, mieux apprêtée, plus mesurée à nos foiblesses, plus appropriée au goût de l'humanité. Ainsi le pensoient les premiers Sages, les Rois philosophes, & les premiers Législateurs des Monarchies antiques; ils avoient étudié l'homme, ils l'avoient vu dès-lors tel que nous le voyons encore aujourd'hui; l'esprit humain né libre, & peut-être rebelle, ne souffre des maîtres qu'à regret; impatient de tout joug, honteux d'avouer ses ténebres, jaloux de son indépendance naturelle, sur-tout dans ses opinions, il ne se plie qu'avec peine aux préceptes d'autrui, il ne consent point volontiers qu'une autorité étrangere regne sur ses sentiments; dans quel dédale d'illusions & de prestiges ne va-t-il pas s'engager, s'il marche *indéfendu*, si la raison, telle qu'Ariane, ne lui offre le fil secourable! Que d'écueils, que de précipices entr'ouvers autour de lui vont l'engloutir, s'il est laissé à lui-même, s'il vogue sans Pilote & sans boussole, sans phare & sans étoiles! Il faut donc lui trouver un maître ingénieux qui n'affecte point l'air de maître, qui

n'en prenne jamais les tons altiers, qui par des chemins détournés & couverts vienne réformer ses idées, sans révolter sa délicatesse ; qui sache l'intéresser, lui présenter le devoir sous l'air du plaisir, le mener au vrai par des sentiers fleuris, & le tromper enfin au profit de sa raison : telles étoient les vues politiques, les ressorts délicats, & les regards ingénieux des Sages dont j'ai parlé. Or ce Protée habile, ce maître aimable des mœurs, ils crurent l'avoir trouvé dans l'art chéri dont je vous offre l'image. Dès-lors les Prêtresses de l'harmonie chanterent, sur le ton majestueux du mode Dorique, le culte des Dieux, les nobles sentiments, le respect des loix, l'amour de la patrie, le mépris de la mort & l'immortalité. Ainsi la leçon passa dans les ames à la faveur de l'agrément ; le plaisir de l'oreille devint le maître du cœur, & de ces jeux l'esprit remporta la connoissance du vrai & l'empreinte des vertus.

Ton but seroit-il donc changé, héroïque harmonie ? Pourquoi ne pourrois-tu plus sur les mœurs ce que tu pouvois autrefois sur elles ? Mais ce doute t'est injurieux ; dans la licence même de nos jours, tu gardes encore tes droits souverains, tu viens répandre encore tes clartés, tu sais instruire & toucher ; ici tu célebres les vertus tranquilles du citoyen, là, les vertus éclatantes du Héros ; ici, tu chantes l'innocence couronnée, là, le crime foudroyé ; ici, tu viens réveiller l'oisive indolence des Grands endormis sur les roses : jusques dans les bras de la molle volupté, tu viens leur apprendre des vérités qu'ils n'aiment point à lire ; l'amour de tes agréments leur fait regagner ce que le dégoût de la lecture leur fait perdre d'instructions ; ici, tu attires l'impie dans les temples saints, oui, l'impie même ; son oreille fermée aux autres préceptes, peut encore s'ouvrir à tes sons pénétrants ; là, tantôt par tes froudroyants accords,

troublant les airs effrayés, tu frappes, tu intimides, tu consternes le profanateur, tu lui peins un Dieu vivant, terrible, inévitable, qui descend la flamme à la main, porté sur les aîles des tempêtes, précédé de tonnerres exterminateurs, & suivi par l'Ange de la mort. Dans tes sons menaçants l'impie croit entendre la marche formidable de son Juge, le bruit de son char de feu, la chûte des torrents enflammés, l'horreur du noir abyme, l'arrêt irrévocable; tantôt par des symphonies plus douces & plus consolantes, tu suspends son effroi, tu lui rends la confiance, tu lui peins dans un nuage de fleurs le Dieu de la clémence prêt à pardonner, si l'impie sait gémir, &, la cendre sur la tête, éteindre dans ses larmes les feux de l'éternelle vengeance. En dis-je trop, Messieurs? N'avez-vous pas souvent éprouvé vous-mêmes les grands sentiments que l'harmonie sait produire dans les sanctuaires, & ce pouvoir qu'elle a sur les esprits & sur les mœurs?

Doutera-t-on qu'elle sache éclairer, ennoblir, élever l'esprit? Ignore-t-on que les éleves de Zoroastre commençoient la journée par un concert harmonieux; ils vouloient par-là préparer l'ame à contempler la vérité, persuadés que par les mouvements doux & mesurés de la musique, l'ame, retirée dans elle-même, entroit dans cette égalité, dans ce silence des sens, & dans cet équilibre parfait que demandent les spéculations épurées, & qu'ainsi affranchie des obstacles de la matiere & de la chaîne des passions, elle s'élançoit sur des aîles plus rapides au temple du vrai, au commerce des intelligences éthérées, à la confidence des Dieux. Ces mêmes Sages terminoient la journée au son des flûtes douces & des airs Lydiens, pour ramener l'esprit égaré pendant le jour sur des objets étrangers, pour mieux l'apprêter aux faveurs du

Dieu des pavots, & pour appeller le paiſible ſilence & les ſonges riants.

Doutera-t-on que la muſique ſache calmer les paſſions violentes ? Les annales de l'hiſtoire & les faſtes de la poéſie nous montreront par elle la rage déſarmée, la fureur fléchie, la ſédition étouffée, la colere ralentie, l'audace réprimée, l'impétuoſité d'Achille tempérée par la lyre ; & les pages ſaintes nous peindront ſouvent le perfide Saül ramené des fouges infernales par les accords du jeune Paſteur de Sion : attirée du Ciel par l'harmonie, la paix deſcendoit dans le cœur de ce Prince jaloux. Eſt-il, Meſſieurs, eſt-il aucune autre ſcience profane ſi maîtreſſe des mœurs ? Car enfin, levons le bandeau du préjugé & de l'éducation, prenons des yeux un peu philoſophiques, éclairons-nous ſur le vrai prix de ces ſciences ſervilement adorées du peuple lettré ; n'outrons rien, mais auſſi oſons ne rien taire, oſons nous munir d'un ſage pyrrhoniſme, & par une idolatrie littéraire, indigne du vrai goût, ne fléchiſſons point le genou devant ces vaines idoles, qui peut-être ne doivent avoir des autels que chez la prévention crédule & le ſuperſtitieux vulgaire : répondez donc, vous, leurs adorateurs ſcrupuleux, rendez compte de votre culte, parlez ; que ſert aux mœurs la profane éloquence ? Enchantereſſe des ſens, elle excite un bruit brillant dont l'oreille eſt flattée, mais que le vent emporte bientôt, & dont rien ne va juſqu'au cœur, ſemblable à ces feux légers, à ces flammes volantes & dociles, que l'art induſtrieux décrit dans les airs, feux qui dans un même inſtant naiſſent, brillent, & s'évanouiſſent, ſcience ſpécieuſe & trop ſtérile, qui donne à la république de plus opiniâtres parleurs, ſans lui donner de meilleurs citoyens.

Que ſervent aux mœurs tous ces arts que nous devons à l'oiſiveté des Prêtres de l'Egypte, l'exacte geo-

métrie, l'audacieuse astronomie, la profonde algebre ? Tandis que l'esprit s'ensévelit dans les calculs ou s'égare dans les Cieux, ou s'abyme dans les sombres méditations, qu'en revient-il aux vertus ? Sciences trop indifférentes qui donnent tout à la spéculation, peu au sentiment, rien à l'homme.

Que sert aux mœurs l'étude de la Grammaire & des Langues, ou plutôt la science des syllabes ? Tandis qu'elle plonge la mémoire dans un cahos de paroles, le cœur oisif reste dans un vuide honteux : Science superficielle & beaucoup trop puérile, qui nous apprend à nommer les vertus sans nous apprendre à les acquérir.

Que sert aux mœurs l'étude vantée de l'histoire ? Que nous conserve-t-elle ? Le dénombrement des erreurs de tous les temps, la liste des malheurs illustres, des crimes heureux, des passions travesties en vertus ; honteuses archives, tristes monuments de l'humaine folie ! Là, que trouverons-nous ? Les caprices des peuples, les fautes des Rois, les révolutions, les décadences, l'empire antique de l'opinion & de l'intérêt, le regne du hasard, le long tableau de toutes les miseres de nos aïeux, tableau funeste, scene déplorable, que le voile de l'éternel oubli devroit plutôt dérober à jamais aux regards de la postérité ; science de l'histoire, science souvent désolante, qui présente plus de coupables exemples à fuir que de vertueux modeles à suivre.

Enfin, que sert aux mœurs ce petit talent de Theses & de Sophismes qui se donne le nom de Philosophie ; chimeres surannées, systêmes vagues, captieuses fadaises, erreurs plus ou moins heureuses, guerre de raisonnements où la raison reste neutre, labyrinthe où la vérité s'égare sans se retrouver ; voilà tout l'art science futile & méprisée, ou plutôt ignorance travestie qui s'adore & s'ensence elle-même, & perd à disputer le temps de penser & de sentir.

Telles sont pourtant, telles sont les sciences présen-

dues dont on occupe nos plus beaux jours. O perte irréparable, perte trop peu regrettée ! Que d'heures charmantes immolées à l'ennui & à l'inutilité ! C'est acheter bien cher des erreurs ! O trop courte jeunesse ! O jours charmants ! que n'êtes-vous plutôt consacrés à la culture du cœur, à l'étude du vrai bien, à l'embellissement des mœurs, qu'aux minuties classiques ou à d'autres arts qui seroient inutiles si l'on savoit encore n'étudier que la simple nature, n'entendre que son langage, & n'estimer que ses loix. Oui, Messieurs, & je ne puis trahir ma franchise ; mais suivez sans écart le fil de ma pensée : Que l'éloquence judiciaire soit utile à l'explication des loix, & aux divers intérêts des peuples, que les langues soient utiles aux voyages ; que l'astronomie soit utile à la navigation, la géographie à l'art militaire, la géométrie aux fortifications, la science des nombres au commerce, la botanique aux soulagements des maux ; que l'étude de l'histoire soit utile à notre curiosité, l'étude de la politique à l'art de gouverner, l'étude de la logique au talent prétendu de raisonner : j'en conviendrai avec vous ; mais aussi vous conviendrez avec moi que l'utilité de ces sciences tombe rarement sur le fond des mœurs ; que ces sciences sont étrangeres à l'homme, agréables peut-être à son esprit, mais inutiles à son cœur ; que l'harmonie seule jouit d'un pouvoir beaucoup plus personnel & plus marqué sur ce cœur ; qu'elle en sait manier tous les replis ; qu'elle en sait faire jouer les ressorts les plus secrets, & que des sens charmés elle passe aux sentiments, preuve invincible de ses avantages : elle est donc utile en particulier aux mœurs de chaque citoyen ; ce n'est point tout, elle est encore utile en général à la sécurité & au bonheur du corps entier de la république politique.

L'union des citoyens est la base des trônes, le sceau des monarchies, l'appui des diadêmes ; les

plus fermes empires, avant d'être renversés par les guerres étrangeres, avoient été d'abord ébranlés par les guerres intestines, par les troubles anarchiques, par les discordes civiles, aidés dans leur chûte par ceux-mêmes qui doivent en être les soutiens & les boulevards. Non la patrie n'a point d'ennemis plus funestes que des citoyens divisés; mais est-il une égide plus impénétrable aux traits de dissention que la tranquille harmonie? L'olive à la main, la paix la précede, l'amitié la conduit, le plaisir marche à ses côtés, la concorde la suit, les cœurs conquis volent en foule autour d'elle. N'est-ce point elle qui unit les citoyens par d'aimables nœuds, qui les assortit, qui les égale, qui les range sous les loix d'une charmante société? Chez elle tout est calme, tout est ami, tout agit d'intelligence; chez elle on n'entend ni la voix de la discorde, ni les rumeurs populaires, ni le tumulte importun de l'école; ni les hurlements effrenés des bancs, ni les clameurs des tribunaux, mais seulement les agréables accords, les acclamations favorables; les doux applaudissements. L'harmonie alluma-t-elle jamais ces feux funestes à l'Etat, ces incendies, ces guerres d'opinions, de prestiges, d'erreurs, ces dissentions sophistiques pour réaliser des chimeres, ces schismes littéraires formés plutôt pour combattre la vérité que pour la défendre, ces querelles d'une Secte armée contre l'autre sous différents drappeaux; ces divisions, ces haines, monstres nés dans le sein des autres sciences? De leur sein il s'est élevé souvent des citoyens turbulents, inquiets, pernicieux, que la discorde, la révolte, le faux zele avoient nourris dans les ténebres des solitudes; & qui n'ont paru dans l'univers que pour en troubler la paix. Mais l'histoire, ce témoin fidele des tems, reproche-t-elle aucun de ces forfaits à la science pacifique que je vante? Quel siecle, quelle contrée se plaignit jamais d'elle? De quel sang

fut-elle jamais teinte ? Ses éleves, loin d'être jamais des citoyens dangereux, n'eurent-ils point toujours ce caractere facile, sociable & poli, né pour les douces liaisons ? Caractere si nécessaire à la tranquillité de la république, caractere que les sciences graves ne donnent point, qu'elles ôtent même souvent. Quelle étrange différence de mœurs entre le peuple savant & les amants de l'harmonie ! Pénétrons dans ces réduits ténébreux dont les ennuis gardent l'entrée, dans ces antres inaccessibles aux ris, où regne, loin du jour & dans le silence, l'immobile & morne savoir : là j'apperçois des hommes atrabilaires, hagards, intraitables, des fronts ridés, chargés d'épais nuages, couverts d'un deuil éternel : des misanthropes rêveurs, malheureux par choix, folles victimes des veilles cruelles, martyrs d'un systême inutile au bonheur, vieillis dans un cahos de rêveries, brouillés pour toujours avec les graces, des Ecrivains glacés & pesants, foibles échos de l'antiquité, ensévelis dans un amas confus de notions vagues, mais privés du vrai goût, nécessairement incapables des délicatesses de l'esprit, des feux du génie, des finesses de l'art. Que je les tire de ces lugubres tanieres pour les transporter un moment dans le commerce de la vie & dans les devoirs du citoyen ; déconcertés, interdits, distraits, presque absents ; ils tombent à chaque pas, à chaque instant ils choquent les bienséances, ils manquent les égards, ils blessent les convenances ; bientôt enfin ennuyeux & ennuyés, incapables d'un doux commerce, ils fuient, ils retournent aux obscurs Lycophrons & aux mélancoliques Saumaises ; déjà ils sont rentrés dans la poussiere grecque & latine, leur unique élément, semblables à ces oiseaux nocturnes & funebres qui vivent ensévelis loin de la lumiere & loin du commerce des autres oiseaux, voilà sans doute des citoyens bien utiles à la répu-

blique, à la patrie, à leur ſiecle! par leur utilité jugez de celle des ſciences qu'ils adorent: grand Dieu! quelle ſociété uniroit l'univers, ſi tous les hommes étoient des ſavants! une vie pareille n'eſt-elle point une eſpece de néant? Mais fuyons ces voûtes ténébreuſes, ſous leſquelles nous nous ſommes trop long-tems arrêtés; entrons maintenant ſous ces portiques gracieux, ſous ces berceaux de verdure, où par de charmantes voix, l'harmonie nous appelle: ici tout enchante les regards; je n'y vois que des fronts ouverts à l'alégreſſe, que des yeux riants & ſinceres, que des eſprits cultivés, ornés, enrichis des plus brillantes idées de la poéſie & de la fable; que de vrais citoyens, aimables & aimés, officieux & reconnoiſſants, unis & heureux: là regnent dans les deux loiſirs, la ſympathie, l'amitié, les amours; là le premier mérite eſt d'être aimable, la premiere ſcience eſt d'être heureux, & les talents ne ſont rien s'ils ne vont au plaiſir, à l'union, au bonheur.

Prévenons une objection que la critique prépare ſans doute: » la muſique, dira-t-on, n'eſt qu'une » ſcience molle, un art efféminé, propre ſeulement » à énerver les cœurs, à en amortir le beau » feu, à éteindre les courages. » Eh quoi! ſi telle étoit la foibleſſe de cet art, Mars le Dieu des grands cœurs, auroit-il de tout tems placé ſur ſon char l'harmonie à côté de la victoire? N'auroit-il point retranché dès long-tems les ſymphonies militaires des combats, ces ſons ſemblables au tonnerre, ce bruit de la trompette & du clairon, ces airs du fifre & du hautbois, ces tons du tambour & des tymbales éclatantes? S'il n'avoit toujours reconnu dans l'antiquité guerriere & chez toutes les nations magnanimes, que ce concert martial eſt l'ame de la guerre; que ce mélange de ſons mâles & vigoureux que forme l'airain mugiſſant, éleve les eſprits, qu'il échauffe les

cœurs, qu'il enhardit les lâches, qu'il enflamme les braves, qu'il dérobe le bruit formidable de ces machines terribles qui vomissent la foudre & la mort; qu'il cache les sifflements des javelots, les clameurs confuses, les plaintes des mourants, qu'il empêche la consternation & les terreurs, que de la déroute il rappelle à la charge; qu'enfin ces fanfares guerrieres allument une chaleur héroïque dans tous les rangs; qu'elles égaient le théatre de la fureur; qu'elles embellissent la mort même. Les Spartiates, en ordre de bataille, le front ceint de fleurs, la lance levée, marchoient au combat comme à une fête au son de l'hymne de Castor, un chœur de flûtes, conduit par Tirtée, régloit la marche de cette armée de Héros, l'élite de la Grece: selon les loix de la patrie, chaque guerrier étoit obligé de suivre les accords des flûtes, de les marquer d'un pied ferme, & de faire répondre à chaque mesure chacun de ses pas intrépides. Par-là les Chefs des Phalanges pouvoient aisément reconnoître s'il étoit parmi leurs soldats quelque lâche qu'il fallût retrancher des rangs, s'il étoit quelque cœur timide à qui l'épouvante fît manquer la cadence, & qu'il ne s'avançât point à la mort d'un pas égal; de ce même secours naissoit une valeur réglée, plus efficace qu'une folle fureur. Maintenant qu'on dise encore que l'harmonie énerve les courages, qu'elle n'est d'aucune utilité, tandis que Mars avoue que sans elle il compteroit moins de Héros, la société moins d'esprits aimables, la république politique moins d'utiles & de vrais citoyens. Achevons ce portrait, & voyons rapidement en quoi la musique est utile à la république littéraire, elle en fut toujours enrichir, aider, embellir les arts.

Je traverse la nuit obscure des âges, je remonte à l'origine des plus beaux arts littéraires: je les vois, comme autant de ruisseaux différents, prendre leur source dans la féconde harmonie. Dans l'ordre

des tems, la poésie la premiere s'offre à mes regards; les vers nâquirent du chant : d'abord la voix forma des sons, la réflexion y joignit ensuite des paroles arrangées, & mesura des vers aux modulations naturelles du gosier; nulle poésie pour lors sans musique : & si depuis la poésie marche souvent seule, elle porte cependant toujours un air ineffaçable de proximité, des convenances marquées, des traits parlants qui la font reconnoître pour la fille de l'harmonie. N'a-t-elle point gardé toujours des symboles & des attributs qui lui sont communs avec la Déesse des accords? Trompette de Virgile & du Tasse, lyre d'Horace & de Malherbe, luth d'Anacréon & de Chapelle, pipeaux de Théocrite & de Ségrais : pourquoi la poésie transporteroit-elle tous ces noms divers d'instruments aux divers génies de son art, si elle n'aimoit à ressembler toujours à l'harmonie dont elle est émanée, sûre de mieux plaire par cette gracieuse ressemblance? De là ces rimes sonores, ces tons lyriques, ces repos réglés, tout ce langage harmonieux qui caractérise les beaux vers, qui échauffe l'ode héroïque, qui éleve la majestueuse épopée, qui anime la riante églogue, qui nous intéresse aux soupirs de la tendre élégie, qui fait enfin passionner, émouvoir, enchanter.

Je t'entends, noble Melpomene; remplie de gratitude pour l'harmonie, tu te plais à nous raconter comment tu lui dois aussi l'origine & les progrès de ton art chéri : des chansons consacrées au Dieu de l'automne, tu vis éclore la tragédie; quand ensuite des fêtes tumultueuses des campagnes & des charriots de Thespis, tu la vis passer au sein des villes & devenir un spectacle sérieux & régulier, ne vis-tu pas aussi la musique monter avec elle sur les théatres de la Grece, & par les chœurs chantants, partager avec la tragédie Grecque l'empire des spectacles, & les suffrages de l'Attique? Si l'ancienne tragédie Romaine mérite quelqu'un de nos regards, (car les Ro-

mains, ces maîtres du monde, ne le furent jamais de la scene,) ne la verrons-nous pas aussi décorée & soutenue par l'harmonie! Nous en avons * plus d'un témoignage chez le Prince de l'éloquence latine.

Outre l'art pompeux du cothurne embelli par l'harmonie, que n'ai-je le tems de vous détailler tout ce que l'art de la riante Thalie dut autrefois aux secours des flûtes Tyriennes, sans l'accompagnement desquelles le célebre Rocius ne joua jamais : si je me fixois sur des preuves spécieuses, ne pourrois-je pas dire, avec Quintilien, ¶ que l'art de l'éloquence parfaite n'est donné à aucun Orateur, s'il ignore la musique; que sans elle il ne peut connoître ni employer ce nombre, cette gracieuse *Euphonie*, mere de la persuation, ce mélange de sons disers & nerveux, ces chûtes harmonieuses, ces silences ménagés, ces reprises énergiques, ces suspensions étudiées, ces gestes pleins d'expressions, cette décence de mouvements, ces tours pathétiques & pénétrants, qui éveillent l'esprit de l'auditeur, qui fixent l'attention, qui enlevent le consentement & le suffrage; enfin ce talent de l'insinuation, ce tout ensemble qui fait les Démosthene & les Patru.

Mais tandis que je parle, quel subit enchantement transporte mon génie, & plonge mes sens dans une délicieuse ivresse? Je marche sur les rives de la Seine; est-ce le palais des Fées ou le temple de Vénus qui s'ouvre à mes yeux! Une puissance magique a décoré cette scene pompeuse; mais quel nouveau plaisir interrompt déjà celui de mes yeux, & tient mon oreille captive! Quelle symphonie ravissante vient de commencer? Que de mains savantes & légeres prennent un essor unanime? A ces brillantes consonnances je reconnois le tem-

* *C. in. or. ad. M. B. Tusc. l. 1. leg. 1.*

¶ *L. 1. c. 9.*

ple de l'harmonie. Ici rassemblés, les Génies de tous les arts s'empressent à parer leur aimable Souveraine : à ses ordres tout se produit à l'instant ; ruisseaux & torrents, déserts & bergeries, hameaux & palais, trônes & tombeaux, les cieux & les enfers : à la voix de la Déesse tout se rend ici, les vents obéissent, les Euménides paroissent, les ombres sont évoquées, tous les Génies, tous les Dieux sont ses Ministres.

Cependant quels douloureux accents viennent pénétrer mon ame ? O douleur ! ô tendresse ! Là c'est la généreuse Alcestre prête à descendre au noir rivage ; c'est Alcyone plus éplorée, elle redemande son cher Céyx aux ondes cruelles ; ici, c'est le triste Atis, coupable malgré lui ; il pleure l'infortunée Sangaride ; c'est Armide abandonnée, elle rappelle un Héros fugitif encore aimé, quoiqu'infidele : ce sont les illustres malheureux de tous les âges qui repassent les funebres bords pour demander nos larmes ; ils chantent, je sens leurs peines ; ils soupirent, je suis attendri : raison critique, vraisemblance sévere, en vain vous soulevez-vous contre mon plaisir ; en vain me prouvez-vous qu'il n'est point dans la nature que les Héros métamorphosés en Amphions, & que les Héroïnes transformées en Sirenes, viennent chanter leurs infortunes, chanter leur mort même, languir, tomber, expirer en chantant : j'en conviendrai ; mais si mon plaisir est sûr, malgré les regles violées, si mes sens en sont plus délicieusement flattés, si ce qui manque à la justesse est remplacé par le sentiment, je n'entends plus la voix de la froide réflexion ; l'esprit dit ce qui devroit plaire, le cœur décide toujours mieux en sentant ce qui plaît.

Après tout, si nous étudions la nature, ne trouverons-nous pas même sur la scene chantante plus

de fidélité aux convenances que sur les théatres tragiques, où l'on prête aux Héros pour langage une poésie déclamée ? L'harmonie ne fut-elle pas toujours, beaucoup mieux que la simple déclamation, imiter les vrais sons de la plainte, les vrais tons des passions, les profonds soupirs, les sanglots, les éclats douloureux, les tendres langueurs, les gémissements entrecoupés, les inflexions pathétiques, toute l'énergie du cœur ? Des plaintes chantées sont plus sûres de nos larmes, & les tendres sentiments rendus par l'harmonie en sont plus tendres de moitié. C'est encore dans ce temple que cette Déesse puissante, rivale de la nature, sait exprimer, personnifier, articuler tout & même sans le secours des paroles; non, ni le pinceau des Appelles, ni le ciseau des Phidias, ni le burin des Alcimédon, ni l'aiguille de Minerve elle-même ne donneroit jamais à leurs imitations cette ame, cette expression, cette vie que la musique sait donner à ce qu'elle veut caractériser. Dans ses symphonies je retrouve toute la nature, je la sens dans l'impression subite des sons, impression plus prompte que les regards, plus rapide que la pensée : tantôt c'est le tumulte d'un combat qu'elle veut imiter; je crois entendre le rugissement de l'airain, le choc du sanglant acier, la grêle des fleches, les lamentables cris, la tonnante voix de la mort qui vole de rang en rang. Tantôt c'est une noire tempête, c'est un triste naufrage, j'en reconnois l'horreur & le courroux; j'entends les vagues bondissantes, l'air gronde, la foudre éclate, le jour se change en sombre nuit; les vents sifflent, la mer mugit au loin, la terre tremblante lui répond. Ici, qu'elle ombre sort du tombeau ? L'averne est ouvert, à travers les lueurs de la profonde nuit, je crois entendre les lugubres regrets des ombres plaintives, le bruit des chaînes vengeresses, le cours des noirs torrents. Là, ce sont les

antres du Dieu du feu, j'entends l'enclume gémissante sous les coups des Cycloppes enflammés. Ici, le sommeil verse ses pavots, un Héros est endormi; à l'aide des accords, je lis dans ses pensées, je devine ses songes affreux ou riants, furieux ou tranquilles.

Ainsi, brillante harmonie, par ton magique pouvoir, je trouve des rapports marqués, de vives ressemblances, de la vérité dans tout ce que tu veux imiter de la nature; je crois présent tout ce que tu peins, tes silences mêmes ont leur expression & leur éloquence. En vain la peinture t'opposeroit ses productions; elle nous trace un combat, un naufrage, un spectacle douloureux; les yeux admirent, le cœur ignore le plaisir des yeux. Pour toi, à ton gré, tu verses successivement dans les ames l'effroi ou la douce assurance, la haine ou l'amour, l'horreur ou la compassion, la consternation ou l'alégresse, & toujours la tendresse & la volupté.

Mais je vois Terpsicore, ta fille chérie, s'avancer à ta suite d'un pas léger, dirigé par tes soins; ses jeux allégoriques sont une poésie muette, ses attitudes une peinture vivante & mobile, une image fidelle des sentiments & des passions; rivale de l'histoire même, elle raconte aux yeux * les faits héroïques, elle exprime aux regards le génie des nations; tous les caracteres sont peints dans ses pas: ici dans ses pas précipités, inégaux, égarés, je reconnois la colere, l'indignation, le désespoir; là, dans ses mouvements interrompus & négligés, je vois la mollesse, la volupté, la langueur ici, dans la finesse de ses balancements, dans la justesse de son équilibre, dans le choc de ses pas brillants, je distingue l'enjouement des graces & la légereté des plaisirs. Là, dans un dédale de sauts agiles & retentissants, je reconnois l'alégresse rustique, & les danses de l'automne. Enfin, la danse

* *Les Ballets.*

elle-même, qui, au premier coup d'œil, ne paroît qu'un plaisir, cache aussi d'utiles leçons : ainsi autrefois les sages citoyens de Sparte, pour inspirer aux enfants l'horreur de l'intempérance, faisoient danser à leurs yeux des esclaves enivrés.

Non, le printems n'a point plus de fleurs que l'harmonie a de façons de charmer & d'instruire ; mais cédez, Muses étrangeres : jamais ni les échos d'Albion, ni les antres d'Hercinie, ni les rives de l'Hebre & du Tage ne répéterent des accords si parfaits que ceux dont nos contrées retentissent depuis dix lustres ; si l'Ausonie nous offre une rivale, sans la proscrire tristement, sans la préférer follement, fuyant tout extrême, enrichissons-nous de ses beautés. Que l'harmonie du Tibre & de l'Eridan enchante la Seine ; qu'elle joigne ses symphonies charmantes à notre chant ; & si pour le sublime de l'art, nous écoutons quelquefois ses leçons, que pour le gracieux de la belle nature elle consulte souvent l'harmonie de nos bords : celle-ci toujours simple, toujours vraie, ne trouve point la beauté où regne l'affectation, ni la tendresse où regne l'art. Le cœur est son guide : tantôt bergere naïve, sur un lit de violettes, au son des flûtes * champêtres, elle célebre, ou l'amante d'Endimion, ou les charmes de Galatée, ou les malheurs de Sirinx. Tantôt Amazone légere, armée du carquois, elle perce la profondeur des forêts, & traînant les Rois même à sa suite, au son bruyant du cor, elle chante l'art de Céphale, & les filets que l'Amour tend aux belles parmi ceux que Diane tend aux hôtes des bois. Ici, sous l'habit galant d'Erigone, un thyrse à la main, le front couromé de pampres, accompagnée du Dieu des vendanges, portée par les Zéphirs, suivie de Silene & des Faunes amoureux, elle vient embellir les fêtes de l'automne. De-là, Muse paisible, elle revient

* *Les Pastorales.*

au ſein des villes pour y faire avec Comus le plaiſir des hivers : elle y chante tour-à-tour les malheurs * d'Adonis, d'Orphée, d'Actéon, les regrets d'Amymone, d'Héro, d'Ariane, les fureurs de Circé ; ſouvent même Néréide badine, elle aſſemble ſa cour ſur les eaux, elle y chante le berceau de Vénus & des graſſes naiſſantes, elle retient dans ſes voiles flottantes les Aquilons enchantés, elle fait égayer les lenteurs d'une ennuyeuſe navigation.

Vous prévenez, Meſſieurs, ce qui me reſte à dire : déjà ſans doute vous ſongez à ces chanſons fines, élégantes & fleuries, l'ornement le plus décidé de notre poéſie ; à ces airs ingénieux, dictés par les graces, notés par les Lambert & les Mourei, images délicates dans leſquelles ſe peint mieux qu'ailleurs la ſupériorité du goût français, & ce génie vif, ami du badinage gracieux, ennemi de tout ce qui porte l'air du travail. C'eſt ici que l'harmonie fait paroître avec le plus d'avantage la légéreté & les agréments d'une voix brillante ; ſoit qu'elle lui donne à chanter les triomphes des Héros de Bacchus ou leur mauſolée, ſoit qu'elle lui faſſe exprimer & imiter dans ſes tons variés les changements du Dieu d'Idalie, qui tantôt zéphir babin ſe cache dans les fleurs, tantôt moucheron léger voltige autour de la tonne, ou ſe met à la nage ſur une liqueur vermeille ; tantôt papillon folâtre, à peine arrivé où le printems l'appelle, s'envole & ne revient pas ; ſoit qu'elle lui apprenne à exprimer, ou les ſoupirs d'une tourterelle ſolitaire & peu conſolée, ou le bourdonnement enchanteur d'une jeune abeille, ou les erreurs d'un zéphir volage, ou les regrets d'une roſe abandonnée & flétrie de douleur, ou la marche bruyante d'un torrent impétueux, qui bondit, écume, & n'eſt déjà plus, ou la chûte & les caſcades d'un ruiſſeau naiſſant, & le murmure agréablement ſourd de ſon onde errante, ou la molle langueur

* *Les Cantates.*

d'un doux ſommeil ; ſoit enfin qu'après avoir fait nager la voix ſur le ſein des vaſtes mers, ou l'avoit fait deſcendre au centre des profonds enfers, l'harmonie la transporte, ſur l'aîle des aigles rapides, au-deſſus du tonnerre, des tourbillons, des feux étincelants, des pleines liquides, des vents déchaînés, & du jour changé en nuit.

Voix charmante, voix toujours chere à mon cœur, toujours préſente à mes penſées, que ne puis-je t'entendre toujours! Que j'aime tes langueurs, tes chûtes, tes éclats! Quelle Muſe pourroit dignement louer tes ſons raviſſants, toujours agréablement mêlangés, leur ſymmétrie, leur alliance, leurs divorces, leur économie? Tu verſes la volupté dans mon ame. Non, qu'on ne penſe point avoir aſſez dit pour te vanter, en comparant tes accords à ceux de Philomele. Toujours uniforme, le roſſignol n'a que les mêmes ſons inarticulés, ſons ſans expreſſions, ſans ame & ſans vie; il ſait plaire, il ne peut toucher ni paſſionner, incapable de ces inflexions pénétrantes, & de cette variété d'accords que tu ſais conduire avec tant d'art; toujours différente de toi-même & toujours belle, chacun de tes ſons eſt un ſentiment. Oui, c'eſt du goſier harmonieux d'une belle, plutôt que de la bouche de l'éloquence, que la peinture doit faire ſortir ces chaînes dorées qui captivent les ſens. La voix acheve ſur les cœurs ce que la beauté a commencé ſur eux, & par ſes graces elle tient ſouvent lieu de la beauté.

La chanſon même (qui le croiroit) la chanſon a été & ſera toujours encore un art utile à la république littéraire. C'eſt elle qui, alliant ſes accords aux traits fins du Dieu de la Satyre, purge l'empire des lettres de tous les intrus qui s'y gliſſent ſans aveu. C'eſt elle qui venge le Dieu du goût; c'eſt elle qui flétrit, frappe, terraſſe les génies débiles & manqués, les verſificateurs ſans poéſie, les proſateurs gothiques, les vils copiſtes, les ignobles plagiaires, toute cette populace

rampantes d'imitateurs ſtériles, d'échos fatigants, d'inſectes claſſiques, d'écrivains ſubalternes & d'ennuyeux compilateurs, l'opprobre & le rebut de la belle littérature.

A tant de titres, Meſſieurs, la muſique n'aura-t-elle point le droit de paroître au rang des arts utiles & des Sciences avantageuſes à la république? Eſt-il quelqu'un qui lui refuſe encore ſon ſuffrage? Non, je vois ſon triomphe marqué ſur vos fronts unanimes, & je lis la conviction écrite dans tous les yeux. Pour ne rien taire cependant, pour ne rien farder, j'en ferai l'aveu : je ſais que la dépravation a ſouvent abuſé de cette Science, qu'elle l'a profanée, avilie, dégradée, aux dépens de la vertu, au profit de la ſéduction, à la honte des mœurs; je ſais qu'on lui a ſouvent fait renouveller les fêtes obſcenes de Sibaris & de Caprée, & les naufrages cauſés jadis dans les mers Thirréniennes par la voix perfide des filles d'Acheloüs; mais un tel abus n'eſt-il point pour cet art un malheur plutôt qu'un crime? Héroïque dans ſon origine, vertueuſe dans ſon but, la muſique ſera-t-elle condamnée parce que la licence la tranſporte quelquefois à des uſages ſuborneurs & pervers? Tous nos arts ne ſeroient-ils point proſcrits, ſi l'on proſcrivoit tout ce dont on abuſe? Souvent on viole les loix de la Juriſprudence, faut-il donc pour toujours fermer les temples de Thémis? Souvent les mers ſont couvertes de naufrages, faut-il livrer aux flammes tous les vaiſſeaux que renferment nos ports? Souvent l'ivreſſe produit des fureurs, des querelles, des meurtres; faut-il dépouiller nos côteaux des vignes qui les couronnent? Réformons l'abus ſans retrancher l'uſage; ramenons l'harmonie à la pureté de ſa ſource, aux beautés de ſon printems, à ſa ſplendeur premiere. Proſcrire la muſique, ce ſeroit enlever un lien charmant à la république politique, un ornement à la

république littéraire ; les cœurs y perdroient un sentiment délicieux, toute la nature un plaisir.

Qu'elle regne donc toujours cette aimable & noble harmonie ; mais que son empire ne s'éleve jamais sur les débris des mœurs ; affranchie de la mollesse Ionienne, & Minerve & Vénus à la fois, qu'elle n'aime jamais qu'une beauté mâle, que des traits altiers, que des graces fieres. Souveraine des cœurs, qu'elle ne les ouvre qu'aux généreux sentiments. Maîtresse des ames & des sens, qu'elle les éleve toujours au-dessus des lâches foiblesses. Reine des passions, qu'elle ne les réveille qu'au profit de la vertu ; qu'elle soit à jamais l'interprête du grand, du beau, du vrai, la compagne du goût, l'ame de la société, les délices du monde.

Fin du Discours sur l'Harmonie.

ÉDOUARD III.

TRAGÉDIE,

Représentée en 1740 par les Comédiens ordinaires du Roi.

AVERTISSEMENT.

*ON ne trouvera ici de vraiment hiſtorique que l'amour d'Edouard III. pour la Comteſſe de Salisbury, & l'héroïque réſiſtance de cette femme illuſtre, & le renouvellement des prétentions d'Edouard I. ſur l'Ecoſſe. Tout le reſte, ajuſté à ces faits principaux, eſt de pure invention. Je ne me ſers point des droits de la Tragédie Angloiſe pour répondre à quelques difficultés qu'on m'a faites ſur le coup de théatre du quatrieme Acte, ſpectacle offert en France pour la derniere fois; je dirai ſeulement, autoriſé par le légiſlateur même ou le créateur du Théatre Français, que la maxime de ne point enſanglanter la ſcene * ne doit s'entendre que des actions hors de la juſtice ou de l'humanité: Médée égorgeant publiquement ſes enfants, révolteroit la nature, & ne produiroit que l'horreur; mais la mort d'un ſcélérat, en offrant avec terreur le châtiment du crime, ſatisfait le ſpectateur. Pour démontrer d'ailleurs que cet événement eſt dans la nature, je n'ai beſoin d'autre réponſe que l'applaudiſſement général dont le Public l'a honoré dans toutes les repréſenta-*

* Diſcours de P. Corneille.

tions. Je n'entreprendrai pas de répondre à toutes les autres objections qu'on a faites, ni de prévenir celles qu'on peut faire encore ſur cet eſſai; on doit s'honorer des critiques, mépriſer les ſatyres, profiter de ſes fautes, & faire mieux.

Civis erat qui libera poſſet
Verba animi proferre, & vitam impendere vero.
JUVEN.

J'Avois à peindre un Sage heureux, digne de l'être,
L'Oracle de la probité,
Le pere des Sujets, le conſeil de ſon Maître,
L'honneur de la Patrie & de l'humanité;
Dans cette image fidelle,
France tu reconnoîtras
Que je n'en dois point le modele
Aux vertus des autres climats.

ACTEURS.

ÉDOUARD III. Roi d'Angleterre.

ALZONDE, Héritiere du Royaume d'Ecosse, *sous le nom d'Aglaé.*

Le Duc DE VORCESTRE, Ministre d'Angleterre.

EUGÉNIE, Fille de Vorcestre, Veuve du Comte de Salisbury.

Le Comte D'ARONDEL.

VOLFAX, Capitaine des Gardes.

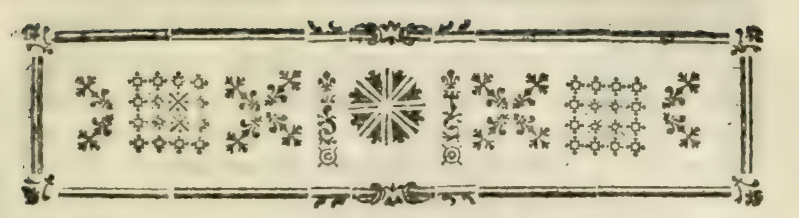
GLASTON, Officier de la Garde.

ISMENE, Confidente d'Eugénie.

AMÉLIE, Suivante d'Alzonde.

GARDES.

La Scene est à Londres.



ÉDOUARD III.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

PAR de foibles conſeils ne crois plus m'arrêter ;
Au comble du malheur, que peut-on redouter ?
Oui je vais terminer ou mes jours ou mes peines ;
Qui n'oſe s'affranchir eſt digne de ſes chaînes.
Depuis que rappellée où régnoient mes aïeux,
J'ai quitté la Norvege, & qu'un ſort odieux
A la Cour d'Edouard, & me cache & m'enchaîne
Que de jours écoulés ! Jours perdus pour ma haine !

L'Ecosse cependant éleve enfin sa voix
Vers ses bords où gémit la fille de ses Rois.
Pour chasser ses tyrans, pour servir ma vengeance,
Pour renaître, Edimbourg n'attend que ma présence;
D'un vil déguisement c'est trop long-temps souffrir,
Il faut fuir, Amélie, & régner ou mourir.

AMÉLIE.

Ah! Madame, arrêtez; que prétendez-vous faire?
Le conseil du courroux est toujours téméraire;
Dissimulez encore, assurez vos projets,
Et ne quittez ces lieux qu'à l'instant du succès.
Votre déguisement est sans ignominie:
Depuis le jour fatal où la flotte ennemie,
Détruisant votre espoir, traîne dans ces climats
Le vaisseau qui devoit vous rendre à vos Etats,
Prise par vos vainqueurs sans en être connue,
Sans honte vous pouvez vous montrer à leur vue;
Vous auriez à rougir si vos fiers ravisseurs,
Voyant Alzonde en vous, voyoient tous vos malheurs:
Mais du secret encore vous êtes assurée,
Et la honte n'est rien quand elle est ignorée.

ALZONDE.

Vous parlez en esclave; un cœur né pour régner
D'un joug même ignoré ne peut trop s'éloigner,
Ne dût-on jamais voir la chaîne qui l'attache,
Pour en être flétri, c'est assez qu'il le sache;
Le secret ne peut point excuser nos erreurs,
Et notre premier juge est au fond de nos cœurs.
Dans l'affreux désespoir où mon destin me jette;
Crois-tu donc que pour moi la paix soit encor faite?
Condamnée aux fureurs, née au sein des exploits
Et des maux que produit l'ambition des Rois,
Fugitive au berceau, quand mon malheureux pere,
Au glaive d'un vainqueur prétendant me soustraire,
Au Prince de Norvege abandonna mon sort,
M'éloigna des Etats que me livroit sa mort:
Pensoit-il qu'unissant tant de titres de haine,

Devant

Devant pourſuivre un jour ſa vengeance & la mienne,
Héritiere des Rois, éleve des Héros,
Je perdrois un inſtant dans un lâche repos?
Dans l'aſyle étranger qui cacha mon enfance,
J'ai pu ſans m'avilir ſuſpendre ma vengeance,
La ſacrifier même à l'eſpoir de la paix,
Tandis qu'on m'a flatté, ainſi que mes ſujets,
Qu'Edouard, pour finir les malheurs de la guerre,
Pour unir à jamais l'Ecoſſe & l'Angleterre,
Alloit m'offrir ſa main, & par ce juſte choix
Réunir nos drapeaux, nos ſceptres & nos droits:
Mais par tant de délais dès long-temps trop certaine
Que l'on oſoit m'offrir une eſpérance vaine,
Quand ce nouvel outrage ajoute à mon malheur,
Attends-tu la prudence où regne la fureur?
S'élevant contre moi de la nuit éternelle,
La voix de mes aïeux dans leur ſéjour m'appelle;
Je les entends encor: » Nous régnions, & tu ſerts!
» Nous te laiſſons un ſceptre, & tu portes des fers.
» Regne, ou prête à tomber, ſi l'Ecoſſe chancelle,
» Si ſon regne eſt paſſé, tombe, expire avant elle;
» Il n'eſt dans l'univers, en ce malheur nouveau,
» Que deux places pour toi, le trône ou le tombeau. «
Vous ſerez ſatisfaits, Mânes que je révere;
Vous connoîtrez bientôt ſi mon ſang dégénere;
Si le ſang des Héros a paſſé dans mon cœur,
Et s'il peut s'abaiſſer à ſouffrir un vainqueur.

AMÉLIE.

J'attendois cette ardeur où votre ame eſt livrée;
Mais comment, ſans ſecours, d'ennemis entourée....

ALZONDE.

Parmi ces ennemis j'ai conduit mon deſſein,
Et prête à l'achever, je puis t'inſtruire enfin:
Ce Volfax que tu voix le flatteur de ſon maître,
Comblé de ſes bienfaits, ce Volfax n'eſt qu'un traître:
De Vorceſtre ſur-tout ennemi ténébreux,

Rival de la faveur de ce Miniſtre heureux,
Trop foible pour atteindre à ces dégrés ſublimes
Par l'éclat des talents, il y va par les crimes :
D'autant plus dangereux pour ſon Roi, pour l'Etat,
Qu'il unit l'art d'un fourbe à l'ame d'un ingrat.
J'emprunte ſon ſecours. Je ſais trop, Amelie,
Qu'un traître l'eſt toujours, qu'il peut vendre ma vie,
Mais ſon ambition me répond de ſa foi;
Aſſuré qu'en Ecoſſe il régnera ſous moi,
Il me ſert. Par ſa main de ce ſéjour funeſte,
J'écris à mes ſujets, j'en raſſemble le reſte.
J'ai fait plus; par ſes ſoins j'ai nourri dans ces lieux
Du parti mécontent l'eſprit ſéditieux;
J'en dois tout eſpérer. Chez ce peuple intrépide
Un projet n'admet point une lenteur timide;
Ce peuple impunément n'eſt jamais outragé,
Il murmure aujourd'hui, demain il eſt vengé.
Des droits de ſes aïeux jaloux dépoſitaire,
Eternel ennemi du pouvoir arbitraire,
Souvent juge du trône & tyran de ſes Rois,
Il oſa.... Mais on vient. C'eſt Volfax que je vois.

SCENE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMELIE.

VOLFAX.

TRop long-temps votre fuite eſt ici différée,
Madame, à s'affranchir l'Ecoſſe eſt préparée :
Tout conſpire à vous rendre un empire uſurpé,
D'autres ſoins vont tenir le vainqueur occupé;
Le trouble regne ici. Formé par la victoire,
Le ſoldat redemande Edouard & la gloire :
Le peuple veut la paix. Au nom de nos Héros

Je vais porter le Prince à des exploits nouveaux ;
Je ne crains que Vorcestre ; ame de cet empire,
Il range, il conduit tout à la paix qu'il desire ;
Contraire à mes conseils, s'il obtient cette paix,
Je le perds par-là même, & suis sûr du succès.
Son rang est un écueil que l'abyme environne :
Déjà par des avis parvenus jusqu'au trône,
Je l'ai rendu suspect, j'ai noirci ses vertus,
Encore un pas enfin, nous ne le craignons plus ;
Du progrès de mes soins l'Ecosse est informée,
Paroissez, un instant vous y rend une armée.

ALZONDE.

D'une nouvelle ardeur enflammez Edouard :
Je vais tout employer pour hâter mon départ ;
On me soupçonneroit si j'étois fugitive,
J'obtiendrai le pouvoir de quitter cette rive ;
Allez, ne tardez plus, achevez vos projets,
Un plus long entretien trahiroit nos secrets.

SCENE III.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

Tout est prêt, tu le vois. Une crainte nouvelle
Me détermine à fuir un asyle infidele ;
On a vu, d'un des miens, si j'en crois le rapport,
Arondel cette nuit arriver en ce port :
En Norvege souvent cet Arondel m'a vue ;
S'il étoit en ces lieux, j'y serois reconnue ;
Le tems presse, il faut fuir, ménageons les instants,
Ce jour passé, peut-être, il n'en seroit plus tems.

AMELIE.

Mais ne craignez-vous point d'obstacle à votre fuite ?

ALZONDE.

Sous le nom d'Aglaé dans ce palais conduite,
On me croit Neuſtrienne, on ne ſoupçonne rien;
Appui des malheureux, Vorceſtre eſt mon ſoutien;
Il permettra ſans peine, exempt de défiance,
Que je retourne enfin aux lieux de ma naiſſance:
Je viens pour ce départ demander ſon aveu,
Et je croyois déjà le trouver en ce lieu:
Mais s'il faut t'achever un récit trop fidelle,
Le pourras-tu penſer? quand le trône m'appelle,
Quand l'Ecoſſe gémit, quand tout me force à fuir,
Prête à quitter ces lieux, je tremble de partir.

AMELIE.

Qui peut vous arrêter! Comment pourroit vous plaire
Ce palais décoré d'une pompe étrangere?
Tout ici vous préſente un ſpectacle odieux,
Ce trône annonce un maître & le vôtre en ces lieux;
Ces palmes d'un vainqueur retracent la conquête,
L'oppreſſeur de vos droits, l'uſurpateur....

ALZONDE.

Arrête.
Tu parles d'un Héros, l'honneur de l'univers,
Et tu peins un tyran. Dans mes affreux revers
J'accuſe le deſtin plus que ce Prince aimable,
Et mon cœur eſt bien loin de le trouver coupable:
Tu m'entends, j'en rougis. Vois tout mon déſeſpoir;
Sur ces murs la vengeance a gravé mon devoir;
Je le ſais, mais tel eſt mon deſtin déplorable,
Qu'à la honte, aux malheurs du revers qui m'accable,
Il devoit ajouter de coupables douleurs,
Et joindre l'amour même à mes autres fureurs!
J'arrivois en courroux; mais mon ame charmée,
A l'aſpect d'Edouard ſe ſentit déſarmée:
Sans doute que l'amour, juſqu'au ſein des malheurs,
S'ouvre par nos penchants le chemin de nos cœurs;

Connoissant ma fierté, mon ardeur pour la gloire,
Il prit pour m'attendrir la voix de la victoire ;
Il me dit qu'enchaînant le plus grand des guerriers,
Qui partageoit son cœur, partageoit ses lauriers.
Où commande l'amour, il n'est plus d'autres maîtres :
J'étouffai dans mon sein la voix de mes ancêtres,
Je ne vis qu'Edouard ; captive sans ennui,
Des chaînes m'arrêtoient, mais c'étoit près de lui.
Pourquoi me rappeller la honte de mon ame,
Et toutes les erreurs où m'entraînoit ma flamme ?
Un plus heureux objet a fixé tous mes vœux.
C'en est fait, ma fierté doit étouffer mes feux :
Les foibles soutiens que l'amour nous inspire,
Dans les cœurs élevés n'ont qu'un moment d'empire :
Régner est mon destin, me venger est ma loi :
Un instant de foiblesse est un crime pour moi.
Fuyons ; mais pour troubler un bonheur que j'abhorre,
Renversons, en fuyant, l'idole qu'il adore :
Parmi tant de beautés qui parent cette Cour,
J'ai trop connu l'objet d'un odieux amour :
On trompe rarement les yeux d'une rivale,
Ma haine m'a nommé cette beauté fatale ;
Si dans ces tristes lieux l'amour fit mes malheurs,
J'y veux laisser l'amour dans le sang, dans les pleurs ;
Mais Vorcestre paroît. Laisse-nous, Amélie ;
Du destin qui m'attend je vais être éclaircie.

SCENE IV.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé.*
VORCESTRE.

ALZONDE.

Vous, dont le cœur sensible a comblé tous les vœux

Que porta jusqu'à vous la voix des malheureux:
Jettez les yeux, Milord, sur une infortunée,
Dont vous pouvez changer la triste destinée;
Je me dois aux climats où j'ai reçu le jour:
Par vos soins honorée & libre en cette Cour,
Je sais qu'à plus d'un titre elle a droit de me plaire;
Mais quels que soient les biens d'une terre étrangere,
Toujours un tendre instinct, au sein de ce bonheur,
Vers un séjour plus cher rappelle notre cœur:
Souffrez donc qu'écoutant la voix de la patrie,
Je puisse retourner aux rives de la Neustrie:
Du sort des malheureux adoucir la rigueur,
C'est de l'autorité le droit le plus flatteur.

VORCESTRE.

Si par mes soins ici au Ciel plus favorable
Vous a donné, Madame, un asyle honorable,
Unie avec ma fille, heureuse en ce palais,
De votre éloignement différez les apprêts:
A mon cœur alarmé vous êtes nécessaire:
Eugénie immolée à sa tristesse amere,
Demande à quitter Londres, & changeant de climats,
Veut cacher des chagrins qu'elle n'explique pas.
Depuis que son époux a terminé sa vie,
Je croyois sa douleur par le tems assoupie;
Mais je vois chaque jour croître ses déplaisirs;
Je la vois dans les pleurs, je surprends des soupirs;
C'est prolonger en vain des devoirs trop pénibles,
Et de Salisbury les cendres insensibles
Ne peuvent exiger ces regrets superflus,
Qui consacrent aux morts des jours qui nous sont dûs.
L'abandonnerez-vous, quand l'amitié fidelle
Doit par des nœuds plus forts vous attacher près d'elle?
Pour l'arrêter ici, par zele, par pitié,
Joignez à ma douleur la voix de l'amitié.
Dans quel temps fuiriez-vous les bords de la Tamise
Connoissez les dangers d'une telle entreprise;

D'armes & de débris voyez les flots couverts,
La discorde a troublé la sûreté des mers :
Un reste fugitif de l'Ecosse asservie,
Sur ces côtes errant sans espoir, sans patrie,
Au milieu de son cours troublant votre vaisseau,
Pourroit vous entraîner dans un exil nouveau :
Attendez que la paix rendue à ces contrées,
Vous ouvre sur les eaux des routes assurées.

ALZONDE.

L'amour de la patrie ignore le danger,
Et les cœurs qu'il conduit ne savent point changer :
Vous ne souffrirez point, jusqu'ici plus sensible,
Que la plainte aujourd'hui vous éprouve inflexible,
Qu'on perde devant vous des larmes & des vœux,
Et qu'il soit des malheurs où vous êtes heureux.

VORCESTRE.

Heureux ! que dites-vous ? apparence trop vaine !
Le bonheur est-il fait pour le rang qui m'enchaîne ?
Vous ne pénétrez point les sombres profondeurs
Des maux qui sont cachés sous l'éclat des grandeurs ;
Quel accablant fardeau ! Tout prévoir, tout conduire,
Entouré d'envieux unis pour tout détruire,
Responsable du sort & des événements,
Des miseres du peuple, & des brigues des Grands,
Réunir seul enfin, par un triste avantage,
Tous les soins, tous les maux que l'empire partage :
Voilà le joug brillant auquel je suis lié,
Sort toujours déplorable & toujours envié !
C'est peu que les périls, l'esclavage & la peine
Que dans tous les Etats le ministere entraîne :
Jugez quels nouveaux soins exigent mes devoirs ;
Ministre d'un empire où regnent deux pouvoirs,
Où je dois, unissant le trône & la patrie,
Sauver la liberté, servir la Monarchie,
Affermir l'un par l'autre, & former le lien,
D'un peuple toujours libre & d'un Roi citoyen.
Ma fortune est un poids que chaque jour aggrave :

Maître & Juge de tout, de tout on est esclave ;
Et régir des mortels le destin inconstant,
N'est que le triste droit d'apprendre à chaque instant
Leurs méprisables vœux, leurs peines dévorantes,
Leurs vices trop réels, leurs vertus apparentes,
Et de voir de plus près l'affreuse vérité
Du néant des grandeurs & de l'humanité.
Mais le Roi vient. Allez, consolez Eugénie ;
Vous verrez par mes soins votre peine adoucie.

SCENE V.

ÉDOUARD, VOCESTRE, VOLFAX, GLASTON, GARDES.

ÉDOUARD *à Volfax.*

Je souscris à vos vœux, & consens aux exploits
Qu'un peuple de héros brigue par votre voix ;
Les bornes qu'à ces lieux la nature a prescrites
De mes destins guerriers ne sont pas les limites :
Bientôt sur d'autres bords on verra mes drapeaux,
Et les loix d'Albion chez des peuples nouveaux ;
De mes ordres, Volfax, vous instruirez l'armée :
Que ma flotte en ces ports ne soit plus renfermée ;
Qu'arbitre des combats, souveraine des mers,
Elle enchaîne l'Europe, étonne l'univers ;
Que terrible & tranquille au milieu des tempêtes,
Londres puisse compter mes jours par ses conquêtes.
Allez, * vous, qu'on me laisse.

* *Aux Gardes.*

SCENE VI.

ÉDOUARD, VORCESTRE.

VORCESTRE.

A Cet ordre, Seigneur,
Je ne puis vous cacher mon trouble & ma douleur;
Lorſque le peuple Anglois, au ſein de la victoire,
Attendoit ſon repos d'un Roi qui fit ſa gloire,
Entraîné par la voix d'un conſeil de ſoldats,
Allez-vous réveiller la fureur des combats?
Je n'ai jamais trahi mon auſtere franchiſe,
Et ſi dans ces dangers elle eſt encor permiſe,
J'en dois plus que jamais employer tous les droits;
Un peuple libre & vrai vous parle par me voix.
La guerre fut long-temps un malheur néceſſaire:
L'Ecoſſe étoit pour vous un trône héréditaire,
Les droits que votre aïeul ſur elle avois acquis,
Exigeoient que par vous ce bien fut reconquis.
Vous y régnez enfin; mais pour finir la guerre
Dont ce peuple, indocile au joug de l'Angleterre,
Nous fatigue toujours, quoique toujours vaincu,
Vous ſavez à quels ſoins l'Etat s'eſt attendu;
Vous avez conſenti d'unir par l'hymenée
L'héritiere d'Ecoſſe à votre deſtinée,
Sûr que ce peuple altier adoptera vos loix,
En voyant près de vous la fille de ſes Rois:
Je ſais que ce royaume affoibli par ſes pertes;
Compte peu de vengeurs dans ſes plaines déſertes:
Tout retrace à leurs yeux vos exploits, leur devoir,
L'image de votre joug & de votre pouvoir;
Mais, armant tôt ou tard ſes haines inteſtines,
L'Ecoſſe peut encor ſortir de ſes ruines,

Surprendre ses vainqueurs, rétablir son destin ;
Un bras inattendu porte un coup plus certain :
Jamais dans ces climats on n'est tranquille esclave,
Et pour la liberté le plus timide est brave :
Tous leurs chefs ont péri ; mais en de tels complots,
Le premier téméraire est un Chef, un Héros.
Sous l'astre dominant de cette destinée
Qui tient à vos drapeaux la victoire enchaînée,
On craint peu, je le sais, leurs efforts superflus :
Leur révolte est pour vous un triomphe de plus ;
Mais le plus beau triomphe est un honneur funeste ;
La victoire toujours fut un fléau céleste,
Et tous les Rois au Ciel, qui les laisse régner,
Sont comptables du sang qu'ils peuvent épargner :
Remplissez donc, Seigneur, l'espoir de l'Angleterre ;
Vos essais éclatants ont appris à la terre
Que vous pouviez prétendre au nom de Conquérant :
Passez le Héros même ; un Roi juste est plus grand.
Hâtez-vous d'obtenir ce respectable titre,
Parlez, donnez la paix dont vous êtes l'arbitre,
Et pour en resserrer les durables liens,
Que vos Ambassadeurs, aux champs Norvégiens
Envoyés dès demain, demandent la Princesse :
C'est l'espoir de l'Etat, & c'est votre promesse.

ÉDOUARD.

Quelle image à mon cœur venez-vous retracer ?
Quel hymen ! Non, Vorcestre, il n'y faut plus penser.

VORCESTRE.

Seigneur, que dites-vous ? Quelle triste nouvelle !...
Mais non, à la vertu votre grand cœur fidele,
Se respectant lui-même en ses engagements,
Ne démentira point ses premiers sentiments,
Votre parole auguste au trône appelle Alzonde ;
La parole des Rois est l'oracle du monde.
D'ailleurs, vous le savez, la patrie a parlé ;
Confirmé par la voix de l'Etat assemblé,
Votre choix, par ce frein, devient inviolable ;

D'affreux dangers suivroient un changement semblable.
Ce peuple en sa fureur ne connoît plus ses Rois,
Dès qu'ils ont méconnu l'autorité des Loix.
Le trône est en ces lieux au bord d'un précipice,
Il tombe quand pour baze il n'a plus la justice;
Et si mon zele ardent pour votre sûreté,
M'autorise à parler avec sincérité,
Contemplez les malheurs des jours de nos ancêtres:
Leurs vertus sont nos loix, leurs malheurs sont nos maîtres.
Je dis plus, au-dessus des timides détours,
J'ose vous rappeller l'exemple de nos jours:
Nous avons vu, Seigneur, tomber ce diadême;
Du trône descendu, votre pere lui-même
Avant ses jours a vu son regne terminé;
Il pouvoit vivre heureux & mourir couronné,
S'il n'eût point oublié qu'ici, pour premiers maîtres,
Marchent après le Ciel les droits de nos ancêtres;
Qu'en ce même palais l'altiere liberté
Avoit déja brisé le trône ensanglanté;
Qu'ici le despotisme est une tyrannie,
Et que tout est vertu pour venger la patrie.

ÉDOUARD.

Un trône environné des Héros que j'ai faits
N'a plus à redouter de semblables forfaits;
Et si jusques à moi la révolte s'avance,
Tant de bras triomphants sont prêts pour ma vengeance,
Quelle est donc la patrie? Et le brave soldat,
Le vainqueur, le Héros ne sont-ils point l'Etat?
Quoi! d'obscurs Sénateurs que l'orgueil seul inspire,
Sous le titre imposant de zele pour l'empire,
Croiront-ils, à leur gré, du sein de leur repos,
Permettre ou retarder la course des Héros?
Vainement on m'annonce un avenir funeste,
Fondé sur ces appuis, je crains peu tout le reste:
Héritier de leur nom, si j'imite vos Rois,

Je n'imite que ceux qui vous firent des loix:
Ce n'eſt que des vainqueurs que je reçois l'exemple ;
Et chargé d'un deſtin que l'univers contemple,
Je n'examine point ce qu'un peuple doit applaudir
Un peuple audacieux, mais fait pour obéir,
Tout changement d'ailleurs plaît au peuple volage ;
C'eſt ſur l'événement qu'il regle ſon ſuffrage:
A quel extrémité qu'on ſe ſoit expoſé,
Qui parvient au ſuccès n'a jamais trop oſé.

VORCESTRE.

Puiſſiez-vous l'ignorer, mais j'oſerai le dire ;
La force aſſure mal le deſtin d'un empire;
Le peuple aux loix d'un ſeul aſſerviſſant ſa foi,
Crut ſe donner un pere en ſe donnant un Roi,
Il n'a point prétendu, par d'indignes entraves,
Dégrader la nature & faire des eſclaves.
On vous chérit, Seigneur, c'eſt le ſceau de vos droits;
Le bonheur des ſujets eſt le titre des Rois.

ÉDOUARD.

Eh bien, vous le pouvez, procurez à l'empire
Ce repos, ce bonheur où l'Angleterre aſpire;
Non moins zélé ſujet que ſage citoyen,
Banniſſez la diſcorde; il en eſt un moyen.
On demande la paix : je voulois la victoire ;
Mais au bonheur public j'en immole la gloire,
Si, changé par vos ſoins, ce Sénat aujourd'hui
Se prête à mes deſirs, quand je fais tout pour lui:
Vous avez ſon eſtime, & vous ſerez ſon guide ;
Du trône & de ma main que mon cœur ſeul décide ;
D'un douteux avenir c'eſt trop s'inquiéter,
L'Ecoſſe dans les fers n'eſt plus à redouter.
Vous donc qu'à mon bonheur un vrai zele s'intéreſſe,
Vous qui ſavez ma gloire ; apprenez ma foibleſſe ;
Quand le ſort le plus beau ſemble combler mes vœux ;
Couronné, triomphant, je ne ſuis point heureux;
Et cherchant les haſards dans ma triſteſſe extrême,

Si je fuis le repos, c'eſt pour me fuir moi-même.

VORCESTRE.

Quel bien manque, Seigneur....

ÉDOUARD.

Un amour généreux
Ne craint point les regards d'un mortel vertueux :
Je vous eſtime aſſez pour vous ouvrir mon ame,
Recevez le premier le ſecret de ma flamme :
Les graces, les vertus ſont au-deſſus du ſang,
Et marquent la beauté que j'éleve à mon rang.
Pourras-tu ſur mon choix me condamner encore,
Quand tu ſauras le nom de celle que j'adore ?
O pere trop heureux !... Mais quoi ! vous frémiſſez !
De quel ſoudain effroi vos ſens ſont-ils glacés ?

VORCESTRE.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire ;
Et je ſuis citoyen avant que d'être pere ;
Mon ſang ſeroit en vain par le ſceptre illuſtré,
Si moi-même à mes yeux j'étois déshonoré ;
Ces titres de l'orgueil, les rangs, les diadêmes,
Idoles des humains, ne ſont rien par eux-mêmes ;
Ce n'eſt point dans des noms que réſide l'honneur,
Et nos devoirs remplis ſont ſeuls notre grandeur :
Mais de vos ſentiments je connois la nobleſſe,
Maître de vous, Seigneur, vainqueur d'une foibleſſe,
Vous n'immolerez point vos premieres vertus,
Et la paix & la gloire, & peut-être encor plus :
Oui, je crains tout pour vous ; vieilli ſur ces rivages,
J'en connois les écueils, j'en ai vu les naufrages ;
La plus foible étincelle embraſe ce climat,
Et rien dans ces moments n'eſt ſacré que l'Etat.
Qui vous en diroit moins dans ce péril extrême,
Trahiroit la patrie, & l'honneur, & vous-même.

ÉDOUARD.

Votre zele m'eſt cher, mais un injuſte effroi
Vous fait porter trop loin vos alarmes pour moi :
Elevé dans la paix, nourri dans des maximes

Dont le préjugé ſeul fait des droits légitimes,
Vous penſez qu'y ſouſcrire & régner foiblement,
Eſt l'unique chemin pour régner sûrement;
Mais des maîtres du monde & des ames guerrieres
Le Ciel étend plus loin l'eſpoir & les lumieres;
Et couronnant nos faits, il apprend aux Etats
Qu'un vainqueur fait des loix, & qu'il n'en reçoit pas.
Par quel ordre en effet faut-il que je me lie
Aux exemples des temps qui précedent ma vie?
Qu'eſclave du paſſé, Souverain ſans pouvoir,
Dans les erreurs des morts je liſe mon devoir,
Et que d'un pas tremblant je choiſiſſe mes guides
Dans ce peuple oublié de Monarques timides,
Qu'on a vu, l'un de l'autre imitateurs bornés,
Obéir ſur le trône, eſclaves couronnés?
Vous ſavez mes deſſeins, c'eſt à vous d'y répondre:
On m'apprend qu'Eugénie eſt prête à quitter Londres.
Qu'elle reſte en ces lieux. Vous-même, en cet inſtant,
Allez lui déclarer que le trône l'attend.
Fiez-vous à mon ſort, à quelque renommée,
Ou, s'il le faut enfin, au pouvoir d'une armée,
De la force des loix que ma voix preſcrira,
Et du ſoin d'y ranger qui les méconnoîtra.

VORCESTRE.

Vous voulez accabler un Peuple magnanime;
Vous voyez devant vous la premiere victime:
Oui, de mes vrais devoirs inſtruit & convaincu,
S'il faut les violer, prononcez, j'ai vécu.
Je connois Eugénie, & j'oſe attendre d'elle
Qu'à tous mes ſentiments elle ſera fidelle:
Elle n'a pour aïeux que de vrais citoyens,
Des droits de la Patrie inflexibles ſoutiens,
Et le ſceptre, à ſes yeux, ſera d'un moindre luſtre
Qu'un refus honorable ou qu'un trépas illuſtre;
Mais ſi, trompant mes ſoins, ma fille obéiſſoit,
Si, changé juſques-là, ſon cœur ſe trahiſſoit....
Un exil éternel.....

ÉDOUARD.

Arrêtez, téméraire,
Exécutez mes ordres, ou craignez ma colere.
Quant aux ſoins de l'Etat, je ſaurai commander,
Et je n'ai plus ici d'avis à demander.

SCENE VII.

VORCESTRE *ſeul.*

QUel ſiniſtre pouvoir, malheureuſe Angleterre,
Eterniſe en ton ſein la révolte & la guerre!
Incertain, alarmé dans cet état cruel,
Que n'ai-je tes conſeils, ô mon cher Arondel!
Quel déſert te renferme, ô ſage incorruptible!
Faut-il que la vertu, la ſageſſe inflexible,
Qui t'éloignent des ſoins, des chaînes de la Cour,
Me laiſſent ſi long-temps ignorer ton ſéjour?
Ciel! je me reſte ſeul, mais ton ſecours propice
Vient toujours ſeconder qui défend la juſtice.
Allons ſur un Héros faire un dernier effort:
S'il n'eſt plus qu'un tyran, allons chercher la mort.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, ISMENE.

ISMENE.

Que craignez-vous ? Pourquoi regrettez-vous, Madame,
De m'avoir dévoilé le secret de votre ame ?
Ce penchant vertueux, ce sentiment vainqueur
Pour le plus grand des Rois, honore votre cœur ;
La vertu n'exclut point une ardeur légitime ;
Quel cœur est innocent, si l'amour est un crime !

EUGÉNIE.

Cruelle ! par quel art viens-tu de m'arracher
Un secret qu'à jamais je prétendois cacher ?
D'un cœur désespéré respectant la foiblesse,
Ah ! tu devois l'aider à taire sa tendresse ;
Mais à ce nom trop cher que tu m'as rappellé,
Puisqu'enfin malgré moi mes larmes ont parlé,
Remplis du moins l'espoir, l'espoir seul qui me reste :
Jamais ne m'entretiens de ce secret funeste :
Que moi-même à tes yeux je doute désormais
Si tu le sais encor, si tu le sus jamais.

ISMENE.

On soulage son cœur en confiant sa peine :
Pourquoi m'avoir caché....

EUGÉNIE.

Moi-même, cher Ismene ;
Victime du devoir, de l'amour, du malheur,
Osois-je me connoître & lire dans mon cœur ?
De lui-même jamais ce cœur fut-il le maître ?

Jointe à Salisbury sans presque le connoître,
L'amour n'éclaira point un hymen malheureux
Dont le sort, sans mon choix, avoit formé les nœuds.
J'estimois d'un époux la tendre complaisance ;
Mais il n'obtint de moi que la reconnoissance,
Et, malgré mes efforts, mon cœur indépendant,
Réservoit pour un autre un plus doux sentiment ;
De la Cour à jamais que ne fus-je exilée ?
Par mon nouveau destin en ces lieux appellée,
Je vis.... Fiere vertu ! pardonne ce soupir ;
J'en adore à la fois & crains le souvenir.
Dans ce jeune Héros je sentis plus qu'un maître,
Mon ame à son aspect reçut un nouvel être ;
Je crus que jusqu'alors ne l'ayant point connu,
Ne l'ayant point aimé, je n'avois point vécu.
Que te dirai-je enfin ? Heureuse & désolée,
Maîtresse à peine encore de mon ame accablée,
Trouvant le désespoir dans mes plus doux transports,
Au sein de la vertu j'éprouvois des remords.
C'en est fait ; libre enfin je dois fuir & me craindre,
J'ai su cacher ma honte, & j'ai pu me contraindre,
Tandis que le devoir défendoit ma vertu ;
Mais aujourd'hui mon cœur est trop mal défendu ;
Te dirai-je encor plus ? On croit tout, quand on aime ;
Oui, depuis le moment que je suis à moi-même,
Cet amour malheureux, & nourrit de mes pleurs,
Ose écouter l'espoir & chérir ses erreurs ;
Quand je vois ce Héros, interdite, éperdue,
Je crois voir ses regards s'atendrir à ma vue ;
Je crois.... Mais où m'emporte un aveugle transport ?
Le Ciel n'a fait pour moi qu'un désert & la mort.
Ne puis-je cependant entretenir mon pere ?
Pourquoi m'arrête-t-il où tout me désespere ?

ISMENE.

Vous l'allez voir ici. Mais pourquoi fuir la Cour,
Et rejetter l'espoir qui s'offre à votre amour ?

Le trône à vos attraits.....

EUGÉNIE.

Que dis-tu, malheureuse ?
Quel fantôme brillant, quelle image flatteuse
A mes sens égarés as-tu fait entrevoir ?
Garde-toi de nourrir un dangereux espoir :
Tu me rendrois heureuse en flattant ma tendresse ;
Mais je crains un bonheur qui coûte une foiblesse.
Allons ; c'est trop tarder ; abandonnons des lieux
Où j'ose à peine encor lever mes tristes yeux ;
Je ne veux point aimer ; je fuis ce que j'adore ;
J'implore le trépas, & je soupire encore !
La mort seul éteindra mon déplorable amour ;
Mais du moins, en fuyant ce dangéreux séjour,
Cruelle à mes desirs, à mes devoirs fidelle,
J'aurai fait ce que peut une foible mortelle :
Si le reste est un crime, il est celui des Cieux,
Et j'aurai la douceur d'être juste à mes yeux.
Tu n'auras pas long-temps à souffrir de ma peine ;
La mort est dans mon cœur ; suis-moi, ma chere Ismene :
Ton zele en a voulu partager le fardeau ;
Ne m'abandonne pas sur le bord du tombeau.
Fuyons ! Là, pour briser le trait qui m'a blessée,
Pour bannir ce Héros de ma triste pensée,
Souvent tu me diras qu'il n'est pas fait pour moi ;
Cache un mortel charmant, ne me montre qu'un Roi :
Dis-moi que les attraits de quelqu'amante heureuse
Ont sans doute enchaîné cette ame généreuse :
Dis-moi que nés tous deux sous des astres divers,
Il ignore & ma peine & mes vœux les plus chers,
Et qu'il n'existe plus que pour celle qu'il aime.
Je t'aide, tu le vois à me tromper moi-même :
Peut-être à tes discours oubliant mes regrets.....
Je m'abuse.... Ah ! plutôt ne le nomme jamais.
Pour quels crimes, ô Ciel ! par quel affreux caprice
Le charme de ma vie en est-il le supplice ?

Par la gloire inſpiré, par l'honneur combattu,
Mon amour étoit fait pour être une vertu !
On vient : éloigne-toi.

SCENE II.

VORCESTRE, EUGENIE.

EUGÉNIE.

Je vous cherchois, mon pere ;
Mon départ étoit prêt, quel ordre le differe ?
Juſqu'ici toujours tendre & ſenſible à ma voix,
Me refuſeriez-vous pour la premiere fois ?
Vous ne répondez rien ? Une ſombre triſteſſe....

VORCESTRE.

Laiſſez aux foibles cœurs une molle tendreſſe :
Les deſtins ſont changés, ma fille, & d'autres temps
Veulent d'autres diſcours & d'autres ſentiments ;
Connoiſſez-vous le ſang dont vous êtes ſortie,
Et le nom des Héros que lui doit la patrie ?

EUGÉNIE.

Je ſais qu'il n'a produit que de vrais citoyens,
Et pour leurs ſentiments, je les ſais par les miens.

VORCESTRE.

L'Univers ſait nos faits ; le Ciel ſeul ſait nos vues :
S'il faut que dans ce jour les vôtres ſoient connues,
Soutiendrez-vous l'honneur de ces noms éclatants ?

EUGÉNIE.

L'ordre de la nature, ou l'uſage des temps,
A mon ſexe laiſſant la foibleſſe en partage,
Sembla de nos vertus exclure le courage ;
De défendre l'Etat le droit vous fut donné ;
A l'orner par nos mœurs notre ſort fut borné ;
Mais ſoit l'inſtinct du ſang, ſoit l'exemple d'un pere,
Je ne partage point la foibleſſe vulgaire :

Que la Patrie ordonne, & mon cœur aujourd'hui
En sera, s'il le faut, la victime ou l'appui :
Le Ciel, qui voit mon ame au devoir asservie,
Sait combien foiblement elle tient à la vie,
Et je l'atteste ici que mon sang répandu.....

VORCESTRE.

Laissez de vains serments, j'en crois votre vertu,
J'en crois mon sang : montrez cette ame magnanime ;
Vous pouvez, par l'effort d'une vertu sublime,
Dans nos fastes brillants précéder les Héros ;
Quelque degré d'honneur qu'atteignent leurs travaux,
Au-delà de leur sort la gloire vous appelle ;
Le Ciel a fait pour vous une vertu nouvelle :
Même au-dessus du trône il est encore un rang,
Et ce rang est à vous, si vous êtes mon sang.

EUGÉNIE.

De mon cœur, de mes jours que mon pere dispose ;
Pour en être estimée il n'est rien que je n'ose.

VORCESTRE.

Un mot va vous juger : si détruisant nos droits,
Et la foi des traités, & le respect des loix,
Le sort à votre pere offroit un diadême ;
Et qu'entre la Patrie & le pouvoir suprême
Il parût balancer à choisir son destin,
Que conseilleriez-vous à son cœur incertain ?

EUGÉNIE

Le refus de ce trône, un trépas honorable :
Un juste citoyen est plus qu'un Roi coupable.

VORCESTRE.

La vertu même ici par ta bouche a parlé :
C'est ton propre destin que ce choix a réglé,
C'est le sort de l'Etat ; généreuse Eugénie,
Il faut, du peuple Anglois tutélaire génie,
Faire plus qu'affermir, plus qu'immortaliser,
Plus qu'obtenir le trône, il faut le refuser.
Oui, c'est toi qu'au mépris d'une loi souveraine,
Au mépris de l'Etat, Edouard nomme Reine,

Et pour un rang de plus, si tu démens tes mœurs,
Tu l'épouses demain, tu regnes, & je meurs.
Tu frémis.... Je t'entends : tu prévois les disgraces
Que ce fatal amour entraîne sur ses traces;
Je reconnois ma fille à ce noble refus,
Et mon cœur paternel renaît dans tes vertus.
Qu'espéroit Edouard ? Comment a-t-il pu croire
Qu'instruit par des aïeux d'immortelle mémoire,
Blanchi dans la droiture & la fidélité,
Dans le zele des loix & de la liberté,
J'irois, d'un lâche orgueil méprisable victime,
Avilir ma vieillesse & finir par un crime?
Non, j'ai su respecter la terre où je suis né:
Je t'en devois l'exemple, & je te l'ai donné;
Bien loin qu'à ton départ je sois contraire encore,
Je vais fuir sur tes pas un palais que j'abhorre :
A moi-même rendu je retourne au repos;
Je ne demande point le prix de mes travaux.
Quel prix plus doux pourroit flatter mon espérance!
Le Ciel dans tes vertus a mis ma récompense;
Je vais tout disposer. Edouard amoureux
Doit lui-même bientôt t'instruire de ses vœux:
Je m'en remets à toi du soin de les confondre,
Et je veux te laisser la gloire de répondre.

SCENE III.

AUGÉNIE.

AInsi tous mes malheurs ne m'étoient pas connus!
Il m'aimoit : & je pars!.... Je ne le verrai plus!....
Toi, qui fais à la fois mon bonheur & ma peine,
Le sort avoit donc fait mon ame pour la tienne!
Mais de ce même sort quel caprice cruel
Eleve entre nous deux un rempart éternel?

Cher Prince, il faudra donc que cette bouche même
Qui devoit mille fois te jurer que je t'aime,
Trahiſſe, en te parlant, le parti de mon cœur!....
Fuyons.... Mais le Roi vient! Toi, qui vois ma douleur,
Ciel, cache-lui du moins....

SCENE IV.

ÉDOUARD, EUGÉNIE.

ÉDOUARD.

Quelle crainte imprévue
Vous éloigne, Madame, & vous glace à ma vue?

EUGÉNIE.

Les Cieux me ſont témoins que l'aſpect de mon Roi
N'a jamais eu, Seigneur, rien de triſte pour moi.

ÉDOUARD.

Votre Roi! Sort cruel! ne puis-je donc paroître
Sous des titres plus doux que le titre de maître?
Malheureux ſur le trône, & toujours redouté,
N'ai-je d'autre deſtin que d'être reſpecté?
Souveraine des Rois, la beauté n'eſt point née
Pour une dépendance au peuple deſtinée;
L'empire eſt ſon partage, & c'eſt elle en ce jour,
C'eſt elle qu'avec moi va couronner l'amour,
Si moins contraire enfin au bonheur où j'aſpire
Le ſort veut terminer les maux dont je ſoupire.

EUGÉNIE.

Laiſſez aux malheureux la plainte & les douleurs
Le Ciel pour Edouard a-t-il fait des malheurs?
S'il ſe mêle à vos jours quelque peine légere,
La gloire vous appelle & s'offre à vous diſtraire;
L'Univers vous attend, & vos premiers travaux
De ce ſiecle déjà vous ont fait le Héros;

Soumettez les deux mers aux loix de l'Angleterre ;
Allez, ſoyez l'arbitre & l'amour de la terre !
Je rendrai grace au Ciel, quand le bruit de vos faits
Viendra dans la retraite où je ſuis pour jamais.

ÉDOUARD.

Ah ! cruelle, arrêtez : vous avez dû m'entendre :
Tout vous a dit l'ardeur de l'amant le plus tendre,
Et pour prix de mes feux, vous fuiriez des climats
Que je veux avec moi ſoumettre à vos appas !
Ne me dérobez point le ſeul bien où j'aſpire :
Je ne commencerai de compter mon empire,
D'être, d'aimer mon ſort, que du moment heureux
Où vous partagerez ma couronne & mes feux.....
Mais non.... Ce ſombre accueil m'apprend que je m'abuſe,
Et ce n'eſt point vous ſeule ici que j'en accuſe.

EUGÊNIE.

Ne ſoupçonnez que moi : ſur mon devoir, Seigneur,
Je ne connus jamais de maître que mon cœur.

SCENE V.

ÉDOUARD.

Elle fuit ! Quelle haine & quel ſenſible outrage !
Superbe citoyen, voilà donc ton ouvrage.
On t'accuſoit, mon cœur n'oſoit te ſoupçonner ;
Ne m'offres-tu donc plus qu'un traître à condamner ?
Où me réduit l'ingrat ! Que ſert ce diadême
Si je ne puis enfin couronner ce que j'aime ?
Mais quel eſt cet hymen dont on défend les droits ?
Quels ſujets orgueilleux ! Eſt-ce un peuple de Rois ?
Quelles ſont ces vertus farouches & bizarres ?
Le devoir en ces lieux fait-il donc des barbares ?
Par un terrible exemple il faut leur enſeigner

Qu'il n'eſt ici qu'un maître, & que je ſais régner,
Holà, Gardes !

SCENE VI.

ÉDOUARD, VOLFAX.

ÉDOUARD.

VOlfax, venge-moi d'un Rebelle.

VOLFAX.

Seigneur, nommez le traître, & cette main fidelle....

ÉDOUARD.

Au nom du criminel tu frémiras d'effroi,
Ce ſage révéré, cet ami de ſon Roi,
Comblé de mes bienfaits, chargé de ma puiſſance;
Le croiras-tu ? Vorceſtre, oui, Vorceſtre m'offenſe,
Il oſe me trahir.

VOLFAX.

Vorceſtre ! lui, Seigneur !
Lui qui parut toujours l'oracle de l'honneur ?
Peut-être en croyez-vous un douteux témoignage ?

ÉDOUARD.

Je n'en crois que moi-même, & j'ai reçu l'outrage :
Cet eſprit de révolte éclaire enfin mes yeux,
Et me confirme trop des ſoupçons odieux.

VOLFAX.

On vient de m'annoncer la trame la plus noire....
Je le juſtifiois !..... O Ciel, qu'on doit peu croire
Aux dehors impoſants des humaines vertus !

ÉDOUARD.

Parle : que t'a-t-on dit ? Rien ne m'étonne plus.

VOLFAX.

Diſpenſez-moi, Seigneur, d'en dire davantage :
Il eſt d'autres témoins des maux que j'enviſage,
Et je crois avec peine un ſi noir attentat.

ÉDOUARD,

ÉDOUARD.

Acheve, je le veux : je crois tout d'un ingrat.

VOLFAX.

J'obéis, puisqu'enfin ce n'eſt plus qu'un coupable ;
Je vois que ſon forfait n'eſt que trop véritable ;
Je rapproche les tems, ſes projets, ſes diſcours :
Dans le conſeil, Seigneur, vous l'avez vu toujours
Contraire à vos deſſeins, contraire à votre gloire ;
Il tâchoit d'étouffer l'amour de la victoire :
Je vois trop maintenant par quels motifs ſecrets
Ses dangereux conſeils ne tendent qu'à la paix.

ÉDOUARD.

Oui, tu m'ouvre les yeux : aujourd'hui même encore,
Trahiſſant le renom dont l'univers m'honore,
Il m'oſoit conſeiller un indigne repos.

VOLFAX.

Pour en ſavoir la cauſe, apprenez ſes complots ;
Dans la ſécurité d'une paix infidelle,
On vous laiſſe ignorer que l'Ecoſſe rebelle....

ÉDOUARD.

Je ne le ſais que trop, de fideles ſujets
M'ont découvert ſans lui ces mouvements ſecrets.

VOLFAX.

De ces déguiſements l'honneur eſt-il capable ?
Qui peut taire un complot, lui-même en eſt coupable.
Peut-être juſqu'au trône oſant porter ſes vœux,
Appui des Ecoſſois, il veut régner ſur eux.
C'eſt pour favoriſer ces ligues ennemies
Qu'il prétend ſéparer vos forces réunies,
En des ports différents diſperſer vos vaiſſeaux,
Et borner à regner le deſtin d'un Héros :
Il avoit des vertus, il avoit votre eſtime,
Seigneur ; mais pour régner quand il ne faut qu'un crime,
L'honneur eſt-il un frein à l'orgueil des mortels ?
L'eſpoir du trône a fait les fameux criminels ;
Et, fauſſe trop ſouvent, cette altiere ſageſſe

N'attend qu'un crime heureux pour montrer sa bassesse.

ÉDOUARD.

Le perfide !

VOLFAX.

Je crains autant que sa fureur
Ce renom de vertu que lui donne l'erreur :
Par ces vains préjugés, entraînés dans ses brigues,
Tous croiront vous servir en servant ses intrigues :
De la rebellion l'étendard abhorré
Deviendroit dans ses mains un étendart sacré.. :

ÉDOUARD.

Va, qu'on l'amene ici.... Mais que vois-je ? Il s'avance.

SCENE VII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, VOLFAX.

VORCESTRE.

DAignez remplir, Seigneur, ma derniere espérance :
Si le Ciel m'eût permis de consacrer toujours
Au bien de cet Etat mes travaux & mes jours,
J'eusse été trop heureux : par un destin contraire,
Forcé, vous le savez, au malheur de déplaire,
Trop vrai pour me trahir, je dois, fuyant ces lieux,
Soustraire à vos regards un objet odieux ;
Souffrez donc qu'aujourd'hui, dans un obscur asyle,
Inutile à l'Etat, moi-même je m'exile ;
Ne tenant plus à rien que par de tendres vœux
Pour la félicité d'un peuple généreux,
J'attendrai sans regret la fin de ma carriere,
Si d'un dernier regard honorant ma priere,
Vous conservez, Seigneur, par de justes projets,
Le premier bien d'un Roi, l'amour de vos sujets.

ÉDOUARD.

Vous aprendrez dans peu, ma volonté ſuprême ;
Sortez.

SCENE VIII.

ÉDOUARD, VOLFAX.

ÉDOUARD.

QU'ai-je entendu ? Qu'en croiras-tu toi-même ?
Peut-on le ſoupçonner de tramer un forfait,
Quand il fuit & ne veut qu'un exil pour bienfait ?

VOLFAX.

Seigneur, ainſi que vous, ſa démarche m'étonne :
Que ne puis-je penſer qu'à tort on le ſoupçonne :
Mais deux garants trop sûrs de cette trahiſon
Malgré moi m'ont conduit au-delà du ſoupçon.
Je dirai plus, Seigneur, le zele qui m'éclaire
Me fait jour à travers ce ténébreux myſtere :
Par le pas qu'il a fait je le crois convaincu ;
Le crime prend ſouvent la voix de la vertu.
Oui, ce même départ qu'apprête l'infidele,
Eſt de ſa trahiſon une preuve nouvelle ;
S'il vous fait conſentir à ſon éloignement,
C'eſt pour tromper vos yeux, & fuir plus ſûrement.
Cet exil prétendu que ſes vœux vous demandent
Joindra peut-être un Chef aux traîtres qui l'attendent ;
Dans ces climats conquis, placés tous par ſon choix,
Ceux qui regnent pour vous, marcheront à ſa voix :
Tout le ſeconde enfin, & tout veut qu'on le craigne ;
S'il demeure, il conſpire ; & s'il échappe, il regne.
Tout dépend d'un inſtant, il peut vous prévenir,
Sous des prétextes vains, ſa fille prête à fuir,
Va ſans doute habiter une terre ennemie.

Et dans ce même instant peut-être qu'Eugénie.....

ÉDOUARD.

Elle fuit !.... C'en est trop ; prévenons des ingrats :
Je m'en fie à ton zele, observe tous leurs pas :
Je veux dès ce moment m'éclaircir sur son crime :
Et s'il n'est que trop vrai que trompant mon estime,
Il s'armoit contre moi de mes propres bienfaits,
Je n'aurai pas long-temps à craindre ses forfaits.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, VOLFAX.

VOLFAX.

NOn, Madame, à vos veux rien ici ne s'oppose;
Le Roi veut vous parler, j'en ignore la cause ;
Mais ne redoutez rien; Vorcestre dans les fers
Met enfin votre espoir à l'abri des revers ;
Sur la foi des témoins que j'ai su lui produire,
Edouard convaincu me laisse tout conduire :
Dans son courroux pourtant inquiet, consterné,
Il paroît regretter l'ordre qu'il a donné ;
Mais il vient.



SCENE II.

ÉDOUARD, ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé.*

ALZONDE.

PAr votre ordre en ces lieux appellée,
Quel ſoin vous intéreſſe au ſort d'une exilée ?
Puis-je eſpérer, Seigneur, qu'un ſecours généreux
Va mettre fin aux maux d'un deſtin rigoureux ?

ÉDOUARD.

Oui, fidelle Aglaé, pour terminer vos peines,
Attendez tout de moi, ſi vous calmez les miennes ;
De ce funeſte jour vous ſavez les malheurs,
Vous pouvez prévenir de plus grandes douleurs :
Accablé de remords, de triſteſſe & de crainte,
Mais comptant ſur vos ſoins, je parle ſans contrainte ;
Vous me voyez rempli du déſeſpoir amer
D'affliger, d'alarmer ce que j'ai de plus cher ;
L'amitié, je le ſais, avec elle vous lie ;
C'eſt vous intéreſſer que nommer Eugénie.
Si vous chériſſez donc ſa gloire & ſon bonheur,
Et ſi jamais l'amour a touché votre cœur,
Sauvez-la, ſauvez moi : par un récit fidele
Allez la raſſurer dans ſa frayeur mortelle.
On accuſe ſon pere, il n'eſt point condamné :
A la rigueur des loix s'il ſemble abandonné,
Des fureurs d'un amant qu'elle excuſe le crime ;
J'ai moins prétendu perdre un ſujet que j'eſtime,
Qu'arrêter Eugénie au point de fuir ma Cour :
L'amour va réparer le crime de l'amour :
Oui, fut-il condamné, le ſang de ce que j'aime
Eſt ſacré dans ces lieux ainſi que le mien même
Sans le ſceau de ma main les loix ne peuvent rien :

Le coupable eſt ſon pere, & ſon pere eſt le mien.
Qu'elle vienne; elle fait mon trouble & ſa puiſſance;
Qu'un ſeul de ſes regards enchaîne ma vengeance:
J'eſpere tout du ſort, puiſqu'il a confié
La cauſe de l'amour aux ſoins de l'amitié.
Je ne veux qu'une grace: à mes feux moins contraire,
Qu'elle n'écoute plus un préjugé ſévere;
Que par un tendre amant ſon front ſoit couronné;
Qu'elle accepte mon cœur, & tout eſt pardonné.

ALZONDE.

Seigneur, ſi vous voulez le bonheur de ſa vie,
Si vous daignez m'en croire, oubliez Eugénie:
On n'attend point l'amour d'un cœur infortuné,
Par lui-même à l'exil, aux larmes condamné.
Sans lui faire acheter la grace qu'elle eſpere,
Sans troubler ſon repos, terminez ſa miſere,
N'attendez pas qu'ici, pleurant à vos genoux,
Elle vienne arrêter un funeſte courroux.
Sûre que l'équité va lui rendre ſon pere,
Sa vertu ne ſait point deſcendre à la priere:
Mettez fin à ſes maux, ſi vous y prenez part,
Et faites ſon bonheur, en ſouffrant ſon départ.

ÉDOUARD.

Moi! que pour ſon bonheur je m'intéreſſe encore
Tandis que ſur la foi des feux que je déplore,
La cruelle ſe plaît à faire mon malheur,
Me brave avec orgueil, me fuit avec horreur!
Il en faut à ma gloire épargner la foibleſſe;
Vengeons d'un même coup mon trône & ma tendreſſe,
Pour ſauver un proſcrit, que peut-elle aujourd'hui,
Quand elle eſt à mes yeux plus coupable que lui?....
Que dis-je? Quand je puis terminer tes alarmes,
Quand la main d'un amant doit eſſuyer tes larmes,
Je livrerois ton pere au glaive d'un bourreau:
J'attacherois tes yeux ſur un affreux tombeau!
O ma chere Eugénie! Ah! pour ce qu'on aime,
Frapper un cœur chéri, c'eſt ſe frapper ſoi-même:

Non, ſon ſeul ſouvenir déſarme mon tranſport.
Il faut, cher Aglaé, faire un dernier effort.
S'il reſte quelqu'eſpoir à mon ame enflammée,
Raſſurez, ramenez Eugénie alarmée :
Qu'abrégeant à la fois ſa peine & mon tourment,
Au tribunal d'un Juge elle trouve un amant.
Dites-lui mon amour, mes pleurs ma fureur même,
Tout eſt juſtifié par un amour extrême.
Mais ſi fidelle encore à de fauſſes vertus,
Si pour le vain honneur d'un ſuperbe refus,
Trop sûre qu'arrêtant un jugement ſévere,
Mon cœur va prononcer la grace de ſon pere
Evitant ma préſence & fuyant ce palais,
Elle bravoit mes feux, mon courroux, mes bienfaits,
Il m'en coûtera cher ; mais j'atteſte la gloire
Que de ſes vains attraits j'efface la mémoire,
Et ſon pere, à l'inſtant déchu de tous ſes droits,
N'eſt plus qu'un criminel que j'abandonne aux loix.
Ne perdez point de temps; allez : je vous confie
Mes deſſeins, mon eſpoir, le ſecret de ma vie :
Priez, promettez tout, effrayez, s'il le faut,
Un mot va décider le trône ou l'échafaud.
Son ſort eſt dans ſes mains ; allez, qu'elle prononce :
Le deſtin de mes jours dépend de ſa réponſe.

SCENE III.

ALZONDE.

Je ne formois donc pas un frivole ſoupçon !
Trop heureuſe rivale... Ah ! que dis-je ? Eh quel nom?
N'ai-je point immolé mon amour à ma gloire
Et rendu tout mon cœur au ſoin de la victoire !...
Quoi ! des ſoupirs encor reviennent me trahir !
Falloit-il le revoir, s'il falloit le haïr ?

Son supplice est entier, amante infortunée
Il ne manquoit aux maux qui font ta destinée
Que d'entendre d'un cœur dont tu subis la loi
Des soupirs échappés pour une autre que toi !
Je n'en puis plus douter, & pour comble d'outrage ;
On veut que leur bonheur soit encor mon ouvrage !
J'en rends grace au destin : ce soin qui m'est commis
M'aide à désespérer mes cruels ennemis ;
Dans le sang le plus cher, répandu par ma haine,
Que tout ici gémisse & souffre de ma peine ;
On retranche à l'horreur de ses maux rigoureux
Ce qu'on en peut verser sur d'autres malheureux :
Tremble, crédule amant ; en frappant ce qu'il aime ;
L'amour est plus cruel que la haine elle-même ;
Mais ma rivale vient, cachons lui son bonheur,
Dissimulons ma rage, & trompons sa douleur.

SCENE IV.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé*, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

AH ! ma cher Aglaé ! dans quel tems déplorable
Me laissez-vous livrée à l'effroi qui m'accable !
Ismene ne vient point en dissiper l'horreur ;
Tout me fuit, tout me laisse en proie à ma douleur.

ALZONDE.

Si vous en voulez croire & ma crainte & mon zele,
Fuyez, cher Eugénie, une terre cruelle ;
Des mêmes délateurs je redoute les coups :
Peut-être leur fureur s'étendroit jusqu'à vous ;
Il en est temps encor, fuyez.

EUGÉNIE.

Moi, que je fuie ?
Je crains, mais pour mon pere & non pas pour ma vie.

SCENE V.

ALZONDE, *sous le nom d'Aglaé*; EUGÉNIE, ISMENE.

EUGÉNIE.

EH bien, que m'apprends-tu ?

ISMENE.

Le silence & l'effroi
Environnent les lieux qui nous cachent le Roi :
Je n'ai vu que Volfax; il me suit, & peut-être
Mieux instruit des revers que ce jour a vu naître,
Madame, vous pourrez les apprendre de lui.

EUGÉNIE.

Vous, ma chere Aglaé ; vous, mon unique appui ;
Pénétrez jusqu'au Prince ; allez, tâchez d'apprendre
Si, suspendant ses coups, il daigne encor m'entendre,
De la vertu trahie exposez le malheur,
Et s'il parle de moi.... Dites-lui ma douleur ;
Dites-lui que j'espire en proie à tant d'alarmes,
Que je n'aurois pas cru qu'il fit couler mes larmes ;
Qu'il voulut mon trépas, & qu'aujourd'hui sa main
Dût conduire le fer qui va percer mon sein.

SCENE VI.

EUGÉNIE, VOLFAX, ISMENE.

EUGÉNIE.

RAssurez-moi, Milord, quel forfait se prépare ?
De l'auteur de mes jours quel malheur me sépare ?

VOLFAX.

Un ordre ſouverain l'a commis à mes ſoins ;
C'eſt tout ce que je ſais.

EUGÉNIE.

Puis-je le voir du moins ?
Vous le plaignez ſans doute, une ame généreuſe
Ne voit point ſans pitié la vertu malheureuſe.
Venez, guidez mes pas, il n'eſt point de danger,
Point de mort qu'avec lui je n'oſe partager.

VOLFAX.

Vous ne pouvez le voir, & ſes Juges peut-être
Devant eux à l'inſtant vont le faire paroître.

EUGÉNIE.

Des Juges ! De quel crime a-t-on pu le charger ?
Quel citoyen plus juſte oſe l'interroger ?...

VOLFAX.

Quand du pouvoir des Rois la fortune l'approche,
Un ſujet rarement eſt exempt de reproche.

EUGÉNIE.

Arrêtez ; à ſes mœurs votre reſpect eſt dû ;
La vertu dans les fers eſt toujours la vertu :
Sa probité toujours éclaira ſa puiſſance ;
Que pour des cœurs voués au crime, à la vengeance,
Le premier rang ne ſoit que le droit déteſté
D'être injuſte & cruel avec impunité :
Pour les cœurs généreux que l'honneur ſeul inſpire,
Ce rang n'eſt que le droit d'illuſtrer un empire,
De donner à ſon Roi des conſeils vertueux,
Et le ſuprême bien de faire des heureux.
Toi qui, peu fait ſans doute à ces nobles maximes,
Oſes ternir l'honneur par le ſoupçon des crimes,
Tu prends pour en juger des modeles trop bas ;
Reſpecte le malheur, ſi tu ne le plains pas.
Apprends que dans les fers la probité ſuprême
Commande à ſes tyrans, & les juge elle-même.
Mais c'eſt trop m'arrêter, & tu pourrois penſer
Qu'à briguer ton appui je daigne m'abaiſſer.

Le trône ſeul a droit de me voir ſuppliante :
Je vais....

VOLFAX.

Un ordre exprès s'oppoſe à votre attente ;
Du trône, dans ce jour, tout doit être écarté,
Madame, & votre nom n'en eſt pas excepté.

SCENE VII.

EUGÉNIE, ISMENE.

EUGÉNIE.

D'Un tribunal cruel on m'interdit l'entrée ;
O mon pere ! ô forfait ! ſa perte eſt aſſurée.
Du parricide affreux qu'apprête leur fureur,
Mon ſang glacé d'effroi me préſage l'horreur.

ISMENE.

Ses amis, ſa vertu, la voix de la Juſtice....

EUGÉNIE.

Eſt-il des droits ſacrés, ſi l'on veut qu'il périſſe ?
Et des amis, dis-tu ? Quel nom dans ce ſéjour !
La ſincere amitié n'habite point la Cour ;
Son fantôme hypocrite y rampe aux pieds d'un maître ;
Tout y devient flatteur, tout flatteur cache un traître.
Eût-il gagné les cœurs par des bienfaits nombreux,
Oſe-t-on être encor l'ami d'un malheureux ?
De la Cour un inſtant change toute la face ;
Tout vole à la faveur, tout quitte la diſgrace.
Ceux mêmes qu'il ſervit ne le défendront pas :
Le jour d'un nouveau regne eſt le jour des ingrats.
Mais quel affreux ſilence & quelle ſolitude !
Chaque moment ajoute à mon inquiétude.
Inſtruite de ma crainte, Aglaé ne vient pas :
Allons la retrouver ; elle me fuit : hélas !

Je ne le vois que trop ; ſa tendreſſe ſans doute
Craint de me confirmer le coup que je redoute.

SCENE VIII.

ARONDEL, EUGÉNIE, ISMENE.

ARONDEL.

DAns ce ſéjour coupable, où tout change aujourd'hui,
Où les cœurs vertueux ont perdu leur appui ;
Si par des ſentiments au-deſſus du vulgaire
Juſques dans ſes malheurs la vertu vous eſt chere,
Qu'en ces funeſtes lieux par vous je ſois guidé :
Parlez, daigné m'apprendre où Vorceſtre eſt gardé ?

EUGÉNIE.

Généreux étranger, mortel que je révere,
Qui vous rend ſi ſenſible au malheur de mon pere ?

ARONDEL.

Vous, ſa fille ? O bonheur !....

EUGÉNIE.

Quel tendre pitié,
Quel héroïque effort vous conduit ?

ARONDEL.

L'amitié.
D'un cœur ſolide & vrai vantez moins la conſtance,
Le devoir n'a point droit à la reconnoiſſance.
Le trône eſt entouré d'un peuple adulateur,
Et l'ami d'un heureux n'eſt ſouvent qu'un flatteur.
J'étois de ſa vertu l'adorateur fidele ;
Elle reſte à ſon cœur, je lui reſte avec elle :
Je ſerois ignoré dans ce ſéjour nouveau ;
Car quoique cette Cour ait été mon berceau,
Mes traits changés aux lieux où j'ai caché ma vie
Me rendent étranger au ſein de ma patrie.

Mais puisqu'encor propice en ce jour de courroux,
Le Ciel daigne m'entendre & m'adresse à vous,
Madame, à vos regards je parois sans mystere.
Vous voyez Arondel, l'ami de votre pere.
Tandis qu'on ne l'a vu que puissant & qu'heureux,
J'ai fui de la faveur le séjour fastueux,
Et je n'ai point grossi cette foule importune
Qui venoit à ses pieds adorer la fortune :
Mais lorsque tout s'éloigne, & qu'il est oublié,
Je reviens, & voici le jour de l'amitié.

EUGÉNIE.

O présage imprévu d'un destin plus prospere !
Puisqu'il vous rend à nous, le Ciel est pour mon pere.

ARONDEL.

Quand pour lui revenu, j'apportois des secrets
Dûs aux soins d'un Etat heureux par ses bienfaits ;
Quoi ! je le vois trahi dans ces mêmes contrées
Où je comptois revoir ses vertus adorées !
Quels lâches imposteurs ont causé ces revers ?
Tout abandonne-t-il Vorcestre dans les fers ?
N'est-il plus à la Cour une ame assez hardie
Pour oser s'élever contre la calomnie ?
O toi qui dans des temps dont je garde les mœurs,
Inspirois nos aïeux, & faisois les grands cœurs,
Vérité généreuse, es-tu donc ignorée,
Et du séjour des Rois à jamais retirée !
Nourri loin du mensonge & de l'esprit des Cours,
J'ignore de tout art les obliques détours ;
Mais libre également d'espérance & de crainte,
J'agirai sans foiblesse & parlerai sans feinte.
On expose toujours avec autorité
La cause de l'honneur & de la vérité.
Commandez, j'obéis; nul péril ne m'étonne :
Qui ne craint point la mort, ne craint point qui la donne.

EUGÉNIE.

Que puis-je décider ? vous-même guidez-moi ;

Je ne ſais que gémir en ces moments d'effroi.
Volfax garde mon pere : il en veut à ſa vie ;
J'ai vu dans ſes diſcours la baſſeſſe & l'envie.
Ah ! ſi dans cet inſtant des juges ennemis
Décidoient qu'en ſecret... Ah ! Milord, j'en frémis !
Allons, ſervez de guide à mon ame égarée :
Du lieu qui le renferme environnons l'entrée,
Et ſi des aſſaſſins lui vont percer le flanc,
Ils n'iront juſqu'à lui que couverts de mon ſang.

ARONDEL.

Non : il faut plus ici qu'une douleur ſtérile ;
Forcez des Courtiſans la cohorte ſervile ;
Confondez l'impoſture, éclairez l'équité,
Et juſqu'au Trône enfin portez la vérité.
Au zele d'un ami laiſſez le ſoin du reſte,
Vorceſtre confondra cette ligue funeſte,
Ou, ſi pour le ſauver mes ſoins ſont ſuperflus,
Quand il expirera, je n'exiſterai plus.

SCENE IX.

EUGÉNIE, ISMENE.

EUGÉNIE.

ALlons, puiſqu'il le faut, tâchons de voir encore
Celui que je devrois haïr, & que j'adore !
Il me rendra mon pere ; oui ſon cœur n'eſt point fait
Pour commander le meurtre, & ſouſcrire au forfait.
Mais ſi pour le fléchir, pour vaincre l'impoſture,
Ce n'étoit point aſſez des pleurs de la nature,
Toi, dont je n'eus jamais imploré le ſecours,
Si je ne l'implorois pour l'auteur de mes jours,
Amour, viens dans ſon cœur guider ma voix tremblante,
Et prête ta puiſſance aux larmes d'un amante !

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALZONDE, AMELIE.

ALZONDE.

As-tu ſervi les vœux d'un cœur déſeſpéré ?
Au gré de ma fureur tout eſt-il préparé ?

AMELIE.

Vos ordres ſont remplis.

ALZONDE.

Au milieu de ma haine,
Mon cœur frémit du crime où la rage l'entraîne.
Mon ſort me veut coupable, il faut y conſentir ;
Ne laiſſons plus au Roi l'inſtant du repentir.
L'infidele rapport que je viens de lui faire,
Vainement a paru redoubler ſa colere.
Incertain, furieux, attendri tour-à-tour,
Juſques dans ſa fureur j'ai connu ſon amour.
Il nommoit Eugénie ; il partage ſa peine :
S'il l'entend, il fait tout ; s'il l'a voit elle eſt Reine.
La grace de Vorceſtre eſt le prix d'un ſoupir :
Je connois trop l'amour, il ne ſait point punir.
Quoi ! ces périls, ces pleurs n'auroient ſervi qu'à rendre
Ma rivale plus chere & ſon amant plus tendre !
Il eſt temps de frapper ; pour combler tes rigueurs,
N'étoit-ce point aſſez d'unir tous les malheurs,
Ciel, falloit-il auſſi raſſembler tous les crimes ?

Et devois-tu m'offrir d'innocentes victimes?
Vengeance, désespoir, vertu des malheureux,
Je n'espere donc plus que ces plaisirs affreux
Que présente à la haine, à la rage assouvie,
L'aspect d'un ennemi qu'on arrache à la vie!

SCENE II.

ALZONDE, VOLFAX, AMELIE.

ALZONDE.

Eh bien! qu'attendez-vous? Quelle lente fureur!
Un crime sans succès perd toujours son auteur.
Songez que si le Roi voit Eugénie en larmes....

VOLFAX

Madame, épargnez-vous d'inutiles alarmes,
Aux cris dont sa douleur vient remplir ce palais,
Du trône jusqu'ici j'ai su fermer l'accès:
Solitaire & plongé dans un morne silence,
Edouard laisse agir mes soins & ma vengeance,
Et l'on n'interrompra ce silence fatal
Qu'en lui portant l'arrêt qui proscrit mon rival,
Tout nous seconde enfin; sa ruine est certaine:
Jaloux de son crédit, & liés à ma haine,
Ses Juges vont hâter son arrêt & sa mort.
Vos vœux seront remplis; je commande en ce port,
Madame, & dès demain, cessant d'être captive,
Pour revoir vos Etats vous fuirez cette rive.

ALZONDE.

Perdez votre ennemi: mon funeste courroux
Ne sera point oisif en attendant vos coups.

SCENE III.

VOLFAX.

L'Abyme eſt ſous tes pas ambitieuſe Reine ;
Tu crois que je te ſers, je ne ſers que ma haine :
Mon rival abattu, je comble tes revers,
Je me ſuffis ici, je te nomme & te perds.
Mon ſort s'affermira par leur chûte commune ;
Point de lâches remords, accablons l'infortune.
Mais quel eſt l'étranger qui s'eſt offert à moi ?
Il prétend voir, dit-il, ou Vorceſtre ou le Roi :
Peu commune à la Cour, ſa fermeté m'étonne ;
Je n'ai pu m'éclaircir ſur ce que je ſoupçonne.
Pour ſurprendre un ſecret qu'il craint de dévoiler,
Je veux qu'à mon rival il vienne ici parler.

SCENE IV.

VOLFAX, GLASTON, GARDES.

VOLFAX.

GArdes, faites venir Vorceſtre en ma préſence ;
Vous, fidele Glaſton, veillez dans mon abſcence :
Caché près de ces lieux, tandis que j'entendrai
D'un entretien ſuſpect le ſecret ignoré,
Que rien ici du Roi ne trouble la retraite :
C'eſt ſon ordre abſolu que ma voix vous répete.

SCENE V.

VORCESTRE, VOLFAX, GARDES.

VORCESTRE.

QUe dois-tu m'annoncer ? Ne faut-il que mourrir ?

VOLFAX.

Un étranger demande à vous entretenir ;
Vous entendrez ici ce qu'il prétend vous dire ;
Edouard le permet : Gardes, qu'on se retire.

SCENE VI.

VORCESTRE *seul.*

EH ! qui peut me chercher dans ces funestes lieux ?
Est-ce un heureux secours que m'adressent les Cieux ?
Quel que soit l'inconnu que je vais voir paroître,
Dieu juste ! fais du moins qu'il ne soit point un traître !
Que je puisse par lui détruire un attentat,
Non pour sauver mes jours, mais pour sauver l'Etat....
Où respire, où gémit ma fille infortunée ?
Tu connois sa vertu, conduis sa destinée.....
Quand j'éprouve des maux qui semblent n'être faits
Que pour être la honte & le prix des forfaits,
Je ne t'accuse point, arbitre de ma vie :
Lorsque la liberté, l'ame de la Patrie,
Voit dégrader ses droits, voit tomber sa grandeur,
La mort est un bienfait, & non pas un malheur....
Ignorât-on le sort que nous devons attendre,

Et ſous quels Cieux nouveaux notre eſprit va ſe rendre,
Le déſir du néant convient aux ſcélérats :
Non, je ne puis penſer que la nuit du trépas
Eteigne avec nos jours ce flambeau de notre ame
Qu'alluma l'Immortel d'une céleſte flamme.
La vertu malheureuſe en ces jours criminels,
Annonce à ma raiſon les ſiecles éternels.
Pour la ſeule douleur la vertu n'eſt point née,
Le Ciel a fait pour elle une autre deſtinée.
Plein de ce juſte eſpoir, je m'éleve aujourd'hui
Vers l'Etre bienfaiſant qui me créa pour lui....
Mais qui s'avance ici ?

SCENE VII.

VORCESTRE, ARONDEL.

VORCESTRE.

Quel deſſein vous amene ?

ARONDEL *l'embraſſant.*

Cher Vorceſtre !....

VORCESTRE.

Que vois-je ? Ah ! je m'en crois à peine....
Quoi ! c'eſt vous, Arondel ; c'eſt vous que je revois
Et que j'embraſſe, hélas ! pour la derniere fois ?
Dans cet inſtant mêlé de joie & de triſteſſe,
De mes ſens interdits ſoutenez la foibleſſe....
Que venez-vous chercher aux portes de la mort ?
Pourquoi m'avez-vous fui dans un plus heureux ſort ?
Quel déſert à mes ſoins cachoit vos deſtinées ?
Privé de vous, hélas ! j'ai perdu mes années,
Et ne vous vois-je enfin vous rendre à mes ſouhaits,
Que pour ſentir l'horreur de vous perdre à jamais ?

ARONDEL.

Ne donnons point ce temps à d'inutiles plaintes,

Osez briser vos fers, & dissiper nos craintes :
Le jour déjà plus sombre aide à tromper les yeux,
Je reste ici, pour vous, abandonnez ces lieux,
Fuyez avec horreur une indigne patrie :
Déjà par mes conseils, par les soins d'Eugénie,
Une barque s'apprête ; allez, passez les mers ;
Vivez, si vous m'aimez : cette garde, ces fers,
Ces murs n'alarment point une ame magnanime,
L'appareil de la mort n'étonne que le crime.
Souffrez qu'en vous sauvant, l'intrépide amitié
Prenne l'emploi du Ciel qui vous laisse oublié.

VORCESTRE.

J'emploierois pour la vie un lâche stratagême !
Je pourrois à la mort exposer ce que j'aime !
Je ne crains rien pour moi : pour vous seul j'ai frémi ;
Fuyez, abandonnez un malheureux ami :
Je sens, comme ma fin, l'instant qui nous sépare ;
Mais fuyez, craignez tout dans ce palais barbare :
Je mourrai doublement si vous y périssez.

ARONDEL.

J'aurois cru qu'en m'aimant vous m'estimiez assez
Pour devoir m'épargner le soupçon de la crainte,
Et me croire au-dessus du sort & de la plainte ;
Vous me connoîtrez mieux : si vous voulez périr,
Je ne vous quitte point, ami, je sai mourir.
Convaincu, comme vous, du néant de la vie,
Pourrois-je regretter de me la voir ravie ?
Aveugle sur son être, incertain, accablé,
Dans ce séjour mortel le sage est exilé ;
Il voit avec transport la fin de la carriere
Où doit naître à ses yeux l'immortelle lumiere :
Dans cette nuit d'horreurs, la vie est un sommeil,
La mort conduit au jour, & j'aspire au réveil.
Mais suspendant ici cette sagesse austere,
Ne songez jourd'hui qu'au tendre nom de pere.
Si de barbares mains ne l'éloignoient de vous,
Eugénie en ce lieu seroit à vos genoux,

Prête à chercher la mort, résolue à vous suivre :
Ah ! si sa tendre voix vous conjuroit de vivre,
Vous refuseriez-vous à sa vive douleur ?
Pourriez-vous lui plonger le poignard dans le cœur ?...
Ignorez-vous l'opprobre où vous expose un traître ?
Volfax peut tout : bientôt un vil bourreau peut-être...
O honte ! Quoi, tomber sous cette indigne main !
Fuyez, je crois déjà voir le glaive assassin.

VORCESTRE.

Quelle que soit la main qui m'ôtera la vie,
Qui meurt dans sa vertu, meurt sans ignominie.

ARONDEL.

La gloire, je le sais, devroit suivre une mort,
L'ouvrage de la fraude & le crime du sort;
Mais à tout condamner la foule accoutumée,
Sur le crime apparent flétrit la renommée ;
Qui pourroit se défendre & ne le dédaigne pas,
Veut perdre avec le jour l'honneur de son trépas.

VORCESTRE.

La vertu ne connoît d'autre prix qu'elle-même :
Ce n'est point son renom, ce n'est qu'elle que j'aime:
Que l'Univers approuve ou condamne mes fers,
Ami, vous m'estimez ; voilà tout l'Univers.
A parler pour mes jours si mon cœur se refuse,
Je sais mon plus grand crime, il n'admet point d'excuse,
Et l'innocence enfin, peu faite à supplier,
Ne descend point au soin de se justifier.
En conservant mes jours, je perdrois votre estime
Si je pouvois ramper sous la main qui m'opprime,
Si l'aspect de ma fin pouvoit m'intimider ;
Je sais quitter la vie, & non la demander.
Retournez vers ma fille, & cessant de m'abattre ;
Ami, ne m'offrez plus ses larmes à combattre ;
Les maux, les fers, la mort, je puis tout surmonter,
Je n'ai que sa douleur & vous à redouter.
Epargnez-moi l'horreur où ce moment me livre,
Au nom de ma tendresse, ordonnez-lui de vivre ;

Au nom de l'amitié, dont les augustes nœuds
Survivent au trépas dans les cœurs vertueux,
Qu'elle me trouve en vous, & qu'elle vous soit chere;
Quand je meurs, mon ami de ma fille est le pere.
Je vivrai dans vos cœurs: que ma mort à jamais
Emporte votre estime & non pas vos regrets.

ARONDEL.

Ainsi rien ne fléchit ce courage intrépide....
Je me livre moi-même au transport qui vous guide:
Et bien, cruel ami, puisqu'immolant vos jours,
Vous refusez de fuir, il faut d'autres secours.
Je vous dois des conseils dignes d'un cœur sublime:
Le supplice a toujours l'apparence du crime;
Sauvez de cet affront votre nom respecté,
Et marquez-le du sceau de l'immortalité.
Périr sous les regards d'un traitre qui vous brave,
Périr dans les tourments, c'est périr en esclave.
Non, il faut mourir libre, & décider sa fin:
Un cœur indépendant doit faire son destin.
Des sens épouvantés étouffant le murmure,
Un cœur vraiment Anglois s'asservit la nature;
Il chérit moins le jour qu'il n'abhorre les fers:
Il sait vaincre la mort, l'effroi de l'Univers:
Pour vous affranchir donc au sein de l'esclavage,
Pour tromper vos tyrans, & confondre leur rage,
Je vais.... glacé d'horreur & saisi de pitié,
Vous fournir un secours dont frémit l'amitié!
Je frissonne en l'offrant.... mais un devoir austere
M'impose malgré moi ce cruel ministere;
Vous êtes désarmé.... ce poignard est à vous:
Que votre sein ne soit percé que de vos coups.
Prenez ce fer, frappez, je m'en réserve un autre;
Trop heureux que mon ame accompagne la vôtre,
Et qu'admirant un jour ce généreux courroux,
Londres nomme l'ami qui tomba près de vous!

VORCESTRE.

Quelqu'honneur qu'à ce sort la multitude attache,
Se donner le trépas est le destin d'un lâche:

Savoir souffrir la vie, & voir venir la mort,
C'est le devoir du sage, & ce sera mon sort.
Le désespoir n'est point d'un ame magnanime :
Souvent il est foiblesse, & toujours il est crime.
La vie est un dépôt confié par le Ciel;
Oser en disposer c'est être criminel.
Du monde où m'a placé la sagesse immortelle,
J'attends que de son sein son ordre me rappelle :
N'outrons point les vertus par la férocité;
Restons dans la nature & dans l'humanité.
Garde ce triste don; ton ami ne demande
Qu'un service important que l'Etat te commande :
Cet écrit que Volfax adresse aux ennemis,
Par les soins d'un des miens venoit d'être surpris,
Quand l'apportant au Roi, j'ai trouvé l'esclavage.
Porte-le : d'un perfide il y verra l'ouvrage...,

SCENE VIII.

VOLFAX, VORCESTRE, ARONDEL, GARDES.

VOLFAX.

HOlà, Gardes, à moi! saisissez-les tous deux.

ARONDEL, *frappant Volfax du poignard qu'il tenoit encore.*

Voilà ton dernier crime: expire, malheureux.

(*Il jette le poignard.*)

(*Aux Gardes.*)

Faites votre devoir, je suis prêt à vous suivre :
Vous vivrez cher Vorcestre, ou je cesse de vivre.

(*On l'emmene.*)

VORCESTRE.

Séparés si long-temps, deux vertueux amis
N'avoient-ils que les fers pour se voir réunis?

ACTE V.

SCENE PREMIEREE.

ÉDOUARD, GLASTON, GARDES.

ÉDOUARD.

OUI je vais confirmer l'arrêt de ſon ſupplice :
Qu'avant tout cependant cet ami, ce complice,
Qui s'obſtine au ſilence & brave le danger,
Soit conduit devant moi, je veux l'interroger.

GLASTON.

Aux portes du palais Eugénie éplorée.
Depuis long-temps, Seigneur, en demande l'entrée.

ÉDOUARD.

Qu'elle paroiſſe : allez.

SCENE II.

ÉDOUARD.

JE vais la voir enfin :
Je tremble.... Je frémis.... Quel ſera mon deſtin?
Qu'Eugénie à mon cœur laiſſe au moins l'eſpérance,
Et je lui rends ſon pere.... O Ciel, elle s'avance,
Sa grace eſt dans ſes yeux.

SCENE III.

ÉDOUARD, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

POur la derniere fois
Je puis enfin, Seigneur, vous adresser ma voix :
Mon pere est condamné; Souverain de sa vie,
L'abandonnerez-vous aux fureurs de l'envie?

ÉDOUARD.

Je pouvois le sauver, quoiqu'il fût convaincu ;
Il va mourir, Madame, & vous l'avez voulu.

EUGENIE.

Le plus juste des Rois permettra-t-il le crime
D'infâmes délateurs, qu'un vil espoir anime,
Ont osé le charger du plus faux attentat,
Des traîtres ont jugé le soutien de l'Etat.
Que son Maître le juge, ou s'il faut qu'il périsse,
Si, détournant les yeux, vous souffrez l'injustice,
S'il n'obtient plus de vous un reste d'amitié,
A ma douleur du moins accordez la pitié.
Ma vie est attachée à celle de mon pere :
Ainsi donc par vos coups je perdrois la lumiere !...
Mais dans vos yeux, Seigneur, je lis moins de courroux ;
Achevez, pardonnez, je tombe à vos genoux.

ÉDOUARD *la relevant.*

En quel état vous vois-je, ô ma chere Eugénie !
Vous l'objet de mes vœux, vous l'espoir de ma vie ;
Commandez en ces lieux, n'accablez plus mon cœur
Du remords d'avoir pu causer votre douleur.
Quoi, c'est vous qui priez ! c'est moi qui vous afflige !
A quel affreux excès votre haine m'oblige !
Terminez d'un seul mot ma peine & votre effroi :
Régnez. Au même instant, donnant ici loi,

Vous dérobez Vorcestre au coup qui le menace :
C'est moi qui dans ce jour vous demande sa grace.

EUGÉNIE.

C'en est donc fait, Seigneur, on versera son sang.
Vous savez quel devoir m'éloigne de ce rang.

ÉDOUARD.

Oui, je sais mon malheur ; ce jour épouvantable,
Quand j'en doutois encore, & m'éclaire & m'accable :
Cessez de m'opposer des détours superflus,
Cruelle, je vois trop d'où partent vos refus.
Vous ne pouvez m'aimer, mes vœux font votre peine :
Sous le nom du devoir, vous déguisez la haine ;
Vous le voulez, Madame, il faut y consentir ;
De mon cœur déchiré cet amour va sortir.
C'en est fait, mais songez qu'après cette victoire,
Si je puis l'obtenir, je suis tout à ma gloire ;
Qu'à ma gloire rendu n'agissant plus qu'en Roi,
Un pardon dangereux ne dépend plus de moi.
La Justice a parlé, je lui dois sa victime....
Vous voyez la fureur & l'amour qui m'anime ;
Madame, prononcez... c'est le dernier moment,
Le Maître va parler, si l'on brave l'amant.

EUGÉNIE.

Où me réduisez-vous, Seigneur ? Jugez vous-même
A quel horrible état, à quel tourment extrême
Me condamne aujourd'hui cet amour malheureux,
Pour qui le Ciel n'a fait qu'un destin rigoureux.
Tel est mon sort cruel : je veux sauver mon pere ;
Mais soit qu'à vos desseins je ne sois plus contraire,
Soit que je m'y refuse en ce dernier moment,
Ce pere infortuné périt également :
Le supplice l'attend, si je vous suis rebelle ;
Il meurt de sa douleur, si je trahis son zele.

ÉDOUARD.

C'est trop prier en vain, & c'est trop m'avilir :
Perdons des furieux, puisqu'ils veulent périr.

Il veut sortir.

EUGÉNIE.

Ah! Seigneur, arrêtez..., & qu'enfin ma tendresse...

à part.

Que vais-je dire?... Hélas!... Surmontons ma foiblesse.
Puisqu'il est vrai, Seigneur, qu'un aveugle courroux
Est le seul sentiment qui vous reste pour nous,
Accordez-moi du moins une grace derniere :
Qu'on ne me ferme plus la prison de mon pere ;
Que l'embrassant encor, qu'expirant dans ses bras,
Je m'arrache à l'horreur d'apprendre son trépas.

ÉDOUARD.

L'inflexible rigueur de cette ame hautaine
Ne feroit pour mes feux qu'affermir votre haine;
Sans ses tristes conseils, sans son farouche esprit,
Pour me haïr toujours votre cœur vous suffit....
Je ne me connois plus dans ce cruel outrage....
Vos malheurs & les miens vont être votre ouvrage.

SCENE IV.

EUGÉNIE.

O Rigoureux devoir!... Mes cris sont superflus,
Et mes gémissements ne l'attendrissent plus...
Faut-il tout avouer?.... M'entendra-t-il encore?.....

Des Gardes entrent, précédant Arondel.

Quel est cet appareil, ce trouble que j'ignore?

SCENE V.

EUGÉNIE, ARONDEL, GARDES.

EUGÉNIE.

AH! Milord, c'en est fait; je vais chercher la mort.

ARONDEL.

Arrêtez..... Elle fuit....

SCENE VI.

ARONDEL, GARDES.

ARONDEL.

Quel est donc notre sort?
Qu'attend-on? Et pourquoi me laisse-t-on la vie?
Ton crime est-il comblé, trop ingrate patrie?
Renversant de tes loix le plus ferme soutien,
As-tu sacrifié ton dernier citoyen?
Qu'est devenu Vorcestre? Affreuse incertitude!
Ne puis-je m'éclaicir dans mon inquiétude?
Dans mon cœur déchiré ce doute sur son sort
Revient à chaque instant multiplier la mort:

* *Aux Gardes.*

Vous *, Ministre du meurtre & de la tyrannie,
Si chez vous la pitié n'est point anéantie,
Répondez, rassurez mon esprit incertain,
Ou comblez les horreurs de mon affreux destin....
Vous ne répondez rien? Ce farouche silence,
Barbares, m'apprend trop ce qu'il faut que je pense:
Il est donc mort: Frappez, terminez mon malheur;
Qui versera mon sang sera mon bienfaiteur.
Achevez de brisez la chaîne déplorable
Qui captive mon ame en ce séjour coupable;
Et délivrant mes yeux de l'aspect des mortels,
Sauvez-moi de l'horreur de voir des criminels.

SCENE VII.

GLASTON, ARONDEL, GARDES.

GLASTON.

LE Roi vient en ces lieux, vous pourrez faire entendre
Ce qu'aux Pairs assemblez vous refusez d'apprendre;
Et vous justifiant....

ARONDEL.

Vos soins sont superflus
A me justifier je ne m'abaisse plus:
Oui, je voulois parler: j'eus servi l'Angleterre;
Mais par son noir forfait cette coupable terre
Aujourd'hui dans mon cœur a perdu tous ses droits:
De la patrie enfin je n'entends plus la voix,
Des traîtres, des complots, qu'elle soit la victime:
L'horreur doit habiter dans le séjour du crime;
Que la guerre y répande & le deuil & l'effroi,
Mon ami m'est ravi; tout est fini pour moi:
L'univers ne m'est plus qu'un désert où j'expire...
Le supplice est-il prêt? je n'ai plus rien à dire.

SCENE VIII.

ÉDOUARD, ARONDEL, GLASTON, GARDES.

ÉDOUARD.

DEmeure: quel secret t'unit aux attentats
Du traître qui t'attend pour marcher au trépas?

ARONDEL.

Qu'entends-je? Il vit encore! Appui de l'innocence,
Je reconnois, ô Ciel! j'adore ta puissance;

Je reverrai Vorcestre! ô bonheur imprévu!
Je puis justifier & sauver la vertu.

ÉDOUARD.

Pour ton propre forfait quand la mort te menace ;
Téméraire, oses-tu parler d'un autre grace ?
Crois-tu par ces dehors d'une fausse grandeur
D'un infame assassin ennoblir la fureur ?
Toi qui n'es dans ma Cour connu que par un crime ;
Quel es-tu ? quel destin, quelle fureur t'anime ?

ARONDEL.

Je reçois, sans rougir, les noms des scélérats ;
L'apparence m'accuse, & je ne m'en plains pas ;
Mais puisque vous daignez m'interroger, m'entendre,
A votre estime encor, Seigneur, je puis prétendre:
Je ne farderai point l'aveu que je vous dois :
Non, la vérité seule est la langue des Rois.
Souvent dans les combats le sang de mes ancêtres
A coulé pour les Rois vos peres & nos maîtres :
Et le nom d'Arondel, qui vit encore en moi,
Ne vous annonce pas l'ennemi de son Roi.
Au sein de ces honneurs qu'adore le vulgaire,
Je pouvois conserver un rang héréditaire ;
Mais né libre, j'ai fui l'esclavage des rangs,
Et j'ai laissé ramper les flatteurs & les grands.
Spectateur des humains, citoyen de la terre,
Pour vivre indépendant je quittai l'Angleterre ;
Et si, changeant de soins, je revois ce séjour,
L'intérêt de l'Etat a voulu mon retour.
En Norvege informé de la fuite d'Alzonde,
Et d'une trahison qu'ici même on seconde,
J'en venois à Vorcestre éclaircir les horreurs,
Et j'arrivois enfin quand j'appris ses malheurs.
Je ne le défends point des crimes qu'on m'annonce,
Défendu par ses mœurs, sa vie est ma réponse :
J'ai paru sans effroi, plus stable que le sort,
L'amitié prend des fers & partage la mort.
Si j'ai puni Volfax, la plus pure lumiere

Va rendre à la vertu sa dignité premiere.
Regardez cet écrit qu'a signé l'imposteur.
Vous connoissez la main, lisez, voyez Seigneur,
Si les tourments sont faits pour qui vous en délivre,
Et jugez qui des deux a mérité de vivre.

ÉDOUARD.

Que vois-je! avec Volfax Aglaé conspiroit!
Dans quel abyme affreux le traître m'attiroit!

ARONDEL.

Son inflexible haine empêchoit Eugénie
De confondre à vos yeux la noire calomnie.

ÉDOUARD.

Mortel, ami des cieux, vous que leur équité
A chargé d'apporter ici la vérité,
Vous verrez qu'Edouard est digne de l'entendre,
Et qu'il n'opprime point ceux qu'elle sait défendre.
Vorcestre dans mon cœur porte le coup mortel:
Tandis qu'un noir complot le peignoit criminel,
Sans regret, sans pitié, j'attendois son supplice;
Mais le courroux se tait où parle la Justice.

Aux Gardes.

Vorcestre est libre, allez, qu'il paroisse à mes yeux,
Et pour mieux éclaircir ces projets factieux,
Qu'en ces lieux, à l'instant, Aglaé soit conduite;
Ignorant ces complots, je permettois sa fuite.
Glaston, volez au port: qu'aujourd'hui nul vaisseau
Ne s'éloigne d'ici sans un ordre nouveau.



SCENE IX.

ÉDOUARD, VORCESTRE ARONDEL GARDES.

ÉDOUARD.

Vorceſtre, paroiſſez : en vain la calomnie
Vous a voulu ravir & l'honneur & la vie :
Du Juge des humains l'immortelle équité
Des traits de l'impoſteur ſauve la probité :
Briſer d'injuſtes fers, c'eſt venger l'innocence ;
Vous rendre à votre rang, vous laiſſer ma puiſſance ;
C'eſt moins une faveur qu'un légitime choix :
La vertu doit régner ou conſeiller les Rois.
Mais ces titres brillants s'obſcurciroient peut-être,
S'il vous manquoit celui d'ami de votre maître,
Vous ſavez trop pourquoi ce titre fut perdu,
Vous ſavez à quel prix il peut être rendu.

VORCESTRE.

Si je pouvois changer, par cet opprobre inſigne,
De vos bienfaits, Seigneur, je me rendois indigne,
Un lâche, au gré des tems, varie & ſe dément,
Mais l'honneur ſe reſſemble, & n'a qu'un ſentiment.
Qu'attendez-vous, Seigneur ? On murmure, on conſpire :
Un inſtant affermit ou renverſe un empire :
De traîtres inveſti, l'Etat veut en ce jour
Des ſoins plus importants que les ſoins de l'amour.
La perfide Aglaé, miniſtre des rebelles,
Peut ſeule en dévoiler les trames criminelles ;
Que tarde-t-on, Seigneur, à la conduire ici ?

ÉDOUARD.

Mes ordres ſont donnés ; on doit.... Mais la voici.

SCENE X.

ÉDOUARD, AZONDE, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON, GARDES.

ARONDEL.

En croirai-je mes yeux? C'eſt elle-même...

ALZONDE.

Arrête,
Je te connois, je vois l'orage qui s'apprête ;
Mais laſſe de la vie, & laſſe de forfaits,
J'éclaircirai ſans toi mes funeſtes ſecrets.

A Edouard.

Toi qui fais ma diſgrace & ma douleur profonde,
Reſpecte ton égale, & reconnois Alzonde.

ÉDOUARD.

Alzonde !

ALZONDE.

A tes malheurs tu la reconnoîtras.
Mon nom eſt, je le ſais, l'arrêt de mon trépas ;
Mais quand toute eſpérance à mon ame eſt ravie,
Que craindre ? Tu ne peux que m'enlever la vie,
Tu perdras davantage, & j'aurai la douceur
De te voir en mourant ſurvivre à ton malheur :
De mes reſſentiments je te laiſſe ce gage...
Mais trop long-temps ici je contrains mon courage,
Alzonde, toujours Reine au milieu des revers,
Inconnue à tes yeux fut libre dans tes fers ;
Et dans l'inſtant fatal où tu peux me connoître ;
Je ſais comme un grand cœur doit fuir l'aſpect d'un maître.

ÉDOUARD.

Gardes, ſuivez ſes pas.

SCENE XI.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL.

ÉDOUARD.

MOn esprit agité
Ne peut de ses discours percer l'obscurité :
Quel est cet avenir, quelles sont ces disgraces
Que m'annoncent ici ces altieres menaces ?
Que craindre ? Elle est captive, & ce ton menaçant
Est le dernier transport d'un courroux impuissant.
Je ne sens aujourd'hui que le bonheur suprême
De voir, de consoler, d'obtenir ce que j'aime.
En faveur de mes vœux le Ciel s'est déclaré.
Vous en voyez, Vorcestre, un présage assuré ;
Et lorsqu'en mon pouvoir il met mon ennemie,
Son choix n'est plus douteux, il couronne Eugénie.

SCENE XII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL, GLASTON.

GLASTON.

SEigneur, la fiere Alzonde a su tromper nos yeux ;
Elle s'est poignardée au sortir de ces lieux.
» On m'apprête la mort, je ne sais point l'attendre
» Dit-elle : c'est de moi que mon sort doit dépendre
» Le poison m'a vengée ; en ce même moment

» Ma rivale périt : frémis, funeste amant,
» Tu sauras que j'aimois, par l'effet de ma haine.
» Je me venge en amante, & me punis en Reine. «

ÉDOUARD.

Quel noir pressentiment d'un barbare destin...
Que l'on cherche Eugénie, & qu'elle apprenne enfin...

Eugénie arrive, soutenue par ses femmes.

O Ciel ! en quel état elle s'offre à ma vue !
O détestable Alzonde !

VORCESTRE.

O disgrace imprévue

SCENE XIII.

ÉDOUARD, VORCESTRE, ARONDEL; EUGÉNIE, ISMENE, GLASTON.

EUGÉNIE.

QUe servent les regrets? Laissez jouir mon cœur
Du peu de temps que doit m'accorder ma douleur.
Le croirai-je ! ô mon pere ! Une juste puissance
A puni l'imposture, & sauvé l'innocence.
Quel heureux changement, comblant tous mes desirs,
Dans l'horreur du trépas m'offre encor des plaisirs...
Je renais un instant, en perdant la lumiere,
Je puis vous dévoiler mon ame toute entiere.
J'ai trop long-temps gémi sous ce triste fardeau;
Il n'est plus de secret sur le bord du tombeau...
Je dois bénir le coup qui du jour me délivre.
Victime de mon cœur, je ne pouvois vivre
Que dans l'horrible état d'un amour sans espoir,
Ou qu'infidelle aux loix ainsi qu'à mon devoir.
Pardonnez, ô mon pere, aux feux que je déplore;

Ils seroient ignorés, si je vivois encore.....
Oui, le Ciel l'un pour l'autre avoit formé nos cœurs.
Prince... je vous aimois... Je vous aime... Je meurs.

VORCESTRE.

Hélas !

ÉDOUARD.

C'en est donc fait ! O douleur immortelle !
O Ciel ! éteint mes jours, il n'étoient que pour elle.

Fin de la Tragédie d'Edouard.

SIDNEI,

COMÉDIE,

Représentée en 1745 par les Comédiens ordinaires du Roi.

....Hinc illud eſt tœdium & diſplicentia ſui.... faſtidio eſſe cœpit vita & ipſe mundus, & ſubit Illud rabidarum deliciarum, quouſque eadem? SENECA.



ACTEURS.

SIDNEI.

ROSALIE, amante de Sidnei.

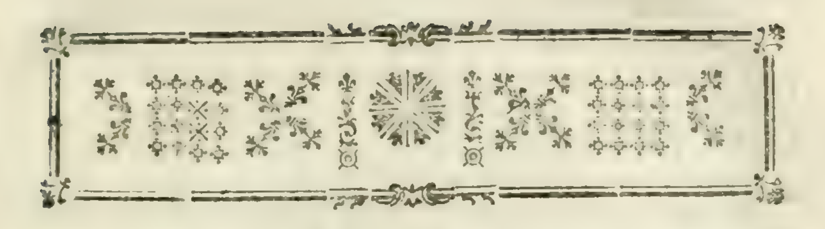
HAMILTON, ami de Sidnei.

DUMONT, valet-de-chambre de Sidnei.

HENRI, Jardinier.

MATHURINE, fille de Henri.

La Scene est en Angleterre, dans une maison de campagne.



SIDNEI, COMÉDIE,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DUMONT.

Il falloit, sur ma foi, que le mauvais Poëte
Qui chanta le premier l'amour de la retraite,
Fut un triste animal ; quel ennuyeux séjour
Pour quelqu'un un peu fait à celui de la Cour !
Depuis trois mortels jours qu'en ce manoir champêtre
Je partage l'ennui dont se nourrit mon maître,
J'ai vieilli de trois ans. Est-il devenu fou,
Monsieur Sidnei ? Quoi donc ce nicher en hibou !
Lui, riche, jeune, exempt de tout son incommode ;
Au milieu de son cours des femmes à la mode ;
A la veille, morbleu, d'avoir un Régiment,

Planter là l'Univers, s'éclipser brusquement,
Quitter Londres & la Cour pour sa maudite terre!
Si je savois du moins quel sujet nous enterre
Dans un gîte où jamais nous ne sommes venus :
Mais j'ai beau lui parler, il ne me répond plus.
Depuis un mois entier c'est le silence même :
Oh! je saurai pourquoi nous changeons de systême ;
Il ne sera pas dit que nous nous ennuierons,
Sans que de notre ennui nous sachions les raisons.
Allons.... J'allois me faire une belle querelle,

Revenant sur ses pas.

Il m'a bien défendu d'entrer sans qu'il appelle :
Il n'a point emmené seulement un laquais,
Il faut qu'en ce désert je sois tout désormais,
Et qu'un valet-de-chambre ait la peine de faire
Le service des gens, outre son ministere.
Ah! la chienne de vie!.... Encor si dans ces bois,
Pour se désennuyer, on voyoit un minois,
Certain air, quelque chose enfin dont au passage
On pût avec honneur meubler son hermitage,
On prendroit patience, on auroit un maintien ;
Mais rien n'existe ici, ce qui s'appelle rien :
C'est pour un galant homme un pays de famine.
J'ai pourtant entrevu certaine Mathurine,
Fille du jardinier, gentille ; mais cela
M'a l'air si sot, si neuf.... Ah parbleu, la voilà.
Bon jour, la belle enfant.

SCENE II.

DUMONT, MATHURINE,
faisant plusieurs révérences.

DUMONT.

Point de cérémonie:
Approchez..... Avez-vous honte d'être jolie ?

Pourquoi cette rougeur & cet air d'embarras?

MATHURINE.

Monſieur....

DUMONT.

Ne craignez rien : où portiez-vous vos pas?

MATHURINE.

Monſieur je vous cherchois.

DUMONT *à part.*

Ceci change la note,
Me chercher ? Mais vraiment elle n'eſt pas ſi ſote.

MATHURINE.

Vous êtes notre maître?

DUMONT.

A-peu-près ; mais voyons,
Comme au meilleur ami, contez-moi vos raiſons.

MATHURINE.

Pour une autre que moi, Monſieur, je ſuis venue....

DUMONT.

Oh ! je vous vois pour vous.

MATHURINE.

Une Dame inconnue
Depuis quatre ans entiers, toujours dans le chagrin,
Demeure en ce pays, dans un château voiſin.

DUMONT.

Achevez, dites-moi que veut cette inconnue?

MATHURINE.

Vous voudrez l'obliger dès que vous l'aurez vue;
Je ne ſais quel ſervice elle eſpere de vous,
Mais ſi-tôt qu'elle a ſu que vous étiez chez nous,
J'étois près d'elle alors, j'ai remarqué ſa joie :
Et ſi je viens ici, c'eſt elle qui m'envoie
Vous demander, Monſieur, un moment d'entretien;
Elle vous croit trop bon pour lui refuſer rien.

DUMONT.

Des avances ! oh, oh ! le monde ſe renverſe;
On a raiſon, l'aiſance eſt l'ame du commerce.
Oui, qu'elle ſe préſente; au reſte elle a bien fait
De vous donner en chef le ſoin de ſon projet;

Quel mérite enfoui dans une terre obſcure !
J'admire les talents que donne la nature ;
Déjà dans l'ambaſſade auroit-on mieux le ton
Et l'air myſtérieux de la profeſſion,
Quand ou auroit ſervi vingt petites maîtreſſes,
Et de l'art des meſſages épuiſé les fineſſes ?
Mais ce rôle pour vous, ma fille, eſt un peu vieux,
Votre âge en demande un que vous rempliriez mieux ?
Et, ſans négocier pour le compte des autres,
Vous devriez n'avoir de ſecrets que les vôtres.

MATHURINE.

Je ne vous entends point.

DUMONT.

Je vous entends bien moi.

A part.

Ma foi, je la prendrois, ſi j'étois ſans emploi :
Tenez, je ne veux point tromper votre franchiſe,
Monſieur eſt là-dedans, vous vous êtes mépriſe :
Je ne ſuis qu'en ſecond ; mais cela ne fait rien,
Je parlerai pour vous, & l'affaire ira bien ;
C'eſt un conſolateur des beautés malheureuſes,
Qui fait, quand il le veut, des cures merveilleuſes.

MATHURINE.

A tout autre qu'à lui ne dites rien ſur-tout !
On vient... Chut, c'eſt mon pere.

DUMONT.

Oh ! des peres par-tout !

SCENE III.

DUMONT, HENRI, MATHURINE.

HENRI *portant un paquet de lettres.*

AH ! ah ! c'eſt trop d'honneur, Monſieur, pour notre fille.

DUMONT.

Vraiment, maître Henri, je la trouve gentille.

HENRI.

Ça ne dit pas grand chose.

DUMONT.

Oh! que cela viendra!
Le temps & ton esprit... Mais que portes-tu là?

HENRI *lui donnant les lettres.*

Un paquet qu'un courier m'a remis à la porte.

DUMONT.

Et qu'est-il devenu?

HENRI.

Bon, le diable l'emporte
Et ne le renverra que dans trois jours d'ici.

DUMONT.

J'entends, je crois, mon Maître.... Oui, sortez, le voici.

SCENE IV.

SIDNEI *lisant quelques papiers*, DUMONT.

DUMONT.

Oserois-je, Monsieur, (cela sans conséquence,
Et sans prétendre après gêner votre silence)
Vous présenter deux maux d'interrogation?
Comme j'aurois à prendre une précaution,
Si nous avions long-temps à rêver dans ce gîte,
Faites moi le plaisir de me l'apprendre vîte,
Vu que si nous restons quatre jours seulement,
Je voudrois m'arranger, faire mon testament,
Me mettre en regle.... Enfin, Monsieur, je vous le jure,

Je ne puis plus tenir dans cette ſepulture ;
Etant seul on raiſonne, on baille en raiſonnant ;
Et l'ennui ne vaut rien à mon tempérament....

SIDNEI.

Une table, une plume.

DUMONT.

Eh mais....

SIDNEI.

Point de repliques,
Qu'on tienne un cheval prêt.

DUMONT.

Nous ſommes laconiques,
Il ſort.

SCENE V.

SIDNEI *aſſis.*

DEpuis qu'à ce parti mon eſprit s'eſt rangé,
Du poids de mes ennuis je me ſens ſoulagé ;
Nulle chaîne en effet n'arrête une ame ferme,
Et les maux ne ſont rien quand on en voit le terme.
Après avoir écrit quelques lignes.
O vous que j'adorai, dont j'aurois toujours dû
Chérir le tendre amour, les graces, la vertu !
Vous, dont mon inconſtance empoiſonna la vie,
Si vous vivez encore, ma chere Roſalie,
Vous verrez que mon cœur regretta vos liens,
Des mains de mon ami vous recevrez mes biens :
Il ne trahira point les ſoins dont ma tendreſſe
Le charge en expirant dans ces traits que je laiſſe.
Il écrit.

SCENE VI

SIDNEI, DUMONT.

DUMONT.

MA requête, Monſieur, touchant notre retour,
(A quoi vous répondrez, on ne ſait pas le jour)
M'avoit fait oublier ce paquet.... *A part.*
Il envoie
(*Il met les lettres ſur la table.*)
Sans doute un homme à Londres : uſons de cette voie
Il prend une plume qu'il taille.

SIDNEI *écrivant.*

Que vas-tu faire ?

DUMONT.

Moi ? mes dépêches : parbleu,
Il faut mander du moins que je ſuis en ce lieu ;
Croyez-vous qu'on n'ait pas auſſi ſes connoiſſances ?
Vous m'avez fait manquer à toutes bienſéances,
Partir ſans dire adieu, ſe gîter ſans dire où ;
Dans ma ſociété on me prend pour un fou ;
D'ailleurs quitter ainſi la bonne compagnie,
Monſieur, c'eſt être mort au milieu de ſa vie.
Vous avez, il eſt vrai, des voiſins amuſants,
D'agréables Seigneurs, des campagnards plaiſants,
Qui vous diront du neuf ſur de vieilles gazettes,
Cela ſera vraiment des viſites parfaites.

SIDNEI.

Conſole-toi, demain Londres te reverra.

DUMONT.

Vous me reſſuſcitez, j'étois mort ſans cela.

SIDNEI *continuant d'écrire.*

Tu ne te fais donc pas au pays où nous ſommes ?

DUMONT.

Moi ! j'aime les pays où l'on trouve des hommes.
Quel diable de jargon ! je ne vous connois plus,
Vous ne m'aviez pas fait au métier de reclus ;
Depuis votre retour du voyage de France,
Où mon goût près de vous me mit par préférence,
Je n'avois pas encore regretté mon pays ;
Je me trouvois à Londres aussi bien qu'à Paris;
J'étois dans le grand monde employé près des belles,
Je portois vos billets, j'étois bien reçu d'elles;
De l'amant en quartier on aime le coureur,
Je remplissois la charge avec assez d'honneur ;
En un mot, je menois un train de vie honnête ;
Mais ici je me rouille & je me trouve bête :
Ma foi, nous faisons bien de partir promptement,
Et d'aller à la cour notre unique élément.
Mais puisque nous partons, qu'est-il besoin d'écrire ?

SIDNEI.

Tu pars, je reste, moi.

DUMONT.

Quel chagrin vous inspire
Ce changement d'humeur, cette haine de tout,
Et l'étrange projet de s'ennuyer par goût ?
Je devine à-peu-près d'où vient cette retraite :
Oui, c'est quelque noirceur que l'on vous aura faite ;
Quelque femme, abrégeant son éternelle ardeur,
S'est-elle résignée à votre successeur ?
Il est piquant pour moi qui n'ai point de querelles,
Et suis en pleine paix avec toutes nos belles,
D'être forcé de vivre en ours, en hébêté,
Parce que vous boudez ou qu'on vous a quitté.

SIDNEI.

Chez Milord Hamilton tu porteras ma lettre.

DUMONT.

C'est de lui le paquet qu'on vient de me remettre,
Sur l'adresse du moins je l'imagine ainsi.

SIDNEI.

Comment, par quel hasard me fait-il donc ici?

Il lit une lettre, & laisse les autres sans les ouvrir.

Il me mande qu'il vient ; mais j'ai quelques affaires
Que je voudrois finir en ces lieux solitaires :
Il faut, en te hâtant, l'empêcher de partir....

DUMONT.

Et vous laisser ici rêver, sécher, maigrir,
Entretenir des murs, des hiboux & des hêtres....
Mais j'ai vu quelquefois que vous lisiez vos lettres.

Dumont lit les adresses.

Ou je suis bien trompé, Monsieur, ou celle-ci
Est de quelqu'importance ; elle est de la Cour.....

SIDNEI *l'ayant lue.*

Oui,
Et j'ai ce Régiment....

DUMONT.

Je ne me sens pas d'aise!
Allons, Monsieur, je vais préparer votre chaise ;
Sans doute nous partons, il faut remercier....
Mais quel est ce mystere ? Il est bien singulier
Qu'après tant de désirs, de poursuites, d'attente,
Obtenant à la fin l'objet qui vous contente,
Vous paroissez l'apprendre avec tant de froideur!

SIDNEI *écrivant toujours.*

Es-tu prêt de partir ? J'ai fait.

DUMONT.

Sur mon honneur,
Je reste confondu ; cet état insensible,
Votre air froid ; tout cela m'est incompréhensible ;
Et si jusqu'à présent je ne vous avois vu
Un maintien raisonnable, un bon sens reconnu,
Franchement je croirois.... Excusez ce langage....

SIDNEI.

Va, mon pauvre Dumont, je ne suis que trop sage.

DUMONT.

Et pour nourrir l'ennui qui vous tient investi,
Vous entretenez-là votre plus grand ami :
Ce n'est qu'un Philosophe. Au lieu de cette Epître
Qui traite sûrement quelque ennuyeux chapitre,

Que ne griffonnez-vous quelques propos plaisants
A ces autres amis toujours fous & brillants,
Qui n'ont pas le travers de réfléchir sans cesse ?

SIDNEI.

Pour des soins importants à lui seul je m'adresse ;
Tous ces autres amis, réunis par l'humeur,
Liés par les plaisirs, tiennent peu par le cœur :
Je me fie au seul d'eux que je trouve estimable,
L'homme qui pense est seul un ami véritable.

DUMONT.

Du moins en vous quittant, je prétends vous laisser
En bonne compagnie : on vient de m'adresser
Une Nymphe affligée, & qui lasse du monde,
Cache dans ce désert sa tristesse profonde,
Cela sent l'aventure ; elle veut, m'a-t-on dit,
De ses petits malheurs vous faire le récit :
Outre qu'elle est en pleurs, on dit qu'elle est charmante :
Si cela va son trait, gardez-moi la Suivante ;
Vous savez là-dessus les usages d'honneur.

SIDNEI.

Laisse tes visions.

DUMONT.

Des visions, Monsieur !
C'est parbleu du solide, & tel qu'on n'en tient gueres :
J'ai lâché pour nous deux quelques préliminaires ;
Ne vous exposez pas à les désespérer,
Et pour tuer le temps, laissez-vous adorer.
Irai-je en votre nom, comme l'honneur l'ordonne,
Leur dire....

SIDNEI.

Laisse-moi, je ne veux voir personne.

DUMONT.

Oh ! pour le coup, Monsieur, je vous tiens trépassé.
Vous ne sentez plus rien.

SIDNEI, *se levant & emportant ce qu'il vient d'écrire.*

Attends-moi, j'ai laissé
Un papier important... *Il sort.*

SCENE

SCENE VII.

DUMONT.

JE n'y puis rien connoître :
La tête, par ma foi, tourne à mon pauvre maître,
Et me voilà tout seul chargé de la raison,
Et du gouvernement de toute la maison.
Il est blazé sur tout, tandis qu'un pauvre diable
Comme moi goûte tout, trouve tout admirable.
On est fort malheureux, avec de pareils rats :
Je suis donc heureux, moi ! je ne m'en doutois pas ;
Il partira, s'il veut que je me mette en route.
Et sa lettre..... attendez... Henri !

HENRI *derriere le théatre.*

Monsieur !

DUMONT.

Ecoute.
Il a beau commander, je ne partirai pas,
Son air m'alarme trop pour le quitter d'un pas.

SCENE VIII.

DUMONT, HENRI.

DUMONT.

IL faut aller à Londres, & porter une lettre.

HENRI.

Deux, Monsieur, s'il le faut.

DUMONT.

On va te la remettre....

Il eſt malade ou fou, peut-être tous les deux :
Quel eſt donc le malheur de tous ces gens heureux ?
Ils nagent en pleine eau, quel diable les arrête ?

HENRI.

Tenez, Monſieur Dumont, je ne ſuis qu'une bête ;
Mais voyant notre maître, & rêvant à part moi,
J'eſtime, en ruminant, avoir trouvé pourquoi :
Etant chez feu Monſieur, j'ons vu la compagnie,
J'ons entendu cauſer le monde dans la vie.
Tous ces grands Seigneurs-là ne ſont jamais plaiſants,
Ils n'ont pas l'air joyeux, ils attriſtent les gens ;
Comme ils ſont toujours bien, leur joie eſt toute uſée,
Vous ne les voyez plus jetter une riſée ;
Il leur faudroit du mal & du travail parfois.
Pour rire d'un bon cœur, parlez-moi d'un bourgeois !
Mais pour en revenir au mal de notre maître,
J'y ſommes, voyez-vous, pour nous y bien connoître,
Puiſque j'ons vu ſon pere aller le même train ;
Il fera tout de même une mauvaiſe fin,
Si cela continue, & ce ſeroit dommage
Qu'un ſi brave Seigneur, ſi bon maître, ſi ſage....

DUMONT.

Oui, vraiment ; mais dis-moi : qu'avoit ſon pere ?

HENRI.

Rien ;
Le mal qui tue ici ceux qui ſe portions bien.

DUMONT.

Comment donc ?

HENRI

Ah ! ma foi qui l'entendra l'explique ;
Je ne ſais ſi chez vous c'eſt la même rubrique
Comme en ce pays-ci ; mais je voyons des gens
Qu'on ne ſoupçonnoit pas d'être fous en dedans,
Qui ſans aucun ſujet, ſans nulle maladie,
Plantions là bruſquement toute la compagnie,
Et de leur petit pas s'en vont chez les défunts,
Sans prendre des témoins, de peur des importuns.

Tenez, défunt ſon pere, honneur ſoit à ſon ame,
C'étoit un homme d'or, humain comme une femme,
Semblable à ſon enfant comme deux gouttes d'iau,
Si bien donc qu'il s'en vint dans ce même châtiau;
Jadis il me parloit, il avoit l'ame bonne :
Or il ne parloit plus pour moi ni pour perſonne;
Mais la parole eſt libre; & cela n'étoit rien.
Je le voyons varmeil comme s'il étoit bien :
Point du tout, un biau jour il dormoit comme un diable;
Si bien qu'il dort encore; on trouva ſur ſa table
Un certain brinborion, où l'on ſut débrouiller
Qu'il s'étoit endormi pour ne plus s'éveiller.
C'étoit un grand eſprit.

DUMONT.

C'étoit un très-ſot homme;
Le fils pourroit fort bien faire le ſecond tome,
Laiſſe-moi faire, il vient.... allons, va t'apprêter;
Reviens vîte.

SCENE IX.

SIDNEI, DUMONT.

SIDNEI.

Es-tu prêt ?

DUMONT.

Oui, tout prêt à reſter;

SIDNEI.

Comment ?

DUMONT.

J'ai réfléchi.... D'ailleurs l'inquiétude....
Et puis de certains bruits ſur votre ſolitude....

SIDNEI.

Quoi! que t'a-t-on dit? Qui?

DUMONT.

Je ne cite jamais ;
Il ſuffit qu'à vous voir triſte dans cet excès,
Et changé tout à coup de goût & de génie
On vous croiroit brouillé, Monſieur, avec la vie ;
Vous ne venez, dit-on, ici vous enfoncer
Que pour vous y laiſſer lentement trépaſſer.

SIDNEI.

Où prends-tu cette idée ?

DUMONT.

Il eſt vrai qu'elle eſt folle,
Mais la précaution n'eſt pas un ſoin frivole ;
La vie eſt un effet dont je fais très-grand cas :
Et j'y veille pour vous, ſi vous n'y veillez pas.

SIDNEI.

Dumont, à ce propos, s'aime donc bien au monde ?

DUMONT.

Moi ! Monſieur, mon projet, ſi le Ciel le ſeconde,
Eſt de vivre content juſqu'à mon dernier jour :
On ne vit qu'une fois, & puiſque j'ai mon tour,
Tant que je pourrai, je tiendrai la partie.
J'aurois été héros ſans l'amour de la vie ;
Mais dans notre famille on ſe plaît ici bas ;
Vous ſavez que des goûts on ne diſpute pas.
Mon pere & mes aïeux, dès avant le déluge,
Etoient dans mon ſyſtême, autant que je le juge,
Et mes futurs enfants, tant gredins que Seigneurs,
Seront du même goût, ou deſcendront d'ailleurs.
Les grands ont le brillant d'une mort qu'on publie,
Nous autres bonnes gens, nous n'avons que la vie
Nous avons de la peine, il eſt vrai ; mais enfin
Aujourd'hui l'on eſt mal, on ſera mieux demain :
En quelque état qu'on ſoit, il n'eſt rien tel que d'être...

SIDNEI.

Laiſſe-là ton ſermon, & va porter ma lettre.

DUMONT.

J'en ſuis fâché, Monſieur, cela ne ſe peut pas.

SIDNEI.

De vos petits propos à la fin je ſuis las ;
J'aime aſſez, quand je parle, à voir qu'on m'obéiſſe :
Et quand un valet fat montre quelque caprice,
Je ſais congédier.

DUMONT.

Ayez des ſentiments !
Voilà tout ce qu'on gagne à trop aimer les gens ;
Eſt-ce pour mon plaiſir (j'enrage quand j'y penſe ;)
Que je demeure ici ? La belle jouiſſance !
Si mon attachement....

SIDNEI.

Ceſſez de m'ennuyer,
Et partez, ou ſinon...

On entend le bruit d'un fouet.

DUMONT.

Voilà votre courier.

Henri paroît.

SIDNEI.

Qui ?

DUMONT.

Lui, c'eſt mon Commis.

SCENE X.

SIDNEI, DUMONT, HENRI.

SIDNEI.

FAquin, quel eſt le maître ?

DUMONT.

Monſieur, je ſais fort bien que c'eſt à vous à l'être ;
Mais enfin dans la vie il eſt de certains cas...
Battez-moi, tuez-moi, je ne partirai pas ;
Je ne puis vous quitter dans l'état où vous êtes,

Et plus vous me pressez, plus mes craintes secretes...

SIDNEI.

Henri, partez pour Londres, & portez dans l'instant
A Milord Hamilton ce paquet important.
Vous, sortez de chez moi, faites votre mémoire,
Après quoi partez.

Il sort.

DUMONT.

Bon, me voilà dans ma gloire :
Vous me chassez, tant mieux, je m'appartiens ; ainsi
Je m'ordonne séjour, moi, dans ce pays-ci...
Il n'aura pas le cœur de me quitter, il m'aime,
Et je veux le sauver de ce caprice extrême :
Les maîtres cependant sont des gens bienheureux
Que souvent nous ayons le sens commun pour eux.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT.

Vous me tirez, Monsieur, d'une très-grande peine,
Et je bénis cent fois l'instant qui vous amene :
Voyez mon pauvre maître, & traitez son cerveau ;
Peut-être saurez-vous par quel travers nouveau
Lui-même se condamne à cette solitude,
Et s'il veut malgré moi, s'en faire une habitude
Il vient de vous écrire, & sans doute ici près
Vous aurez en chemin rencontré son exprès.

HAMILTON.

Non, mais j'ai remarqué, traverſant l'avenue,
Deux femmes dont je crois que l'une m'eſt connue,
Mais ma chaiſe a paſſé, je n'ai pu les bien voir :
T'a-t-on dit ce que c'eſt ? Pourroit-on le ſavoir ?

DUMONT.

Je devine à peu près; au pays où nous ſommes;
Il faut, Monſieur, qu'il ſoit grande diſette d'hommes;
Dès qu'on a ſu mon maître établi dans ces lieux,
Ambaſſade auſſi-tôt, ſans prélude ennuyeux.
Mais lui, comme il n'eſt plus qu'une froide ſtatue,
Il a tout nettement refuſé l'entrevue;
Moi, qui ne ſuis point fait à de telles rigueurs;
Je prétends m'en charger, j'en ferai les honneurs :
Je les prends pour mon compte, & je ſais trop le monde.
Si le cœur vous en dit...

HAMILTON.

Va, fais qu'on te réponde,
Inſtruits-toi de leurs noms.... Mais eſt-il averti.

DUMONT.

Oui, j'ai fait annoncer que vous êtes ici;
Il promene ici près ſa rêverie auſtere :
Vous l'avez vu là-bas changer de caractere,
De ſes meilleurs amis éviter l'entretien;
Tout fuir jusqu'aux plaiſirs : tout cela n'étoit rien.

HAMILTON.

Mais que peut-il avoir ? Quelle ſeroit la cauſe...

DUMONT.

Il ſeroit trop heureux s'il avoit quelque choſe;
Mais ma foi je le crois affligé ſans objet.

HAMILTON.

De ce voyage au moins dit-il quelque ſujet ?

DUMONT.

Bon ! Parle-t-il encor ? Se taire eſt ſa folie;
Ce qu'il vient d'ordonner ſur le champ il l'oublie.
Il m'avoit chaſſé, moi, malgré notre amitié,
Et j'enrageois très-fort d'être congédié,

Quelques moments après je sers à l'ordinaire;
Il dîne sans me dire un mot de notre affaire,
Voilà ce qui m'afflige, & non sans fondement:
Je l'aimerois bien mieux brutal, extravagant,
Je lui croirois la fievre; & puisqu'il faut le dire,
Je voudrois pour son bien qu'il n'eût qu'un bon délire;
On sauroit le remede en connoissant le mal;
Mais par un incident & bisarre & fatal,
Grave dans ses revers, tranquille en sa manie,
Il est fou de sang froid, fou par philosophie,
Indifférent à tout comme s'il étoit mort.
Il n'auroit autrefois reçu qu'avec transport.
Un Régiment; eh bien, il en a la nouvelle,
Sans qu'au moindre plaisir ce titre le rappelle.
Il avoit, m'a-t-on dit, certain pere autrefois
Qui cachant comme lui sous un maintien sournois
Sa tristesse, ou plutôt sa démence profonde,
Ici même un beau jour s'escamota du monde:
C'est un tic de famille, & j'en suis pénétré;
Enfin, sans vous, Monsieur, c'est un homme enterré,
Voyez, interrogez; il vous croit, il vous aime,
Je vous laisserai seuls... Mais le voici lui-même.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

J'Ai voulu le premier vous faire compliment,
Ami, c'étoit trop peu qu'écrire simplement,
Et je viens vous marquer dans l'ardeur la plus vive,
Combien je suis heureux du bien qui vous arrive.
Mais je suis fort surpris de vous voir en ce jour
Un air si peu sensible aux Graces de la Cour.

SIDNEI.

Je vais vous avouer avec cette franchise

Que l'amitié ſincere entre nous autoriſe,
Que j'aurois mieux aimé, je vous le dis ſans fard,
Ne vous avoir ici que quelques jours plus tard.
Dans ce même moment on vous porte ma lettre
Sur un point important qui ne peut ſe remettre;
Et ſi vous entriez dans mes vrais intérêts...

HAMILTON.

Je vous laiſſerois ſeul dans vos triſtes forêts?
Je ne vous conçois pas; cet emploi qu'on vous donne,
Pour en remercier, vous demande en perſonne.
Quoi! reſtez-vous ici?

SIDNEI.

Je ne vous cache pas
Que, dégoûté du monde, ennuyé du fracas,
Fatigué de la Cour, excédé de la ville,
Je ne puis être bien que dans ce libre aſyle.

HAMILTON.

Mais enfin, au moment où vous êtes placé,
Ce projet de retraite auroit l'air peu ſenſé,
Et ſur quelques motifs que votre goût ſe fonde,
Vous allez vous donner un travers dans le monde;
Il ne lui faut jamais donner légerement
Ces ſpectacles d'humeurs, qu'on ſoutient rarement.
On le quitte, on s'ennui, on ſouffre, on diſſimule,
On revient à la fin, on revient ridicule:
Un mécontent d'ailleurs eſt bientôt oublié;
Tout meurt, faveur, fortune, & juſqu'à l'amitié.
Son hiſtoire eſt finie, il s'exile, on s'en paſſe,
Et lorſqu'il reparoît, d'autres ont pris la place:
Ne peut-on autrement échapper au cachos?
Pour s'éloigner du bruit, pour trouver le repos,
Faut-il fuir tout commerce & s'enterrer d'avance?
L'homme ſenſé, qu'au monde attache ſa naiſſance,
Sans quitter ſes devoirs, ſans changer de ſéjour,
Peut vivre ſolitaire au milieu de la Cour.

S'affranchir ſans éclat, ne voir que ce qu'on aime,
Ne renoncer à rien; voilà le ſeul ſyſtême.
Mais parlez-moi plus vrai : d'où vous vient ce deſſein?
Quel chagrin avez-vous?

SIDNEI.

Moi, je n'ai nul chagrin,
Nul ſujet d'en avoir.

HAMILTON.

C'eſt donc miſanthropie :
Prévenez, croyez-moi, cette ſombre manie;
Quels que ſoient les humains, il faut vivre avec eux.
Un homme difficile eſt toujours malheureux;
Il faut ſavoir nous faire au pays où nous ſommes,
Au ſiecle où nous vivons.

SIDNEI.

Je ne hais point les hommes,
Ami, je ne ſuis point de ces eſprits outrés,
De leurs contemporains ennemis déclarés,
Qui, ne trouvant ni vrai, ni raiſon, ni droiture,
Meurent en médiſant de toute la nature.
Les hommes ne ſont point dignes de ce mépris :
Il en eſt de pervers; mais dans tous les pays,
Où l'ardeur de m'inſtruire a conduit ma jeuneſſe,
J'ai connu des vertus, j'ai trouvé la ſageſſe;
J'ai trouvé des raiſons d'aimer l'humanité,
De reſpecter les nœuds de la ſociété,
Et n'ai jamais connu ces plaiſirs déteſtables
D'offenſer, d'affliger, de haïr mes ſemblables.

HAMILTON.

Pourquoi donc à les fuir êtes-vous obſtiné?

SIDNEI.

Qu'auriez-vous fait vous-même? Aux ennuis condamné,
Accablé du fardeau d'une triſteſſe extrême,
Réduit au ſort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet faſtidieux
D'homme ennuyé par-tout, & par-tout ennuyeux.

C'eſt un état qu'en vain vous voudriez combattre :
Inſenſible aux plaiſirs dont j'étois idolâtre ,
Je ne les connois plus, je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaiſirs que le vuide & l'ennui.
Cette uniformité des ſcenes de la vie
Ne peut plus réveiller mon ame appeſantie ;
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets;
Ne doit nous ramener que les mêmes objets ;
Et par l'expérience inſtruit à les connoître ,
Je reſte ſans deſir ſur tout ce qui doit être.
Dans le brillant fracas où j'ai long-temps vécu ,
J'ai tout vu , tout goûté , tout revu , tout connu ;
J'ai rempli pour ma part ce théatre frivole.
Si chacun n'y reſtoit que le temps de ſon rôle ,
Tout ſeroit à ſa place, & l'on ne verroit pas
Tant de gens éternels dont le public eſt las.
Le monde uſé pour moi, n'a plus rien qui me touche,
Et c'eſt pour lui ſauver un rêveur ſi farouche ,
Qu'étranger déſormais à la ſociété ,
Je viens de mes déſerts chercher l'obſcurité.

HAMILTON.

Quelle fauſſe raiſon, cher ami, vous égare
Juſqu'à croire défendre un projet ſi biſarre ?
Si vous avez goûté tous les biens des humains ,
Si vous les connoiſſez , le choix eſt dans vos mains ,
Bornez-vous aux plus vrais , & laiſſez les chimeres
Dont le repentir ſuit les lueurs paſſageres.
Quel fut votre bonheur ! A préſent ſans deſirs
Vous avez , dites-vous , connu tous les plaiſirs :
Eh quoi ! n'en eſt-il point au-deſſus de l'ivreſſe
Où le monde a plongé notre aveugle jeuneſſe ?
Ce tourbillon brillant de folles paſſions ,
Cette ſcene d'erreurs , d'excès d'illuſions ,
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la ſphere ?
La raiſon à nos vœux ouvre une autre carriere ;
Croyez-moi, cher ami , nous n'avons pas vécu ;

Employer ses talents, son temps & sa vertu;
Servir au bien public, illustrer sa patrie,
Penser enfin, c'est-là que commence la vie.
Voilà les vrais plaisirs dignes de tous nos vœux,
La volupté par qui l'honnête homme est heureux:
Notre ame pour ces biens est toute neuve encore....
Vous ne m'écoutez pas! quel chagrin vous dévore?

SIDNEI.

Je connois la raison, votre voix me l'apprend;
Mais que peut-elle enfin contre le sentiment?
Marchez dans la carriere où j'aurois dû vous suivre,
Pour moi je perds déja l'espérance de vivre;
En vain à mes regards vous offrez le tableau
D'une nouvelle vie & d'un bonheur nouveau:
Tout vrai bonheur dépend de notre façon d'être,
Mon état désormais est de n'en plus connoître.
Privé de sentiment, & mort à tout plaisir,
Mon cœur anéanti n'est plus fait pour jouir.

HAMILTON.

Connoissez votre erreur; cet état méprisable,
Ce néant déshonore une ame raisonnable.
Quand il vous faudroit fuir le monde & l'embarras,
L'homme qui sait penser ne se suffit-il pas?
Dans cet ennui de tout, dans ce dégoût extrême,
Ne vous reste-t-il point à jouir de vous-même?
Pour vivre avec douceur, cher ami, croyez-moi,
Le grand art est d'apprendre à bien vivre avec soi,
Heureux de se trouver, & digne de se plaire.
Je ne conseille point une retraite entiere,
Partagez votre goût & votre liberté
Entre la solitude & la société:
Des jours passés ici dans une paix profonde
Vous feront souhaiter le commerce du monde:
L'absence, le besoin vous rendront des desirs,
Il faut un intervalle, un repos aux plaisirs;
Leur nombre accable enfin, le sentiment s'épuise,
Et l'on doit s'en priver pour qu'il se reproduise.

Vous en êtes l'exemple, & tout votre malheur
N'eſt que la laſſitude & l'abus du bonheur :
Ne me redites pas que vous n'êtes point maître
De ces noirs ſentiments : on eſt ce qu'on veut être ;
Souverain de ſon cœur, l'homme fait ſon état,
Et rien ſans ſon aveu ne l'éleve ou l'abat.
Mais enfin, parlez-moi ſans fard, ſans défiance,
Quelque dérangement, cauſé par vos dépenſes,
N'eſt-il point le ſujet de ces ſecrets dégoûts ?
Je puis tout réparer, ma fortune eſt à vous.

SIDNEI.

Je ſens, comme je dois, ces procédés ſinceres :
Mais nul déſordre, ami, n'a troublé mes affaires.
Vous verrez quelque jour que du côté du bien
J'étois fort en repos, que je ne devois rien.

HAMILTON.

Ami, vous m'affligez, votre état m'inquiéte ;
Ce ſiniſtre diſcours....

SIDNEI.

Peut-être la retraite
Saura me délivrer de tous ces ſentiments,
Il faut, pour m'y fixer, quelques arrangements :
Ma lettre vous inſtruit, ſuivez mon eſpérance,
Tout mon repos dépend de votre diligence.
Au reſte, en attendant que j'aille au premier jour
De ce nouveau bienfait remercier la Cour,
Vous m'y juſtifierez : d'une pareille abſcence
Ma mauvaiſe ſanté ſauvera l'indécence.
Après ces ſoins remplis, je vous attends ici ;
Partez, ſi vous aimez un malheureux ami.

SCENE III.

HAMILTON.

Ce ton myſtérieux, cette étrange conduite,
Ne m'aſſurent que trop du tranſport qui l'agite ;

Il cache sûrement quelque dessein cruel,
Et sa tranquillité n'a point l'air naturel....

SCENE IV.

HAMILTON, HENRI.

HENRI.

ON m'a dit votre nom à la poste prochaine,
Monsieur, d'aller plus loin je n'ons pas pris la peine:
Notre maître vers vous nous envoyoit d'ici;
Mais puisque vous voilà, voici la lettre aussi.

HAMILTON.

Donne; cela suffit: tu peux aller lui dire
Qu'elle est entre mes mains.

SCENE V.

HAMILTON.

QU'a-t-il donc pu m'écrire?

Il lit.

» Recevez, cher ami, mes éternels adieux;
» Vous savez à quel point j'adorai Rosalie,
» Et que j'osai trahir un amour vertueux;
» J'ignore son destin. Si la rigueur des Cieux
» Permet qu'on la retrouve & conserve sa vie,
» Je lui donne mes biens par l'écrit que voici,
» Et remets son bonheur aux soins de mon ami.
» Daignez tout conserver, si sa mort est certaine;
» Epargnez sur mon sort des regrets superflus,
» J'étois lassé de vivre, & je brise ma chaîne;
» Quand vous lirez ceci, je n'existerai plus.

SIDNEI,

Quel déplorable excès & quelle frénésie !
Allons le retrouver, prévenons sa furie.

SCENE VI.

SIDNEI *entrant d'un air égaré*, HAMILTON.

HAMILTON, *après l'avoir embrassé en silence.*

REprenez ce dépôt qui me glace d'effroi ;
Vous me trompiez, cruel !

Il lui rend sa lettre.

SIDNEI.

Que voulez-vous de moi ?
Puisque vous savez tout, plaignez un misérable ;
Ma funeste existence est un poids qui m'accable :
Je vous ai déguisé ma triste extrémité ;
Ce n'est point seulement insensibilité,
Dégoût de l'univers à qui le sort me lie,
C'est ennui de moi-même & haine de ma vie.
Je les ai combattus, mais inutilement :
Ce dégoût désormais est mon seul sentiment :
Cette haine attachée au reste de mon être
A pris un ascendant dont je ne suis plus maître.
Mon cœur, mes sens flétris, ma funeste raison,
Tout me dit d'abréger le temps de ma prison.
Faut-il donc sans honneur attendre la vieillesse,
Traînant pour tout destin les regrets, la foiblesse,
Pour objet éternel l'affreuse vérité,
Et pour tout sentiment l'ennui d'avoir été ?
C'est au stupide, au lâche à plier sous la peine,
A ramper, à vieillir sous le poids de sa chaîne :
Mais, vous en conviendrez, quand on sait réfléchir,
Malheureux sans remede, on doit savoir finir.

HAMILTON.

Dans quel coupable oubli vous plonge ce délire ?
Que la raison sur vous reprenne son empire ;

Un frein sacré s'oppose à votre cruauté :
Vous vous devez d'ailleurs à la société ;
Vous n'êtes point à vous, le temps, les biens, la vie,
Rien ne nous appartient, tout est à la patrie :
Les jours de l'honnête homme, au conseil, au combat,
Sont le vrai patrimoine & le bien de l'Etat.
Venez remplir le rang où vous devez paroître,
Votre esprit occupé va prendre un nouvel être ;
Tout renaîtra pour vous.... Mais hélas ! je vous voi
Plongé dans un repos qui me remplit d'effroi.
Quoi ! sans appréhender l'horreur de ce passage,
Vous suivrez de sang froid dans leur fatal courage
Ces héros insensés......

SIDNEI.

Ce courage n'est rien,
Je suis mal où je suis, & je veux être bien :
Voilà tout. Je n'ai point l'espoir d'être célebre,
Ni l'ardeur d'obtenir quelque éloge funebre,
Et j'ignore pourquoi l'on vante en certains lieux
Un procédé tout simple à qui veut être mieux.
D'ailleurs, que suis-je au monde ? Une foible partie
Peut bien sans nuire au tout, en être désunie :
A la société je ne fais aucun tort,
Tout ira comme avant ma naissance & ma mort ;
Peu de gens, selon moi, sont assez d'importance
Pour que cet univers remarque leur absence.

HAMILTON.

Continuez, cruel : calme dans vos fureurs,
Faites-vous des raisons de vos propres erreurs ;
Mais l'amitié du moins n'est-elle point capable
De vous rendre la vie encore desirable ?

SIDNEI.

Dans l'état où je suis, on pese à l'amitié,
Je ne puis désirer que d'en être oublié.

HAMILTON.

Vous m'offensez, Sidnei, quand votre ame incertaine
Peut douter de mon zele à partager sa peine.

Mais cette Rosalie adorée autrefois,
Sur ce jour qui vous luit n'a-t-elle point des droits ?
Sont-ce là les conseils que l'amour vous inspire ?
Que ne la cherchez-vous ? sans doute elle respire,
Sans doute vous pourrez la revoir quelque jour.

SIDNEI.

Ah ! ne me parlez point d'un malheureux amour !
Je l'ai trop outragé ; méprise, infidele,
Quand je la reverrois, suis-je encor digne d'elle ?
Et les derniers soupirs d'un cœur anéanti
Sont-ils faits pour l'amour qu'autrefois j'ai senti ?
Témoin de mes erreurs, vous n'avez pu comprendre
Comment j'abandonnai l'amante la plus tendre :
Le savois-je moi-même, égaré, vicieux,
Je ne méritois pas ce bonheur vertueux,
Ce cœur fait pour l'honneur comme pour la tendresse,
Que j'aurois respecté jusques dans sa foiblesse :
Lui promettant ma main, j'avois fixé mon cœur,
Je la trompois. Enfin lassé de sa rigueur,
Lassé de sa vertu, j'abandonnai ses charmes,
J'affligeai l'amour même; indigne de ses larmes,
Je promenai par-tout mes aveugles desirs,
J'aimai sans estimer, triste au sein des plaisirs.
Errant loin de nos bords, j'oubliai Rosalie :
Elle avoit disparu pleurant ma perfidie.
Hélas ! peut-être, ami, j'aurai causé sa mort !
Depuis que je suis las du monde & de mon sort,
Au moment de finir ma vie & mon supplice,
J'ai voulu réparer ma honteuse injustice ;
Pour lui donner mes biens, comme vous savez tout,
Je l'ai cherchée à Londres, aux environs, par-tout ;
Mais dequis plus d'un mois les recherches sont vaines.

HAMILTON.

Du soin de la trouver, fiez-vous à mes peines.

SIDNEI.

Non, quand je le pourrois, je ne la verrois plus :

Mes sentiments troublés, tous mes sens confondus;
Tout me sépare d'elle, & mon ame éclipsée
De ma fin seule, ami, conserve la pensée,
Je ne voulois savoir sa retraite & son sort
Que pour la rendre heureuse, au moins, après ma mort,
Et ne prétendois pas à reporter près d'elle
Un cœur déjà frappé de l'atteinte mortelle.

HAMILTON.

Elle oubliera vos torts en voyant vos regrets;
L'amour pardonne tout : laissez d'affreux projets,
Différez-les du moins, rassurez ma tendresse,
Votre ame fut toujours faite pour la sagesse;
Vous entendrez sa voix, vous vaincrez vos dégoûts,
Je ne veux que du temps, me le promettez-vous?
Mon cher Sidnei, parlez.

SIDNEI.

J'ai honte de moi-même.
Laissez un malheureux qui vous craint & vous aime.
Dumont paroît.
J'ai besoin d'être seul..... Je vous promets, ami,
De revenir dans peu vous retrouver ici.

HAMILTON.

Non, je vous suis.

SCENE VII.

HAMILTON, DUMONT.

DUMONT *arrêtant Hamilton qui sort*

MOnsieur, un mot de conséquence.

HAMILTON.

Hâte-toi, je crains tout.

DUMONT.

Quoi! son extravagance....

HAMILTON.

Il veut se perdre, il faut observer tous ses pas,
Le sauver de lui-même.

DUMONT.

Oh ! je ne le crains pas :
J'ai pris ses pistolets, son arsenal est vuide,
Et j'ai su m'emparer de tout meuble homicide.
Consignez-moi sa vie en toute sûreté :
S'il vous voit à le suivre un soin trop affecté,
Il pourroit bien....

HAMILTON.

Va donc, ne le perds point de vue,
Vois si je puis entrer....

DUMONT *revenant sur ses pas.*

A propos, l'inconnue....
Mais ce goût de mourrir, Monsieur, il faut ma foi
Que cela soit dans l'air, & je tremble pour moi :
Ce travers tient aussi l'une des pélerines :
J'ignore le sujet de ses vapeurs chagrines,
Vous allez le savoir, ma course a réussi,
Mon Maître est réformé, c'est vous qu'on veut ici.
Elle dit vous connoître, elle est ma foi jolie,
Cela rappelleroit le défunt à la vie :
Des façons, des propos, des yeux à sentiments ;
Un certain jargon tendre imité des romans,
Tout cela... vous verrez : on vient, je crois... C'est elle,
Je cours dans mon donjon me mettre en sentinelle.

SCENE VIII.

ROSALIE, HAMILTON.

HAMILTON.

Que vois-je, Rosalie ! Ah quel moment heureux !
Que je bénis le sort qui vous rend à nos vœux !

ROSALIE.

Ces transports sont-ils faits pour une infortunée,
Prête à voir terminer sa triste destinée ?
J'ose à peine élever mes regards jusqu'à vous :
Quelle étrange démarche! Ah! dans des temps plus dou[x]
J'étois bien sûre, hélas! d'obtenir votre estime;
Mais de tout au malheur on fait toujours un crime.
Vous me condamnez.

HAMILTON.

Non; vivez, cet heureux jou[r]
N'est point fait pour les pleurs, il est fait pour l'amour

ROSALIE.

Que dites-vous ? ô Ciel! ma surprise m'accable....

HAMILTON.

Sidnei dans les remords...

ROSALIE.

Quel songe favorable!
Il m'aimeroit encore!

HAMILTON.

Il est digne de vous:
Vous finirez ses maux, il sera votre époux.

ROSALIE.

Laissez-moi respirer vous me rendez la vie;
Quel heureux changement dans mon ame ravie!
Tous mes jours ressembloient au moment de la mort;
Mais ne flattez-vous point un crédule transport ?

HAMILTON.

Non, croyez votre cœur, vous êtes adorée;
Mais par quel heureux sort en ces lieux retirée....

ROSALIE.

Je n'ai point à rougir aux yeux de l'amitié;
Vous connoissez mon cœur, il est justifié:
Oui; je l'aimois encor, même sans espérance,
C'est un bien que n'a pu m'ôter son inconstance;
Et si, malgré l'excès de mon accablement,
J'ai vécu jusqu'ici, c'est par ce sentiment.
Victime du malheur, quand Sidnei m'eut trahie,

Privée au même-temps d'une mere chérie,
Je vins cacher mes pleurs, & fixer mon destin
Auprès d'une parente en ce château voisin;
Mais loin de voir calmer ma vive inquiétude,
Je retrouvai l'amour dans cette solitude :
Voisine de ces lieux soumis à mon amant,
J'y venois, malgré moi, rêver incessamment.
Tout m'y parloit de lui, tout m'offroit son image,
J'avois tout l'univers dans ce séjour sauvage;
Mille fois j'ai voulu fuir dans d'autres déserts,
Mais un charme secret m'attachoit à mes fers.
Après quatre ans entiers d'une vie inconnue,
Quel trouble me saisit, quand j'appris sa venue!
Pour la derniere fois je voulois lui parler,
Des adieux de l'amour je venois l'accabler;
Je succombois sans doute à ma douleur mortelle,
Si je ne l'eusse vu que toujours infidele.
Mais pourquoi retarder le bonheur de nous voir?
Venez, guidez mes pas, & comblez mon espoir.

HAMILTON.

Commandez un moment à votre impatience,
Je conçois pour vos vœux la plus sûre espérance;
Mais il me faut d'abord disposer votre amant
Au charme inespéré de cet heureux moment.
Il est dans la douleur, égaré, solitaire....
Je vous éclaircirai ce funeste mystere,
Qu'il vous suffise ici de savoir qu'en ce jour,
Fidele, heureux par vous, il vivra par l'amour.
Je differe à regret l'instant de votre joie;
Mais enfin, avant vous, il faut que je le voie.

ROSALIE.

Tous ces retardements me pénétrent d'effroi....
Vous me trompez; Sidnei ne pensoit plus à moi.

HAMILTON.

Je ne vous trompe pas; si je pouvois vous dire
Ce qu'il faisoit pour vous.... Mais non, je me retire;
Je vais hâter l'instant que nous desirons tous.

ROSALIE.

Du destin de mes jours je me remets à vous :
Songez que ces délais, dont mon ame est saisie,
Sont autant de moments retranchés de ma vie.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIDNEI.

C'En est donc fait enfin, tout est fini pour moi,
Ce breuvage fatal, que j'ai pris sans effroi,
Enchaînant tous mes sens dans une mort tranquille,
Va du dernier sommeil assoupir cette argile.
Nul regret, nul remords ne trouble ma raison;
L'esclave est-il coupable en brisant sa prison?
Le Juge qui m'attend dans cette nuit obscure;
Est le pere & l'ami de toute la nature;
Rempli de sa bonté, mon esprit immortel
Va tomber, sans frémir, dans son sein paternel.

SCENE II.

SIDNEI, HAMILTON.

HAMILTON.

QU'aux peines d'un ami vous êtes peu sensible!
Pourquoi donc, cher Sidnei, vous rendre inaccessible!
Depuis une heure entiere envain je veux vous voir,
Et dissiper l'horreur d'un cruel désespoir;
Je n'ai pu pénétrer dans votre solitude;

Enfin vous m'arrachez à mon inquiétude,
Et la raison sur vous va reprendre ses droits.

SIDNEI.

Embrassons-nous, ami pour la derniere fois.

HAMILTON.

Quel langage accablant! Dans cette léthargie,
Quoi ! je retrouve encore votre ame ensévelie.

SIDNEI.

De mes derniers desirs, de ma vive douleur
J'ai déposé l'espoir au fond de votre cœur :
Que mon attente un jour par vos soins soit remplie.
Si la mort a frappé la triste Rosalie....

HAMILTON.

Non, elle vit pour vous ; répondez par pitié,
Répondez à l'espoir, aux vœux de l'amitié ;
Parlez : si Rosalie à votre amour rendue,
Dans ces lieux aujourd'hui s'offroit à votre vue,
Telle encor qu'elle étoit dans ces heureux moments
Où vous renouvelliez les plus tendres serments ;
Sensible à vos remords, oubliant votre offense,
Fidelle à son amour, malgré votre inconstance ;
Enfin avec ces traits, cette ingénuité,
Cet air intéressant qui pare la beauté,
Pourriez-vous résister à l'amour de la vie,
Au charme de revoir une amante attendrie,
De faire son bonheur, de réparer vos torts,
De partager ses vœux, sa vie & ses transports?

SIDNEI.

Je rendrois grace au Ciel de l'avoir conservée :
Vous savez mes projets, si je l'eusse trouvée :
Je recommanderois son bonheur à vos soins ;
Mais dans ce même jour je ne mourrois pas moins.

HAMILTON.

Puisqu'en vain l'amitié vous conseille & vous prie,
L'amour doit commander ; paroissez, Rosalie.

SIDNEI.

Rosolalie!...Est-ce un songe? En croirai-je mes yeux?
Vous, Rosalie! ô Ciel! & dans ces tristes lieux!

SCENE III.

ROSALIE, SIDNEI, HAMILTON.

ROSALIE.

OUi, c'eſt moi qui, malgré mon injure & ma peine,
N'ai jamais pu pour vous me réſoudre à la haine :
C'eſt moi qui viens jouir d'un repentir heureux,
Votre cœur m'appartient, puiſqu'il eſt vertueux....
Mais que vois-je ? Eſt-ce là l'effet de ma préſence ?
On me trompe, Hamilton ; ce farouche ſilence....

SIDNEI.

Confondu des chagrins que j'ai pu vous cauſer,
Que répondre quand tout s'unit pour m'accuſer ?
Vous daignez oublier mes fureurs, mon caprice ;
Puis-je m'en pardonner la cruelle injuſtice ?
Du ſort, ſans murmurer, je dois ſubir les coups ;
Je ne méritois pas le bonheur d'être à vous !

ROLALIE.

J'ai pleuré vos erreurs, j'ai plaint votre foibleſſe ;
Mais mon malheur jamais n'altéra ma tendreſſe.

SIDNEI.

Ne me regrettez plus ; c'eſt pour votre bonheur
Qu'à d'autres paſſions le Ciel livra mon cœur :
L'état que m'apprêtoient mes triſtes deſtinées,
Auroit ſemé d'ennui vos plus belles journées ;
Le deſtin vous devoit des jours pleins de douceur :
Mon triſte caractere eût fait votre malheur.

ROLALIE.

Le pouvez-vous penſer ? Quelle injuſtice extrême !
Eſt-il quelque malheur, aimé de ce qu'on aime ?
Senſible à vos chagrins, & ſans m'en accabler,
Je ne les aurois vus que pour vous conſoler ;
Si mes ſoins redoublés, ſi ma vive tendreſſe

N'avoient

N'avoient pu vous guérir d'une ſombre triſteſſe,
Je l'aurois partagée, & ſans autres deſirs,
J'aurois du monde entier oublié les plaiſirs :
Roſalie avec vous ne pouvoit qu'être heureuſe.

SIDNEI.

Vous ne connoiſſez pas ma deſtinée affreuſe ;
Inſenſible à la vie au milieu de mes jours,
Il m'étoit réſervé d'en déteſter le cours,
De voir pour l'ennui ſeul renaître mes journées,
Et de marquer moi-même un terme à mes annés.

ROSALIE.

Que dites-vous, cruel, quel aveugle fureur
Vous inſpire un deſſein qui fait frémir mon cœur ?
Calmez l'état affreux d'une amante alarmée ;
Vous aimeriez vos jours ſi j'étois plus aimée :
Dans le ſein des vertus, dans les nœuds les plus doux,
L'image du bonheur s'offrant encore à vous,
Affranchiroit vos ſens d'une langueur mortelle.
Le véritable amour donne une ame nouvelle ;
Sans doute l'union des deux cœurs vertueux,
L'un pour l'autre formés, & l'un par l'autre heureux,
Eſt faite pour calmer toute aveugle furie,
Pour adoucir les maux, pour embellir la vie.

SIDNEI.

Qu'entends-je ! je pouvois me voir encore heureux ?
Quel bandeau tout-à-coup eſt tombé de mes yeux,
Tout étoit éclipſé, tout pour moi ſe ranime,
Et tout dans un moment retombe dans l'abyme !
Quel mélange accablant de tendreſſe & d'horreur !
D'un côté Roſalie, & de l'autre.... O douleur !
Malheureux ! Qu'ai-je fait !... Fuyez...

ROSALIE.

De me tendreſſe
Voilà donc tout le prix. (*à Hamilton.*)
Vous trompiez ma foibleſſe !

SIDNEI *aux genoux de Roſalie qui veut ſortir.*

Non, s'il vous a juré mon ſincere retour,

S'il a peint les transports d'un immortel amour,
Il ne vous trompoit pas, ma chere Rosalie.
Je déteste à vos pieds le crime de ma vie;
Je déteste ces jours où l'erreur enchaînoit
Les sentiments d'un cœur qui vous appartenoit.
Ah! si par mes fureurs vous fûtes outragée,
Si je fus criminel, vous êtes trop vengée:
L'amour pour me punir attendoit ce moment.

ROSALIE.

Que dites-vous, Sidnei? Quel triste égarement.....

SIDNEI.

Je ne dis que trop vrai; plaignez mon sort funeste;
Au sein de mon bonheur le déspoir me reste;
L'amour rallume en vain ses plus tendres transports,
Mon cœur n'appartient plus qu'à l'horreur des remords.
Oui, d'une illusion échappée à ma vue,
Je découvre trop tard l'effrayante étendue.
Quels lieux vous déroboient! Quelle aveugle fureur
Egara ma raison & combla mon malheur!

ROSALIE.

Laissons des maux passés l'image déplorable;
Non, mon cœur ne sait plus que vous fûtes coupable:
Je vous vois tel encor que dans ces jours heureux
Où l'amour & l'honneur devoient former nos nœuds:
Mais pourquoi me causer de nouvelles alarmes?
Vous vous troublez, vos yeux se remplissent de larmes.

SIDNEI.

Vaine félicité qu'empoisonne l'horreur!
Oubliez un barbare indigne du bonheur:
Je vous revois trop tard, ma chere Rosalie,
Je vous perds à jamais, c'en est fait de ma vie:
Je touche en frémissant, aux bornes de mon sort;
Oui, cette nuit me livre au sommeil de la mort.
Apprenez, déplorez le plus affreux délire;
Vous m'aviez dit trop vrai, le voile se déchire:

Je suis un furieux que l'erreur a conduit,
Que la terre condamne & que le Ciel poursuit.

Il donne à lire à Rosalie la lettre écrite à Hamilton.

Voyez ce que pour vous mon amour voulut faire
Dans les extrémités d'un malheur nécessaire...

ROSALIE.

Que vois-je! ayez pitié de mon cœur alarmé:
Laissez....

SIDNEI.

Il n'est plus tems, le crime est consommé:
Tout secours est sans fruit, toutes plaintes sont vaines,
Un poison invincible a passé dans mes veines...

ROSALIE.

Barbare!

HAMILTON.

Malheureux!

ROSALIE.

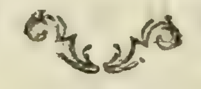
Il faut sauver ses jours;
Peut-être en ce malheur il est quelques secours.

HAMILTON.

Je me charge de tout; comptez sur moi: j'y vole;
Ne l'abandonnez pas, (*Il sort.*)

SIDNEI.

Espérance frivole!



SCENE IV.

SIDNEI, ROSALIE.

ROSALIE.

EToit-ce donc ainſi, cruel, que vous m'aimiez?

SIDNEI.

Moi, ſi je vous aimois! ah! ſi vous en doutiez,
Ce ſoupçon me rendroit la mort plus douloureuſe:
Voyant que ma recherche étoit infructueuſe,
J'ai mépriſé des jours qui n'étoient plus pour vous.
A la mort condamné, j'ai devancé ſes coups;
J'aurois vu naître, au ſein des ennuis & des larmes,
Un nouvel univers embelli par vos charmes,
La vérité trop tard a levé le bandeau,
Pour ne me laiſſer voir que l'horreur du tombeau.
Soumis à mon auteur, je devois ſur moi-même
Attendre, en l'adorant, ſa volonté ſuprême:
Puiſqu'il vous conſervoit, il vouloit mon bonheur;
J'ai bleſſé ſa puiſſance, il en punit mon cœur.

SCENE V.

HAMILTON, SIDNEI, ROSALIE, DUMONT.

HAMILTON *à Dumont.*

QUe ne m'obéis-tu?

SIDNEI.

Non, ma mort eſt trop ſûre.

DUMONT.

Ah ! vous vous regrettez ; j'entreprends cette cure....

SIDNEI.

Chassez cet insensé.

DUMONT.

Vous êtes fort heureux
Que, loin d'extravaguer, j'étois sage pour deux ;
Je vous gardois à vue, & d'une niche obscure
J'avois vu des apprêts de fort mauvais augure ;
Distrait, ne voyant rien, en vous-même enfoncé,
Dans votre cabinet vous êtes repassé ;
Par l'alcove & sans bruit durant cette intervalle,
Je suis venu changer cette liqueur fatale,
Et je ne vous tiens pas plus trépassé que moi.

ROSALIE.

Je renais.

HAMILTON.

O bonheur !

SIDNEI.

A peine je le crois.....
Rosalie.... Hamilton... & toi dont l'heureux zele
Me sauve des excès d'une erreur criminelle,
Comment puis-je payer....

DUMONT.

Vivez, je suis payé ;
Les gens de mon pays font tout par amitié ;
Ils n'envisagent point d'autre reconnoissance :
Le plaisir de bien faire est notre récompense.

SIDNEI.

O vous, dont la vertu, les graces, la candeur,
Vont fixer sur mes jours les plaisirs & l'honneur,
Vous, par qui je reçois une plus belle vie,
Oubliez mes fureurs, ma chere Rosalie ;
Ne voyez que l'amour qui vient me ranimer,
Le jour ne seroit rien sans le bonheur d'aimer :
Partagez mes destins, je vous dois tout mon être ;
C'est pour vous adorer que je viens de renaître.

DUMONT.

Ne ſavois-je pas bien qu'on en revenoit là ?
Ennui, haine de ſoi, chanſons que tout cela ;
Malgré tout le jargon de la philoſophie,
Malgré tous les chagrins, ma foi, vive la vie.

Fin de la Comédie de Sidnei.

LE

MÉCHANT,

COMÉDIE,

Représentée en 1747 par les Comédiens ordinaires du Roi.

ACTEURS.

CLÉON, Méchant.

GÉRONTE, frere de Florise.

FLORISE, mere de Chloé.

CHLOÉ.

ARISTE, ami de Géronte.

VALERE, amant de Chloé.

LISETTE, suivante.

FRONTIN, valet de Cléon.

UN LAQUAIS.

La Scene est à la Campagne, dans un château de Géronte.



LE MÉCHANT, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

TE voilà de bonne heure, & toujours plus jolie !

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi, je te prie ?

LISETTE.

Oh ! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle ? comment,
On prépare une noce, une fête....

LISETTE.

Oui vraiment,
Crois cela : mais pour moi j'en ſuis bien convaincue,
Nos affaires vont mal & la noce eſt rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh ! pourquoi ? Dans toute la maiſon
Il regne un air d'aigreur & de diviſion
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aiſance
Qu'établiſſoit ici l'entiere confiance,
On ſe boude, on s'évite, on baille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne ſe parle pas.
Va, la noce eſt bien loin, & j'en ſais trop la cauſe :
Ton maître ſourdement....

FRONTIN.

Lui? bien loin qu'il s'oppoſe
Au choix qui doit unir Valere avec Chloé,
Je puis te proteſter qu'il l'a fort appuyé ;
Et qu'au bon-homme d'oncle il répete ſans ceſſe
Que c'eſt le ſeul parti qui convienne à ſa niece.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis, car s'il fait quelque bien,
C'eſt que, pour faire mal, il lui ſert de moyen.
Je ſais ce que je ſais ; & je ne puis comprendre
Que, connoiſſant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc, comme tu l'es, comment eſtimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, & croit tout légitime ?

FRONTIN.

Oh ! quand on eſt frippon, je rabas de l'eſtime.
Mais autant qu'on peut voir, & que je m'y connois,
Mon maître eſt honnête homme, à quelque choſe près.
La premiere vertu qu'en lui je conſidere,
C'eſt qu'il eſt libéral ; excellent caractere !
Un maître avec cela n'a jamais de défaut,
Et de ſa probité c'eſt tout ce qu'il me faut ;

Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous somme sans témoin;
Cette chanson qui fit une si belle histoire....

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien;
Et de tout le passé, je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, & j'en veux faire usage.
Adieu, Monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, & que tu dois m'en croire?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu?

LISETTE.

Je ne veux que sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude:
Et puis d'ailleurs je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras,
Si malgré ce qu'on voit, & ce qu'on ne voit pas;
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valere.

Mais à propos de lui ; j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton maître, & c'est un grand malheur.
Valere, à ce qu'on dit, est aimable sincere,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractere ;
Mais séduit par l'esprit ou la fatuité.
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modele ;
Il est son complaisant, son copiste fidele....

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs & des monstres de tout :
Mon maître a de l'esprit, des lumieres, du goût,
L'air & le ton du monde : & le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valere.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide, il arrive aujourd'hui.
Tu verras, les méchants nous apprennent à l'être :
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton maître.
Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma pensée & mes conditions ;
J'attends une réponse & positive & prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi. Je crois que c'est Géronte.
Comment il parle seul.

SCENE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi je tiendrai bon
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice ;
Mais, moi, je veux la paix, le bien & la justice :
Valere aura Chloé.

LISETTE.

Quoi ! férieufement ?

GÉRONTE.

Comment, tu m'écoutois ?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'eft-ce point un rêve, un plaifanterie ?
Comment, Monfieur, j'aurois une fois à ma vie
Le plaifir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre fentiment, & d'un avis à vous ?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit ? Je tiendrai ma promeffe ;
Sans l'avis de ma fœur, je marierai ma niece :
C'eft fa fille, il eft vrai ; mais les biens font à moi,
Je fuis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation, que je fuis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en époufant Valere :
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler cela !

GÉRONTE.

Il n'eft point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Affurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire
Qu'Arifte vint ici la femaine derniere.
La mere de Valere, entre tous fes amis,
Ne pouvoit mieux choifir pour propofer fon fils.
Arifte eft honnête homme, intelligent & fage :
L'amitié qui nous lie eft, ma foi, de notre âge.
Il eft parti, muni de mon confentement,
Et l'affaire fera finie inceffamment ;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire ;
Pour la conclufion, on n'attend que Valere.
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci,
Et ce foir, au plus tard, je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie & me ruine.
Des terres du futur cette terre est voisine ;
Et confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finirois jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs ma Niece
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valere non plus. Avant nos différents,
Ils se voyoient beaucoup ; n'étant encor qu'enfants,
Ils s'aimoient, & souvent cet instict de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus ; mais je serois surpris
Si par ses agréments & son bon caractere
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valere.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Ecoute ma raison.
Pour finir, j'aime fort ma terre, ma maison :
Leur embellissement fit toujours mon étude,
On n'est pas immortel.... J'ai quelqu'inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra :
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valere,
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un pere.

LISETTE.

Rien de mieux : mais....

GÉRONTE.

Quoi mais ; j'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau, mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi ? Pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe ? Ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort; mais c'est loin de Florise:
Au fond elle vous mene, en vous semblant soumise;
Et par malheur pour vous & toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah, te voilà toujours ? On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh ! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;
Je ne suis point ingrate, & je lui rendrai bien.
Je vous l'ai déjà dit, vous n'en voulez rien croire ;
C'est l'esprit le plus faux, & l'ame la plus noire ;
Et je ne vois que trop ce que l'on m'en a dit....

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc, parce qu'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant ? C'est qu'il est naturel ;
Au fond, c'est un bon cœur, une homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distile,

Ce seroit peu de chose ; & tous les médisants
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens ;
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, & du plaisir de nuire :
Semer l'aigreur, la haine & la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon :
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame
Dans le dernier voyage où j'ai suivi Madame.
Dans votre terre ; ici, fixé depuis long-temps,
Vous ignorez Paris, & ce qu'on dit des gens ;
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, & ce qu'on m'en a dit,
Est le tableau parfait du plus méchant esprit.
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secretes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractere effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux !
Je le connois, je l'aime, & je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, & qu'on me divertisse.
Il y réussit mieux que tout ce que je voi :
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi,
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours ; & puis j'aime ma sœur,
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur :
Elle n'amene ici que bonne compagnie ;
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi ! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu ? L'auroit-elle prié ?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant ; moi, qu'en aurois-je à craindre ?
Isolé dans mes bois, loin des sociétés,
Que me font les discours & les méchancetés ?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique,

Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déja d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une.... Mais enfin je me serai méprise.
Vous en êtes content ; Madame en est éprise.
Je croirois même assez. . .

GÉRONTE.

Quoi ! qu'elle aime Cléon?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, & c'est avec raison
Que je le pense, moi, j'en ai la preuve sûre ;
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déjà vu Madame avoir quelques amants,
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentiments,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle ou de bon sens, sauvage ou répandue ;
Six mois dans la morale, & six dans les romans,
Selon l'amant du jour, & la couleur du temps ;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même.
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion, toute aussi naturelle,
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, & nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah, je voudrois le voir ! Corbleu, tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très-chere sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste ;
Tu m'y fais réfléchir : outre un acceuil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui.
Oh ! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier

Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer,
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non : mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine,
Il animoit Madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricannement, un silence perfide,
Voilà comme il parloit, & tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent ; il entend trop bien son intérêt ;
Il se sert de Florise, & sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point par celui qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher, vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas : j'abhorre les méchants ;
Leur esprit me déplaît comme leur caractere,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, Monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime : pourquoi ? C'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi, je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment....

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez ;
Vous n'êtes pas méchant, & vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître,
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractere,
Vous aimez qu'on vous aime, & je vous en révere.

GÉRONTE.

Ma sœur vient, tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis bon.

LISETTE.

Voyons.

SCENE III.

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE *d'un ton brusque.*

Bon jour, ma sœur.

FLORISE.

Ah Dieux! Parlez plus bas, mon frere, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORILE.

Je suis anéantie ;
Je n'ai pas fermé l'œil, & vous criez si fort....

GÉRONTE *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE *bas à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort :
Voilà donc ce courage ?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon.... Faut-il que je répete ?

SCENE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excede aujourd'hui,
Aussi, c'est vous.... hier....

GÉRONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui,
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage.

Dont je ne vois pas bien l'important avantage;
Tous vos propos ſans fin m'ont occupé l'eſprit
Au point que j'ai paſſé la plus mauvaiſe nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma ſœur, ce parti.....

FLORISE.

Finiſſons-là, de grace;
Allez-vous m'en parler? Je vous cede la place.

GÉRONTE.

Un moment: je ne veux....

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur;
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous ſavez que je n'ai de déſirs que les vôtres:
Mais s'il faut prendre quelquefois l'avis des autres,
Je crois que c'eſt ſur-tout en cette occaſion:
Eh bien, ſur cette affaire, entretenez Cléon:
C'eſt un ami ſenſé, qui voit bien, qui vous aime,
S'il approuve ce choix, j'y ſouſcrirai moi-même:
Mais je ne penſe pas, à parler ſans détours,
Qu'il ſoit de votre avis, comme il en eſt toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promeſſe?
Tout bien conſidéré, je ne vois rien qui preſſe.
Oh! mais (me dites-vous) on nous chicannera:
Ce seront des procès! Eh bien, on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une miſere,
Nous faſſe ainſi bruſquer une importante affaire?
Ceſſez de m'en parler, cela m'excede.

GÉRONTE.

Moi?
Je ne dis rien; c'eſt vous....

FLORISE.

Belle alliance!

GÉRONTE.

Eh quoi?.....

FLORISE.

La mere de Valere eſt mauſſade, ennuyeuſe,

Sans usage du monde, une femme odieuse ;
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons ?

GÉRONTE.

C'est une femme simple & sans prétentions,
Qui veillant sur ses biens....

FLORISE.

La belle emplette encor
Que ce Valere ! un fat, qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh qui donc n'est pas fat ! Tout l'est jusques aux sots ;
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non ; il peut rester fat : n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérants de la fatuité ?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander sur un autre chapitre
Un peu de complaisance, & j'espere, ma sœur....

FLORISE.

Ah ! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici....

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme :
C'est, je vous l'avouerai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? J'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi, je n'en ai qu'un ; que j'aime pour mon compte,
Et vous le detestez. Oh ! cela me démonte :
Vous l'avez accablé, contredit, abruti ;
Croyez-vous qu'il soit sourd, & qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres fortes têtes,

Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes;
Et ne ménageant rien....

FLORISE.

Eh mais, tant pis pour lui,
S'il en est offensé; c'est aussi trop d'ennui,
S'il faut à chaque mot voir comme on peut le prendre:
Je dis ce qui me vient, & l'on peut me le rendre.
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiement,
Je sais bien comme vous qu'il faut un peu médire;
Mais en face des gens il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chasser;
Quand ils viennent, raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arriere-ban de notre voisinage;
Mais grace, je vous prie, & plus d'attention
Pour Ariste: il revient; faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte.
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je le marquerois indubitablement:
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scene.

FLORISE.

Eh non, je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh, toujours me contredire?

FLORISE.

Mais marier Chloé, mon frere, y pensez-vous?
Elle est si peu formée, & si sotte, entre nous....

GERONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractere;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras:
On imagineroit que vous ne l'aimez pas,
A vous la voir traiter avec tant de rudesse;
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez, dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez;
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie....

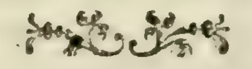
GERONTE *éleve la voix, appercevant Lisette.*

Tout comme il vous plaira: finissons, je vous prie;
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parce que je suis sûr de sa décision.
Mais, quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage:
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage.
Feu son pere, on le sait, a mangé tout son bien,
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien:
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

Il sort.

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vaincre!



SCENE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

EH bien, Cléon
Paroîtra-t-il bien-tôt?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc?

LISETTE.

Mais, Madame, au ton dont il s'explique,
A son air où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même & le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincere,
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a;
Moi, je ne voudrois point de tout cet esprit-là,
Quand il seroit pour rien; je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture;
Et sous cet air capable où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très-bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine
Que j'y réponde; mais pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement:

Vous

Vous y ſuivrez Chloé, je l'envoie au couvent
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

voici Mademoiſelle:
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE *à Chloé qui lui baiſe la main.*

Vous êtes aujourd'hui coëffée à faire horreur.

Elle ſort.

SCENE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi ! ſuis-je donc ſi mal?

LISETTE.

Bon ! c'eſt une douceur
Qu'on vous dit en paſſant par humeur, par envie,
Le tout pour vous punir d'oſer être jolie :
N'importe, là-deſſus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me ſuit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mere
Je veux la contenter; je fais tout pour lui plaire;
Je me ſacrifierois, & tout ce que je fais
De ſon averſion augmente les effets !
Je ſuis bien malheureuſe !

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage.
Les lamentations ne ſont d'aucun uſage ;
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout,
Si vous me ſecondez. Vous ne ſavez pas tout.

CHLOÉ.

Eſt-il quelque malheur au-delà de ma peine?

LISETTE.

D'abord parlez-moi vrai, ſans que rien vous retienne.
Voyons, qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos?

LISETTE.

C'eſt que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'eſt une affaire arrangée
Que votre mariage; & d'un autre côté
Votre mere m'a dit avec même clarté
De vous notifier qu'il falloit ſans remiſe
Partir pour le couvent. Jugez de ma ſurpriſe.

CHLOÉ.

Ma mere eſt ma maîtreſſe, il lui faut obéir:
Puiſſe-t-elle, à ce prix, ceſſer de me haïr.

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'eſt pas faite,
Et ma déciſion n'eſt pas pour la retraite:
Je ne ſuis pas d'humeur d'aller périr d'ennui;
Frontin veut m'épouſer, & j'ai du goût pour lui;
Je ne ſouffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne,
Mais vous, n'aimez-vous plus Valere qu'on vous donne?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Liſette, il n'y faut plus ſonger.
D'ailleurs, long-temps abſent, Valere a pu changer;
La diſſipation, l'ivreſſe de ſon âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets ſéduiſants, tant de divers plaiſirs,
Ont loin de moi ſans doute emporté ſes deſirs:
Si Valere m'aimoit, s'il ſongeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même
Qu'il ſoit heureux du moins! Pour moi j'obéirai
Aux ennuis de l'exil mon cœur eſt préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire

D'avoir pu mériter la haine de ma mere.
A quoi rêves-tu donc ? tu ne m'écoute pas.

LISETTE.

Fort bien !.... Voilà de quoi nous tirer d'embarras....
Et sûrement Florise....

CHLOÉ.

Eh bien ?

LISETTE.

Mademoiselle
Soyez tranquille, allez, fiez-vous à mon zele ;
Nous verrons, sans pleurer, la fin de tout ceci ;
C'est Cléon qui nous perd & brouille tout ici ;
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valere.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mere
Sur le fourbe insolent qui la mene aujourd'hui,
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite ;
Que ses vœux soient remplis, & je suis satisfaite.

SCENE VII.

LISETTE *seule.*

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas ! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

QU'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience,
Tu fais tout de travers : tu gardes le ſilence,
Je ne t'ai jamais vu de ſi mauvaiſe humeur.

FRONTIN.

Chacun a ſes chagrins.

CLÉON.

Ah !... tu me fais l'honneur
De me parler enfin : je parviendrai peut-être
A voir de quel ſujet tes chagrins peuvent naître.
Mais à propos, Valere.

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en ſecret dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je ſavoir d'où vient tout ce myſtere ?
Je ne comprends pas trop le projet de Valere :
Pourquoi lui, qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maiſon,
Prétend-il vous parler ſans ſe faire connoître ?

CLÉON.

Quand il en ſera tems, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair ; mais le peu que j'y vois

Me paroît mal à vous & dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire :
J'ai réfléchi depuis : vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur : ne crains point d'aventure;
Personne ne connoît ici ton écriture;
Elles arriveront de Paris & pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La mere de Valere a sa lettre, sans doute;
Et celle de Géronte....

FRONTIN.

Elle doit être en route :
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manege-ci
M'alarme, me déplait, & ma foi j'en ai honte.
Y pensez-vous, Monsieur? Quoi! Florise & Géronte
Vous comblent d'amitié, de plaisirs & d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs.
Valere, d'autre part, vous aime à la folie;
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin & d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh! tu prends au tragique
Un départ qui pour moi ne sera que comique :
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scene & le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un tems la ville;
Ne point m'en amuser seroit être imbécille :
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du temps que je perds avec eux.
Valere à mon projet lui-même contribue,
C'est un de ces enfants dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,

Et lasse tout le monde, excepté leurs parents.
Croirois tu que sur moi tout son espoir se fonde ;
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde,
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise.
Elle a pour la plupart formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de son tems.
Soit que cette aventure ou quelqu'autre l'engage,
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour la faire manquer, ou l'éloigner du moins :
Parbleu, je vous le sers de la bonne maniere.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très-belle affaire.

CLÉON.

Mon projet étoit bien qu'il se tint à Paris,
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays ;
Depuis long-tems, dit-il, il n'a point vu sa mere,
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espere.

FRONTIN.

Mais vous quel intérêt... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?
Et pourquoi seconder la bisarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise ?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh ! c'est le droit des gens, & je veux en user :
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie ;
C'est le ressort du monde & l'ame de la vie :
Bien fou qui là-dessus contraindroit ses desirs ;
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc à Chloé songeriez-vous aussi ?

Floriſe croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour ſon compte, au moins. Je penſe que ſa fille
Lui peſe horriblement, & la voir ſi gentille
L'afflige : je lui vois l'air ſombre & ſoucieux
Lorſque vous regardez long-tems Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalouſie ;
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laiſſe aller.

FRONTIN.

C'eſt-à-dire à peu près
Que Valere écarté ſert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel deſſein eſt le vôtre,
Quoi ! Floriſe & Chloé ?

CLÉON.

Moi? ni l'une ni l'autre.
Je n'agis ni par goût ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté ?
Je ſais trop les défauts, les retours qu'on nous cache.
Toute femme m'amuſe, aucune ne m'attache.
Si par haſard auſſi je me vois marié,
Je ne m'ennuierai point pour ma chere moitié.
Aimera qui pourra Floriſe, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'eſprit faux & frivole,
Qui malgré l'âge encore a des prétentions,
Et me croit tranſporté de ſes perfections ;
Floriſe penſe à moi. C'eſt pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la niece aſſurant tout ſon bien,
S'il venoit à mourir, Floriſe n'auroit rien.
Le point eſt d'empêcher qu'il ne ſe déſaiſiſſe,
Et je ſouhaite fort que cela réuſſiſſe.
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cette hymen ſecret dont Floriſe me preſſe.
D'un bien conſidérable elle ſera maîtreſſe,

Et je n'épouſerois que ſous condition
D'une très-bonne part dans la ſucceſſion.
D'ailleurs Géronte m'aime ; il ſe peut très-bien faire
Que ſon choix me regarde en renvoyant Valere,
Et ſur la fille alors arrêtant mon eſpoir,
Je laiſſerai la mere à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'eſt que vaines chimeres.

FRONTIN.

Je le croirois aſſez.

CLÉON.

Auſſi n'y tiens-je gueres,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras ;
Si rien ne réuſſit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Floriſe ;
Mais quand je manquerois l'une & l'autre entrepriſe,
J'aurai, chemin faiſant, les ayant conſeillés,
Le plaiſir d'être craint, & de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ; mais ſi j'oſois vous dire en confidence
Où cela va tout droit.

CLÉON.

Eh bien !

FRONTIN.

En conſcience,
Cela viſe à nous voir donner notre congé.
Déjà, vous le ſavez, & j'en ſuis affligé,
Pour vos maudits plaiſirs on nous a pour la vie
Chaſſés de vingt maiſons.

CLÉON.

Chaſſés, quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'eſt un mot pour l'autre, & puiſqu'il faut choiſir,
Point chaſſés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus ſtable ?
Avec tout votre eſprit, & pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triſte amuſement
De vous faire haïr univerſellement ?

CLÉON.

Cela m'eſt fort égal : on me craint, on m'eſtime,
C'eſt tout ce que je veux, & je tiens pour maxime
Que la plate amitié dont ont fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaiſirs des gens qu'on n'aime pas.
Etre cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les hiſtoires nouvelles,
Etre craint à la fois & deſiré par-tout,
Voilà ma deſtinée & mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on ſe donne
Se prend chez tout le momde, & n'eſt vrai chez perſonne.
J'en ai mille & pas un. Veux-tu que, limité
Au petit cercle obſcur d'une ſociété,
J'aille m'enſévelir dans quelque cotterie,
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie;
Je m'établis ailleurs, me mocquant au ſurplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'eſt ainſi qu'en ce lieu, ſi la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, & ne m'arrange pas;
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas,
Mais je ſuis las, Monſieur, de cette vie errante;
Toujours viſages neufs, cela m'impatiente.
On ne peut, grace à vous, conſerver un ami;
On eſt tantôt au Nord & tantôt au Midi.
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de Madame, & je fais leur partie;
J'oſe même avancer que je vous fais honneur.
Point du tout, on vous chaſſe, & votre ſerviteur.
Je ne puis plus ſouffrir cette humeur vagabonde;
Et vous ferez tout ſeul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reſte.

CLÉON.

Et quels ſont les appas?
L'heureux objet!....

FRONTIN.

Parbleu, ne vous en moquez pas.
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête ;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi ? Ton amour, ton dessein
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin,
Et ma vocation est d'épouser Lisette.
J'aimois assez Marton, & Nérine & Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois ;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois.
Mais ce n'est pas cela, tout autre amour m'ennuie :
Je suis fou de Lisette, & j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi ! tu veux te mêler aussi de sentiment ?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat ! Aime moins tristement.
Pasquin, l'Olive, & cent d'amour aussi fidele
L'ont aimé avant toi, mais sans se charger d'elle ;
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs ?
Fais de même ; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal, c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh bien, écoute-moi :
Tu me conviens, je t'aime, & si l'on veut de toi,
J'emploierai tous mes soins pour t'unir à Lisette ;

Soit ici, ſoit ailleurs, c'eſt une affaire faite.

FRONTIN.

Monſieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir.
Vois ſi Valere arrive, & reviens m'avertir.

SCENE II.

CLÉON *ſeul.*

FRontin eſt amoureux! Je crains bien qu'il ne cauſe.
Comment parer le riſque où ſon amour m'expoſe ?
Mais ſi je lui donnois quelque commiſſion
Pour Paris ? Oui, vraiment l'expédient eſt bon :
J'aurai ſeul mon ſecret; & ſi par aventure
On ſait que les billets ſont de ſon écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié
Que c'étoit un coquin, & qu'il eſt renvoyé.

SCENE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

JE vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frere
Eſt-il vrai? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valere?
Changeriez-vous d'avis ?

CLÉON.

Comment, vous l'avez cru?

FLORISE.

Mais il en eſt ſi plein & ſi bien convaincu...

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela ſoyez perſuadée.

Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée.
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout;
Et ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître, & la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher....

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne:
Faites-en les honneurs; je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLEON.

Je pense comme vous
La parenté m'excede, & ces liens, ces chaînes,
Des gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, miseres du vieux temps;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
Vous avez de l'esprit & votre fille est sotte;
Vous avez pour surcroit un frere qui radote.
Et bien, c'est leur affaire après tout, selon moi.
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison: je vous dois le courage
Qui me soutient contr'eux, contre ce mariage;
L'affaire presse au moins, il faut se décider.
Ariste nous arrive, il vient de le mander;
Et par une façon de galants du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécille.
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premierement, sans vous on ne peut rien conclure:
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part; ainsi tout dépendra de vous;
Refusez de signer, grondez, & boudez nous,
Car pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même en sa présence;
Et je me fâcherois s'il en étoit besoin;
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.

Il m'eſt venu d'ailleurs une aſſez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée....
Mais non : car ce ſeroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz : quel ſcrupule eſt le vôtre ?
Quoi ! ne penſons-nous pas tout haut l'un devant l'autre ?
Vous ſavez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos ſeuls conſeils ſont ma regle aujourd'hui ;
Vous êtes honnête homme, & je n'ai point à craindre
Que vous propoſiez rien dont je puiſſe me plaindre :
Ainſi confiez-moi tout ce qui peut ſervir
A combattre Géronte ainſi qu'à nous unir.

CLEON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un myſtere....
Et c'eſt ce que de vous mérite votre frere ;
Vous m'avez dit, je crois, que jamais ſur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits, ni les ſiens,
Et que vous aſſurant d'avoir ſon héritage,
Vous aviez au haſard réglé votre partage :
Vous ſavez à quel point il déteſte un procès ;
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix ;
Cela fait contre lui la plus belle matiere :
Des biens à répéter des partages à faire,
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs,
En lui faiſant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obſtiner, malgré vos répugnances,
A l'établiſſement qui rompt nos eſpérances,
Partons d'ici, plaidez ; une aſſignation
Détruira le projet de la donation ;
Il ne peut pas ſouffrir d'être ſeul : vous partie,
On ne me verra pas lui tenir compagnie ;
Et quant à ce procès, ou vous le gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'acheverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame eſt exempte,

La mienne, par malheur, n'eſt pas auſſi puiſſante,
Et je vous avouerai mon imbécilité :
Je n'irois pas ſans peine à cette extrémité :
Il m'a toujours aimée, & j'aimois à lui plaire,
Et ſoit cette habitude ou quelqu'autre chimere,
Je ne puis me réſoudre à le déſeſpérer :
Mais votre idée au moins ſur lui peut opérer ;
Dites-lui qu'avec vous, paroiſſant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ, & qu'enfin, s'il me pouſſoit à bout,
Vous avez entrevu que je ſuis prête à tout.

CLEON.

S'il s'obſtine pourtant, quoi qu'on lui puiſſe dire.....
On pourroit conſulter pour le faire interdire,
Ne le laiſſer jouir que d'une penſion ;
Mon Procureur fera cette expédition ;
C'eſt un homme admirable, & qui par ſon adreſſe
Auroit fait enfermer les ſept Sages de la Grece,
S'il eût plaidé contr'eux. S'il eſt quelque moyen
De vous faire paſſer ſes droits & tout ſon bien,
L'affaire eſt immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi....

FLORISE.

Non, différez... Je crains de me commettre :
Dites-lui ſeulement, s'il ne veut point céder,
Que je ſuis, malgré vous, réſolue à plaider :
De l'humeur dont il eſt, je crois être bien ſûre
Que ſans mon agrément il craindra de conclure,
Et pour me ramener, ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'aſſurer ſon bien ;
Au reſte, vous ſavez pourquoi je le déſire.

CLEON.

Vous connoiſſez auſſi le motif qui m'inſpire,
Madame, ce n'eſt point du bien que je prétends,
Et mon goût ſeul pour vous fait mes engagements ;
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon uſage,

Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer & de passer ma vie:
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer,
Et, loin de tout ici, pourrez-vous demeurer?
Je ne sais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites:
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord,
Mais tout Paris....

CLEON.

Paris! il m'ennuie à la mort.
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir & d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !....
Des femmes d'un caprice, & d'une fausseté !
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaieté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes !....
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes:
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui,
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte:
Et pour vous parler vrai, je vous trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants, qu'on mange, qu'on fripponne,

Qui pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidele.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets.

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
pour les femmes?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mysteres,
Et vous verrez ma liste avec les caracteres;
J'aime l'ordre, & je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie,
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas biens des sociétés:
Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher.....

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places,
Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces,
Et ce que j'en dirai tempérera l'amour
De nos petits Messieurs qui rodent à l'entour.
Sur l'aigre Céliante, & la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie:
Pour le petit Damis, & Monsieur Dorilas,
Et certain plat Seigneur, l'automate Alcidas,
Qui glorieux & bas se croit un personnage;
Tant d'autres importants, esprits du même étage;
Oh! fiez-vous à moi, je veux les célébrer.

Si bien que de ſix mois ils n'oſent ſe montrer ;
Ce n'eſt pas ſur leurs mœurs que je veux qu'on en cauſe :
Un vice, un déshonneur font aſſez peu de choſe,
Tout cela dans le monde eſt oublié bientôt ;
Un ridicule reſte, & c'eſt ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous ? Cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien ſcandaleux, bien bon : le ſtyle n'y fait rien ;
Pourvu qu'il ſoit méchant, il ſera toujours bien.

FLORISE.

L'idée eſt excellente, & la vengeance eſt sûre.
Je vous prierai d'y joindre, avec quelqu'aventure,
Une madame Orphiſe à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs :
Quoiqu'elle ſoit affreuſe, elle ſe croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrois que déjà votre ouvrage fut fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer ſon portrait,
Et dans trois jours d'ici déſeſpérer la belle.

FLORISE.

Eh comment !

CLÉON.

On peut faire une chanſon ſur elle ;
Cela vaut mieux qu'un livre, & court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'eſt très-bien penſer : mais faites-vous des vers ?

CLEON.

Qui n'en fait pas ? Eſt-il ſi mince cotterie
Qui n'ait ſon bel eſprit, ſon plaiſant, ſon génie ?
Petits Auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chanſons & des vers innocents.
Oh ! pour quelques couplets fiez-vous à ma muſe ;
Si votre Orphiſe en meurt, vous plaire eſt mon excuſe :
Tout ce qui vit n'eſt fait que pour nous réjouir.
Et ſe moquer du monde eſt tout l'art d'en jouir :
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compoſe,

Je ne trouve que nous qui valions quelque chofe.

SCENE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON.

FRONTIN *un peu éloigné.*

MOnfieur, je voudrois bien....

CLÉON.

à Florife.

Attends... Permettez-vous....

FLORISE.

Veut-il vous parler feul ?

FRONTIN.

Mais, Madame....

FLORISE.

entre nous

Entiere liberté. Frontin eft impayable,
Il vous fert bien ; je l'aime.

CLÉON, *à Florife qui fort.*

Il eft affez bon diable,
Un peu bête.....

SCENE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

AH ! Monfieur, ma réputation
Se pafferoit fort bien de votre caution :

De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valere entrera-t-il ?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir ;
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir :
Je ne ſuis point garant de cet extravagance,
Il m'a ſuivi de loin, malgré ma remontrance;
Se croyant inviſible, à ce que je conçois,
Parce qu'il a laiſſé ſa chaiſe dans le bois,
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Floriſe heureuſement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Obſerve tout pendant notre entretien.

SCENE VI.

CLÉON *ſeul.*

L'Affaire eſt en bon train, & tout ira fort bien.
Après que j'aurai fait la leçon à Valere.
Sur toute la maiſon, & ſur l'art d'y déplaire,
Avec ſon ton, ſes airs & ſa frivolité,
Il n'eſt pas mal en fond pour être déteſté ;
Une vieille franchiſe à ſes talens s'oppoſe ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque choſe.



SCENE VII.

VALERE *en habit de campagne*, CLÉON.

VALERE *en l'embraſſant.*

EH bon jour, cher Cléon ! je ſuis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidele ami,
Je ſuis au déſeſpoir des ſoins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je....

CLÉON.

Ah ! point de compliments :
Quand on peut être utile & qu'on aime les gens,
On eſt payé d'avance.... Eh bien quelles nouvelles
A Paris ?

VALERE.

Oh ! cent mille, & toutes des plus belles.
Paris eſt raviſſant, & je crois que jamais
Les plaiſirs n'ont été ſi nombreux, ſi parfaits,
Les talents plus féconds, les eſprits plus aimables ;
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables ;
Chaque jour le génie & la diverſité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON

Tout vous paroît charmant ; c'eſt le ſort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit, & j'en crois ſon ſuffrage,
Que de tout ce qu'on voit on eſt fort ennuyé ;
Que les arts, les plaiſirs, les eſprits font pitié ;
Qu'il ne nous reſte plus que des ſuperficies,
Des pointes, du jargon, de triſtes facéties,
Et qu'à force d'eſprit & de petits talents,

Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon
sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien ? tenez-vous aux scrupules?
Toujours bon, toujours dupe.

VALERE.

Oh, non, en vérité,
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté ;
Tout est colifichet, pompon & parodie ;
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on le leur
rend ;
On se prend, on se quitte assez publiquement ;
Les maris savent vivre, & sur rien ne contestent ;
Les hommes s'aiment tous, les femmes se détestent
Mieux que jamais : enfin, c'est un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise ?....

VALERE.

Mais....

CLÉON.

C'est une affaire faite !
Sans doute, vous l'avez ?... Quoi la chose est secrete ?

VALERE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je ?

CLEON.

Par-tout ;
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALERE.

Je m'en détacherois, si je la croyois telle,
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour
elle,
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame :

Il faudroit des six mois pour aimer une femme,
Selon vous : on perdroit son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité ;
Laissez la Bergerie, & sans trop de franchise,
Soyez de votre siecle ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'estimerez après si vous pouvez.
Au reste affichez tout. Quelle erreur est la vôtre ?
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre :
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'un autre a pris,
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALERE.

Je vous en crois assez.... Eh bien mon mariage ?
Concevez-vous ma mere, & tout ce radotage ?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous,
Car enfin si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, & si vous vous trompez vous même,
En fuyant un parti peut-être avantageux.

VALERE.

Eh ! non, vous me sauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant ;
Ou si pour mon malheur ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main :
Quand je puis m'avancer & faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre, & borner ma fortune ?
Ma foi se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi, cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALERE.

A vous en eſt toute la gloire.
D'après vos ſentiments je prévois mon hiſtoire,
Si j'allois m'enchaîner ; & je ne vous vois pas
Le plus petit ſcrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureuſement on dit que votre mere
Par de mauvais conſeils s'obſtine à cette affaire ;
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle eſt aſſez bien auſſi,
Un Artiſte, un eſprit d'aſſez groſſiere étoffe ;
C'eſt une eſpece d'ours qui ſe croit philoſophe :
Le connoiſſez-vous ?

VALERE.

Non, je ne l'ai jamais vu :
Chez moi, depuis ſi ans, je ne ſuis pas venu ;
Ma mere m'a mandé que c'eſt un homme ſage,
Fixé depuis long-temps dans notre voiſinage,
Que c'étoit ſon ami, ſeul conſeil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte,
Il vous ſuffit qu'elle eſt aveugle ſur ſon compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choſes de ſang froid,
Au fond je ne puis croire Ariſte un homme droit ;
Géronte eſt ſon ami, cela depuis l'enfance....

VALERE.

A mes dépens peut-être ils ſont d'intelligence ?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALERE.

J'aime mieux un procès,
J'ai des amis là-bas, je ſuis ſûr du ſuccès.

CLÉON.

Quoique je ſois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc : à moins d'aimer leur fille,

Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance: on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

VALERE.

Mais assez ce me semble :
Nous étions élevés, accoutumés ensemble,
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort;
Mais Paris guérit tout, & les absents ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie,
C'est un de ces minois que l'on a vu par-tout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, & je doute qu'il vienne;
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, & qu'elle a de l'humeur:
On la croit une Agnès; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée, & sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter.....
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux Dieux qui la firent si bête.

VALERE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir, & comptez que j'espere
Dans deux heures d'ici désabuser ma mere :
Je laisse en bonnes mains....

CLÉON.

Non, il vous faut rester.

VALERE.

Mais comment ? Voulez-vous ici me présenter ?

CLÉON.

CLÉON.

Non pas dans le moment, dans une heure.

VALERE.

A votre aiſe.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaiſe,
Dans l'inſtant que Géronte ici ſera rentré ;
Car c'eſt lui qu'il nous faut, je vous le manderai ;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous ſurprendre & nous plaire.

VALERE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec mon compliment ?
C'eſt ſe moquer de l'oncle, & c'eſt me contredire :
Toute mon ambaſſade eſt réduite à lui dire
Que je ſerai, ſoit dit dans le plus ſimple aveu,
Toujours ſon ſerviteur & jamais ſon neveu.

CLÉON.

Et voilà juſtement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choqueroit votre mere :
Il faut dans vos propos paroître conſentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réuſſir.
Ecoutez, conſervons toutes les vraiſemblances ;
On ne doit ſe lâcher ſur les impertinences
Que ſelon le beſoin, ſelon l'eſprit des gens ;
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur ſens.
L'important eſt d'abord que l'oncle vous déteſte ;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reſte :
Or notre oncle eſt un ſot, qui croit avoir reçu
Toute ſa part d'eſprit en bon ſens prétendu ;
De tout uſage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre :
Homme d'un autre ſiecle, & ne ſuivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût :
Cerveau des plus bornés, qui tenant pour maxime
Qu'un Seigneur de paroiſſe eſt un Etre ſublime,

Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins & de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte ;
Ivre de son château dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété ;
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre par-tout, tout voir, tout admirer ;
Son parc, son potager, ses bois, son avenue,
Il ne vous fera pas grace d'une laitue,
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile ;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALERE.

Oh, vous êtes charmant !.... Mais n'aurois-je point tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien.... Mariez-vous.... Ce que je viens de dire
N'étoit pas pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous desiriez : moi je n'exige rien :
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien,
Ne consultez que vous,

VALERE.

Ecoutez-moi, de grace,
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti :
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable ;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,

Et que pour vos projets il falloit sans scrupule
Traiter légerement un vieillard ridicule.

VALERE.

Soit.... il a la fureur de me croire à son gré;
Mais fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCENE VIII.

FRONTIN, CLÉON, VALERE.

FRONTIN.

MOnsieur, j'entends du bruit, & je crains qu'on ne vienne.

CLÉON.

Ne perdons point de tems : que Frontin vous remene.

SCENE IX.

CLÉON *seul.*

MAintenant éloignons Frontin, & qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frere:
Florise s'en défend; son foible caractere
Ne sait point embrasser un parti courageux;
Embarquons-les si bien, qu'amenée où je veux,
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valere....
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition;
C'est un fat subalterne; il est né trop timide;
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

OUi, je te le répete, oui c'eſt que j'ai vu,
Mieux encor que mes yeux, mon cœur l'a reconnu;
C'eſt Valere lui-même : & pourquoi ce myſtere ?
Venir ſans demander mon oncle ni ma mere,
Sans marquer, pour me voir le moindre empreſſement
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh non, ce n'eſt pas lui, vous vous ſerez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi : de ſes traits je ſuis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, & nul autre ſur moi.
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi;
Si tu le connoiſſois, ſi tu pouvois l'entendre,
Ah ! tu ſaurois trop bien qu'on ne peut s'y mé-
prendre;
Que rien ne lui reſſemble, & que ce ſont des traits
Qu'avec d'autres, Liſette, on ne confond jamais.
Le doux ſaiſiſſement d'une joie imprévue;
Tous les plaiſirs du cœur m'ont remplie à ſa vue:
J'ai voulu l'appeller, je l'aurois dû, je crois;
Mes tranſports m'ont ôté l'uſage de la voix;
Il étoit déjà loin.... Mais dis-tu vrai, Liſette?
Quoi? Frontin...

LISETTE.

Il me tient l'aventure ſecrette ;
Son maître l'attendoit, & je n'ai pu ſavoir....

CHLOÉ.

Informe-toi ailleurs, d'autres l'auront pu voir :
Demande à tout le monde.... Eh ! va donc.

LISETTE.

Patience,
Du zele n'eſt pas tout, il faut de la prudence :
N'allons pas nous jetter dans d'autres embarras,
Raiſonnons, c'eſt Valere, ou bien ce ne l'eſt pas.
Si c'eſt lui, dans la regle, il faut qu'il vous prévienne,
Et ſi ce ne l'eſt pas, ma courſe ſeroit vaine.
On le ſauroit : Cléon, dans ſes jeux innocents,
Diroit que nous courons après tous les paſſants :
Ainſi, tout bien peſé, le plus ſûr eſt d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre.
Seroit-ce bien Valere ?.... Eh mais en vérité
Je commence à le croire.... Il l'aura conſulté :
De quelques bons conſeils cette fuite eſt l'ouvrage,
Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage ;
Pour prélude chaſſer l'époux de la maiſon,
L'hiſtoire eſt toute ſimple, & digne de Cléon ;
Plus le fait ſeroit noir, plus il eſt vraiſemblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable :
Tes ſoupçons vont trop loin ; qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudra-t-il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs aſſez noirs pour ſe plaire
A faire ainſi du mal pour le plaiſir d'en faire ?
Mais, toi-même, pourquoi ſoupçonner cette horreur?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE. = Note

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il ſache
Le fonds d'averſion qu'avec ſoin je lui je cache :
Souvent il m'interroge, & du ton le plus doux

Je flatte les desseins qu'il a, je crois sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage & sans expérience,
Il en sera la dupe, allez, ne craignez rien :
Géronte amene Ariste, & j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres ;
J'ai vu ces gens si fins plus attrappés que d'autres ;
On l'emporte souvent sur la duplicité,
En allant son chemin avec simplicité,
Et....

FRONTIN *derriere le théatre.*

Lisette ?

LISETTE *à Chloé.*

Rentrez ; c'est Frontin qui m'appelle.

SCENE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN *sans voir Lisette.*

PArbleu, je vais lui dire une belle nouvelle ?
On est bien malheureux d'être né pour servir ;
Travailler, ce n'est rien ; mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment, ce n'est que vous ? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste,
J'ai déjà trop ici de sujets d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger ;
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message ?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment rien ? Un mot pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage :
Partez ou demeurez, cela m'eſt fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter ſi mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue ;
Il ne tiendra qu'à moi, ſi cela continue,
Oui..... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir réſiſté
Sur celui qui tantôt s'eſt ici préſenté....
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore....

LISETTE.

Vous le ſavez très-bien, je le répete encore :
Vous aimez les ſecrets ; moi, chacun à ſon goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me diſe tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur & Liſette ?
Si je te le diſois ?

LISETTE.

Oh ! la paix ſeroit faite ;
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien, l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir,
Etoit un inconnu.... dont je ne ſais pas l'âge....
Qui pour nous conſulter ſur certain mariage
D'une fille.... non veuve.... ou les deux : au ſurplus
Tout va bien... M'entends-tu ?

LISETTE.

Moi ? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus.
Si bien que pour cacher & l'homme & l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit ? A quoi bon te donner la torture ?

Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir,
Et je t'en aime mieux : moi pour te secourir
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui?

LISETTE.

Valere.

Il ne faut pas rougir ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien, si tu le sais, pourquoi le demander?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valere en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux;
Mais je n'ai pas le tems d'en dire davantage:
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage.
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, & j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais....

LISETTE.

Point de mais.... On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars : nous saurons te faire disparoître.

SCENE III.

GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, LISETTE.

GÉRONTE.

QUe fait donc ta maîtresse? Où chercher maintenant?
Je cours.... J'appelle....

LISETTE.

Elle eſt dans ſon appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guere.

LISETTE.

Monſieur, elle a ſi mal paſſé la nuit derniere...

GÉRONTE.

Oh! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer.
Je ſuis las des humeurs qu'il me faut eſſuyer.
Comment? on ne peut plus être un ſeul jour tranquille?
Je vois bien qu'elle boude, & je connois ſon ſtyle.
Oh bien, moi les boudeurs ſont mon averſion,
Et je n'en veux jamais ſouffrir dans ma maiſon.
A mon exemple ici je prétends qu'on en uſe;
Je tâche d'amuſer, & je veux qu'on m'amuſe.
Sans-ceſſe de l'aigreur, des ſcenes, des refus,
Et des maux éternels auxquels je ne crois plus:
Cela m'excede enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que perſonne n'y gronde;
Et qu'avec moi chacun aime à ſe réjouir;
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Floriſe a de l'eſprit: avec cet avantage
On a de la reſſource: & je crois bien plus ſage
Que vous la rameniez par raiſon; par douceur,
Que d'aller oppoſer la colere à l'humeur.
Ces nuages légers ſe diſſipent d'eux-mêmes:
D'ailleurs je ne ſuis point pour les partis extrêmes:
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en penſe Cléon?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, & qu'Ariſte a raiſon.

GÉRONTE.

Mois encor, quel conſeil...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on diſe?

Vous ſavez mieux que nous comment mener Floriſe.
S'il faut ſe déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, ſe brouiller.... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle. En cauſant avec elle,
Je crois avoir ſurpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux;
Car vous voir bien enſemble eſt ce que je deſire.

GÉRONTE.

Allons, chemin faiſant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver: venez-y, je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariſte permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais, avec Cléon, voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car de façon ou d'autre.... Enfin, nous allons voir.

SCENE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! que votre retour nous étoit néceſſaire,
Monſieur, vous ſeul pouvez rétablir cette affaire;
Elle tourne au plus mal, & ſi votre crédit
Ne détrompe Géronte, & ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je faſſe?
Géronte n'entend rien: ce que je vois me paſſe.
J'ai beau citer des faits, & lui parler raiſon,
Il ne croit rien, il eſt aveuglé ſur Cléon.
J'ai pourtant bon eſpoir dans une conjoncture
Qui le détromperoit, ſi la choſe étoit ſûre.

Il s'agit de ſoupçons, que je puis voir détruits.
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor, mais aux yeux de Géronte
Je démaſque le traître & le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus ſanglant
Dont je l'ai ſoupçonné, graces à ſon talent.

LISETTE.

Le ſoupçonner! Comment, c'eſt-là que vous en êtes?
Ma foi, c'eſt trop d'honneur, Monſieur, que vous lui faites,
Croyez d'avance, & tout.

ARISTE.

Il s'en eſt peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu:
Sans toutes mes raiſons, qui l'ont bien ramenée,
La mere de Valere étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi?

ARISTE.

C'eſt une horreur
Dont je veux dévoiler & confondre l'auteur,
Et tu m'y ſerviras.

LISETTE.

A propos de Valere,
Où croyez-vous qu'il ſoit?

ARISTE.

Peut-être chez ſa mere
Au moment où j'en parle: à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon! il eſt ici.

ARISTE.

Lui?

LISETTE.

Lui, le fait eſt conſtant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie?

LISETTE.

Oh ! toutes ses mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises & bien sûres ;
Il n'a vu que Cléon, & l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valere s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même,
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême !
Que faire ? l'aller voir, on sauroit tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti :
Donne-moi ce qu'il faut ; hâte-toi que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais.... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCENE V.

ARISTE *seul.*

CE voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon ;
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, & la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis.

SCENE VI.

VALERE, ARISTE.

VALERE.

AH ! les affreux chemins & le maudit pays !

A Ariste.

Mais de grace, Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre

Où je puis voir Gêronte ?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre.
En ce moment, Monsieur, il est fort occupé.

VALERE.

Et Florise ? On viendroit ! ou je suis bien trompé ;
L'étiquette du lieu seroit un peu légere ;
Et quand un gendre arrive on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi ! vous êtes....

VALERE.

Valere.

ARISTE.

Eh quoi : surprendre ainsi !
Votre mere vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALERE.

Bon ! vieille cérémonie ?
D'ailleurs, je sais très-bien que l'affaire est finie !
Ariste a décidé.... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison ?
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mere est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, & sur sa bonne foi.....

VALERE.

Oh ? cela...

ARISTE.

Doucement cet Ariste, c'est moi.

VALERE.

Ah ! Monsieur....

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde :
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,

Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mere estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractere aimable ;
Qui veut votre bonheur: voilà ses seuls défauts,
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos.

VALERE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mere ;
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chere :
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte, & l'aimera toujours.

ARISTE.

Valere, vous voilà, ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre, & le mal est d'un autre.

VALERE.

A part. *haut.*
Ah, voici les sermons, l'ennui !... Mais s'il vous plait,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est ?
Il convient....

ARISTE.

Un moment : si l'amitié sincere
M'autorise à parler au nom de votre mere,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait ?

VALERE.

Vous savez....

ARISTE.

Je le sais.

VALERE.

Ce n'est point un mystere
Bien merveilleux ; j'avois à parler d'un affaire
Qui regarde Cléon, & m'intéresse fort ;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mere & la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille :
Comme il est mon ami....

ARISTE.

Lui ?

VALERE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer !

VALERE.

Ah ! très-parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur, & pour la vie.
Oh ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALERE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALERE.

C'est juger par des bruits de pédants, de commeres.

ARISTE.

Non, par la voix publique : elle ne trompe gueres.
Géronte peut venir, & je n'ai pas le tems
De vous instruire ici de tous mes sentiments :
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi, choisissez son commerce ou sa haine :
Je sens que je vous lasse, & je m'apperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe,
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grace encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter.

Vous avez de l'esprit, un heureux caractere,
De l'usage du monde, & je crois que pour plaire
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui ;
Géronte vient, allons....

SCENE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh! vraiment oui, c'est lui.
Bon jour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse ! *A Ariste.*
Comme le voilà grand !... Ma foi cela nous chasse.

VALERE.

Monsieur, en vérité....

GÉRONTE.

Par bleu, je l'ai vu là,
(Je m'en souviens toujours) pas plus haut que cela :
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge !
Mais te voilà vraiment un grave personnage.
A Ariste.
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon.
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALERE.

Monsieur, c'est trop d'honneur.

GÉRONTE.

Oh ! non pas, je te prie,
N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déjà comme de la maison. *A Ariste.*
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh! j'ai fait un beau bruit : c'est bien moi qu'on étonne:
La menace est plaisante ; ah ! je ne crains personne.
Je ne la croyois pas capable de cela :

Mais je commence à voir que tout s'appaiſera,
Et que ma fermeté, remettra ſa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous préſenter chez-elle:
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui;
Je vais renouveller connoiſſance avec lui.
Allez, ſi l'on ne peut la réſoudre à deſcendre,
J'irai dans un moment lui préſenter ſon gendre.

SCENE VIII.

GÉRONTE, VALERE.

GÉRONTE.

EH bien, es-tu toujours vif, joyeux, amuſant
Tu nous réjouiſſois.

VALERE.

Oh! j'étois fort plaiſant.

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire,
Je t'aime comme un fils, & tu dois...

VALERE *à part.*

Comment faire,
Son amitié me touche.

GÉRONTE *à part.*

Il paroît bien diſtrait.
Eh bien,

VALERE.

Aſſurément, Monſieur... j'ai tout ſujet
de chérir les bontés....

GÉRONTE.

Non; ce ton-là m'ennuie
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie,

SCENE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALERE.

CLÉON *de loin.*

NE suis-je pas de trop ?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon,
Venez, & partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je ne pouvois trop tôt renouer connoissance
Avec Monsieur.

VALERE.

J'avois la même impatience.

CLÉON *bas à Valere.*

Comment va ?

VALERE *bas à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE *à Cléon.*

Il est complimenteur.
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute, il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avois grande raison de prédire à ta mere
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire ;
Je m'y connois, je sais beaucoup de bien de toi :
Des lettres de Paris, & des gens que je croi....

VALERE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les dernieres, Monsieur, les sait-on ?

GÉRONTE.

Qui sont-elles ?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,

Je suis toujours sensible aux biens de ma Patrie :
Eh bien voyons donc, qu'est-ce ? Apprends-moi, je te prie....

VALERE *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort,
Mais il avoit Phriné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise ;
Elle est bien, mais ma foi d'une horrible bêtise :
Déjà depuis long-temps cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON *bas à Valere.*

Très-bien, continuez.

VALERE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile & Delphire :
Lucile en est outrée & ne se montre plus ;
Mais Delphire a mieux prix son parti là-dessus.
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, & l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas.
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là ?

VALERE.

Quoi ! vous ne saviez point un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? L'ignorance profonde !
Mais c'est en vérité n'être pas de ce monde.
Vous n'avez donc, Monsieur, aucune liaison ?
Eh mais, où vivez-vous ?

GÉRONTE.

Parbleu, dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi, si madame Phriné

Ou madame Lucile affichent leurs folies ?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos;
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

à Géronte. *bas à Valere.*

Vous avez bien raison.... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valere,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légere,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté;
Mais nous te guérirons de la frivolité.
Ma niece est raisonnable, & ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALERE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, & je vous conterai...

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALERE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs.
On ne vit qu'à Paris, & l'on végete ailleurs.

CLÉON.

bas à Valere. *bas à Géronte.*

Ferme !.... Il est singulier !

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait....

VALERE.

La niece est-elle encor jolie ?

GÉRONTE.

Comment, encor ? Je crois qu'il a perdu l'esprit;
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALERE.

Elle étoit assez bien.

CLEON *bas à Géronte.*

L'eloge est assez mince.

VALERE.

Elle avoit de beaux yeux... pour des yeux de province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très-mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma niece,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse....

VALERE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime.... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc?

VALERE.

Comme on aime....
Sans que la tête tourne.... Elle en fera de même:
Je réserve au contrat toute ma liberté,
Nous vivrons bons amis, chacun de son côté.

CLEON *bas à Valere.*

A merveille! appuyez.

GERONTE.

Ce petit train de vie
Est tout-à-fait touchant, & donne grande envie....

VALERE.

Je veux d'abord...

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLEON *bas à Valere.*

Dites, pour l'achever du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or écoute....

VALERE.

Attendez; il me vient une idée.

Il se promene au fond du théatre, regardant de côté & d'autre, sans écouter Géronte.

GÉRONTE *à Cléon.*

Quelle tête ! Oh ! ma foi la noce est retardée ;
Je ferois à ma niece un fort joli présent !
Je lui veux un mari sensible, complaisant :
Et s'il veut l'obtenir, car je sens que je l'aime,
Il faut, sur mes avis, qu'il change son systême :
Mais qu'examine-t-il ?

VALERE.

Pas mal.... cette façon....

GÉRONTE.

Tu trouve bien, je crois, le goût de ma maison ?
Elle est belle, en bon air, enfin c'est mon ouvrage ;
Il faut bien embellir son petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi ?....

VALERE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLEON *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre ?

VALERE.

Oh rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espere.
Sachons ce qui l'occupe, est-ce donc un mystere ?

VALERE.

Non, c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'un autre. Eh, dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

VALERE.

Parlons raison, mon oncle ; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, & point d'aveuglement :
Avouez, la maison est maussade, odieuse,
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse
Vous voyez....

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,

De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALERE.

Oui.... vous avez raison, il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir....

GÉRONTE *à Cléon.*

Il devient plus docile,
Il change de langage.

VALERE.

Ecoutez, faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison....

GÉRONTE.

C'est-à-dire,
Après ma mort.

VALERE.

Vraiment, c'est tout ce qu'on desire,
Mon cher oncle. Or voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir, est comme un bien qu'on a ;
La maison est à nous : on ne peut rien en faire ;
Un jour je l'abattrois : donc il est nécessaire,
Pour jouir tout-à-l'heure, & pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain.
J'aurai soin....

GÉRONTE.

De partir : ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLEON *bas à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans & vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALERE.

Parce que pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche, & me dit des injures !

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, ton cher oncle ! Oh ! parbleu,

La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu;
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espece.

VALERE *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse,
Et Monsieur ne veut rien changer dans sa façon.
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend....

GÉRONTE

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLEON.

Sans doute.

VALERE *à Cléon.*

Mais, Monsieur, je ne prétends pas l'être.
Faites ici ma paix, je ferai ce qu'il faut....
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCENE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GERONTE.

A-t-on vu quelque part un fond d'impertinences
De cette force-là?

CLEON.

Si sur les apparences....

GERONTE.

Où diable prenez-vous qu'il avoit de l'esprit....
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit:
Un de ces merveilleux gâtés par des *Caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes;
Et Monsieur celui-ci, Madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis...

CLEON.

Je m'en rapporte au vôtre;
Vous vous y connoissez tout aussi bien qu'un autre.

Prenez

Prenez qu'on m'a surpris, & que je n'ai rien dit :
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
Des gens qu'il voit beaucoup : moi qui ne le vois guere
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractere.

GÉRONTE.

Oh ! sûr parole ainsi ne louons point les gens :
Avant que de louer, j'examine long-temps,
Avant que de blâmer même cérémonie :
Aussi connois-je bien mon monde : & je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes;
Il faut y voir soi-même : & par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant? Ce langage m'assomme,
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit, le mot, & la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé :
C'est-là, pour se venger, leur formule ordinaire.
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphere,
Que de peur d'être absurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux : fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachent que répondre,
Croyant qu'on les remarque; & qu'on veut les confondre;
Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas;
Et pourquoi? c'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

Un Laquais arrive.

GÉRONTE.

Eh bien, qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Cela suffit.

(Le Laquais sort.

Voyons.... Ah ! celle-ci m'étonne....
Quelle est cette écriture ? Oui-dà.... J'allois vraiment
Faire une belle affaire. Oh ! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui, la matiere est féconde,
Je vois qu'il est encore des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on ? Qui ?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est.
Quelqu'un, sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre ;
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi ? daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose ; mais....

CLÉON.

Voyons : je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien ; sur vous je ne prends nul ombrage ;
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet :
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON *lit.*

J'apprends, Monsieur, que vous donnez votre niece à Valere : vous ignorez apparemment que c'est un libertin, dont les affaires sont très-dérangées, & le courage fort suspect. Un ami de sa mere, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce mariage, & vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valere ; prenez garde que ses conseils ne vous embarrassent dans une affaire qui ne peut que vous faire tort de toute façon.

GÉRONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

CLÉON.

Je dis, & je le penſe
Que c'eſt quelque noirceur ſous l'air de confidence.
Pourquoi cacher ſon nom ?

Il déchire la lettre

GÉRONTE.

Comment ? vous déchirez !...

CLÉON.

Oui.... Qu'en voulez-vous faire ?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'eſt quelqu'ennemi, qu'on en veut à Valere ?

CLÉON.

Mais je n'aſſure rien, dans toute cette affaire
Me voilà ſuſpect, moi, puiſqu'on me dit lié...

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux ſera d'agir ſelon votre ſyſtême,
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même ;
Je veux croire qu'Ariſte eſt honnête homme ; mais....
Votre écrivain peut-être.... Enfin, ſachez les faits,
Sans humeur, ſans parler de l'avis qu'on vous donne,
Soit calomnie ou non, la lettre eſt toujours bonne,
Quant à vos ſûretés, rien encor n'eſt ſigné,
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout eſt examiné :
Je reverrai mon fat, & ſon affaire eſt faite ;
Il vient.... Propoſez-lui de hâter ſa retraite ;
Deux mots : je vous attends.

SCENE XI.

CLÉON, VALERE *d'un air rêveur.*

CLÉON *fort vîte & à demi-voix.*

Vous êtes trop heureux,
Géronte vous déteste ; il s'en va furieux ;
Il m'attend ; je ne puis parler davantage ;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCENE XII.

VALERE *seul.*

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah ! qu'un premier amour a d'empire sur nous !
J'allois braver Chloé par mon étourderie :
La braver ! j'aurois fait le malheur de ma vie.
Ses regards ont changé mon ame en un moment,
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étois pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur & noble & naturelle
A bien renouvellé cet instinct enchanteur
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur !
Ma conduite, à mes yeux me pénetre de honte ;
Pourrois-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois, j'espere mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi ! sérieusement amoureux !... Il n'importe,
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte ;
Je ne vois que Chloé ; si j'avois pu prévoir....
Allons tout réparer, je suis au désespoir.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi, Mademoiselle, encor cette tristesse !
Comptez sur moi, vous dis-je, allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux, & qu'ils savent, hélas !
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valere.
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire,
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agréments,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentiments.
Le croiras-tu, Lisette, & qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré, que je croyois si tendre,
Oui, Valere, oubliant ma tendresse & sa foi,
Valere me méprise !.... Il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très-bien, je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, & ma peine est trop sûre.
Tout est rompu : je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais ? tout ceci me passe & n'est pas naturel ;
Valere vous adore, & fait cette équipée !
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée ;
Mais il faut par vous-même entendre votre amant,
Je vous ménagerai cet éclaircissement,

Sans que dans mon projet Florise nous dérange;
Ma foi je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous :
Le moment est heureux ; tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas? C'est *ma cher Lisette*,
Mon enfant !.... On m'écoute, on me trouve parfaite;
Tantôt on ne pouvoit me souffrir : à présent,
Vu que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaieté, d'une folie extrême :
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin.
Il est *délicieux*, *incroyable*, *divin*,
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse :
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse;
Géronte le demande, on le dit en fureur,
Mais je compte guérir le frere par la sœur.

CHLOÉ.

Eh ! que fait Valere ?

LISETTE.

Ah ! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, & cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés; car vous concevez bien
Que s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui : j'en tire bon augure.
Pour Valere & Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux.
Seroit-ce intelligence ou brouillerie entr'eux ?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile !...
Votre mere descend : allez, soyez tranquille.

SCENE II.

LISETTE *seule*.

MOi, tout ceci me donne une peine, un tourment...
N'importe si mes soins tournent heureusement.

Mais que prétend Ariste ? Et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin ? comment faire ? & puis d'ailleurs Frontin
Au plus signe son nom, & n'est point écrivain.

SCENE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien, Madame.

FLORISE.

Es-tu contente ?

LISETTE.

Mais, Madame, pas trop ; ce couvent m'épouvante.

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton,
Tu resteras ici : je parlois de Cléon ;
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente ?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante !
J'ai bien vu tout-à-l'heure, & ton goût me plaisoit,
Que tu m'amusois fort de tout ce qu'il disoit ;
Conviens qu'il est charmant, & laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, Madame ? Eh mon Dieu ! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien ; vous pensez sensément,
Et si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime,

FLORISE.

Ah ! tu l'aimerois donc ; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui.
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble,

Il est toujours nouveau ; tout le reste me semble
D'une misere affreuse, ennuyeux à mourir,
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison, quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir ; mais.....

FLORISE.

Quoi ?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir.....

LISETTE.

Non.

FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien.... J'ai cru m'appercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque ;
Il me parle souvent, & souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé,
Et sur certains discours si je l'avois poussé....

FLORISE.

Chimere ! il faut pourtant éclairer ce nuage ;
Il est vrai que Chloé me donne quelqu'ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent, je m'apprête aujourd'hui :
Toi, fais causer Cléon, & que je puisse apprendre...

LISETTE.

Je voudrois qu'en secret vous vinssiez nous entendre ;
Vous ne m'en croiriez pas.

FLORISE.

Quelle folie ?

LISETTE.

Oh ! Non.

Il faut s'aider de tout dans un juste soupçon,
Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même.
J'ai l'esprit défiant; vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer comme je le prétends,
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous?

LISETTE.

Ah! rien n'est plus facile;
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style;
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là;
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie;
Il reste à me parler, à me questionner,
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire....

FLORISE.

Tout ce que tu voudras; je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi;
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien, c'est de ma part une galanterie,
L'éloge des absents se fait sans flatterie:
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal dont je ne pense rien,
Pour lui faire un beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh! ma foi je l'adore.

FLORISE *voyant venir Ariste & Valere.*

Encor Monsieur Ariste avec son protégé!
Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé.
Mais ils ne sentent rien: laissons-les.

SCENE IV.

ARISTE, VALERE.

VALERE.

On m'évite.
O Ciel ! je ſuis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, & fiez-vous à moi
Du ſoin de mettre fin au trouble où je vous voi.
Soyez-en ſûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien, & c'eſt ſur quoi je compte;
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchiſe & de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarraſſe.

VALERE.

Mais il a par malheur fort peu d'eſprit.

ARISTE.

De grace,
Le connoiſſez-vous ?

VALERE.

Non; mais je vois ce qu'il eſt.
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connoît ?
La converſation deviendroit fort ſtérile;
J'en ſais aſſez pour voir que c'eſt un imbécille.

ARISTE.

Vous retombez encor, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air & de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous eſt étrange re;
Et pourquoi s'oppoſer à ſon bon caracterere ?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon, il faut abſolument

Rompre...

VALERE.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil, on se croit adoré,
On prend pour des amis de simples connoissances,
Eh ! que de repentir suivent ces imprudences !
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez :
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend sur votre vie entiere,
Et c'est des premiers pas que dépend la carriere.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALERE.

Je vous réponds, Monsieur, qu'il est très-estimé ;
Il a les ennemis que nous fait le mérite :
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite ;
Aux spectacles sur-tout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit :
Il faut l'entendre après une piece nouvelle ;
Il regne, on l'environne, il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage, & les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre ?
L'Orateur des foyers & des mauvais propos !
Quels titres sont les siens ? l'insolence & des mots :
Les applaudissements, le respect idolâtre
D'un essain d'étourdis, chenilles du Théatre,
Et qui venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents & les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette présomption

Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge & la censure :
Il sait que sur les arts, les esprits & les goûts
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous;
Qu'attendre est pour juger la regle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALERE.

Il est vrai; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire?
Du rôle de plaisant connoissez la misere :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants, qui n'étoient que des sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et malgré les plaisants le bien est toujours bien.
J'ai vû d'autres méchants d'un grave caractere,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire.
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux;
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance;
Il veut être méchant jusques dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusques dans ses succès.

VALERE.

Lui refuseriez-vous l'esprit? J'ai peine à croire.....

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire :
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'ame, & de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse & sans fiel :

On dit l'esprit commun ! par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre, & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumiere :
La réputation des mœurs est la premiere ;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur ;
Mon estime toujours commence par le cœur :
Sans lui l'esprit n'est rien, & malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs & des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

VALERE.

Je vois tout le contraire : on le recherche, on l'aime ;
Je voudrois que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins : je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois :
Quand il est à Paris il ne peut y suffire ;
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on desire !

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et loin de le proscrire on l'encourage encore ?
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre ;
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi,
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami ?

VALERE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos :

Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse & l'inhumanité :
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelqu'avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois & l'amour & l'appui ?

VALERE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avouerez du moins que sa vie est heureuse,
On épuise bientôt une société :
On sait tout votre esprit : vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf : il faut une autre escene
Et d'autres spectateurs ; il passe, il se promene
Dans les sercles divers, sans gêne, sans lien,
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien....

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame méprisable !
Si c'est-là son bonheur, c'est être misérable :
Etranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, & par-tout rejetté ;
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
Une société peu nombreuse, & qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même ;
Sans lendemain, sans crainte & sans malignité,
Dans le sein de la paix & de la sûreté,
Voilà le seul bonheur honorable & paisible
D'un esprit raisonnable, & d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect & dangereux,
L'homme frivole & vague est déjà malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage,
Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,

L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, & vous le connoissez.

VALERE.

Je ne le verrois plus, si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé : mais on outre les choses,
C'est donner à des riens les plus horribles causes ;
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser :
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser.

ARISTE.

S'amuser, dites-vous ? quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables ;
Ce germe d'infamie & de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité ?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme.

VALERE.

Je ne le connois plus, s'il n'est point honnête homme ;
Mais il me reste un doute : avec trop de bonté,
Je crains de me piquer de singularité :
Sans condamner l'avis de Cléon ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siecle & je suis comme un autre ;
Tout le monde est méchant : & je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant ? oui ces cœurs haissables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs : esprits bas & jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisants tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein & sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule :
Pour chasser ce nuage & voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,

Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est-là qu'on entend le cri de la nature.

VALERE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils : soyez bon, vous plairez;
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALERE.

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCENE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE.

GERONTE.

Je voilà bien paré? Ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayez ici perdu votre étalage.

VALERE.

Cessez de m'accabler, Monsieur, & par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie:
Je n'ai qu'une espérance : ah! m'est-elle ravie?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux:
Voulez-vous mon malheur?

GERONTE.

Elle a d'assez beaux yeux....
Pour des yeux de Province.

VALERE.

Ah! laissez-là, de grace,

Des torts que pour toujours mon repentir efface.
Laiſſez un ſouvenir...

GERONTE.

Vous même laiſſez-nous,
Monſieur veut me parler. Au reſte, arrangez-vous
Tout comme vous voudrez : vous n'aurez point ma niece.

VALERE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivreſſe...

GERONTE.

Oh! pour rompre vraiment, j'ai bien d'autres raiſons.

VALERE.

Quoi donc ?

GÉRONTE.

Je ne dis rien : mais ſans tant de façons
Laiſſez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALERE.

Non, Monſieur, j'obéis.... A peine je reſpire...
Ariſte, vous ſavez mes vœux & mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur ſort eſt dans vos mains.

SCENE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

VOus le traitez bien mal: je ne vois pas quel crime...

GERONTE.

A la bonne heure : il peut obtenir votre eſtime,
Vous avez vos raiſons apparemment : & moi
J'ai les miennes auſſi, chacun juge pour ſoi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valere
Vous pouvez ignorer, le mauvais caractere.

ARISTE.

Ce ton-là m'eſt nouveau : jamais votre amitié

Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GERONTE.

Que diable voulez-vous? quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espece pareille,
M'aime-t-il? vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde?
Parle-bien de lui-même, & mal de tout le monde.

ARISTE.

Il est jeune: il peut être indiscret, vain, léger,
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger;
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur
Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice,
Valere a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice;
Il peut en avoir eu l'apparence & le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion:
Mais de ce caractere il a vu la bassesse:
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse....

GERONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous: en effet
Il lui manquoit ce vice, & le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage;
Ce que je sais de lui....

ARISTE.

Cléon....

GERONTE.

Encor? J'enrage:
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui:
Qu'a-t-il affaire là? vous parlez mal de lui,
Tandis qu'il vous estime, & qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi! me justifier? Eh! de quoi, je vous prie?

GERONTE.

Enfin....

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais?
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets....

GERONTE.

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut des procédés que je ne puis comprendre,
C'est de mon amitié faire bien peu de cas....
Je sors... car je dirois ce que je ne veux pas.

SCENE VII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'Apprendrez-vous, Monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, & quelle ame assez noire?...

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés : amis de tous les temps,
Vous êtes au-dessus de tous les différents.
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous & moi conseillons:
Moi, j'aime fort Valere, & je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scene :
Mais soit dit entre nous, peut-on compter sur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage.
Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut?
Il est près de Chloé qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire,

Si la méchanceté ne cherchoit à détruire....

CLÉON.

Oh bon, quelle folie! Etes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux? croyez-vous aux méchants?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire?
Pour moi, je n'y crois pas; soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, & personne ne l'est.
On reçoit & l'on rend, on est à-peu-près quitte,
Parlez-vous des propos? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit?
Tel sera mon héros, & tel sera le votre?
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans un autre.
Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant,
Eh bien, on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.
Si vous parlez des faits & des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes-gens sont de ces frippons-là;
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime.
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui: pour le fuir tous les moyens sont bons.
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimoit si fort: l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule:
Au reste chacun parle & fait comme il l'entend:
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes?
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous y gagne: en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté:
Ce jargon éternelle de la froide ironnie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie;
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin
Toujours avec un air qui voudroit être fin;

Ces indiscrétions, ces rapports infideles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles:
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine & la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caracteres,
L'aisance, la franchise, & les plaisirs sincere.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira:
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a;
De la joie & du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste *persifflage*.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?
Mais sans perdre en discours un tems qui nous est cher,
Venons au fait, Monsieur, connoissez ma droiture.
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison, si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, & qu'il ne cache rien;
Sa défiance ici tous deux nous déshonore.
Je lui révélerai des choses qu'il ignore,
Vous serez notre juge: allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication! en faut-il quand on s'aime?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans?.... ce n'est pas mon avis:
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis,
Et je crains.... Vous sortez? mais vous me faites rire.
De grace, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.



SCENE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

MEssieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE *bas à Lisette en sortant.*

Songe au moins......

LISETTE.

Silence.

SCENE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLEON.

HEureusement nous voilà sans témoins;
Acheve de m'instruire, & ne fais aucun doute....

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte ou dans ce cabinet:
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLEON *seul.*

La petite Chloé, comme dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi! l'aventure est parfaite.
Feignons; c'est à Valere assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE *à part en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse,
Je l'aimois sans oser lui dire ma tendresse;

Sonde encor ses désirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours....

CLÉON.

Quoi ?

LISETTE.

Ce goût pour Madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cetre belle flamme....
Je te l'ai déjà dit, non je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurois m'y plaire :
Ce n'est pas pour Monsieur, j'aime son caractere ;
Il est assez bon maître, & le même en tout temps,
Bon homme....

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour Madame !... Oh ! d'honneur... Mais je crains ma franchise.
Si vous redeveniez amoureux de Florise....
Car vous l'avez été sûrement, & je croi...

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux ? tu te moques de moi,
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie.
J'eus Araminte un mois ; elle étoit très-jolie,
Mais coquette à l'excès : cela m'ennuyoit fort :
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame simple & pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des desirs.
Mais madame Florise !

LISETTE.

Elle est insupportable ;

Rien n'eſt bien ; autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à ſervir :
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir ;
Et pour reſter ici, j'y ſuis trop malheureuſe.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ridicule, odieuſe.....

L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant,
Ne pouvant ſe guérir de ſe croire un enfant :
Tant de prétention, tant de petites graces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces,
Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement.
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parce qu'on n'en veut plus, & ſe croit philoſophe ;
Qui veut être méchante, & n'en a pas l'étoffe ;
Courant après l'eſprit, ou plutôt ſe parant
De l'eſprit répété qu'elle attrape en courant ;
Jouant le ſentiment : il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythere,
Ou ſans ceſſe eſſuyer des ſcenes de dépit,
Des fureurs ſans amour, de l'humeur ſans eſprit,
Un amour-propre affreux, quoique rien ne ſoutienne.

LISETTE.

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend ſi vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs ſur la vertu,
De grands mots ſur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire,
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'hiſtoire,
Et je n'aſpire point à l'honneur ſingulier
D'être le ſucceſſeur de l'univers entier.

LISETTE *allant vers le cabinet.*

Paix, j'entends là-dedans... Je crains quelqu'aventure.

CLÉON *ſeul.*

Liſette eſt difficile, oh, la voilà bien ſûre !
Que je n'ai point l'amour qu'elle me ſoupçonne !
Et ſi comme elle auſſi Chloé l'imaginoit,

Elle

Elle ne craindra plus....

LISETTE *à part en revenant.*

Elle est ma foi partie,
De rage apparemment ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien?

LISETTE.

On me cherchoit, Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur, souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons-bien le secret, vous sentez l'importance....

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.

à part en sortant.

Ma foi, nous le tenons.

CLÉON *seul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller & de noyer Valere.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

ENtre donc.... ne crains rien, te dis-je; ils n'y sont pas.
Eh bien, de ta prison tu dois être fort las?

FRONTIN.

Moi! Non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chere,
Et que j'aie en tout tems Lisette pour geoliere,
Je serai prisonnier ma foi tant qu'on voudra.
Mais si mon maître enfin....

LISETTE.

Supprime ce nom-là,
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valere.
Chloe doit l'épouser, & voilà ton affaire;
Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marierons par dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée;
Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion:
En gens congédiés je crois me bien connoître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître;
Dans l'esprit de Florise il est expédié:

Grace aux conſeils d'Ariſte, au pouvoir de Chloé,
Valere l'abandonne : ainſi, ſelon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui pour nous tous dans peu ſaura la vérité ;
Veux-tu lui reſter ſeul! & que ta probité....

FRONTIN.

Mais le quitter !... Jamais je n'oſerai lui dire.

LISETTE.

Bon! Eh bien, écris-lui.... Tu ne ſais pas écrire
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu.

LISETTE.

Tu te vantes.

FRONTIN.

Moi ? non.
Tu vas voir.

Il écrit.

LISETTE.

Je croyois que tu ſignois ton nom
Simplement: mais tant mieux ; mande-lui ſans myſtere
Qu'un autre arrangement que tu crois néceſſaire,
Des raiſons de famille enfin t'ont obligé
De lui ſignifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi ſans compliment je demande mes gages ;
Tiens, tu lui porteras....

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter ſur moi,
Et j'attendois cela pour fini avec toi :
Valere, c'en eſt fait, te prend à ſon ſervice,
Tu peux dès ce moment entrer en exercice ;
Et pour que ton état ſoit duement éclairci,
Sans retour, ſans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valere
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à ſa mere :

Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon....
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien, va m'attendre,
Je vais t'expédier.

SCENE II.

LISETTE *seule.*

J'Ai de son écriture ;
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelles raisons Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit :
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas je ne rends cette piece
Que sous condition, & s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.



SCENE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE *à part à Ariste.*

MOnſieur, pourrois-je vous parler!

ARISTE.

Je te ſuis dans l'inſtant.

SCENE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'eſt trop vous déſoler:
En vérité, Madame, il ne vaut point la peine
Du moindre ſentiment de colere ou de haine:
Libre de vos chagrins, partagez ſeulement
Le plaiſir que Chloé reſſent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de ſa mere,
Et de vous voir ſenſible à l'eſpoir de Valere.
Vous ne m'étonnez point, au reſte, & vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FRONTIN.

Qu'on ne m'en parle plus: c'eſt un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monſtre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteſte aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je ſuis outrée!

ARISTE.

Il faut ſans tarder, ſans myſtere,

Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,
Je le crains, c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre :
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre,
Osez l'apprécier; tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos & par les faussetés,
Vus de près, ne sont rien ; & toute cette espece
N'a de force sur nous que par notre foiblesse ;
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talents, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté,
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé ?
Non, il faut s'épargner tout égard, toute feinte,
Les braver sans foiblesse, & les nommer sans crainte :
Tôt ou tard la vertu, les graces, les talents
Sont vainqueurs des jaloux, & vengés des méchants.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte & ma fille
Les plus affreux discours....

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien.
Il vient de couronner l'histoire de sa vie ;
Je vais mettre le comble à son ignominie,
En décrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux ;
Autant qu'il faut de soins, d'égards & de prudence
Pour ne point accuser l'honneur & l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société ;

Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi :
Sans me cacher, je veux qu'il sache que c'est moi.
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, & me nomme.

FLORISE.

Non, si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir; & dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frere ;
Cléon, plus que jamais, a le don de lui plaire :
Ils ne se quittent plus, & Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satyre ;
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois : sortons, je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCENE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

JE ne veux rien entendre,
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublierai jamais cette obligation ;
Cessez de me parler pour ce petit Valere,
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :

Il refusoit tantôt, il consent maintenant ;
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est dit-on revenue,
Autre esprit inégal, sans aucune tenue ;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot,
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon homme Ariste ?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun:
Plein de préventions, discoureur importun,
Il veut que vous soyez l'auteur d'une satyre
Où je suis pour ma part : il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même ;
Rien n'y fait : il soutient son absurde systême ;
Soi dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentiments qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne ;
Car moi, je suis si loin d'écrire sur personne
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain ;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracasseries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidents.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystere
De l'écrit contre vous ; & peut-être Valere,
Qui refusoit d'abord, & qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mere une lettre anonyme
Au reste.... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui : ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh ! vous êtes trop bon. Je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,

Qu'il eſt faux, méchant, noir, & qu'il eſt bien capable
Du mavais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuſe encor ! Oh ! laiſſez-les venir ;
Puiſque de leur préſence on ne peut ſe défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très-claire
Que je rompt tout accord ; car, ſans comparaiſon,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maiſon.

SCENE VI.

CLÉON *ſeul.*

QUe je tiens bien mon ſot ! mais par quelle inconſtance
Floriſe ſemble-t-elle éviter ma préſence ?
L'imprudente Liſette auroit-elle avoué ?....
Elle conſent, dit-on, à marier Chloé ?
On ne ſait ce qu'on tient avec ces femmelettes ;
Moi, je l'ai ſubjuguée.... Un mot, quelques fleurettes
Me la rameneront... Ou, ſi je ſuis trahi,
J'en ſuis tout conſolé, je me ſuis réjoui.

SCENE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLÉON.

VOus venez à propos, j'allois chez vous, Madame...
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux me ſemblent moins ſereins :
Faite pour les plaiſirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les moi de grace,
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez...

FLORISE.

J'ai bien fait des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment, belle Florise, & quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice ?
Quelle étoit mon erreur ? quand je vous adorois,
Je me croyois aimé....

FLORISE.

Je me l'imaginois ;
Mais je vois à présent que je me suis trompée,
Par d'autres sentiments mon ame est occupée,
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse,
A moi, dont vous savez l'estime & la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier ?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute,
Tranquillisez mon cœur : vous l'éprouvez sans doute ?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps,
On vous amuseroit par l'air des sentiments :
Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON *à genoux & de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle !

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON *se relevant, & éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez.

Vous m'avez épargné par cet aveu ſincere,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous ceſſez de m'aimer, vous me croyez quitté;
Mais j'ai depuis long-tems gagné de primauté.

FLORISE.

C'eſt trop ſouffrir ici la honte où je m'abaiſſe,
Je rougis des égards qu'employoit ma foibleſſe.
Eh bien, allez, Monſieur : que vos talents ſur nous
Epuiſent tous les traits qui ſont dignes de vous;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre:
Vous êtes démaſqué, vous n'êtes plus à craindre.
Je ne demande pas d'autre éclairciſſement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle!
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle,
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux,
Epargnons à Géronte un éclat ſcandaleux,
Ne donnons point ici de ſcene extravagante.
Attendons quelques jours, & vous ſerez contente.
D'ailleurs il m'aime aſſez, & je crois mal-aiſé....

FLORISE.

Oh! je veux ſur le champ qu'il ſoit déſabuſé.

SCENE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, CHLOÉ, FLORISE, CLÉON.

GÉRONTE.

EH bien, qu'eſt-ce, ma ſœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,

Si Monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh ! qu'on me laisse en paix,
Ou si vous me pressez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valere ne craint rien : pour moi, je ne redoute
Nulle explication : voyons, éclaircissez....

GÉRONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez ;
Ainsi que l'amitié, la vérité m'engage....

GÉRONTE.

Et moi je n'en veux point entendre davantage ;
Dans ces misteres-là je n'ai plus rien à voir
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture ;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture...
C'est Frontin, le valet de Monsieur que voilà...

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin ; je savois tout cela ;
Belle nouvelle !

ARISTE.

Eh quoi ! votre raison balance !
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence....

GÉRONTE.

Un valet, un coquin !....

VALERE.

Connoissez mieux les gens,
Vous accusez Frontin, & moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu, je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALERE.

Que dites-vous, Monsieur, & quel nouveau mystere...

Pour vous en éclaircir, interrogeons Frontin.

CLEON.

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALERE.

Vous l'avez renvoyé? moi je l'ai pris qu'il vienne.

à un Laquais.

Qu'en appelle Lisette, & qu'elle nous l'amene.

GERONTE.

à Valere. *à Cléon.*

Frontin vous appartient : autre preuve pour nous!
Il étoit à Monsieur, même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valere, quelle est donc cette plaisanterie?

VALERE.

Je ne plaisante plus, & ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point.
Respectez ce qu'ici je respecte & que j'aime,
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment, il est brave! on me mandoit que non.

SCENE IX.

LISETTE, GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, VALERE, FLORISE, CHLOÉ.

ARISTE *à Lisette.*

QU'as-tu fait de Frontin? Et par quelle raison....

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non ce n'est plus un mystere.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valere;

Vous ne m'aviez pas dit....

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux !

CLÉON.

Comment ! malgré mon ordre, il étoit en ces lieux ?
Je veux de ce frippon....

LISETTE.

Un peu de patience
Et moins de compliments ; Frontin vous en dispense :
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un frippon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon ;

Montrant Valere.

Il vous quitte, d'ailleurs, & Monsieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris,
A votre Procureur, vous auriez cru remis ;
Mais....

FLORISE *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit ; j'en sais tout le mystere,

CLÉON *très-vivement.*

Mais, Madame, c'est vous.... Songez....

FLORISE.

Lisez, mon frere.
Vous connoissez la main de Monsiaur, apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés,
Et jugez, par ce trait, des indignes manœuvres....

GÉRONTE *en fureur après avoir lu.*

M'interdire ! corbleu ! voilà donc de vos œuvres ?
Ah ! Monsieur l'honnête-homme, enfin je vous connais,
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de Madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise....
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

Il sort.

SCENE X. ET DERNIERE.

GÉRONTE, ARISTE, VALERE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.*

OH! l'on ne vous craint guere....
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractere;
Mais, morbleu, s'il ne part....

ARISTE.

Ne pensez plus à lui:
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son cœur est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma sœur, faisons la paix.... Ma niece auroit Valere
Si j'étois bien certain....

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
Je vous l'ai déjà dit, un conseil ennemi....

GÉRONTE.

à Valere, *à Ariste.*
Allons, je te pardonne.... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, & d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

Fin de la Comédie du Méchant.



DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Par l'Auteur, le jour de sa Réception, à la place de M. DANCHET, le 4 Avril 1748.

MESSIEURS,

Le sentiment est trop au-dessus des couleurs qu'on lui prête & de l'art même qui veut le peindre pour que je puisse me flatter de vous bien exprimer ma reconnoissance : tous les agréments, toute la nouveauté, toutes les richesses du discours ne sont que l'éloquence de l'esprit ; il en est une plus persuasive, plus chere à ma sensibilité, & plus digne de vous : justifier ici vos bienfaits par leur usage, effacer des essais passagers par des travaux durables ; voilà, MESSIEURS, le véritable hommage qui vous est dû, l'éloquence du cœur, vos droits & mes engagements.

Pourrois-je former d'autres projets & d'autres vœux en entrant dans ce Temple de l'éloquence, de la poésie, de l'histoire, de la science, des mœurs, & de tous les arts consacrés à l'instruction & au plaisir de l'esprit humain : Temple immortel où les talents sont

encouragés & récompensés ; où la grandeur elle-même, non-contente d'être associée aux talents ; les partage & les embellit ; où enfin la critique, toujours aussi utile que sage, les éclaire & les perfectionne. A la vue de ce lieu respectable & des noms célebres que présentent vos fastes, rapproché des modeles & des secours, mes premiers sentiments, après la reconnoissance, ne doivent-il pas être ceux de la plus noble émulation, & tous mes regards ne s'arrêtent-ils pas nécessairement sur les exemples illustres qui m'apprennent l'emploi du tems, sur la nécessité de se rendre utile à son siecle, & sur la gloire d'apprendre à la postérité qu'on a vécu ?

Tels furent, Messieurs, & les principes & les exemples de l'homme estimable que vous venez de perdre. Toute sa vie fut appliquée, remplie, & digne de ses modeles. Né avec un esprit facile & fécond, un talent heureux pour la poésie, une ame faite pour saisir & peindre les idées élevées & les sentiments nobles, un jugement toujours maître du talent, M. Danchet avoit joint à ces dons de la nature tous les secours de l'art, toute la culture de l'étude & de la réflexion, les richesses des Muses d'Athenes & de Rome, & tous les nouveaux trésors dont le Parnasse de l'Europe est enrichi depuis la fin des siecles barbares, & la renaissance des Lettres. Instruit, formé par les oracles de la poésie, rempli de leurs beautés, animé de leur esprit, il mérita de parler leur langue, & de partager leurs lauriers.

Je ne m'arrêterai point à caractériser ses différents écrits, ni à rappeller le succès des Tyndarydes, de Cyrus, de Nitétis, couronnés plusieurs fois sur la scene Tragique, & le rang distingué qu'Hésione, Tancrede & les fêtes Vénitiennes tiendront toujours sur la scene lyrique. C'est aux ouvrages à parler de leur auteur ; tout autre témoignage est suspect ou superflu. Mais il est un tribut plus cher que je puis payer à la mémoire de M. Danchet, avec toute l'autorité du té-

moignage public, & avec cette ſatisfaction du cœur qui accompagne la vérité; un tribut dont je ne dois rien omettre pour ſa gloire & celle des talents même; un titre plus honorable que les ſuccès & que le frivole mérite de n'avoir que de l'eſprit, un éloge fait pour intéreſſer également, & celui qui le donne, & ceux qui l'écoutent, avantage bien rare pour la louange.

Ce n'eſt pas ſeulement, Meſſieurs, à l'idée générale d'une franchiſe reſpectable, d'une probité ſans nuages, & d'une conduite ſans variations, que je viens rappeller votre ſouvenir pour peindre tout le mérite de ſon ame. Je n'ai nommé là que les vertus & les devoirs qu'il partageoit avec tous les véritables honnêtes gens, il n'avoit d'amis qu'eux, il ne pouvoit reſſembler à d'autres; mais pour y joindre des traits plus perſonnels, un mérite dont il faut lui tenir compte; un avantage qu'il emporte dans le tombeau, c'eſt de n'avoir jamais déshonoré l'uſage de ſon eſprit par aucun abus de la poéſie, caractere ſi rare dans l'art dangereux qu'il cultivoit, & où le talent ne doit pas être plus eſtimable par les choſes mêmes qu'il produit que par celle qu'il a le courage de ſe refuſer. Inſtruit dès ſa jeuneſſe, & convaincu toute ſa vie que la poéſie ne doit être que l'interprete de la vérité & de l'honneur, la langue de la ſageſſe & de l'amitié, & le charme de la ſociété, il ne partagea ni le délire, ni l'ignominie de ceux qui la profanent; au-deſſus de cette lâche envie, qui eſt toujours une preuve humiliante d'infériorité, ennemi du genre ſatyrique, dont l'art eſt ſi facile & ſi bas; ennemi de l'obſcénité, dont le ſuccès même eſt ſi honteux; inacceſſible à cette aveugle licence qui oſe attaquer le reſpect dû aux loix, au trône, à la religion; audace dont tout le mérite eſt en même-tems ſi coupable & ſi digne de mépris; incapable enfin de tout ce que doivent interdire l'eſprit ſociable, la façon noble de penſer, l'ordre, la décence & le devoir, ſes écrits porterent toujours l'empreinte de ſon cœur,

Malgré l'opinion presque générale, il n'est pas toujours vrai qu'on se peigne dans ses ouvrages. Il est aisé d'être le panégyriste de l'honneur, l'organe des sentiments vertueux, & l'orateur des mœurs. Mais quand on parcourt l'histoire de la poésie, on a quelquefois le regret de trouver les plus belles maximes en contradiction avec la vie de leur déclamateur, & l'élévation des préceptes dégradée par la bassesse des exemples. Telle a été la malheureuse destinée de quelques Ecrivains qui ne prétendoient qu'à la célébrité, & qui n'ont ni connu ni mérité l'estime.

La mémoire de M. Danchet n'a rien à craindre d'un semblable reproche. La candeur, la raison & la noblesse que respirent tous ses ouvrages, sont l'histoire de sa vie. Heureux en la perdant d'obtenir les regrets sinceres de tous ceux qui l'ont bien connu; heureux d'avoir uni à ses talents tous les titres de l'honnête homme & du sage, & d'avoir toujours mis avant le vain bruit de la renommée, le soin de s'immortaliser dans l'estime publique.

C'est votre ouvrage, Messieurs, ce sont vos biens que je viens d'exposer à vos yeux, en parlant de son cœur & de ses vertus. C'est par les principes invariables de cette illustre Compagnie qu'il avoit cultivé, enrichi, perfectionné un naturel si heureux, & surtout l'esprit d'union, de déférence & de société, ce caractere si essentiel à la République littéraire, & dont vous donnerez toujours le modele; caractere de noblesse & de vérité, de force & de lumiere, qui ne connoissant ni les honteuses inquiétudes de la jalousie, ni les intrigues de la vanité, ni le tourment de la haine, ni la bassesse de nuire, reçoit & donne avec droiture tous les secours de la confiance, tous les conseils du goût, tous les jugements de l'impartialité; ne voit point un ennemi dans un concurrent, applaudit tout haut aux vrais succès, sans se réserver à les déprimer tout bas, & ne cherche que le bien, le progrès & l'embellissement des Arts.

Voilà, Messieurs, l'esprit respectable qui vous anime, voilà les loix & l'appui, ainsi que les premiers fondements de l'Académie Françoise. En ouvrant ses annales, monument de la vertu ainsi que de la gloire littéraire, on voit avec un sentiment de plaisir qui n'échappe point aux ames généreuses ; on voit, dis-je, que l'amitié éclaira la naissance de l'Académie. C'est sur une société choisie de sages, qui s'aimoient & s'instruisoient réciproquement, que le Cardinal de Richelieu, ce vaste & profond génie, à qui rien n'échappoit de tous les moyens d'illustrer un empire, conçut le plan de cet établissement si honorable à sa mémoire, & si utile aux Lettres & à la France.

A ce spectacle, Messieurs, au souvenir de votre origine, frappé de tout l'éclat de ce moment illustre, le premier d'une carriere immortelle, je me plaindrois de l'insuffisance de l'art à rendre en ce jour d'aussi brillantes images, & sur-tout à peindre dignement les traits des deux premiers Protecteurs de l'Académie, si leur juste éloge ne venoit de vous être tracé en ce moment par un homme né pour parler des hommes d'Etat, pour leur ressembler, pour leur appartenir par les talents comme par la naissance, & né également pour appartenir aux Lettres & aux Arts, par un goût héréditaire.

Assez d'autres, en rendant hommage à l'Académie dans un jour semblable, ont vanté, plus heureusement que je ne pourrois faire, sa fondation, ses accroissements, ses ouvrages immortels & ses autres attributs. Pour moi, Messieurs, si l'honneur de vous appartenir me donne quelque droit de vous rendre compte de moi-même, j'avouerai que, toujours indigné des inimitiés basses, & des divisions indécentes dont l'empire des Lettres est quelquefois agité : pénétré de vénération pour les exemples contraires que présente l'Académie, j'ai cru ne pouvoir mieux satisfaire au tribut public que je lui dois,

qu'en m'attachant à faire remarquer & reſpecter cette heureuſe amitié, partie ſans doute la plus intéreſſante de vos faſtes, puiſqu'elle eſt l'hiſtoire de la vertu, & que la vertu, dans l'ordre du bonheur public, marche avant les talents.

Cette union qui, en aſſurant vos progrès, préſageoit toute votre gloire, attira plus particuliérement ſur vous l'attention du Souverain. LOUIS XIV, aux noms ſublimes de Conquérant & de Monarque, voulut joindre le titre de votre Protecteur. Et qui peut douter que le ſentiment généreux de la confiance, & ce concours de forces & de clartés, toujours réunies par l'amour de l'intérêt commun, n'aient heureuſement contribué aux progrès particuliers de tant de grands hommes qui ont illuſtré le dernier regne & la Nation, & porté à un ſi haut degré de ſplendeur l'éloquence & la poéſie, ainſi que la pureté, l'énergie & l'élégance de la langue françaiſe, devenue par eux la langue de l'Europe. Différents dans leurs genres, mais placés dans la même carriere, rivaux ſans diviſions, concurrents dignes de s'eſtimer; ſimples & modeſtes, parce qu'ils étoient vraiment grands, les Corneille, les Boſſuet, les Racine, les Fénelon, les la Fontaine, les des Préaux, les Fléchier, les la Bruyere, furent toujours les exemples de ce caractere d'égalité & d'union qu'ils vous ont tranſmiſe : pourrois-je ne point leur aſſocier dans cet éloge leur contemporain, leur ami, leur rival, que nous avons la douceur de voir ici; cet homme adoré de leur ſiecle & du nôtre, modele comme eux d'une vie rendue conſtamment heureuſe par la raiſon, les graces & la vertu; d'une vie qui ne peut être trop longue au gré de nos déſirs & pour notre gloire.

Que ces hommes divins, qui ont éclairé le ſiecle que je viens de louer en les nommant, ſervent plutôt à l'émulation qu'au découragement du nôtre, &

que tous ceux qui cultivent les lettres apprennent, Messieurs, par les exemples qu'ils ont reçus de vous, & qu'ils en recevront toujours, qu'il est dans tous les temps de nouveaux lauriers.

Pour nous élever au grand, dans quelque genre que ce soit, ne partons point de l'humiliant préjugé que nous sommes désormais réduits au seul partage d'imiter, & au foible mérite de ressembler ; les progrès de la raison, des talents & du goût, loin de marquer les bornes de l'art aux yeux des ames supérieures, ne sont pour elles que de nouveaux degrés d'où elles osent s'élancer ; des astres ignorés, un nouveau monde inconnu à l'antiquité, n'auroient point été découverts dans les deux siecles qui précédent le nôtre, si cette courageuse émulation n'avoit tracé la route. Par quel asservissement désespérerions-nous de voir éclorre de nouveaux prodiges de l'esprit humain, de nouveaux genres de beautés & de plaisirs, de nouvelles créations ? Le génie connoît-il des bornes ? Attendrions-nous moins de son empire illimité que des combinaisons de la matiere, qui, toute bornée qu'elle est par son essence, est si riche, si inépuisable dans les formes qui la varient successivement ? D'autres hommes ont vécu, nous qui les remplaçons, qui ne marchons que sur des ruines, ne voyons-nous pas le spectacle de l'univers toujours nouveau au milieu même des ruines qui le couvrent ? les découvertes inespérées, les événements les plus imprévus, les objets les plus frappants sont-ils refusés à nos regards ? De nos jours une ville entiere du nouveau monde vient de disparoître dans la profondeur des mers : nulle trace ne laisse soupçonner qu'elle ait existé : une autre ville de notre hémisphere, cachée aux regards du Soleil depuis dix-sept siecles, sort de son tombeau, revient à la lumiere, nous offre ses monuments ; & pour rappeller des traits plus intéressants, nos jours n'ont-ils

pas vu l'heureuse expérience aller aux extrémités de la terre interroger la nature & dévoiler des mysteres ignorés des autres siecles ? si après une aussi longue durée de ce globe que nous habitons, la nouveauté peut encore régner sur les êtres matériels, malgré leurs limites, quelle étendue, quelle supériorité de puissance n'a-t-elle pas encore sur les productions, l'essor & les succès de la raison & de l'esprit, sur-tout dans la carriere immense de cet art créateur qui fait franchir les barrieres du monde.

Les esprits frivoles & superficiels désavoueront mon espérance, les esprits foibles & timides ne s'éleveront pas jusqu'à elle, c'est au génie qu'appartient le droit d'accepter l'augure & l'honneur de le justifier.

Quelle époque plus favorable pour former cet heureux présage, qui m'est bien moins suggéré par le téméraire espoir de le remplir, que par mon amour pour les arts, & par ceux qui m'écoutent, & le temps où je parle. Quelle plus vaste & plus brillante carriere pour l'histoire, l'éloquence & la poésie, qu'un regne qui leur offre tant de gloire & de grandeur à immortaliser!

Que pourrois-je ajouter, Messieurs, à la force & à la vérité des traits sous lesquels on vient de vous offrir l'image de votre auguste protecteur ? Vous y avez admiré la valeur & la victoire unies à la modération & à l'amour de la paix : la royauté parée de tous les caracteres qui font le pere de la patrie l'humanité enfin avec tous les titres du sage & de l'homme adoré. Après ce tableau si ressemblant, où ma foiblesse n'auroit pu s'élever, qu'il me soit seulement permis, pour l'honneur des beaux arts, de rappeller & d'éterniser ici les bienfaits dont le Sophocle de notre âge vient d'être honoré.

Puissent nos travaux immortaliser les sentiments d'admiration, de respect & d'amour dont nous

ſommes pénétrés pour notre Monarque auguſte ! la poſtérité célébrera comme nous ſes vertus : & dans les ſiecles ſuivants, tous ceux qui, dans un jour ſemblable, rendront ici comme moi leur premier hommage à l'Académie, en nommant ſes Protecteurs, s'arrêteront avec complaiſance ſur l'éloge d'un Souverain qui n'aura jamais été loué que par la vérité.

FIN.

